This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

TAYLOR
INSTITUTION

Bequeathed
by Professor
VIVIENNE
MYLNE

MYLNE 920

OXFORD
1992

Ge.

EX-LIBRIS DE LA GERMONIÈRE

BIBLIOTHEQUE
DE
CAMPAGNE,
OU
AMUSEMENS
DE
L'ESPRIT ET DU COEUR.

TOME DOUZIEME.

A AMSTERDAM,
Chez MARC MICHEL REY.
MDCCLXIV.

BIBLIOTHEQUE
DE
CAMPAGNE,
OU
AMUSEMENS
DE
L'ESPRIT ET DU COEUR.
TOME DOUZIEME.

A AMSTERDAM;
Chez MARC MICHEL REY.
M.DCCLVII.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
16 SEP 1992
OF OXFORD
LIBRARY

TABLE
DES
PIECES
Contenus dans ce
DOUZIEME VOLUME.

I. EPICARIS, *ou* l'Hiſtoire ſecrette de la Conjuration de PISON contre NERON, pag. 1.

II. La Princeſſe de MONPENSIER, 107.

III. ANNE DE BRETAGNE, *ou* l'Amour ſans Foibleſſe, *par Mr. l'Abbé* DE VILLARS, 147.

IV. La Conſtance à toute épreuve, *ou* les Avantures de la Comteſſe de SAVOYE, 217.

V. JAQUELINE DE BAVIERE, Comteſſe de Hainaut, *Nouvelle Hiſtorique*, 289.

VI. Le Bâtard de NAVARRE, *Nouvelles Hiſtoriques*, 355

VII. Hiſtoire du Tems, *ou* Relation du Royaume de COQUETTERIE, 413

VIII. AVIS aux Péres de Famille ſur la Gentilleſſe de leurs Enfans, 435

IX. La Morale de POPE, 436

X. Le Pouvoir du COUP-D'OEIL. *ibid.*

XI. La Retraite du COURTISAN, *ſur deux Rimes*, 439

XII. Les Douceurs de la SOLITUDE, *Ode*, 441

XIII. La Belle GABRIELLE, *Bouquet*, 443

XIV. La SOLITUDE Ennemie de l'AMOUR, *Ode*, 446

XV. Les Fureurs de l'AMOUR, 449

EPICARIS,

OU

L'HISTOIRE SECRETE DE LA CONJURATION DE PISON CONTRE NERON.

AVERTISSEMENT.

IL ſeroit difficile de trouver dans toutes les Hiſtoires du monde un plus beau morceau que la Conſpiration de Piſon contre Néron, conduite par le génie d'Epicaris. Elle renferme la mort d'Agrippine & celle d'Octavie, & des circonſtances ſi conſidérables, qu'elle ne peut manquer de ſatisfaire la curioſité du Lecteur.

Je puis dire même qu'elle n'eſt pas moins inſtructive que divertiſſante, & que ſi elle doit donner du plaiſir à ceux qui ne s'arrêtent qu'à la ſenſibilité des paſſions, les génies plus pénétrans y trouveront dequoi ſe contenter dans les ſecrets politiques de cette Intrigue.

En effet, ſi la Cour de cet Empereur étoit la plus vicieuſe qui fut jamais, elle étoit en même tems

la plus politique & la plus rafinée qu'on ait jamais vue; l'eſprit des principales Têtes de l'Etat s'étant tourné à toutes les voyes pernicieuſes qui pouvoient conduire à la faveur d'un Maître perdu de débauche, cruel, avare, défiant, & tout enſemble très ſpirituel, très-ruſé & très-diſſimulé.

Je n'ai pas avancé une ſeule circonſtance eſſentielle que je ne l'aye tirée, ou de Corneille Tacite ou de Suétone; ainſi ce n'eſt pas un Roman que je vous donne, mais un morceau d'Hiſtoire que je n'ai fait qu'orner de quelques petits agrémens qui n'en altérent point la vérité, & qui ne ſont que comme des éclairciſſemens à ce que les Auteurs m'ont prêté.

EPICARIS

OU

L'HISTOIRE

SECRETE

DE LA CONJURATION

DE PISON

CONTRE

NERON.

NERON fut Fils d'un Pére qui en le voyant naître, dit que de lui & d'Agrippine il ne pouvoit jamais sortir rien de bon. Le Ciel qui le destinoit pour être le fléau de Rome, l'horreur de son siécle, & l'exécration de la postérité, lui donna tous les avantages du corps, & quelques ombres de vertus qui pouvoient prévenir d'abord en sa faveur les yeux & les inclinations; mais en même tems la Nature rassembla dans son ame corrompue tous les vices qui peuvent faire un méchant homme; & la Fortune ayant par les crimes

les plus noirs joint à ſa pente vicieuſe l'Empire de l'Univers, elle le mit en pouvoir de donner un plein eſſor à ſes mauvaiſes inclinations.

L'inceſte mit Agrippine ſa Mére dans le lit de l'Empereur Claudius ſon propre Oncle : elle ne feignit point de ſe proſtituer aux Affranchis qui le gouvernoient, pour s'introduire dans cette premiére place. Ses artifices ambitieux arrachérent de l'imbécillité de ſon époux une adoption qui mit Néron dans la famille des Céſars. Le funeſte mariage d'Octavie l'approcha du Trône. Un parricide lui en ouvrit la porte par le poiſon dont il fit périr Claudius; un ſecond l'affermit ſur ce Trône uſurpé par l'empoiſonnement de Britannicus; un troiſiéme l'affranchit d'Agrippine, qu'il fit impitoyablement maſſacrer pour ſe délivrer de ſon joug qui lui ſembloit trop importun; & un quatriéme enfin ſacrifia Octavie à la fureur d'une Adultére qui la ſupplanta. Ainſi quatre parricides l'ayant défait de ſon Pére, de ſon Frére, de ſa Mére, & de ſa Femme, un reſte de Vertueux que ſes cruautés barbares avoient épargnés dans Rome, le regardoit comme un monſtre indigne du rang où le malheur de l'Empire l'avoit élevé; & les eſprits, après tant de crimes, ſe trouvérent de toutes parts diſpoſés à ſe délivrer d'un Tyran inſupportable, & qui ne s'étoit pas rendu moins odieux par ſes inhumanités cruelles, que par l'infamie de ſes débauches. Mais il faut expliquer par quels degrés il monta juſqu'au comble de la barbarie & de la proſtitution.

Il ne fut pas plutôt Maître de l'Empire, que la pente naturelle qu'il avoit aux plaiſirs, lui fit oublier tout ce qu'il devoit à Octavie. Quelque belle, jeune & vertueuſe qu'elle fût, il s'en dégoûta; & ſi Burrhus & Senéque n'avoient pas eu l'adreſſe d'amuſer ſes premiéres inclinations en les tournant ſur de jeunes Eſclaves, les principales Dames Romaines auroient été dès-lors les victi-

victimes malheureuſes de ſes débordemens.

Ces deux Romains, dont l'un avoit été choiſi pour le gouverner, & l'autre pour l'inſtruire, jugérent qu'il étoit plus prudent de rallentir l'impétuoſité du torrent, en le détournant de ſon cours, que de le rendre plus furieux en voulant l'arrêter. Ainſi pour lui donner une attache moins dangereuſe, ils ne s'oppoſérent point à celle qu'il prit pour les plus belles Eſclaves de Rome; & Acté qui eut les prémices de ſon cœur, après avoir longtems joui de ſes faveurs, ſe vit obligée de laiſſer la place à Epicaris.

C'étoit une jeune Grecque qui n'avoit que dix-ſept ans lorſque Néron en devint amoureux: elle étoit née Eſclave dans la maiſon d'Antonie, & ſe piquoit, comme l'Affranchi Pallas, de la vaine gloire de deſcendre des anciens Princes d'Arcadie. Pour appuyer cette imagination la nature lui avoit donné un cœur de Reine, un eſprit d'une vivacité, d'une pénétration & d'une prudence admirables, une généroſité digne du Trône, une fermeté d'ame à l'épreuve de tout, une beauté qui dans ſa naiſſance effaçoit tout ce qu'il y avoit de plus brillant dans Rome; & quoique ſon tempérament la portât aux plaiſirs, un principe de grandeur & d'ambition l'avoit tellement rendue maîtreſſe de cette pente, qu'elle ne s'y laiſſoit emporter qu'à propos, & ſuivant les vues de ſa fortune & de ſon intérêt.

Néron l'ayant vue chez Antonie, réſolut de lui donner dans ſon cœur la place d'Acté dont il étoit raſſaſié: il l'abandonnoit déjà ſouvent pour d'autres, quoiqu'elle retînt encore en apparence le nom de Favorite; mais il ne s'étoit point encore fixé ſur le changement qu'il méditoit, & ce ne fut qu'Epicaris qui le détermina à rompre entiérement avec cette autre Maîtreſſe.

Cette Grecque ne s'abandonna point en Eſcla-

ve aux désirs de son Empereur, mais elle sut d'abord lui imprimer un respect dont il paroissoit incapable. Néron cachoit encore la méchanceté de son ame sous les ombres de quelques vertus masquées. Il étoit bien fait de sa personne, dans la fleur de sa jeunesse, le visage beau, à la réserve des yeux qu'il avoit trop durs & trop farouches: il dansoit d'un air surprenant, chantoit bien quoiqu'il n'eût qu'un filet de voix, touchoit avec délicatesse la harpe & d'autres instrumens, se piquoit de faire parfaitement des vers, & jusqu'à être jaloux de Lucain: il aimoit & connoissoit les beaux Arts, donnoit avec prodigalité, & se plaisoit dans l'éclat & dans la magnificence des bâtimens, des meubles, des habits & des spectacles, jusqu'à créer un Surintendant de l'élégance de ses plaisirs.

Toutes ces qualités si propres à donner de l'amour, lui auroient rendu faciles d'autres victoires que celles des Esclaves qu'il entreprenoit. Il s'attacha sérieusement à Epicaris: ses protestations & ses assiduités lui firent bientôt trouver le moyen de s'en faire véritablement aimer; & en même tems l'ambition se joignant au panchant du cœur de cette Grecque, sa pénétration qui lui faisoit découvrir une grande partie des défauts de son Amant, ne l'empêcha pas de s'attendrir pour lui de bonne-foi, & de lui accorder ce qu'une Esclave ne pouvoit que difficilement refuser à un Empereur.

Elle prit une route toute opposée à la conduite qu'Acté avoit tenue; & comme elle voyoit que cette imprudente Favorite s'étoit par l'éclat de ses amours attiré la haine & l'envie d'Agrippine, qui avoit encore une grande part au Gouvernement, & que les traverses de cette Mére ambitieuse qui craignoit de voir son pouvoir affoibli, suscitoient tous les jours de nouveaux troubles aux

Mal-

Maîtresses de Néron, elle l'engagea de ménager avec plus de secret & de modération le commerce qu'elle vouloit bien souffrir; & comblée des faveurs que cet Amant lui prodiguoit en secret, elle jouissoit sans envie d'un bien dont sa prudence lui rendoit la possession tranquille.

C'est ainsi qu'elle demeura pendant quelques années sa principale Favorite. Il est vrai que tous les jours elle découvroit de nouveaux vices dans son Amant; mais, quoiqu'elle vît avorter tous les efforts qu'elle employoit pour essayer de tenir en bride la passion qu'il avoit de répandre du sang, & de prostituer la majesté de son rang dans des exercices indignes d'un Empereur, le plaisir de posséder le Maître du Monde avoit trop enraciné dans son cœur l'amour qu'elle avoit conçu pour lui, & elle ne put cesser de l'aimer tout vicieux qu'il étoit.

Elle sentit même qu'elle l'aimoit beaucoup plus qu'elle ne pensoit, lorsqu'elle s'apperçut que la vue de Poppée avoit apporté du changement dans sa passion, & qu'oubliant ses assiduités auprès d'elle, il donnoit à cette nouvelle inclination les momens qu'il avoit coutume de lui destiner.

Quelque beauté qu'eût Epicaris, il faut avouer qu'elle ne surpassoit point celle de Poppée. Cette Dame Romaine avoit encore par-dessus elle l'avantage de la naissance, & celui de la nouveauté: elle étoit fille de la plus belle femme que Rome eût de son tems, & elle étoit infiniment plus belle que sa Mére; & de toutes les qualités qui peuvent rendre une personne accomplie, il ne lui manquoit que l'honneur & la probité.

Othon qui étoit du même âge que Néron, & dans sa plus intime familiarité, l'avoit épousée après l'avoir engagée à quitter Rufus son premier mari, & persuadé qu'après ce sacrifice qu'elle

avoit fait de ſon honneur à l'amour qu'il avoit pour elle, il en ſeroit inviolablement aimé, il eut l'imprudence de faire à cet Empereur débauché une peinture ſi vive de toutes les beautés d'une femme qu'il tenoit enfermée, que Néron prit feu ſur ſon récit ; en feignant tantôt de le féliciter ſur ſa bonne fortune, & tantôt de douter de la vérité d'un portrait ſi achevé, il l'engagea de lui faire voir un tréſor qu'il cachoit aux yeux de tout le monde.

Pour convaincre cette incrédulité affectée, ce Favori indiſcret donna dans ſes jardins une fête ſuperbe à l'Empereur ; & pour avoir occaſion d'y montrer Poppée, il y convia non ſeulement les deux Impératrices, mais la plupart des principales & des plus belles Dames Romaines.

Poppée, quoique naturellement vaine & coquette, aimoit à ſe donner un faux air de modeſtie, ſortoit peu en public ; & lorſqu'elle s'y montroit, c'étoit ſous l'ombre d'un voile délicat qui cachoit la moitié de ſon viſage, ſoit qu'elle crût en tirer plus d'agrément, ſoit qu'elle ſe perſuadât d'inſpirer par-là un plus grand déſir de voir le reſte.

Mais, comme Othon voulut qu'elle parût devant Néron dans tout l'éclat de ſa beauté, & que de ſa part elle avoit peut-être déjà formé dans ſon cœur le deſſein de s'en faire aimer, ſon panchant ſe réglant toujours ſur ſon intérêt & ſur ſa fortune, elle joignit à ſes attraits ordinaires tous les charmes que l'art & les ajuſtemens pompeux pouvoient ajoûter à la nature, & ſe montra ſi brillante aux yeux de Néron, que cet Empereur déjà diſpoſé par les récits de ſon mari, ne put la voir ſans être tout-à-coup épris du plus violent amour qu'il eût jamais reſſenti.

Néron, au milieu de tous ſes vices, étoit ſpirituel,

tuel, vif & galant; ainſi, quoique retenu par la préſence d'Agrippine, d'Octavie & d'Othon, il ne laiſſa pas échapper une ſeule des occaſions que lui put fournir le hazard, pour faire comprendre à Poppée le prompt effet qu'elle venoit d'opérer ſur ſon cœur.

Quand une femme a fait un premier faux-pas, tous les autres lui coutent peu. Poppée avoit infidélement quitté ſon premier mari pour ſe donner à Othon : elle aimoit le plaiſir, & étoit ambitieuſe. Dans cet état ſon cœur ſe trouvoit entiérement diſpoſé à répondre aux déſirs d'un Empereur de qui dépendoient la vie & la fortune de tous les Romains, & à qui ſon propre mari ſembloit la vouloir lui-même proſtituer.

Entre toutes les perfections du corps qu'elle poſſédoit, elle chantoit avec tant d'agrément qu'on ne pouvoit l'entendre ſans en être enlevé. C'étoit auſſi l'une des paſſions de Néron ; & tous deux ſe ſervirent adroitement des paroles qui couroient, pour expliquer leurs penſées ſans qu'on pût s'en appercevoir. Car, comme la flatterie étoit alors à ſon plus haut point, & qu'on faiſoit peu de vers dans leſquels on ne donnât des louanges exceſſives à l'Empereur, il ne fut pas difficile à Poppée d'en choiſir de propres pour lui faire concevoir le déſir qu'elle avoit de lui plaire.

Ce fut dans cette diſpoſition d'eſprit que la fin de cette fête laiſſa Néron & ſa nouvelle Maîtreſſe. Il ſe retira dans ſon Palais, plein de l'idée agréable des plaiſirs qu'il avoit eus ; & flatté de la correſpondance qu'il crut avoir trouvée, il ne penſa plus qu'aux moyens de l'arracher des bras de ſon ami.

Il ne fut occupé tout le lendemain que du ſoin de diſpoſer une nouvelle entrevue qui fût plus libre, & dans laquelle il pût s'expliquer plus ouvertement. Il vouloit dans ces premiers momens

ménager Othon, & cacher à ſes yeux ce qui devoit bientôt devenir public. C'eſt ce qui lui fit employer les adroits & fidéles Miniſtres de ſes plaiſirs; & ſes libéralités exceſſives jointes à leur entremiſe lui gagnérent dès le premier jour les principales Eſclaves de Poppée, pour établir auprès d'elle une correſpondance aſſurée.

Cette intrigue qui l'occupa tout entier, l'empêcha de voir le même jour Epicaris, qui dès la veille ne l'avoit point vu; & comme il ne paſſoit jamais deux journées ſans lui rendre viſite, ou lui donner de ſes nouvelles, & que l'amour eſt inquiet & pénétrant, elle imagina tout ce que la jalouſie peut inſpirer à une perſonne qui aime vivement, & qui ſe croit peu aſſurée d'un Amant qu'elle voudroit poſſéder ſeule.

Elle ſavoit bien que Néron cherchoit ſouvent de nouveaux plaiſirs; mais, comme dans tous les travers qu'il prenoit, il ne ſe diſpenſoit jamais de l'exactitude qu'il avoit de la voir, ces amuſemens qui ne dérangeoient point le cœur de ſon Amant, & dont même ſouvent il lui faiſoit confidence, ne l'inquiétoient pas, & elle les ſouffroit, pourvu qu'elle ne perdît point un cœur difficile à gouverner, & dont elle vouloit être maîtreſſe.

Cet oubli de deux jours qui lui parut trop long pour n'avoir pas quelque motif dangereux, l'allarma; & ſon inquiétude redoubla lorſque vers le milieu de la nuit l'Affranchi Doriphore, qui étoit ſon ſecret Confident auprès de l'Empereur, & l'un de ceux qui couchoient au pied du lit, lui apprit que Néron au-lieu de ſe retirer, s'étoit dérobé accompagné du ſeul Tigelin, & qu'étant deſcendu par un eſcalier ſecret, il étoit ſorti du Palais ſans que qui que ce ſoit ſût où il étoit allé.

Epicaris paſſa le reſte de la nuit dans un trouble mortel, elle prévit bien que quelque nouvelle attache lui alloit enlever l'Empereur; mais elle ſavoit

ſavoit qu'auprès d'un Tyran du caractére de Néron, il falloit ſe conduire avec une extrême délicateſſe, & que plus elle témoigneroit de dépit & de chagrin, plus elle aigriroit le mal.

Elle donnoit la torture à ſon eſprit pour imaginer qui pouvoit être ſa Rivale: elle jetta ſa vue ſur quantité de Dames Romaines; & quoiqu'elle fût la fête qu'Othon lui avoit donnée, elle ne toucha point au but, ne pouvant croire qu'étant auſſi intime ami qu'il l'étoit de Néron, cet Empereur pût penſer à lui arracher une femme qui étoit encore dans les premiers tranſports de l'amour qui venoit de les unir.

Cependant c'étoit chez Poppée qu'étoit allé l'Empereur: il avoit trouvé moyen d'écarter Othon en le chargeant d'un ordre important pour Oſtie, où il l'obligea de ſe rendre dès le même jour; & profitant de ce moment d'abſence, il s'étoit fait introduire déguiſé dans le cabinet de Poppée, qui l'attendoit peut-être avec autant d'impatience qu'il en avoit de la voir.

Elle ne laiſſa pas de feindre autant de ſurpriſe que de pudeur, & comme elle avoit ſes vues de l'embarquer dans un engagement plus ſérieux qu'il ne l'avoit projetté, elle ſe contraignit beaucoup pour affecter une fauſſe réſiſtance qu'elle ne vouloit employer que pour ſervir d'une plus vive amorce à ſa paſſion.

Où allez-vous, Seigneur? lui dit-elle; & ne vous ai-je vu que pour vous porter à me perdre? Que pourra croire, & que pourra dire Othon, s'il découvre cette démarche? Seigneur, retirez-vous, & ne m'expoſez point à un péril dont rien ne pourroit me garantir.

Ne prenez point une fauſſe allarme, lui répondit l'Empereur, j'ai pris toutes les précautions néceſſaires pour ne vous expoſer à aucun péril: Othon a mes ordres, & ne peut être ici que de-

main : Agrippine eſt partie pour ſa Maiſon de Tuſculum ; & qui que ce ſoit ne ſait que je ſuis auprès de vous. Souffrez donc que je prenne ce moment favorable, pour vous expliquer à quel point je vous aime, & pour apporter à vos pieds un cœur dont je veux vous faire la maîtreſſe abſolue.

Quoi, Seigneur ! reprit Poppée, vous honorez Othon de votre amitié, vous ſavez à quel point il m'aime, vous n'ignorez pas les obligations que j'ai à ſes bontés, & ce que j'ai fait pour me lier éternellement à lui ; & vous voudriez troubler la tranquillité d'une union ſi douce, en me rendant la plus ingrate de toutes les femmes, & votre ami le plus infortuné de tous les hommes ?

Hé, Madame, dit Néron, ne vous inquiétez point de la fortune d'Othon. Il eſt vrai que ſi l'on regarde ce que vous méritez, rien ne peut être capable de récompenſer un homme de la perte de votre cœur ; mais ſi j'oſe offenſer ſon amour, je ſuis aſſez puiſſant pour combler ſon ambition, & de quelque maniére dont il puiſſe vous aimer, croyez qu'il vous aime beaucoup moins que je ne fais. Oui, Madame, je vous adore, & quelque preuve que vous me puiſſiez demander de mon amour, je ſuis prêt de vous la donner.

La preuve que je vous en pourrois demander, Seigneur, reprit Poppée, ce ſeroit de me laiſſer jouïr en repos de ma deſtinée. Le Trône des Céſars eſt trop bien rempli d'Octavie, & lui eſt trop dû pour l'en déplacer ; & l'épouſe d'un homme du mérite d'Othon, n'eſt pas d'un rang à remplir l'office des Eſclaves qui vous ſervent dans vos amuſemens.

Poppée n'auroit pas hazardé un mot ſi libre, ſi elle n'eût été ſûre du pouvoir de ſes charmes ſur le cœur de Néron. Il en fut également ſurpris, & frappé ; & jugeant par-là qu'elle ne ſe réſoudroit point à

entrer

entrer avec lui en commerce sur un pied aussi facile qu'il se l'étoit proposé, ce qu'il lui répondit, les engagea dans un entretien qui le confirma dans cette idée, & n'aboutit qu'à lui faire concevoir qu'il ne viendroit à bout de ses désirs qu'en se sacrifiant tout entier à son ambition.

Comme il ne vouloit pas qu'Othon s'apperçût de ce qui se passoit, il ne resta que deux heures avec elle, & se retira dans son Palais, résolu de tenter tout pour se rendre maître d'une femme qu'il jugeoit seule digne de remplir tous ses désirs.

Epicaris de son côté, après avoir passé sans repos une nuit cruelle, ne vit pas plutôt la pointe du jour, qu'elle se leva, entra dans son cabinet, prit ses tablettes, & écrivit cette lettre à Néron.

EPICARIS

A L'EMPEREUR.

Qu'ai-je fait pour mériter un silence de deux jours? Tous les supplices des Enfers n'approchent point des peines que votre absence me fait souffrir. Finissez-les si vous ne voulez que mes inquiétudes conduisent mon amour au désespoir. Peut-on vous aimer, ne vous point voir, & ne pas mourir? Ne me répondez rien, mais venez; je vous attends, ou je meurs.

Sitôt que Néron fut éveillé, Doriphore lui rendit ces tablettes: il les lut; & quelque violent que fût dans sa naissance l'amour qu'il avoit conçu pour Poppée, il trouvoit trop de plaisir dans celui d'Epicaris pour rompre sitôt avec elle. Il ne s'étoit jamais fait un scrupule de partager ses amours; & s'imaginant qu'il auroit assez d'adresse pour cacher

aux

aux yeux de l'une & de l'autre une double intrigue, il se proposoit de les amuser toutes deux; ou que souffrant par respect pour son empire le mêlange de ses plaisirs, elles pourroient s'accommoder de deux passions qu'il sauroit bien lui-même accorder dans son cœur.

Il lut donc le billet d'Epicaris; & le feu qu'il avoit pour elle reprenant force à la vue d'un caractére qui le réveilloit, il chargea Doriphore de l'assurer qu'il se rendroit chez elle au coucher du Soleil, & rejetta sur des affaires d'Etat, dont l'importance l'avoit occupé, ce qui n'étoit que l'effet d'une infidélité qui devoit bientôt lui ôter son cœur.

Othon cependant impatient de rejoindre sa femme, avoit précipité, autant qu'il le put, l'exécution des ordres de Néron : il retourna d'Ostie, rendit compte à l'Empereur de tout ce qu'il avoit fait, & fut reçu de Poppée avec d'autant plus de caresses, qu'elle avoit plus de dessein de le tromper.

Tandis que le cœur de Néron s'attachoit & se détachoit suivant le caprice de ses passions, l'infortunée Octavie étoit la triste victime de ses déréglemens. Elle n'avoit que le nom vuide d'Impératrice sans crédit; & quoique cet Epoux ingrat dût l'Empire & toute sa fortune à son alliance, il conservoit à peine avec elle les dehors dont il ne pouvoit se dispenser: encore ne les donnoit-il qu'à un reste de respect qu'il avoit encore pour Burrhus & pour Senéque, & à la crainte d'offenser ouvertement Agrippine, qui plus par politique que par inclination, se faisoit un mérite auprès du peuple de la protéger.

Elle n'avoit employé l'inceste, l'adultére & le poison, pour élever son Fils sur le Trône des Césars, que dans la vue d'en retenir toute l'autorité. Son ame ambitieuse avoit tout l'orgueil du sang

de

de Germanicus ſon Pére, & de la grande Agrippine, ſans en avoir ni les vertus ni la pudicité. Elle avoit donné les mains aux premiéres débauches de ce jeune Empereur, dans la penſée qu'en blmé dans les plaiſirs il lui laiſſoit le Gouvernement de l'Etat; mais Néron lui permit beaucoup moins qu'elle ne l'eſpéroit, & Britannicus dont elle croyoit ſe faire un rempart pour le tenir en reſpect, ayant été empoiſonné ſans ſa participation, elle connut dès ce moment qu'elle avoit pris de fauſſes meſures, & qu'elle alloit être beaucoup moins maîtreſſe qu'elle ne s'en étoit flattée juſques-là.

Elle ſe trompa même ſur les appuis qu'elle attendoit de Burrhus & de Senéque. Comme c'étoit d'elle que l'un & l'autre tenoient leur fortune, elle crut qu'ils entreroient aveuglément dans ſes intérêts; mais le premier avoit le cœur trop grand & trop Romain, & l'autre étoit trop politique & trop ruſé pour le ſoumettre aux caprices d'une Femme ambitieuſe, & dans l'eſclavage de ſon Gouvernement abſolu. Ainſi tous deux pour leur propre avantage ſe faiſoient une vertu de s'attacher inviolablement à l'Empereur, & de ſoutenir ſon autorité, quoiqu'en apparence ils conſervaſſent pour ce cœur ſuperbe tous les reſpects extérieurs dûs à la Mére de leur Maître.

Elle ſe trouva donc réduite au foible appui des Affranchis de Claudius, qui avoient eux-mêmes beſoin de ſa protection pour garantir leurs richeſſes immenſes des effets funeſtes de l'envie qu'on leur portoit, & à ſe lier à Octavie dont le peuple plaignoit l'infortune, & révéroit la vertu.

Quoique perſonne n'apportât dans l'eſprit de l'Empereur plus d'obſtacles à l'autorité qu'elle vouloit uſurper que Burrhus & Senéque, ces deux Miniſtres ſe conduiſoient néanmoins avec tant d'adreſſe & de diſſimulation, qu'elle n'imputoit l'affoibliſſement

de

de son pouvoir qu'aux Maîtresses qui possédoient le cœur de son fils ; & c'est ce qui l'engageoit à se déclarer leur ennemie, à censurer, & souvent avec aigreur, les débauches qu'elle avoit d'abord favorisées, & à faire tous ses efforts pour ramener l'Empereur au lit de l'Impératrice.

Elle étoit allée à Tusculum le lendemain de la fête qu'Othon donna à l'Empereur. La maison superbe qu'elle y faisoit bâtir, pour y être plus près de Rome que dans celle qu'elle avoit à Baies, fut le prétexte de ce voyage; mais de plus grands desseins l'avoient engagée à le faire. L'Affranchi Pallas l'y accompagna; & quoiqu'il eût depuis longtems avec elle un commerce qui deshonoroit cette Impératrice, il y fut moins pour ses plaisirs, que pour y conduire lui-même l'intrigue d'une entrevue secrète entre elle & Rubellius, qu'elle avoit regardé comme un Sujet propre aux grands projets qu'elle méditoit, puisqu'outre qu'il étoit dans la vigueur de son âge, bien fait, aimé du peuple, & rempli de cœur, il avoit l'honneur d'être sorti par sa Mére du sang des Césars.

Le dessein d'Agrippine étoit donc de s'assurer de Rubellius, pour l'épouser dans l'occasion, & le mettre sur le Trône, si quelque accident imprévu venoit à enlever Néron, ou s'il poussoit ses mépris, son ingratitude & sa violence, jusqu'à former contre elle quelque entreprise dénaturée, & cependant tenir entre eux cet accord secret, jusqu'au moment qu'ils jugeroient à propos de l'exécuter.

Mais à peine eut-elle passé la premiére nuit à Tusculum, que les fidéles espions qu'elle entretenoit de tous côtés pour observer les démarches de son Fils, ayant découvert la secrette entrevue de Néron & de Poppée, l'en informérent, & elle reçut cet avis avec autant de chagrin que de crainte & d'étonnement.

Elle

Elle connoiſſoit à fond le génie de Poppée, hardi, ruſé, impérieux, intéreſſé, fourbe & inſinuant; & repaſſant dans ſon eſprit toutes les paroles que l'un & l'autre avoient chantées dans la joye du feſtin, elle réfléchit ſur une infinité de choſes qui lui avoient paru pour lors indifférentes. Ainſi elle ne douta point de la vérité des avis qu'on lui donnoit; & non ſeulement elle crut leur commerce établi, mais elle ſe perſuada qu'Othon lui-même, en ſacrifiant ſon honneur à ſa fortune, en étoit le médiateur.

Néron cependant fut voir Epicaris; mais, quoi qu'il pût lui dire en l'abordant pour la tirer d'inquiétude & la tromper, elle remarqua tant de langueur dans ſes careſſes, tant d'abſence dans ſa converſation, & ſi peu de joye ſur ſon viſage, qu'elle ne put s'empêcher de lui en expliquer ſa douleur par les reproches les plus tendres.

Non, vous ne m'aimez plus, lui dit-elle, mes craintes ſont trop juſtes, mes ſoupçons trop avérés, & je vais perdre votre cœur. L'amour le plus tendre & le plus violent qui fut jamais, n'eſt pas capable de fixer votre inconſtance. Que ne voyez-vous au fond de mon ame la douleur mortelle que vous me cauſez, vous en ſeriez infailliblement touché, & vous m'aimeriez du-moins par pitié, ſi vous ceſſez de m'aimer par inclination!

Vous m'offenſez, reprit Néron, lorſque vous me ſoupçonnez de ne vous plus aimer. Vous êtes la maîtreſſe de mon cœur, & je ne puis le donner à d'autres. Défaites-vous de ces ombres, & ne vous défiez point d'un Empereur qui donne avec peine à ſon devoir les momens qu'il vous ôte, & qu'il ne peut légitimement dérober aux ſoins de l'Empire.

Ah, Seigneur! ſacrifiez tout à votre gloire, dit Epicaris, ſacrifiez-moi, s'il eſt néceſſaire, moi-même

même à l'Etat ; mais ne m'immolez point à un nouvel amour ! Vous n'en trouverez jamais un plus pur ni plus fidéle que celui que j'ai pour vous. Mon reſpect fait que je ne puis douter de la parole de mon Empereur, mais la violence de ma paſſion ne peut me laiſſer ſans inquiétude. Otez-moi plutôt la vie, Seigneur, que de me priver de votre amour.

A ces mots elle ſe jetta aux genoux de Néron, & les embraſſa. La maniére tendre dont elle s'expliqua, ſa beauté préſente, & le feu de la jeuneſſe uni au feu d'un amour qui n'étoit pas éteint, toutes ces choſes firent leur effet ; il oublia pour un moment Poppée, embraſſa tendrement Epicaris, lui donna de nouvelles aſſurances d'une fidélité dont il n'étoit plus le maître ; & la quittant il la laiſſa beaucoup plus ſatisfaite de la fin de ſa viſite, qu'elle ne l'avoit été de ſon abord.

Mais il ne fut pas plutôt hors de chez elle, que tous les attraits de Poppée revinrent en foule à ſon eſprit, & en effacérent Epicaris. Il auroit eu même quelque eſpéce de repentir de l'avoir vue, ſi ce n'eſt que la méchanceté de ſon ame trouva du plaiſir dans les fauſſes paroles dont il venoit de la tromper ; & pour l'accroître, dès qu'il fut chez lui, il prit les mêmes tablettes qu'il avoit reçues d'elle, effaça ce qu'elle lui avoit écrit, & ſur le même feuillet écrivit cette lettre à Poppée.

L'EMPEREUR NERON

A POPPEE.

Que le plaiſir que j'eus de vous voir hier, fut mêlé d'amertume, puiſque je n'eus point le bonheur de vous entendre répondre à l'excès de mon amour, de la maniére dont je me flattois que vous y répon-

répondriez. Il n'y a rien que je ne vous sacrifie sitôt que vous voudrez bien entrer dans des sentimens conformes à ceux que j'ai conçus pour vous; le cœur, le sort, & la vie de Néron sont entre les mains de Poppée, vous pouvez seule en disposer. Mais il faut que je vous parle encore une fois; cherchez les moyens que la chose se puisse faire avec tout le secret possible. Faites-moi savoir vos intentions, & cependant comptez absolument sur le fidéle

NERON.

Tigelin à qui l'Empereur donna cette lettre, & qui ne pouvoit pas lui-même la rendre à Poppée, en chargea l'Eunuque Pythagore pour la remettre secrétement à Psyché l'une de ses Affranchies, & qui étoit gagnée pour entrer dans cette intrigue; mais un accident bizarre empêcha que cet ordre ne fût exécuté.

Sylla de la famille des Cornéliens, étoit un jeune-homme brutal & stupide, mais considérable par sa naissance, par ses richesses, & par ses alliances. Ses ennemis avoient insinué dans l'esprit de Néron, que cette stupidité affectée n'étoit qu'un voile imposteur dont il couvroit de grands desseins, & cette idée l'avoit rendu suspect; ensorte qu'il alloit peu au Palais de l'Empereur, & que tout son plaisir étoit de courir la nuit, d'enlever les jeunes Esclaves les plus jolies qu'il pût rencontrer, & de s'en divertir.

Pythagore étoit un jeune Eunuque de vingt ans, des plus beaux qui fussent dans Rome; & comme il falloit s'introduire de nuit dans l'appartement de Poppée au travers de ceux qui avoient le soin des portes, pour le faire avec plus de sûreté & de facilité, il s'étoit déguisé en fille, & sur le milieu de la nuit s'y faisoit porter en chaise.

Lors-

Lorſqu'il fut à cent pas de la maiſon d'Othon, il laiſſa ſa chaiſe dans le tournant d'une rue, vint ſeul à la porte, & prêt à ſe la faire ouvrir, il tomba ſous la main de Sylla, qui le prenant à ſon habit & à ſa coëffure pour une jeune Avanturiére, le fit enlever par ceux qui le ſoutenoient, qui lui ayant enveloppé la tête, le forcérent de monter dans une chaiſe roulante bien fermée, & ſuivant les ordres de leur Maître le conduiſirent, malgré tout ce qu'il put dire, juſques dans une maiſon de plaiſance que Sylla avoit au Pont Milvien, où il fut enfermé dans le cabinet de ſes bains, ſans que qui que ce ſoit le vît, & ſans qu'il pût s'appercevoir de l'endroit où ces raviſſeurs l'avoient mené.

Pythagore fit tout ce qu'il put pour ſe défendre de cette violence, ſans oſer néanmoins ſe nommer, & dans les mouvemens qu'il ſe donna, il laiſſa malheureuſement tomber les tablettes dont il étoit chargé, & dont perſonne ne s'apperçut alors; mais à la pointe du jour un Eſclave de Pallas les ayant trouvées à ſes pieds, & vu qu'elles étoient ſans adreſſe, & fermées du cachet de l'Empereur, il monta à cheval, & courut en diligence à Tuſculum les porter à ſon Maître.

Pallas étoit prêt à monter dans ſa litiére pour ſuivre Agrippine, qui brûloit d'une impatience extrême de retourner à Rome pour s'éclaircir des nouvelles amours de ſon fils. Il prit les tablettes que ſon Eſclave lui apportoit, reconnut le cachet ſecret de l'Empereur, & fut joindre l'Impératrice pour les ouvrir en ſa préſence.

Quelle ſurpriſe lorſqu'elle y lut cette lettre de Néron à Poppée! Elle tint un conſeil ſecret avec Pallas & Rubellius, & tous trois conclurent que, puiſque l'Empereur ſe vouloit cacher d'Othon pour la nouvelle entrevue qu'il demandoit à Poppée, il falloit que ce mari ne fût point complice de ſa propre honte; que ce qu'ils avoient à faire,

étoit

étoit de se servir du moyen que le Ciel leur offroit pour la lui découvrir, & rompre par-là les mesures de ces Amans. Ce conseil pris, Agrippine *partit*, & se rendit à Rome avec toute la diligence possible.

Néron attendoit cependant avec impatience la réponse de Poppée, lorsque sur le récit des Porteurs qui avoient ouï le bruit de l'enlévement de Pythagore, Tigelin lui apprit son avanture sans qu'on sût, ni ce qu'il étoit devenu, ni l'auteur d'une violence si téméraire. L'Empereur en conçut une colére prodigieuse; & se persuadant que cet attentât ne pouvoit venir que d'Othon lui-même, puisqu'il avoit été commis à sa porte, il demeura suspendu entre la résolution d'en prendre une vengeance sévére, & celle de n'en point parler, & de ne s'appliquer qu'à examiner la conduite que tiendroit cet Epoux.

Othon vint au lever, & fit sa cour d'un air si libre & si enjoué, qu'il déconcerta toutes les idées de l'Empereur. Cependant Sylla s'étant rendu au Pont Milvien, apprit que celui qu'il avoit cru une jeune Esclave, étoit un Eunuque de Néron, qui redemandoit avec empressement des tablettes fort importantes & scellées du cachet de l'Empereur. Il connut par ce rapport toute l'étendue du péril où cette erreur l'avoit jetté; & pour en prévenir les suites fâcheuses, il lui fit une seconde fois envelopper la tête, & l'ayant fait conduire avant le jour jusqu'à mille pas de la porte de Rome la plus opposée à la route du Pont Milvien, ceux qui le conduisirent, l'attachérent à un arbre les yeux bandés, & se retirérent en diligence.

Il n'en fut détaché que quelque tems après par des personnes qui vinrent à sa voix, & il ne rentra dans le Palais, après avoir quitté son faux équipage, qu'au moment que Néron achevoit de s'habiller. Il l'interrogea exactement sur toutes les cir-

circonſtances de cette avanture, & n'apprit rien qui pût l'éclaircir. La perte de ſes tablettes l'inquiétoit, & s'il ſentit de la joye de connoître qu'Othon n'avoit aucune part dans cet attentat, il fut cruellement outré d'un affront ſi ſanglant, & jura d'en punir les auteurs ſitôt qu'il les auroit découverts; & quoiqu'il ne fût pas facile d'en venir à bout par la licence effrenée de la Jeuneſſe Romaine, & d'un nombre infini de débauchés qui couroient toutes les nuits les rues de Rome, & qui y commettoient des deſordres effroyables que l'exemple de l'Empereur ſembloit autoriſer, cependant ayant ſu enfin que ce coup venoit de Sylla, il l'exila à Marſeille, & le fit enſuite mourir.

Agrippine arriva le même jour, & fut à peine deſcendue de la litiére, qu'ayant fermé les tablettes avec un cachet ſur lequel étoit gravée l'avanture de Mars & de Vénus ſurpris par le bon homme Vulcain, & fait écrire deſſus une adreſſe pour Othon, elle fit épier le tems qu'il arrivoit au Palais de l'Empereur pour y jouer, & dans le moment qu'il ſortoit de ſa chaiſe au bas de l'eſcalier, elle lui fit rendre ces tablettes par un Eſclave inconnu, qui diſparut en même tems, tandis qu'un autre examinoit le ſuccès de cette avanture.

Quoiqu'Othon aimât Poppée, il étoit trop bien fait, trop jeune, trop ſpirituel, & trop en faveur pour être ſans intrigue. Il crut donc que ces tablettes venoient de quelqu'une de ſes Maîtreſſes, ou qu'elles étoient les avant-courriéres d'une nouvelle bonne fortune; la vue même de l'empreinte du cachet les rejouït; mais ſitôt que retiré du paſſage, il les eut ouvertes à la clarté de ſes flambeaux, & qu'il eut reconnu le caractére de l'Empereur, & lu ce qu'il écrivoit à Poppée, il ſe ſentit ſaiſi tout-à-coup de rage & de douleur, & ne ſachant s'il devoit monter auprès de Néron, ou retour-

toumer chez lui, éclater ou se taire, il balança quelque tems, & enfin sa politique l'emporta sur le feu de son premier transport, & calmant tout-à-coup le trouble de son esprit agité, il résolut d'employer dans cette conjoncture délicate une profonde dissimulation, & de ne s'appliquer qu'à rompre avec adresse les mesures d'un commerce peu avancé, & dont il imputoit la source à sa propre imprudence.

Il monta donc dans l'appartement de l'Empereur, & y parut avec autant de tranquillité & d'enjoûment au dehors, qu'il avoit de dépit & d'inquiétude au-dedans.

Le jeu commença si-tôt qu'Agrippine qui fit savoir qu'elle vouloit en être, fut arrivée. Son espion lui avoit rapporté qu'Othon avoit ouvert & lu les tablettes que l'Esclave lui avoit rendues; & voulant sur une découverte si importante pénétrer ses véritables sentimens, elle le choisit pour jouer en tiers avec elle & Vipsanie.

La tranquillité d'ame ou plutôt l'indolence qu'il conservoit sur une avanture si touchante, l'étonna, & l'imputant à une lâcheté ambitieuse, elle s'imagina que, quoiqu'il eût ignoré la premiére entrevue de sa Femme & de Néron, il ne l'avoit peut-être fait voir à cet Empereur dans la fête superbe qu'il lui avoit donnée, que pour la prostituer à sa débauche, & s'en faire un lien plus étroit de confidence & d'amitié, & avoir dans cette société de plaisir un garant plus assuré de la faveur de son Maître.

C'est ce qui fit que tant que le jeu dura, Agrippine ne parla presque d'autre chose, que de l'infamie des hommes patiens qui sacrifient la plus précieuse partie de leur honneur à leur fortune, & ne feignent point de se couvrir d'une honte qui ne s'efface jamais, pour acquérir des biens dont un seul jour peut les dépouiller.

Othon avoit trop d'esprit pour ne pas connoître que l'Impératrice le vouloit peindre sous ces traits vagues: elle l'embarrassoit même étrangement, en l'obligeant de tems en tems d'expliquer ses sentimens sur ce qu'elle proposoit; & comme Vipsanie, soit de concert avec elle, soit par l'enjoûment de son esprit plaisant & malin, feignoit de prendre le parti contraire, & de louer la bénignité des Epoux qui prêtent leur entremise officieuse, ou du-moins leur patience indolente, aux plaisirs de leurs Femmes, il vit bien qu'elles n'avoient point d'autre but que de le jouer finement, & qu'il falloit absolument que l'Impératrice sût quelque chose des nouvelles inclinations de Néron.

Le jeu cessé, Agrippine qui ne songeoit qu'à brouiller Othon avec l'Empereur, & à les jetter dans une défiance mutuelle, proposa de jouer à de petits jeux, en attendant que les tables fussent servies; & celui *du secret* ayant été choisi comme le plus propre à la ruse qu'elle méditoit, elle fit dire tout bas à Néron par Vipsanie pour son secret, qu'elle avoit découvert qu'Othon étoit en nouvelle bonne fortune, & qu'au bas de l'escalier on l'avoit vu recevoir des tablettes de la part d'une Maîtresse.

Néron n'avoit garde de s'imaginer que ce fussent celles qu'il avoit envoyées à Poppée; mais portant à son tour le secret à Othon, il le surprit extrêmement, lorsqu'il lui dit à l'oreille: Faites-moi part des tablettes amoureuses que vous avez reçues au bas de mon escalier. A ce mot Othon ne put s'empêcher de rougir, & l'embarras confus où le jetta un discours si peu attendu, suffit pour animer la curiosité de Néron. Il continua & lui dit: Avez-vous quelque chose de secret pour un ami comme moi, & ne vous fais-je pas confidence de tous mes plaisirs? Je prétens voir tout-à-l'heure

ces

ces tablettes; & en disant ces mots, il coula tout-à-coup & fort adroitement sa main dans la poche de ce Favori, en tira soudainement les tablettes qu'il vouloit avoir, & les portant à sa vue, il fut dans une extrême surprise de reconnoître que c'étoient celles d'Epicaris, & les mêmes dont Pytagore avoit été chargé.

Quels mouvemens dans le cœur de ces deux amis! Néron confus de voir son intrigue découverte par un homme aux yeux duquel il avoit le plus d'intérêt de la cacher, auroit cru qu'Othon lui-même avoit enlevé l'Eunuque & surpris ces tablettes, si ce n'est que le nouveau cachet dont il reconnut qu'elles étoient fermées, & l'adresse qu'on y avoit ajoûtée, lui firent connoître qu'il falloit que ce coup vînt d'une autre main.

Othon de son côté voyoit tous ses projets de dissimulation avortés, & que ne pouvant plus feindre d'ignorer la passion de l'Empereur, il falloit, ou par un éclat périlleux rompre avec lui, ou par une patience honteuse conserver sa faveur. Enfin la peine de l'un n'étoit pas moindre que l'inquiétude de l'autre.

Toutes ces réflexions se firent fort promptement; mais Néron qui ne pouvoit imaginer que tout cet embarras fût l'ouvrage des artifices d'Agrippine, & qui vouloit sur toutes choses lui dérober la connoissance de ses intrigues secrettes, fit un effort sur sa premiére émotion, & prenant un parti plus étudié, dès qu'il eut jetté les yeux sur les tablettes, & qu'il les eut reconnues, il les serra dans son sein, & dit à l'oreille d'Othon ces deux mots: *Il faut se taire.*

Agrippine attentive à l'événement de ce coup adroit, en vit le succès avec plaisir. Néron ne put serrer si promptement les tablettes, qu'elle ne les apperçût, & ne les connût; mais feignant de dé-

détourner la vue, elle fit croire à l'Empereur qu'elle n'avoit point remarqué son action.

Elle ne s'étonna point du silence & de la tranquillité de ces deux amis, elle savoit que Néron étoit capable de la dissimulation la plus profonde, & qu'Othon avoit l'aveugle soumission d'un Favori ambitieux ; ainsi d'un coup-d'œil elle pénétra tous les motifs de leur conduite, & ne songea plus qu'à leur cacher avec adresse la main dont le coup étoit parti.

On continua donc le jeu, & ensuite le repas, avec une joye aussi apparente que si tous les esprits eussent été dans leur assiette la plus tranquille ; & Néron, Agrippine & Othon se tenant en garde les uns contre les autres pour ne rien laisser échapper qui pût faire découvrir ce qui se passoit dans leur cœur, se retirérent avec des inquiétudes d'autant plus violentes, qu'ils avoient pris plus de peine à les dissimuler.

Agrippine fut à peine chez elle, qu'elle fit une exacte confidence de cette avanture à sa chére Acéronie, & lui commit le soin d'instruire Epicaris de tout le secret de cette nouvelle intrigue de Néron & de Poppée, & prit celui d'en informer elle-même Octavie.

Acéronie s'étoit depuis quelque tems établie dans un commerce étroit avec Epicaris, en feignant de lui rendre de bons offices auprès d'Agrippine ; mais ce n'étoit au fond que pour épier sa conduite, & empêcher que cette Favorite ne désservît la Mére auprès du Fils. Elle n'avoit pas beaucoup de peine à y réussir, puisque cette Grecque qui avoit pris une route toute opposée à celle d'Acté, s'étoit fait un principe de ne point déplaire aux Impératrices, & de ne jamais rien dire à Néron qui pût l'aigrir ou contre l'une ou contre l'autre.

Epicaris qui malgré les vices énormes de l'Empereur, l'aimoit alors véritablement, apprit avec un cha-

chagrin mortel ce que lui dit Acéronie: elle crut juſte la défiance qu'elle avoit eue de l'Empereur ſur les deux jours qu'il avoit paſſés ſans la voir; & n'ayant point encore eu de ſes nouvelles le jour qu'Agrippine retourna de Tuſculum, elle ne put plus douter de l'infidélité de ſon Amant.

Acéronie ne ſe contenta pas du récit de tout ce qu'Agrippine avoit découvert; mais elle lui montra une copie de la lettre de Néron à Poppée, que cette Impératrice avoit fait tirer avant que de faire rendre à Othon les fatales tablettes qui cauſérent tant d'embarras, & cette Amante déſolée y lut avec une douleur inconcevable, que cet Inconſtant offroit à ſa nouvelle Maîtreſſe un ſacrifice abſolu de toutes choſes, pourvu qu'elle voulût répondre à ſes inclinations. Mais lorſqu'Acéronie lui apprit ſur quelles tablettes cette lettre étoit écrite, & qu'elle eut reconnu que c'étoient les ſiennes propres, elle fut frappée de tout ce que le dépit le plus vif & la jalouſie la plus furieuſe peuvent faire reſſentir à un cœur véritablement outré.

Mais, ſi la découverte de l'inconſtance de Néron fit cet effet ſur Epicaris, Othon n'étoit pas moins agité de trouble, de colére, de jalouſie & d'inquiétude. Il rentra chez lui plein de toute la fureur qu'il avoit tenue ſupprimée longtems, & au lieu d'aller joindre Poppée dans ſon appartement, ſentant bien qu'il ne pourroit pas contraindre au ſilence ſon amour offenſé, il s'enferma dans ſon cabinet pour réfléchir ſur la conduite qu'il devoit tenir dans une occaſion ſi embarraſſante.

Il ne voyoit que précipices de toutes parts; il connoiſſoit Néron juſques dans le fond de l'ame; il ſavoit que ſes paſſions étoient violentes, ſon empire dur, ſes volontés abſolues; que nulles conſidérations, ni de nature, ni de juſtice, ni d'amitié, n'étoient capables de garantir une tête que ſa colére auroit réſolu de ſacrifier à l'accompliſſement

de ſes déſirs ; mais ſes troubles redoubloient lorſqu'il ſongeoit d'autre côté que Poppée avoit déjà ſouffert une viſite ſecrette dont elle ne lui avoit rien dit, & cette démarche & ce ſilence donnant atteinte à la fidélité qu'il attendoit des obligations qu'elle lui avoit, il ne douta point qu'elle ne fût dans la diſpoſition de l'immoler à ſon ambition, ſi l'Empereur continuoit de s'attacher à elle, & de la preſſer.

Il réfléchiſſoit enſuite ſur les derniéres paroles de Néron, qui dans la ſurpriſe de ſes tablettes ne lui avoit dit autre choſe ſinon, *Il faut ſe taire* ; & jugeant que c'étoit bien plutôt un ordre tyrannique pour exiger de lui le ſilence d'une patience honteuſe, que l'effet de la crainte qu'il eût qu'Agrippine & Octavie ne découvriſſent cette nouvelle paſſion, il ſe crut perdu ſans reſſource ; & ne voyant aucune porte pour ſortir de l'embarras où ſa propre imprudence l'avoit jetté, il lui fut impoſſible de prendre aucune réſolution que celle de ne point éclater, & de s'appliquer à rompre adroitement toutes les meſures que Néron pouvoit prendre pour voir Poppée librement.

Elle n'étoit pas elle-même ſans embarras. Elle s'étonnoit que depuis leur premiere entrevue ſecrette Néron ne lui eût donné aucune de ſes nouvelles ; & voyant d'ailleurs qu'Othon au retour du Palais avoit contre ſa coutume paſſé le reſte de la nuit ſans venir à ſon appartement, le ſilence de l'un & le changement de l'autre l'inquiétoient également, & déconcertoient les projets de ſon amour & de ſon ambition.

Néron pendant tout le jour n'avoit pu trouver l'occaſion de lui faire ſavoir l'avanture de Pytagore. Elle auroit bien voulu entrer avec lui dans l'éclairciſſement de ce qui l'embarraſſoit ; mais elle avoit trop de politique pour faire un pas qui auroit démenti la hauteur avec laquelle elle

elle avoit reçu la premiére déclaration de ſon amour.

Mais Néron rouloit bien d'autres projets dans ſa tête, quelque reſpect apparent qu'il conſervât encore pour Agrippine, & quelque obligation qu'il eût à Octavie, il ne penſa plus dès ce moment qu'aux moyens de ſe rendre maître de Poppée par toutes les voyes que ſa puiſſance lui mettoit entre les mains, quelque éclat qui en pût arriver; & comme le plus grand obſtacle qu'il trouvoit au ſuccès de ce deſſein, étoit la connoiſſance qu'Othon avoit de ſon amour, ſes premiers mouvemens le portérent à lui ôter la vie, & il l'auroit fait s'il eût cru Tigelin. Mais la Fortune qui le reſervoit pour goûter pendant quelques jours les douceurs & l'amertume de l'Empire, le ſauva de cette cruelle réſolution.

Quoiqu'Othon parût dans le monde un homme perdu de luxe & de débauches, il faut cependant avouer à ſa gloire qu'il avoit de très-grandes vertus, une ame noble & royale, un cœur digne de Rome, une politeſſe admirable, beaucoup de probité, d'honneur & de bonne-foi, & toutes ces qualités étoient ſoutenues d'un eſprit le plus adroit, le plus doux & le plus inſinuant. Ses richeſſes immenſes, l'exemple d'un ſiécle corrompu, ſon âge pareil à celui de Néron, & le déſir de lui plaire, avoient empoiſonné la pente que la nature lui avoit donnée aux plaiſirs & à la magnificence; & étant entré par politique & par ambition dans les débauches de cet Empereur, il s'étoit lié avec lui d'une très-étroite amitié. Mais Tigelin, dont l'ame étoit la ſentine de tous les vices & de toutes les méchancetés, étoit ſon ennemi ſecret, & ce Miniſtre infame le connoiſſoit trop vertueux pour ne le pas haïr.

Peu s'en fallut donc qu'il ne fît prendre à Néron

ron la réſolution ſoudaine de le faire mourir; mais l'amitié que l'Empereur avoit conçue pour lui, fut plus puiſſante, & le porta à une voye plus douce pour détruire cet obſtacle. Il ſe perſuada même qu'il pouvoit faire entrer Othon dans un lâche accommodement, & que le déſir de maintenir ſa faveur le porteroit à fermer les yeux à ſa honte, & à donner les mains au ſuccès de ſa paſſion.

Ainſi dès le lendemain, comme Othon vint au lever pour faire ſa cour, Néron étant habillé le fit entrer ſeul dans le cabinet, & s'y enferma avec lui.

Après ce que nous avons vu hier l'un & l'autre, lui dit-il, il ſeroit inutile de nous rien diſſimuler. Vous avez voulu que j'aye vu Poppée, & vous ne pouviez ignorer qu'on ne peut la voir ſans l'aimer; ainſi, puiſque c'eſt vous-même qui avez fait naître cet amour dans le cœur de votre ami, vous êtes en quelque maniére engagé à ne point apporter d'obſtacle à ſon ſuccès. C'eſt à vous à vous déterminer ſur le parti que vous avez à prendre, & votre fortune dépend de celui que vous choiſirez. J'irai voir ce ſoir Poppée; mais, comme je déſire qu'Agrippine & Octavie ne pénétrent rien de cette inclination, faites que je puiſſe y être introduit ſans qu'on me voye. Je ſuis votre ami, & le veux être; c'eſt aſſez vous dire.

Il n'y avoit qu'un Néron capable de pouſſer l'aveuglement, pour ne pas dire l'effronterie de ſa paſſion, juſqu'à faire à un Mari de la qualité d'Othon une propoſition ſi honteuſe. Ce Favori avoit bien prévu que l'amour de l'Empereur ne pouvoit manquer de lui donner de l'embarras; mais il n'auroit jamais cru qu'il en viendroit à cette extrémité.

Néron qui liſoit dans les yeux de ſon Favori les

les mouvemens que lui donnoit un discours si peu prévu, ne voulut point attendre une réponse qui dans ce premier étourdissement auroit pu n'être pas conforme à ses intentions ; & persuadé qu'une sérieuse réflexion sur l'état de sa fortune pourroit le déterminer au gré de ses désirs, il n'eut pas plutôt achevé ces paroles, que sans attendre qu'il lui repliquât un seul mot, il fit ouvrir son cabinet aux deux Consuls, à Burrhus, à Senéque, & aux autres Ministres qui attendoient à la porte.

Othon se retira confus & plongé dans les abîmes de la plus vive douleur. Il avoit le cœur grand & une vertu trop Romaine pour se rendre lui-même le Ministre des amours de son Maître & de sa propre Femme ; mais il voyoit d'autre côté qu'il ne feroit que des efforts inutiles pour opposer une digue au torrent impétueux de la passion d'un Tyran qui pouvoit tout, & qui n'écoutoit ni d'autre loi ni d'autre régle que ses volontés absolues.

Dans cette extrémité il résolut d'abandonner cette avanture au hazard, & de ne point retourner chez soi de tout le jour, de crainte d'être obligé de parler à Poppée, à laquelle il n'auroit pu dissimuler ses défiances & son ressentiment; & pour se donner un prétexte de sortir de Rome sans que l'Empereur en pût être choqué, il s'arrêta à jouer, & dépêcha un de ses Affranchis pour aller mettre le feu à une superbe maison de plaisance qu'il avoit à quatre miles de la Ville, & s'y rendit sur l'avis qu'il s'en fit donner publiquement avant que de sortir du Palais.

Néron ne fut pas fâché de cet incident, & résolu de profiter d'une absence qu'il attribuoit au seul hazard, il prit ses mesures pour voir Poppée dès le même soir; mais quelque précaution qu'il prît, comme Agrippine & Epicaris étoient instrui-

tes de cette nouvelle attache, & que toutes deux par différens motifs firent ſoigneuſement épier tous ſes pas, il ne put ſe dérober à leurs yeux, & elles ſurent le moment auquel il entra & celui auquel il ſortit.

Tigelin avoit fait avertir Poppée, & elle ſe tenoit préparée à tout ce que ſa ruſe adroite méditoit pour enflammer de plus en plus l'Empereur, & par le refus de l'accompliſſement de ſes déſirs le forcer à remplir tous les ſiens, qui ne tendoient pas à moins qu'à monter ſur le Trône, & en chaſſer Octavie.

Il n'eſt pas difficile de perſuader à un homme ce qu'il déſire, & ce qu'il croit déjà. Poppée, la plus fine & la plus fourbe de toutes les femmes, feignit d'être épriſe de la beauté de Néron: elle le combla de flateries ſur tous les avantages dont il ſe piquoit le plus: elle y ajoûta ces ſortes de careſſes & d'avances trompeuſes qui ſans trop engager une femme, amorcent un Amant, & l'enivrent d'eſpoir. Mais, lorſqu'il crut être au comble de ſes déſirs, & que dans l'excès de ſa paſſion il la preſſa de lui donner des marques ſenſibles de celle dont elle le flatoit, elle prit un ton d'orgueil, lui éleva toutes les vertus d'Othon, lui expliqua les maniéres tendres & délicates dont il l'aimoit, ſa politeſſe, ſa magnificence, ſes bontés pour elle, les obligations qu'elle lui avoit; & lui dit enfin que le Ciel l'ayant faite l'Epouſe d'un homme ſi comblé de mérite, ſa fortune étoit aſſez grande pour ne pas faire le faux pas d'entrer dans des engagemens criminels avec un homme digne à-la-vérité de toutes choſes, mais qui juſqu'ici n'avoit fait que proſtituer la majeſté de ſon rang à de viles Eſclaves, indignes de poſſéder un Empereur rempli de tant de grandes qualités, & dont l'amour ne pouvoit lui attirer que du mépris.

Ce reproche, d'autant plus piquant qu'il étoit vé-

véritable, ne servit qu'à redoubler le feu de Néron. Il se jetta aux pieds de Poppée, lui dit tout ce que sa passion lui put inspirer de plus fort & de plus vif, lui protesta qu'il étoit prêt de lui immoler toutes ses attaches, & poussa même la violence de sa passion jusqu'à lui dire qu'elle étoit seule digne de l'Empire du Monde; & que si elle vouloit répondre à son amour, il n'y avoit rien qu'il ne fît pour la placer sur le Trône.

Les Amans, dit Poppée, disent tous la même chose lorsqu'ils sont dans la fureur de leurs désirs, mais ils oublient bientôt ce qu'ils ont dit sans réflexion. Et pourroit-on, ajoûta-t-elle avec un petit souris railleur, pourroit-on donner quelque crédit aux promesses d'un Pupille, à qui sa Mére ne laisse, ni le gouvernement de son Empire, ni la liberté de son cœur?

Ces paroles furent un coup de poignard dans le cœur fier de Néron, & y portérent contre Agrippine un venin mortel. Je suis Maître, repliqua-t-il avec émotion, & dans peu, ni vous, ni Agrippine, ni Rome, n'en pourront douter. Il ne tiendra qu'à vous de partager avec moi ce pouvoir absolu, je vous le mets avec mon cœur entre les mains; ne désespérez pas un Empereur qui se donne à vous, & qui ne veut régner que pour vous.

Non, non, Seigneur, regnez de concert avec Agrippine, reprit Poppée. Je vous ai déjà dit qu'Othon est mon Epoux, comme vous êtes celui d'Octavie, & que je ne puis être à vous tant que d'autres liens nous attacheront ailleurs. Je dois ce que je suis à Othon, vous devez l'Empire à la Fille de Claudius, il y auroit trop d'ingratitude & à vous & à moi de penser à rompre des nœuds qui nous engagent à de si étroites obligations. Régnez, Seigneur, avec l'Epouse qui vous a fait le Maître du Monde, & laissez-moi vivre tranquille avec un homme qui m'aime plus que sa vie.

Néron voyoit bien que Poppée, malgré tous ſes refus, ne réſiſtoit que comme une perſonne qui veut bien ſe laiſſer vaincre, mais qui veut impoſer à ſon vainqueur les conditions de la victoire. Il s'ouvrit donc entiérement à elle, lui offrit ſérieuſement de la faire Impératrice; & Poppée de ſa part feignant que la force du panchant qu'elle avoit pour lui, arrachoit enfin de ſa pudeur un conſentement qui choquoit ſon devoir, lui promit que s'il pouvoit mettre les choſes en état de la pouvoir épouſer, elle lui donneroit toutes les ſatisfactions qu'il pouvoit attendre de ſon obéiſſance, mais qu'elle exigeoit de lui de ne jamais attenter à la vie d'Othon, ſoit qu'il conſentît volontairement à ſon divorce, ſoit qu'il s'oppoſât au ſuccès de ce projet.

Néron lui en donna ſa parole, & ſortit de chez Poppée content du progrès de ſon amour; & dès ce moment il réſolut de quitter Epicaris, de dépouiller Agrippine de toute l'autorité qui lui reſtoit, de répudier Octavie, & de forcer Othon à faire de Poppée en ſa faveur ce qu'autrefois le Mari de Livie fit en faveur d'Auguſte.

L'exécution n'en étoit pas ſi facile qu'il ſe le perſuadoit. Les Romains avoient un profond reſpect pour les Impératrices, l'une étant révérée pour ſa douceur, ſa modeſtie & ſa pudicité, & l'autre pour la mémoire du grand Germanicus ſon Pére; deſorte qu'il n'étoit pas aiſé de venir à bout d'un ſi grand projet ſans prendre de loin ſes meſures pour ménager les eſprits, & les diſpoſer à ſouffrir cette injuſtice. Ainſi il ſe propoſa de diſſimuler juſqu'à ce qu'il eût mis les choſes dans un état conforme à ſes déſirs; & de crainte même qu'Epicaris ne découvrît ce qu'il croyoit qu'elle ignoroit, il réſolut de la voir encore, & d'employer toutes ſortes d'artifices pour l'empêcher d'approfondir ſon ſecret.

Ce

Ce fut dans cette vue qu'il ſe rendit chez elle au ſortir de chez Poppée, & il y entra dans le moment qu'elle venoit d'apprendre qu'il étoit en viſite ſecrette chez ſa Rivale. Elle avoit trop de prudence pour lui rien témoigner; mais au-contraire, pour mieux reconnoître ſa perfidie, elle redoubla ſes careſſes & ſon enjoûment, & ſans lui marquer, ni la moindre défiance, ni le moindre chagrin, elle feignit de croire tout ce qu'il voulut lui dire pour excuſer ſes abſences.

Mais Agrippine qui étoit & plus vive & plus impérieuſe, n'eut pas la même prudence: elle crut qu'une Mére avoit plus de droit de cenſurer les actions de ſon Fils, qu'une Amante à trouver à redire à la conduite de ſon Amant. Elle avoit eu l'adreſſe de faire divulguer dans Rome le bruit des amours de Néron & de Poppée, & d'y ajoûter une lâche complaiſance de la part d'Othon. Ainſi, comme le lendemain de cette viſite l'Empereur fut la voir dans ſon appartement, elle lui dit qu'elle ne pouvoit pas croire un bruit qui ſe répandoit partout, & qui l'affligeroit ſenſiblement s'il avoit un fondement véritable. Qu'on diſoit publiquement qu'il aimoit Poppée, qu'il la voyoit ſecrettement, & qu'Othon lui-même avoit la baſſeſſe de fermer volontairement les yeux à la débauche de ſa Femme, & peut-être de ſe rendre lui-même le médiateur de ſa proſtitution. Que Rome n'avoit point murmuré des amours qu'il avoit eus pour Acté & pour Epicaris, parce que ces Affranchies étoient ſans conſéquence; mais qu'Octavie & toute la Maiſon des Céſars auroient lieu de prendre un juſte ombrage de l'attache qu'il auroit pour une Conſulaire, qui par ſa naiſſance & par ſa beauté pouvoit prétendre à tout.

L'Empereur fut dans une extrême ſurpriſe d'entendre que ſa Mére lui parloit d'une intrigue preſque naiſſante, & conduite, à ce qu'il croyoit, avec

tant de ſecret, comme d'une avanture déclarée & ſue du public; mais bien loin que cette connoiſſance fît l'effet qu'Agrippine avoit imaginé, elle ne ſervit qu'à rompre les digues qui retenoient ſon reſpect, deſorte que prenant un ton dont il ne s'étoit point encore ſervi auprès d'elle: De quoi ſe mêle Rome, Madame, lui dit-il, & de quoi vous inquiétez-vous vous-même? Je ne dois compte de ce que je fais qu'aux Dieux. Je ſuis Maître, & c'eſt m'offenſer que de vouloir pénétrer dans ma conduite plus que je ne le veux. Je ſais ce que je dois à Octavie; mais je ne prétens point être l'Eſclave des bruits d'un Peuple indiſcret, & de l'importune curioſité de ceux qui épient mes actions.

Agrippine étourdie d'une réponſe ſi fiére, & dont les ſuites étoient à craindre, reprit le parti de la diſſimulation, & dit tout ce qu'elle put pour adoucir cet eſprit farouche. Je ne prétens, mon Fils, lui repliqua-t-elle, ni entrer dans le ſecret de votre conduite, ni vous en demander compte, mais je crois vous ſervir lorſque je vous informe des ſentimens de Rome que vos Courtiſans pourroient vous taire. Vous êtes Maître, & il faut que vous le ſoyez. J'ai trop d'intérêt à ſoutenir l'autorité de votre Empire, & prens trop de part à votre gloire pour y donner la moindre atteinte. Recevez donc ce que j'oſe vous dire, non pas comme la cenſure d'une Mére qui vous aime, mais comme l'effet du zéle d'une Sujette qui fait ſon devoir.

Elle appuya ce diſcours de toutes les flateries les plus délicates; & ſoit que Néron la crût de bonne foi, ſoit qu'il fût encore plus diſſimulé que ſa Mére, il s'adoucit & lui fit toutes les careſſes poſſibles.

Ce fut dans ce moment qu'Agrippine conçut le deſſein prodigieux que l'Hiſtoire lui reproche.

Elle

Elle vit avec plaiſir ſon Fils tomber tout-à-coup de cette fierté impérieuſe à une douceur exceſſive, & que paſſant de la colére à l'enjoûment, & de l'enjoûment à un entretien plus libre, il ſe laiſſoit inſenſiblement conduire aux privautés les plus tendres. Dans cet état elle s'imagina qu'étant encore une des plus belles femmes de la Terre, elle pourroit enfin pouſſer ce cœur déréglé aux derniers excès de l'aveuglement, & que ſi une fois elle l'engageoit dans un pas ſi exécrable, elle ſeroit plus Maîtreſſe de l'Empire que jamais elle ne l'avoit été.

On ne doute point que Néron, dont l'ame étoit encore plus méchante que celle de ſa Mére, n'eût conſenti à ce crime, ſi au moment qu'ils ſe trouvoient dans un pas ſi gliſſant, Burrhus & Senéque n'étoient entrés, qui rompirent les ſuites d'un tête-à-tête ſi dangereux. On prétend qu'à leur deſordre & à leurs yeux pleins de feu, ils s'apperçurent de leur infame deſſein, & que ces deux Miniſtres qui craignoient ſur toutes choſes qu'Agrippine ne ſe rendît la Maîtreſſe du Gouvernement, emmenérent l'Empereur ſous prétexte d'une affaire importante; & que lui ayant fait concevoir l'horreur & les ſuites dangereuſes du pas qu'il avoit été prêt de faire, ils prirent tant de précautions pour en prévenir le retour, que jamais Agrippine ne put depuis retrouver une ſeule occaſion d'un tête-à-tête avec ſon Fils.

Ils prirent même le parti, non ſeulement de favoriſer l'amour que Néron avoit pour Poppée, & dont le bruit commençoit à ſe répandre, mais ils cherchérent tous les moyens de détruire la Mére dans l'eſprit du Fils, & de lui ôter tout ce qui lui reſtoit de faveur & d'autorité.

Cependant Othon, après avoir plus employé de tems à penſer aux moyens d'accorder ſon honneur & ſon amour avec ſa fortune, qu'à éteindre le feu de ſa maiſon, revint ſans avoir pu prendre aucune ré-

réſolution. Il vit l'Empereur, qui le reçut ſans froideur; mais, comme après les avances de ſa derniere entrevue avec Poppée il ne pouvoit plus le ſouffrir devant ſes yeux, il prit le prétexte de lui donner, comme un emploi digne de ſa naiſſance & de ſon mérite, le Proconſulat de la Luſitanie qui vaquoit, & l'obligea de partir inceſſamment pour aller à cette extrémité de la Terre prendre poſſeſſion de ce Gouvernement, y porter ſes chagrins, & laiſſer un champ libre à la paſſion de ſon Maître; & ce fut-là que n'étant plus entraîné dans le déſordre par l'exemple corrompu de la Cour de Néron, il fit éclater toutes les vertus de ſa grande ame Romaine, gouverna cette Province avec autant de juſtice que de bonté & d'intégrité, & ſe juſtifiant aux yeux de l'Univers de la mauvaiſe opinion qu'on avoit eue de lui, montra que l'unique déſir de maintenir ſa faveur auprès d'un Prince vicieux, lui avoit donné les apparences & la réputation d'un débauché, quoiqu'il fût véritablement & au fond de l'ame un Romain vertueux, & digne même de l'ancienne République.

Néron ſe vit ainſi défait de l'obſtacle que la préſence d'Othon pouvoit apporter au ſuccès de ſes amours. Tous les jours il s'animoit de plus en plus contre Agrippine, qui de ſon côté mettoit en mouvement tous les reſſorts imaginables pour traverſer les deſſeins de Poppée. Et enfin, après avoir encore amuſé quelque tems Epicaris par des viſites qui devenoient de jour en jour, & plus froides, & moins fréquentes, lorſqu'il vit que ſa nouvelle paſſion avoit éclaté dans Rome. & qu'il ne pouvoit plus la diſſimuler, il rompit d'une maniére dure & brutale avec cette Affranchie, & ceſſa entiérement de la voir.

Mais ce n'étoit pas aſſez pour Poppée que Néron lui eût immolé l'amour d'Epicaris, elle comptoit pour ſi peu de choſe le ſacrifice d'une Eſclave,

ve, qu'à peine en tenoit-elle compte à ſon Amant, & ſes déſirs ne pouvoient être accomplis qu'elle ne ſe vît ſur le Trône; mais elle ne pouvoit y monter que Néron n'en fît deſcendre Octavie, & cette entrepriſe étoit un coup bien délicat.

Cet Empereur avoit tiré d'Othon un Acte ſecret par lequel il répudioit Poppée, & il étoit bien réſolu de répudier lui-même Octavie. Mais il en cherchoit inutilement un prétexte ſégitime; & quoique Senéque & Burrhus, pour abaiſſer Agrippine, paruſſent favorables à Poppée, ils la vouloient bien pour Maîtreſſe de l'Empereur, mais non pas pour Impératrice, connoiſſant ſon humeur altiére, ſon orgueil inſupportable, & ſa cruauté; & ils s'accordoient beaucoup mieux d'Octavie, dont la douceur ne leur donnoit aucune inquiétude, & qui laiſſant toute l'autorité aux Miniſtres, ſe contentoit du vain titre de l'Epouſe de l'Empereur, ſans ſe mêler des affaires de l'Empire: outre qu'Agrippine prenoit hautement ſa protection, & qu'il falloit rompre abſolument avec l'une, ou ne ſe point ſéparer de l'autre.

Poppée conduiſoit ſon intrigue avec un artifice merveilleux, employoit tantôt les careſſes les plus tendres, tantôt les plus impérieuſes, les flatteries, les reproches, & quelquefois les mépris, mais toujours le refus des derniéres faveurs, pour forcer Néron à franchir le pas de la répudiation, ſans laquelle la porte du Trône lui étoit fermée.

Néron étoit dans de terribles impatiences de poſſéder celle qu'il jugeoit digne de ſon cœur & de ſon Empire. Il chercha toutes les voyes poſſibles pour brouiller Agrippine avec Octavie, & la détacher de ſes intérêts; mais tous ſes efforts avortérent. Cette femme étoit trop habile & trop politique pour ne pas juger qu'elle ſeroit perdue ſi Poppée régnoit. Elle ſavoit que la protection qu'elle donnoit à Octavie, étoit applaudie des Romains, &

& que cette juſtice qu'elle rendoit à la Fille de Claudius, lui gagnoit la faveur du Peuple; ainſi elle ſe tenoit étroitement liée avec elle, & prévenoit tellement tous les eſprits en faveur de cette Impératrice, que le Sénat ne reçut qu'avec horreur la propoſition de ce divorce.

Agrippine voyoit bien que les Miniſtres la déſervoient, & que Néron n'avoit preſque plus pour elle que les foibles ombres d'un reſpect qui s'étouffoit tous les jours; ainſi craignant tout d'un Fils dont elle connoiſſoit la méchanceté, elle penſa ſérieuſement à prendre des ſûretés plus ſolides, & par l'entremiſe de Pallas conclut enfin avec Rubellius les conditions ſecrettes d'un mariage dont les premières propoſitions s'étoient faites à Tuſculum, & qu'elle auroit indubitablement conſommé, ſi la cataſtrophe funeſte qui termina bientôt ſa deſtinée, ne l'en eût empêchée.

Les choſes étoient dans cet état confus à la Cour de Néron, lorſque cet Empereur réfléchiſſant ſur les obſtacles que ſa Mére apportoit à l'accompliſſement de ſes déſirs, & ne pouvant plus retenir l'impétuoſité de ſon amour, oublia tous les ſentimens de la nature, & réſolut de tout ſacrifier au ſuccès de ſa paſſion. Il vit qu'il étoit impoſſible de vaincre la réſiſtance affectée de Poppée ſans l'épouſer, qu'il ne pouvoit la faire Impératrice ſans chaſſer Octavie, ni la répudier tant qu'Agrippine vivroit; ainſi la mort de cette Mére lui parut néceſſaire, & il ne délibéra plus que ſur les moyens d'en exécuter la terrible réſolution.

Tigelin lui propoſa le poiſon comme la voye la plus ſûre & la moins éclatante; mais dans les réflexions qu'il fit, il trouva des inconvéniens qui le déterminérent à ne s'en point ſervir. Il ſavoit qu'Agrippine étoit dans une extrême défiance, & prenoit de très-grandes précautions pour s'en garantir; qu'il étoit trop difficile de corrompre ſes Officiers,

ciers, & trop dangereux de hazarder de leur en faire la propoſition ; & qu'enfin l'empoiſonner à la table de l'Empereur, c'étoit commettre trop à découvert un ſi grand crime, puiſque cette mort qui ſeroit trop conforme à celle de Britannicus, ne pourroit jamais paſſer pour un accident naturel.

Le joug d'Agrippine m'eſt trop peſant, diſoit-il à Tigelin, je ne ſuis point Empereur ſi je n'achéve de lui ôter ſon pouvoir; & je ne le puis faire avec ſûreté ſans lui ôter la vie. Il faut donc qu'elle meure, ou que je périſſe; mais je ne puis approuver le poiſon que tu me propoſes, elle eſt trop révérée du Public, & je ne dois me réſoudre à la perdre que par des voyes qui me diſculpent dans l'eſprit des Romains. Cherche donc, invente, imagine quelque moyen qui puiſſe faire attribuer cet événement au hazard, & ménageons du moins ma réputation en ſauvant les apparences.

Tigelin demanda le reſte du jour pour y penſer: & dès le même ſoir il conduiſit dans le cabinet de Néron l'Affranchi Anicet, qui par la faveur de ce Miniſtre infame s'étoit pouſſé juſqu'au Commandement de l'Eſcadre des Galéres que l'Empereur entretenoit à Miſéne, & qui avoit de ſecrettes raiſons de haïr Agrippine.

Il s'offroit donc pour exécuter ce parricide, & propoſa de le faire d'une maniére qui parût propre à ne laiſſer aucun ſoupçon contre l'Empereur, puiſque la mer féconde en hazards, enſéveliſſant ſous ſes ondes le corps de cette Impératrice, cacheroit aux yeux des hommes la véritable cauſe de ſa mort.

Il lui dit donc qu'on pouvoit ajuſter une Galére dont la poupe ſeroit liée d'une certaine maniére au reſte du corps, qu'en faiſant agir des reſſorts préparés, la chambre de poupe s'écroûleroit tout-à-coup, & enſéveliroit ſous ſes ruines l'Impératrice; qu'en même tems la poupe ſe déboitant du reſte

reſte du Bâtiment, ſeroit précipitée dans la mer, & entraîneroit avec elle le corps de cette Impératrice; & qu'ainſi l'on ne pourroit attribuer qu'au hazard une avanture ſi extraordinaire; que ce projet ſeroit même ignoré de ceux qui aideroient à l'exécuter, & qu'il ſe chargeoit du ſuccès de cette machine.

Néron lui fit des careſſes inconcevables, & lui promit des récompenſes proportionnées à la grandeur d'un ſervice ſi important. Il approuva l'invention, & ſous la conduite de Tigelin lui donna ſes ordres pour faire promptement travailler à cette Galére.

Tandis qu'ils travailloient avec une diligence merveilleuſe à la diſpoſer, Poppée auſſi impatiente de ſe voir en poſſeſſion du Trône que cet Empereur l'étoit de la poſſéder, attendoit de l'exécution de ce parricide l'accompliſſement de ſes déſirs. Epicaris de ſon côté étoit dans un dépit mortel de ſe voir immolée à ſa Rivale; & Agrippine qui travailloit en ſecret à former & à fortifier ſon parti pour l'entrepriſe qu'elle méditoit de concert avec Rubellius, n'oublioit rien pour exciter la jalouſie d'Octavie, & pour rendre Poppée odieuſe aux Romains.

Mais Néron ſûr d'exécuter ſon parricide, redoubloit ſes diſſimulations, & pour détourner tous les ombrages qu'on pouvoit prendre, il feignoit de concert avec Poppée un peu moins d'attachement pour elle; & quoiqu'il eût rompu brutalement avec Epicaris, il fit ſemblant de revenir à elle, parce que craignant la pénétration de ſon eſprit, il vouloit l'empêcher d'approfondir ſes intentions, d'autant plus qu'Agrippine s'étoit liée d'intrigue avec cette Affranchie pour agir de concert contre Poppée.

Epicaris qui ſouhaitoit avec paſſion le retour du cœur de l'Empereur, fut trompée par ſon artifice,

tifice, & ſe flata de le ramener à ſon amour; mais, s'il diſſimuloit adroitement avec elle, ce fut à l'égard d'Agrippine qu'il employa toutes les ruſes de la feinte la plus fine & la plus étudiée. Il ſe plaignoit à elle d'une maniére reſpectueuſe de ce qu'elle ne l'aimoit point autant qu'il s'efforçoit de le mériter: il lui diſoit qu'il ſavoit bien qu'ayant le cœur de Germanicus & de l'ancienne Agrippine, elle n'étoit point contente ſi elle ne dominoit; mais qu'il falloit qu'elle ſe contentât d'une autorité modérée, pour ne point faire d'ombrage aux Romains impatiens du joug d'une femme; & que lorſqu'elle n'en voudroit point trop avoir, elle en auroit autant qu'elle en pouvoit déſirer.

Agrippine connoiſſoit l'eſprit de Néron; mais, quoiqu'elle fût dans une perpétuelle défiance, comme un cœur ambitieux ſe flate & s'aveugle ſouvent de tout ce qui ſemble répondre à ſes déſirs, les diſcours adroits de ſon Fils l'embarraſſoient; & ſi dans de certains momens elle raiſonnoit juſte ſur ſa diſſimulation, en d'autres elle ſe laiſſoit aller aux impreſſions qu'il vouloit qu'elle prît.

Il avoit même la politique d'entremêler ſes careſſes & ſes reſpects de quelques refroidiſſemens, afin que de promptes réconciliations donnaſſent un plus grand air de ſincérité à ſes tendreſſes. Enfin il ſe conduiſoit avec tant d'artifices, que quelques fins politiques que fuſſent Burrhus & Sénéque, ils ne purent démêler le fond de ſon cœur.

Cependant la machine fut achevée, & la Galére diſpoſée ſuivant le projet: on la rendit de la magnificence dont elle doit être pour le ſervice particulier de l'Empereur, & on la mit parmi d'autres dans le Port d'Antium proche de Baies, où l'Impératrice & Néron avoient des maiſons de plaiſance ſur le bord de la mer.

Celle de Néron s'appelloit Baules; & s'y étant rendu pour y paſſer les fêtes des cinq jours dédiés

à la

à la Mére des Dieux, il écrivit des lettres fort preſſantes à ſa Mére, & l'invita de venir prendre part aux divertiſſemens qui s'y préparoient. Il choiſit même le tems d'une de ſes froideurs affectées, afin que leur nouvelle réconciliation fût un prétexte à ce régal.

Pallas fit des efforts inutiles pour combattre ſa crédulité, & pour l'empêcher de ſortir de Rome; mais trompée par les adreſſes de ſon Fils, par le panchant de la nature, & par ſes propres déſirs, elle ne l'écouta point, & partit pour ſe rendre auprès de l'Empereur.

Le Palais de Baules étoit ſitué ſur le rivage de la mer qui ſe recourboit, & faiſoit un petit cercle entre Baies & le port de Miſéne. Lorſqu'il ſut que ſa Mére arrivoit, il partit avec toute ſa Cour, & fut au-devant d'elle juſqu'à Antium, un peu au-delà de Baies, la reçut avec des careſſes extraordinaires, l'embraſſa tendrement, & lui marqua une joye très-ſenſible du plaiſir qu'elle lui faiſoit. La Galére préparée étoit au port d'Antium, Néron lui propoſa d'en prendre la commodité pour aller à Baies; mais, ſoit par hazard, ſoit par défiance, ou qu'elle fût ſecrettement avertie, elle refuſa d'y monter, & ſe fit porter en chaiſe juſqu'à Baules.

Néron qui vit cette premiére tentative manquée, donna ſes ordres pour faire conduire la Galére vis-à-vis de Baules; & cependant ayant accompagné Agrippine pour lui faire plus d'honneur, il la reçut dans ſa maiſon avec de ſi exceſſives marques de reſpect & de tendreſſe, lui parla avec des épanchemens de cœur ſi bien concertés, & lui fit de ſi grands honneurs, juſqu'à la placer à table au-deſſus de lui, qu'il confondit toutes ſes défiances, tantôt s'abaiſſant avec elle juſqu'aux enjoûmens d'une jeuneſſe folâtre, & tantôt lui communiquant avec un ſérieux admirable les ſecrets de l'Etat

l'Etat les plus importans; deſorte que trompée par ces apparences étudiées, elle diſſipa ſes craintes, & ſe crut ſincérement réconciliée.

Le repas fut pouſſé juſqu'à la nuit fermée; & ſitôt que les tables furent levées, Agrippine voulut ſe retirer pour aller coucher à ſa maiſon de Baies, qui n'étoit qu'à deux miles de Baules. La lune étoit dans ſon plein, la nuit fort claire, & la mer unie comme une glace, ce qui fit qu'elle accepta la propoſition d'aller par mer. Néron l'accompagna juſqu'à la porte de ſon Palais, & la quittant l'embraſſa plus tendrement qu'il n'avoit jamais fait, ſoit par un effort prodigieux de diſſimulation, ſoit que réfléchiſſant que c'étoit la derniére fois qu'il verroit ſa Mére, la nature fît un dernier mouvement; & enfin elle partit contente, monta ſur la Galére, & ſe coucha ſur le lit de la chambre de poupe, ayant Acéronie à ſes pieds, tandis que Crepereïus qui l'avoit ſuivie, ſe tenoit auprès du gouvernail.

La Galére ayant quitté le port, voguoit tranquillement à la clarté de la Lune, & Agrippine s'entretenoit avec Acéronie qui la félicitoit ſur le bonheur de ſa réconciliation, lorſqu'au ſignal donné Anicet fit jouer les reſſorts préparés; en même tems la chambre de poupe dont le toit avoit été chargé de plomb, s'écroûla tout d'un coup; Crepereïus en fut tué; mais l'Impératrice & Acéronie furent garanties par des bois qui ſe croiſérent, & qui en ſe ſoutenant les uns les autres, firent une eſpéce de réduit ſous lequel elles ſe trouvérent en ſûreté. Cependant on travailloit à détacher la poupe du corps de la Galére; mais la machine ne pouvant ſe rompre avec autant de juſteſſe qu'on l'avoit prémédité, la confuſion ſe mit dans l'équipage qui ignoroit le ſecret; & les uns empêchant ce que les autres s'efforçoient d'exécuter, tout manqua.

Ani-

Anicet outré de voir avorter son projet, voulut faire renverser la Galére, en commandant à la plupart de l'équipage d'appuyer sur l'un des côtés; mais ceux à qui le péril, la raison & le désir de se sauver, inspiroient un sentiment contraire, appuyant en même tems sur l'autre, le Bâtiment qui n'étoit plus gouverné, & qui voguoit au hazard, échoua doucement assez près de terre.

Agrippine & Acéronie forcées de se jetter dans l'eau, y sautérent légérement; & cette Confidente s'imaginant trouver un prompt secours sous le nom de l'Impératrice, s'écria qu'elle l'étoit, & qu'on la sauvât; mais elle fut aussi-tôt assommée à coups de crocs & de rames, tandis qu'Agrippine dans la défiance ne dit mot, & que se dérobant dans le silence, & n'ayant reçu qu'une légére blessure sur l'épaule, elle gagna terre vis-à-vis du Lac Lucrin, d'où secourue par une petite barque de Pêcheurs, elle se rendit dans sa maison de Baies, fit mettre un appareil sur sa playe, & se mit au lit.

Ce fut-là qu'elle réfléchit avec attention sur le calme de la mer, sur le tems propice, sur la chûte soudaine du toit de la chambre de poupe, sur la confusion qui saisit & troubla l'équipage, sur la mort cruelle d'Acéronie tuée presqu'à ses yeux, & sur la blessure qu'elle-même avoit reçue de celui qui naturellement la devoit secourir; & joignant à ces considérations les empressemens de Néron pour l'attirer à Baules, cette Galére proposée à Antium, l'avis secret qu'on lui avoit donné qu'il y avoit quelque dessein formé contre sa vie, les caresses excessives de son Fils, & enfin toutes les circonstances de cet épouvantable accident, toutes ces choses lui firent aisément concevoir qu'on en vouloit à sa vie, & que l'Empereur cachoit sous le voile de ces dehors affectés la résolution de l'immoler à Poppée.

Elle

Elle balança sur celle qu'elle devoit prendre. Elle savoit fort bien qu'elle seroit plus en sûreté dans Rome qu'en quelque autre endroit que ce fût; mais elle voyoit trop de danger à faire éclater son ressentiment, & elle crut que le remède le plus sûr contre des embuches si perfides, c'étoit de les dissimuler pour n'en pas provoquer d'autres, & qu'elle devoit feindre d'attribuer au hazard un coup dont elle pénétroit parfaitement la véritable source.

Ce fut dans cette pensée qu'elle fit partir Agérin l'un de ses Affranchis avec une lettre pour l'Empereur, par laquelle elle l'informoit du danger qu'elle avoit couru, & dont la bonté des Dieux & la bonne fortune de son Fils l'avoient garantie; qu'assûrée comme elle l'étoit de ses tendresses, elle ne doutoit point que ce péril ne l'eût extrêmement allarmé; mais que quelque impatience qu'il eût de la voir, elle le supplioit de différer un empressement qui pourroit la fatiguer; qu'elle avoit besoin de repos, & qu'elle espéroit que sa blessure seroit peu de chose.

Mais Néron étoit de son côté dans d'étranges inquiétudes, dès qu'il sut Agrippine embarquée: il se retira dans son cabinet avec Tigelin pour y attendre les nouvelles du succès de sa perfidie; & la nuit approchoit de son milieu, lorsqu'Anicet de retour vint leur apprendre que la machine n'avoit point fait son effet, & qu'Agrippine échappée du piége qu'on lui avoit si adroitement tendu, & des coups qui avoient assommé Acéronie, s'étoit rendue dans sa maison de Baies avec une légére blessure.

Les ames fourbes & cruelles sont naturellement timides, une frayeur mortelle saisit Néron; il ne douta point que sa Mére n'eût aisément pénétré que ce coup partoit de sa main, & qu'elle ne fût résolue d'en tirer une juste vengeance. Dans cet

état, après que Tigelin ſur un incident ſi contraire à leurs intentions, lui eut donné les conſeils les plus violens, il envoya ordre à Burrhus & à Senéque de ſe rendre auprès de lui.

Ces deux premiers Miniſtres n'avoient point eu de part à cette exécrable réſolution de l'Empereur. Ils avoient travaillé puiſſamment & de concert à la ruine de l'autorité d'Agrippine, mais ils ne s'étoient jamais imaginés que les défiances de Néron duſſent avoir une ſi épouvantable cataſtrophe. Ainſi leur ſurpriſe fut étrange lorſqu'il leur apprit le ſecret du coup qu'il avoit manqué. Il ajoûta qu'il étoit perdu s'il n'achevoit la perte d'une femme outrée, adroite, hardie & vindicative; que le Sénat la reſpectoit; que le Peuple révéroit en elle le ſang de Germanicus; qu'elle avoit des amis puiſſans; qu'elle étoit ſeule capable de bouleverſer l'Etat, & d'exciter dans le cœur de Rome une révolte contre lui; & qu'enfin elle étoit encore aſſez jeune pour ſe donner un époux & en avoir des ſucceſſeurs à l'Empire.

Burrhus & Senéque auſſi effrayés de l'énormité du crime de Néron, que du péril dans lequel il venoit de plonger l'Empire, demeurérent longtems dans le ſilence: ils le voyoient réſolu de conſommer ſon parricide, & jugérent qu'ils ne feroient que de vains efforts pour l'en détourner; mais enfin ils ne purent s'empêcher d'avouer que dans l'état où les choſes étoient réduites, la perte de l'Empereur étoit inévitable ſi la vengeance d'Agrippine n'étoit prévenue.

Sur cet aveu dans lequel entroit l'intérêt propre de ces Miniſtres, Néron prononça l'arrêt de mort contre ſa Mére, & voulut propoſer à Burrhus de commander les Gardes pour cette exécution; mais il répondit que les Soldats Prétoriens révéroient trop le ſang des Céſars pour le répandre,

dre, & que puiſqu'Anicet avoit commencé cette entrepriſe, c'étoit à lui de l'accomplir.

Anicet ne refuſa point ſon bras à cette ſanglante commiſſion, & en prit l'ordre par écrit. Cependant Agérin arriva avec la lettre d'Agrippine. Néron le fit introduire; & pour ſe donner un prétexte qui pût colorer le parricide qu'il venoit de commander, il ordonna à Tigelin d'apoſter un homme, qui au moment que cet Affranchi ſalua l'Empereur, fit tomber un poignard à ſes pieds; deſorte qu'étant ſoudain arrêté comme s'il étoit venu de la part de l'Impératrice pour l'aſſaſſiner, on le chargea de chaînes, & on l'enferma dans le fond d'un cachot, tandis qu'Anicet partit après que Néron l'eut embraſſé, qu'il lui eût dit que c'étoit de lui qu'il tiendroit déſormais l'Empire, qu'il l'eût comblé de promeſſes qu'on lui tint fort mal, & qu'ayant commandé des troupes pour le ſoutenir, il le fit partir ſans différer.

Agrippine roulant dans ſon eſprit mille projets qui ſe détruiſoient les uns les autres, étoit dans une terrible impatience de ce que ſon Affranchi ne retournoit point, & que qui que ce ſoit ne venoit de la part de Néron, lorſqu'Anicet inveſtit ſa maiſon, en fit enfoncer les portes, & monta droit à ſon appartement. Un bruit confus, qui s'éleva dans le Palais, étonna l'Impératrice qui étoit dans ſon lit avec peu de lumiére dans ſa chambre; mais, lorſqu'elle vit que ſes Femmes prenoient la fuite & la laiſſoient ſeule, elle ne douta plus qu'elle ne fût arrivée au dernier moment de ſa vie, & ſe tenant aſſiſe ſur ſon lit elle regarda, ſans s'émouvoir, Anicet qui entra ſuivi de Proculus & d'un autre, & jettant ſur lui un œil aſſuré: Si vous venez, dit-elle, pour apprendre l'état de ma ſanté, vous pouvez dire à mon Fils qu'elle eſt fort bonne; mais, ſi c'eſt pour m'aſſaſſiner, je ne croirai jamais qu'il vous ait commandé ce parricide.

Elle n'eut pas achevé ces paroles, que les trois Assassins environnérent le lit. Proculus lui donna un coup de canne sur la tête; & Anicet tirant son épée, elle le regarda encore plus fiérement, & lui dit: Frappe, Scélérat, frappe ce ventre, & punis-le d'avoir porté ton Maître. A ce mot elle fut percée de plusieurs coups, & mourut dans son sang.

Néron ne connut toute l'énormité de son crime qu'après qu'il fut accompli. C'est alors que toute l'horreur s'en présenta devant ses yeux, & jusqu'au jour son esprit fut dans de terribles agitations; mais enfin la flatterie des Courtisans le rassura. Chacun vint avec empressement le féliciter de ce qu'il étoit échappé des embuches d'Agrippine & du poignard de son Affranchi; & ce parricide applaudi lui faisant connoître l'ame basse des esclaves qui adoroient sa puissance, ses frayeurs se changérent en une insolente vanité. Il reprit son air dissimulé, fit répandre le bruit qu'Agrippine s'étoit elle-même tuée, lorsqu'elle avoit appris que son Affranchi avoit manqué son coup: il voulut même par une insulte barbare voir son corps sous prétexte de compassion; & donnant de fausses larmes à sa mort, il écrivit au Sénat une lettre qui feignant de plaindre le sort malheureux de cette Impératrice, l'accabloit de reproches; & ne servit qu'à deshonorer Sénéque, qui avoit eu la lâcheté de la composer. Cependant le Sénat ne laissa pas de décerner des priéres & des sacrifices, & fit rendre graces aux Dieux du salut de l'Empereur, & du péril qu'il avoit évité.

Néron fier de la lâcheté du Sénat & du Peuple rentra dans Rome, & y fut reçu avec les mêmes honneurs que s'il eût mérité le triomphe. Ce fut alors que n'étant plus retenu par un reste de respect qu'il conservoit malgré lui pour sa Mére, & que voyant ses crimes loués, & Rome aveuglée dans sa

sa servitude honteuse, il s'abandonna aux derniers excés de tous les vices, & ne pensa plus qu'à posséder Poppée.

Il avoit reçu d'elle à son retour toutes les caresses qu'il en pouvoit attendre, hors celles qu'elle lui réservoit lorsqu'il l'auroit élevée à l'Empire: Qu'attendez-vous? lui dit-elle? vous n'êtes plus sous la tutelle d'une Mére impérieuse, sa mort vous a fait maître, vous m'aimez, qui peut donc vous empêcher de faire ce que vous pouvez?

Néron avoit plus d'impatience que Poppée de chasser Octavie, qui n'ayant plus l'appui d'Agrippine, étoit incapable de rien entreprendre. Mais Senéque & Burrhus redoutoient l'esprit de cette Favorite; & comme ils n'avoient flatté l'amour de l'Empereur que dans la vue d'abaisser l'autorité d'Agrippine, & que cette raison cessoit par sa mort, ils avoient réuni tous leurs efforts pour maintenir Octavie sur le Trône, & peut-être auroient-ils réussi; mais soit que Tigelin, qui vouloit entrer dans le commandement des Gardes, eût pris le soin d'avancer les jours de Burrhus, soit que la vie de ce Ministre fût naturellement arrivée à son terme, sa mort prompte déconcerta l'intrigue de ces deux Ministres; & Senéque ayant vu tout d'un coup tomber sa faveur, & s'étant retiré de la Cour pour prévenir une entiére disgrace, Poppée ne trouva plus d'obstacle à l'accomplissement de ses désirs.

Il ne restoit donc plus à Néron que de trouver un prétexte pour autoriser la répudiation d'Octavie, & pour détruire en même tems l'amour & la vénération que le Peuple avoit pour sa vertu. Il ne crut pas qu'il suffît de lui reprocher une stérilité qu'on devoit plutôt attribuer au refus de ses devoirs, qu'à toute autre cause; mais par le conseil de Tigelin, il entreprit de rendre sa pudicité suspecte, & supposa qu'elle étoit dans un commerce

amoureux avec un Eſclave Egyptien qui jouoit parfaitement de la flûte.

Rome eut horreur de cette calomnie, le Sénat convaincu de ſon innocence en frémiſſoit, mais il fallut obéir & inſtruire le procès. On mit à la torture les Eſclaves & les Affranchies de cette Princeſſe; & quoique malgré la rigueur des tourmens preſque toutes ſoutinſſent avec une fermété invincible la vertu & l'innocence de leur Maîtreſſe, une ou deux corrompues par Tigelin, ou ſuccombant par foibleſſe à la rigueur des peines, dirent ce qu'il voulut, & ſur ce crime ſuppoſé Néron répudia Octavie, l'exila hors de Rome, lui donna des gardes, & épouſa publiquement Poppée.

Mais le Peuple qui eſt toujours aveugle dans ſes paſſions, après avoir lâchement flatté Néron ſur le parricide de ſa Mére, ne put voir ſans indignation Poppée à la place d'Octavie. Les murmures publics ſe tournérent bientôt en une eſpéce de ſédition; & Néron toujours timide dans le péril, & toujours diſſimulé pour arriver à l'exécution de ſes plus grands crimes, voulant achever de perdre Octavie, & ſe donner un prétexte de la faire mourir, feignit de ſe rendre aux vœux du Peuple, & de conſentir qu'on la rappellât.

On ne peut concevoir la joye qui ſe répandit dans Rome, lorſqu'on s'imagina qu'Octavie alloit remonter ſur le Trône. Le Peuple courut au Capitole; on immola de tous côtés des victimes; on renverſa les ſtatues de Poppée; on fit porter avec vénération par toutes les rues les images d'Octavie ſur les épaules des Prêtres, & retentir d'acclamations le Palais, les Places publiques & les Temples; on lui dépêcha des courriers; on la fit partir du lieu de ſon exil pour rentrer dans Rome, & la populace en foule ſortit des portes pour aller au-devant d'elle.

Mais ce triomphe dura peu. Néron qui n'avoit per-

permis ce mouvement impétueux que pour tendre un piége à Octavie, & rejetter sur elle la faute & la peine de cette sédition, fit éclater tout-à-coup une furieuse indignation contre le Peuple; & feignant qu'on en vouloit plutôt à sa vie qu'à la fortune de Poppée, qui de concert avec lui vint se jetter & fondre en pleurs à ses pieds, il fit marcher Tigelin à la tête de ses Gardes, qui chargérent de tous côtés la populace, tuérent ce qui tomba sous leurs mains, & dissipérent le reste.

Mais ce n'étoit pas encore assez pour faire périr Octavie, la calomnie dont on avoit voulu la noircir, n'avoit fait aucune impression sur les esprits; mais Néron eut recours aux artifices de Tigelin, qui n'eut pas de peine à persuader au meurtrier d'Agrippine d'avouer qu'il avoit eu les dernières faveurs d'Octavie, & sur cette nouvelle imposture l'Empereur la relegua dans l'Ile Pandataire, & peu de jours après lui fit ouvrir les veines, & apporter sa tête à Rome pour servir de jouët aux fureurs de Popée.

Mais, lorsqu'Anicet crut avoir la récompense de tous ses crimes, comme les Scélérats après les forfaits commis deviennent odieux à ceux-mêmes qui les ont employés, bien loin de se voir élevé aux grandeurs dont il s'étoit flatté, on le relegua dans la Sardaigne, où après avoir vécu quelque tems dans l'exécration des hommes, il mourut de rage & de regret d'avoir prêté pour deux parricides son ministére à un Ingrat qui jouïssoit du fruit de ses forfaits sans s'acquiter de ses promesses.

Par ce mariage que Néron comparoit à celui d'Auguste, cet Empereur se vit au comble de ses désirs. Agrippine immolée à ses jalousies d'Etat, ne servoit plus de frein à son pouvoir absolu; Octavie sacrifiée à l'amour de Poppée, ne faisoit plus d'obstacle à ses plaisirs; la mort de Burrhus qui l'avoit affranchi des égards qu'il conservoit malgré

lui pour ce vertueux Romain, & la disgrace de Senéque qui ne se montroit plus à la Cour, laissoient un champ libre à ses déréglemens.

Tigelin, le plus vindicatif & le plus corrompu de tous les hommes, possédoit absolument sa faveur, & plus Ministre de ses débauches & de ses cruautés que du Gouvernement de l'Etat, il appliquoit tous ses soins à le plonger tous les jours dans de nouveaux vices, & à faire répandre le sang des plus illustres Citoyens.

Ce fut alors que donnant un libre essor à ses bassesses inclinations, on le vit prostituer sur un théatre public la majesté de l'Empire, mettre toute sa gloire à disputer aux Musiciens & aux Cochers l'honneur de mieux chanter, de mieux jouer des instrumens, & de mieux conduire un chariot, & tirer plus de vanité des couronnes qu'il en remportoit par la faveur & la flatterie d'un Peuple esclave & corrompu, que Scipion & Pompée n'avoient autrefois tiré de gloire de leurs triomphes.

Rome auroit pu même se consoler des infamies de son Empereur, si les débauches l'avoient renfermé dans ces lâches divertissemens; mais les exemples des débordemens de son Palais jettérent partout une si prodigieuse corruption, que la plupart des principales Dames Romaines sembloient ne plus combattre qu'à qui entreroit avec le plus de prostitution dans ses plaisirs; & le luxe de ses débauches devint si monstrueux, que tous les revenus de l'Empire n'y pouvant suffire, il fallut chercher dans la calomnie un prompt secours, & ôter la vie aux plus riches pour les dépouiller de leurs biens, & par-là fournir à ses dépenses effroyables & à l'avidité insatiable de ses Ministres.

Ce n'étoit donc tous les jours que poisons secrets, ou nouvelles accusations; il suffisoit d'être riche & hors de la cabale des Favoris pour périr. Pallas, le plus opulent des Affranchis de Claudius, &

& l'ami d'Agrippine, parut garder trop longtems les tréſors que ſa faveur lui avoit acquis: on l'empoiſonna pour les avoir; & Doryphore, confident d'Epicaris & ennemi de Poppée, eut le même ſort. Sylla qui avoit enlevé Pytagore, paya de ſon ſang & de tous ſes biens ce coup imprudent. Silanus perdit la vie ſans autre crime que d'être le Petit-fils de la Petite-fille d'Auguſte. Rubellius trouva dans le même avantage la ſource de ſa perte; & une infinité d'autres périrent pour enrichir les Favoris.

Cette indigne conduite de l'Empereur animoit contre lui tout ce qui reſtoit de vertueux dans Rome; mais ce qu'on ne put voir ſans horreur, ce fut la fête ſuperbe que Tigelin lui donna dans les jardins d'Agrippine; & il ſeroit difficile de pouvoir exprimer juſqu'à quel excès prodigieux de luxe, de magnificence & d'infamie ce divertiſſement fut pouſſé.

Le repas ſe donna ſur ce qu'on appelloit l'étang d'Agrippa: c'étoit une vaſte piéce d'eau quarrée, revêtue & bordée de marbre tout à l'entour, & environnée de petits bôcages qui laiſſoient entre eux & l'eau un rivage large, uni & ſablé pour ſe promener. Les tables pour l'Empereur & ſes Favoris furent dreſſées dans une galére magnifique, toute brillante d'or & de peintures délicates, ancrée au milieu du lac, & entourée de barques remplies de toutes ſortes de voix & d'inſtrumens, au ſon deſquels les ſervices furent apportés dans d'autres barques conduites par des Tritons & par des Dieux marins, & les chiourmes étoient compoſées de tout ce que Rome avoit de plus beau, de plus noble & de plus délicat parmi la Jeuneſſe Patricienne. Tout ce que la terre & la mer fourniſſent de plus exquis & de plus délicieux y fut ſervi. On avoit bâti le long des quatre rivages de l'étang, des loges de même ſymétrie, meublées galamment; remplies non ſeulement de ce que Rome

avoit de femmes les plus proſtituées, mais auſſi de Dames Romaines les plus illuſtres par leur naiſſance & par leur beauté. Les débauchées y danſoient d'une maniére laſcive au ſon des flûtes & des violons; & ſi-tôt que le jour ceſſa, il ſe fit une ſoudaine illumination qui redoubla l'enchantement du ſpectacle. Enfin le repas étant fini, l'Empereur ſe rendit ſur le rivage; & alors on lâcha la bride à la licence effrenée, tout y fut permis; on entra de tous côtés dans les bôcages pleins de lits de gazon préparés exprès, & les ombres y couvrirent la plus effroyable débauche dont on a jamais ouï parler.

Cette horrible proſtitution donna le dernier coup à la patience des Romains; mais il n'y eut qui que ce ſoit qui en reſſentît une plus vive indignation qu'Epicaris. Néron l'avoit obligée de s'y trouver, & par une inſulte dans laquelle ſa débauche trouvoit une eſpéce de nouvel agrément, il avoit formé le deſſein de l'expoſer à la brutalité de Tigelin, qui lui avoit fait confidence de l'amour qu'il avoit conçu pour cette Affranchie, abandonnée par ſon Maître, mais dont ce Favori n'avoit pu encore ſe faire aimer.

Néron qui avoit abſolument quitté Epicaris, conſentoit que Tigelin l'aimât, & auroit ſouhaité qu'elle eût bien voulu deſcendre de l'Empereur au Favori. La fête même n'avoit été faite que pour favoriſer le projet d'en venir à bout de gré ou de force, & Tigelin avoit pris ſes meſures pour la placer dans un appartement avec d'autres femmes qui étoient entrées dans le complot, & qui lui avoient promis de le ſeconder.

Mais Epicaris en fut avertie; & dans le moment que la galére de l'Empereur partoit pour arriver au bord, elle trouva le moyen de s'échapper adroitement par le ſecours de celle qui lui découvrit ce ſecret, & s'étant enfoncée dans l'un des bôcages,

après

après l'avoir traversé à la faveur des ombres de la nuit qui étoit fort obscure, elle entra dans un salon fait en forme de grotte, à l'entour duquel étoient des bancs de marbre, entrecoupés de grandes coquilles d'argent, dans lesquelles des mufles de lion de même métail dégorgeoient des eaux qui tomboient en nappes dans les baffins de porphire qui les recevoient.

Epicaris venoit de s'asseoir sur l'un de ces bancs; dans l'endroit le plus sombre & le plus retiré, lorsqu'elle ouït entrer deux hommes; & l'appréhension que ce ne fût Tigelin ou quelqu'un de ses espions qui l'eût suivie, lui ayant fait prendre toutes les précautions qu'elle pouvoit pour ne se point découvrir, elle ouït que l'un des deux disoit à l'autre: Non, je ne puis être le témoin de tant d'infamies, laissons tous ces esclaves corrompus applaudir à des débauches qui me font horreur. Ah, mon cher Subrius! qu'ont donc fait les Romains de cette vertu qui les a rendus les Maîtres de la Terre? Faut-il que Rome se voye asservie à des Tigelins? Ce sentiment, reprit l'autre, est digne de votre zéle & de votre sagesse: vous ne le pouvez même trop avoir: mais, Seigneur, dans l'état où Rome est réduite, que pouvons-nous lui donner que des pleurs, puisque nous n'osons lui prêter nos bras? Si le grand cœur d'Agrippine, si la vertu d'Octavie, n'ont pu sauver Rome du précipice où sa gloire est enfin abîmée, il est inutile de s'amuser aux plaintes, & il faut se taire lorsqu'on a la foiblesse de n'oser agir. Ah! du-moins, reprit le premier qui avoit parlé, du-moins, mon cher Subrius, n'applaudissons point à des déréglemens si honteux, & tenons notre cœur toujours prêt à se sacrifier au bien de la République & à la correction de ses desordres toutes les fois que nous en trouverons l'occasion.

Ces deux Romains en parlant marchoient à grands

pas dans l'obscurité; & Subrius ayant par hazard donné dans l'endroit où étoit Epicaris, fit un faux pas, porta la main sur elle, la sentit, & croyant que quelque espion les avoit écoutés : Sortons d'ici, Seigneur, dit-il en se retournant vers l'autre, les murailles de ce salon sont semées d'oreilles.

Epicaris qui avoit reconnu Pison à sa voix & aux respects que Subrius avoit pour lui, & qui savoit qu'ils n'étoient pas de la cabale des Favoris, ne voulut point passer pour un espion de Tigelin, & craignant peut-être que l'appréhension d'être découverts dans ce qu'ils venoient de dire, ne les portât à s'en garantir par une prompte violence, ou qu'on ne vînt la déterrer dans cet asyle, elle crut qu'elle ne devoit pas laisser un homme si vertueux dans l'inquiétude: ainsi prenant la parole: Arrêtez, Pison, lui dit-elle, & ne prenez point pour un Esclave de Tigelin une ame toute Romaine, & qui n'a pas des sentimens moins généreux que les vôtres. Je suis seule, ne craignez rien.

Cette voix reconnue pour celle d'une femme, surprit extrêmement ces deux Romains; & Pison, car en effet c'étoit lui, se tourna vers Epicaris, & lui dit: Qui que vous soyez, je vous loue, si la vue de ce qui se passe sur la scéne infame de la fête de Tigelin, vous oblige à chercher cette retraite, pour ne pas salir vos yeux par un spectacle rempli de débordemens. Mais du moins, si vous êtes une vraie Romaine, ne refusez pas de vous faire connoître à des hommes qui ne respirent que le salut de la République, incompatible avec des débauches si outrées.

Je ne vous suis point inconnue, reprit-elle; mais je vous surprendrai peut-être lorsque vous apprendrez que je suis Epicaris, & qu'une Esclave qu'on a cru la Favorite de l'Empereur, & la Compagne de quelques-unes de ses débauches, puisse concevoir autant d'horreur que j'en ai de celles dont on

nous

nous rend aujourd'hui les témoins. Eſt-il poſſible, Seigneur, qu'il y ait aſſez peu de vertu dans Rome pour y ſouffrir la domination de Tigelin ? Ce ſont moins mes intérêts particuliers que ceux de la République qui m'animent, & je le hais bien moins pour avoir contribué à me ſacrifier à Poppée, que pour avoir été l'auteur de la mort d'Agrippine & de celle d'Octavie. Néron, ſans les conſeils de ce Miniſtre, n'auroit peut-être point commis ces deux parricides ; c'en eſt aſſez pour me faire regarder Tigelin avec horreur, & j'ai un plaiſir ſenſible de voir qu'il ſe trouve encore des hommes qui ſoient capables des ſentimens que je voudrois inſpirer à tous les Romains.

On ne s'étonnera point, Madame, repliqua Piſon, de voir Epicaris dans des ſentimens ſi juſtes ; on connoît ſa vertu, & l'on ſait que le commerce de Néron ne l'a point corrompue. Mais ce n'eſt point ici un endroit propre à ſe plaindre ouvertement des maux de la République, & lorſqu'il vous plaira, nous nous en expliquerons dans des lieux qui nous donneront moins d'inquiétude. Alors l'entretien ſe tourna ſur des matiéres moins délicates, & ne fut employé qu'à établir entre eux une confiance que leur eſtime réciproque avoit préparée.

Cependant Tigelin n'ayant point trouvé Epicaris dans l'endroit qu'il avoit choiſi, entra inutilement dans la plupart des appartemens voiſins pour la chercher. Il étoit outré de colére & d'amour, & perſuadé qu'elle ne pouvoit s'être écartée que pour quelque ſecret rendez-vous, la jalouſie ſe mit de la partie, & le piqua de curioſité pour la découvrir partout où elle pourroit être ; & c'eſt ce qui l'obligea de diſperſer de tous côtés les miniſtres fidéles de ſes plaiſirs.

Piſon s'entretenoit confidemment avec Epicaris, tandis que Subrius ſe tenoit ſur la porte du ſalon

pour ayoir l'œil à tout ce qui ſe paſſeroit au dehors, lorſqu'un Affranchi de Tigelin paſſa, ſuivi de deux Soldats, qui voyant Subrius ſans le connoître, lui demanda s'il n'avoit point vu une femme paſſer par cet endroit: & comme l'orgueil ordinaire aux domeſtiques des Favoris lui fit croire que ce Romain lui répondoit avec moins d'égards qu'il n'en attendoit, il voulut entrer dans le ſalon; mais y trouvant de la réſiſtance, tous trois mirent l'épée à la main pour le charger. Subrius ſe mit en défenſe, & Piſon ayant en même tems couru à ſon ſecours, l'Affranchi & un des Soldats furent des deux premiers coups étendus morts ſur la place, & l'autre prit la fuite, tandis qu'Epicaris ſe gliſſa hors du ſalon. Ce qu'elle ne put faire ſi adroitement, que celui qui s'échappoit n'apperçût qu'une femme ſortoit; mais dans l'obſcurité il ne put reconnoître, ni elle, ni Piſon, ni Subrius.

Tous trois s'écartérent par différens chemins, ne doutant point que cet endroit ne fût bientôt enveloppé; & rien n'étant alors plus périlleux que d'être mis au nombre de ceux dont Tigelin ſe croyoit offenſé, Epicaris prit le parti de ſortir des jardins d'Agrippa, & Piſon & Subrius prirent celui de ſe rejoindre à la foule d'une Jeuneſſe qui n'étoit occupée que de ſes plaiſirs.

Tigelin fut informé de ce qui venoit de ſe paſſer à la porte du ſalon; & quoique le nombre prodigieux des femmes répandues de tous côtés dût tenir ſon eſprit dans l'incertitude, ſon amour jaloux ne lui permit pas de douter que la femme qui s'étoit échappée de ce ſalon, ne fût Epicaris, qui répondoit aux déſirs d'un Rival plus heureux que lui.

Il prit donc des Gardes, & s'étant rendu ſur la place du combat, il n'y trouva que ſes deux hommes tués, ſans qu'il pût tirer aucune lumiére de

ce

ce qu'il cherchoit : ainſi il revint piqué de douleur & réſolu de ſe venger cruellement de celui qui enlevoit une conquête qu'il croyoit dûe à ſa fortune, & aſſurée à ſa violence, & ſe propoſa de faire obſerver avec tant d'exactitude toutes les démarches de cette Eſclave, que ſon intrigue n'échapperoit point à ſes eſpions.

Cependant le reſte de la nuit ſe paſſa dans des débauches inouïes, & Néron au lever du ſoleil retourna dans ſon Palais plus las que raſſaſié de plaiſirs.

Epicaris avoit été d'abord outrée de ce que Néron ne l'aimoit plus. Mais ce n'étoit pas ſeulement l'infidélité de cet Amant qui avoit changé en horreur l'amour qu'elle avoit eu pour lui ; comme elle avoit une vertu ſolide & l'ame grande & noble, la mort d'Agrippine & celle d'Octavie lui avoient donné une idée ſi effroyable de la méchanceté de cet Empereur, qu'elle ne pouvoit plus le regarder que comme le plus exécrable de tous les hommes ; & quoiqu'elle conſervât toujours le reſpect dû au Maître abſolu de l'Etat, elle ne pouvoit ſouffrir ſans indignation qu'il conſentît lâchement à voir entre les bras de Tigelin une femme dont il avoit fait ſa Maîtreſſe ; & plus ce Favori lui faiſoit entendre qu'il ne l'aimoit que de l'agrément de l'Empereur, plus elle conſervoit d'averſion & pour le Maître & pour le Miniſtre.

Piſon de ſon côté agiſſoit par de plus grands motifs. Sa vertu le rendoit ennemi d'un Gouvernement qui n'approchoit des emplois conſidérables que ceux qui s'en ouvroient le chemin à force de crimes, ou par des complaiſances aveugles aux volontés de Tigelin, qui étoit le canal des graces & de la faveur. Ce jeune Romain étoit de la Maiſon des Calpurniens, lié aux plus illuſtres Familles de la République. Il étoit beau, bien fait, riche, magnifique dans ſa dépenſe, bon, éloquent, doux, libéral, & eſtimé du Peuple dans un tems que les vertus étoient

étoient si rares qu'on adoroit jusqu'aux ombres. Le peu de conformité de ses mœurs avec celles de Néron, étoit un obstacle à son avancement; & comme il étoit ambitieux, aimé, & cru digne du comble de sa fortune, que d'ailleurs il avoit lieu de craindre que ses richesses enviées ne causassent enfin sa ruine, il sentoit son esprit assez disposé aux impressions & aux ouvertures qu'on voudroit lui donner pour monter à la premiére place; & Subrius qui étoit son plus intime ami, ne cessoit de l'exciter à former un parti capable de donner à ses vertus toute l'élevation qu'elles méritoient.

Pison étoit dans ces sentimens lorsque le spectacle de cette fête infame, & les prostitutions qui s'y commirent, achevérent de l'irriter contre Néron, & contre ses indignes Favoris. Il se retira chez lui avec Subrius, qui ne perdit pas cette occasion de l'enflammer en flattant de-nouveau son ambition. Il lui dit que, puisqu'il voyoit qu'Epicaris elle-même frémissoit de la conduite d'un Empereur qu'elle avoit aimé, il devoit croire qu'aussi-tôt qu'il voudroit s'ouvrir, il trouveroit dans une infinité de Romains des dispositions favorables à une grande entreprise; que, puisqu'il suffisoit d'être noble, riche ou vertueux pour être odieux à ceux qui abusoient de la puissance, les plus importantes têtes de l'Empire ne lui refuseroient pas leur concours pour délivrer Rome d'une tyrannie si insupportable, & pour rappeller l'heureux siécle d'Auguste, en mettant sur le Trône des Césars un homme qui avoit comme lui toutes les vertus nécessaires pour commander heureusement.

Ces paroles faisoient de puissantes impressions sur l'esprit ambitieux de Pison, mais elles ne suffisoient pas encore pour le déterminer. Rome étoit dans une servitude si lâche, la fourberie & la flatterie y régnoient avec tant d'empire, & Tigelin par ses pro-

profusions avoit tellement corrompu les esprits, qu'il regardoit comme une chose impossible d'entreprendre un bouleversement d'Etat pour donner une nouvelle face au Gouvernement.

Cependant les suites & les mépris d'Epicaris ne faisoient qu'accroître le feu de Tigelin. Il lui fit faire dès le lendemain de cette fête, des propositions dont il croyoit qu'elle ne refuseroit pas la prodigalité, mais qu'elle refusa encore plus fiérement qu'elle n'avoit fait; & les railleries que Néron fit à ce Favori du mauvais succès de son projet, ne servirent qu'à le piquer plus vivement, & à le déterminer enfin à vaincre par les dernières violences, celle qu'il ne pouvoit gagner par son amour & par les appas de la fortune.

Epicaris avoit une maison magnifique proche de cette partie du Cirque qui s'étendoit du pied du Mont Célius au pied du Mont Palatin, & qui par ses derriéres touchoit au Palais confisqué sur les Emiliens, & à leurs jardins superbes que Néron avoit donnés à Tigelin, & dont il faisoit sa demeure. Ce voisinage lui fit concevoir le dessein d'enlever Epicaris, en se rendant maître de sa maison; & pour faire naître une conjoncture qui lui en fournît une occasion facile; il résolut de faire mettre de nuit le feu, non seulement dans les écuries de son Palais qui touchoient à celles d'Epicaris, mais dans la maison même de cette femme, autour de laquelle il poseroit des Gardes affidés, qui dans le trouble & l'obscurité l'enléveroient sous prétexte de la secourir, la passeroient chez lui, & de-là la conduiroient malgré elle à Antium, où il seroit à la suite de l'Empereur, afin que cet incendie passât pour un hazard, & qu'on ne pût en rejetter sur lui le soupçon.

Ce projet résolu dans son esprit, il prit ses mesures pour l'exécuter du consentement de l'Empereur, & toutes les choses ayant été disposées pour

pour n'en pas manquer le succès, il partit deux jours après pour Antium, & s'y rendit avec Néron.

Pison de son côté se laissoit aller à ses idées ambitieuses, & charmé de l'esprit d'Epicaris dont il connoissoit l'adresse & le génie, il résolut de la mettre absolument dans ses intérêts; mais n'osant, ni la voir lui-même chez elle, ni permettre qu'elle vînt chez lui, pour ne pas donner d'ombrage à sa Femme qui l'aimoit tendrement, il l'a fit voir par Subrius.

Cet ami la trouva disposée à correspondre à tout ce que Pison pouvoit désirer. Il s'entretint encore de l'état & des malheurs de l'Empire, & trouva dans sa conversation qu'elle n'avoit pas moins de prudence & de conduite, que de vivacité d'esprit & de zéle pour le bien public; ainsi il l'engagea facilement à consentir d'accorder à Pison une entrevue secrette pour laquelle il offrit sa maison, qui seroit d'autant moins suspecte, qu'ils pouvoient l'un & l'autre s'y rendre par des entrées différentes, & cette entrevue fut fixée pour la nuit suivante.

Pison se rendit chez Subrius à l'heure convenue, & Epicaris n'auroit pas manqué de satisfaire à sa parole, si dans le moment qu'elle se disposoit à sortir, le feu n'eût pris tout-à-coup en deux endroits différens de sa maison, & en même tems dans les écuries de Tigelin qui touchoient les siennes, mais avec tant de promptitude & de violence par les secours des matiéres qu'on y avoit apparemment préparées, que la maison fut consumée en moins d'une heure, & elle contrainte de se sauver dans son jardin, où des Gardes de l'Empereur apostés par Tigelin, feignant de lui offrir leur secours, & de la mettre à couvert des flammes qui l'assiégeoient de toutes parts, la conduisirent par des bréches préparées jusqu'au pied du Mont Palatin, où l'ayant fait mon-

monter malgré elle dans une litiére qu'elle y trouva prête; & bien fermée, on lui fit prendre le chemin d'Antium au milieu de vingt Gardes à cheval.

Cette avanture lui fit faire de profondes réflexions, & dans la crainte que l'entretien qu'elle eut dans le salon d'Agrippa avec Pison, n'eût été découvert, les cruautés d'une Cour qui prenoit ombrage de tout, là firent frémir.

Cependant le feu pris dans sa maison dans une conjoncture si précise, & qu'elle attribuoit au hazard, lui parut plus mystérieux qu'elle ne l'avoit d'abord imaginé; & cette pensée, jointe aux empressemens amoureux de Tigelin, & aux nouvelles propositions qu'il lui avoit fait faire, la conduisirent à la pénétration de la vérité; enfin elle se détermina à croire que cet enlévement étoit plutôt l'ouvrage d'un amour violent & désespéré, que l'effet d'une défiance politique, & elle fut entiérement confirmée dans cette idée par les respects qu'avoient pour elle ceux qui exécutoient cette violence.

C'est alors qu'elle appella toute sa prudence & la fermeté de son ame à son secours. Elle jugea bien, qu'elle alloit être exposée à une terrible épreuve; que Tigelin ne s'étoit pas résolu d'en venir à cette extrémité pour ne pas accomplir ses désirs; mais en même tems se déterminant à en prendre une vengeance proportionnée à l'outrage qu'elle recevoit, elle conclut en son esprit, que si elle continuoit d'effaroucher ce Favori par un refus méprisant, il emporteroit de force ce qu'il désiroit, ou qu'il la mettroit hors d'état de se venger. Ainsi elle prit la résolution de l'amuser par une fausse complaisance, & de tirer de cet appas de nouveaux motifs de le haïr & de plus sûrs moyens d'exécuter tout ce que sa haine méditoit.

Tandis qu'elle rouloit toutes ces pensées dans

son

ſon eſprit, le feu qui avoit pris avec tant de promptitude & de fureur à ſa maiſon après l'avoir en peu de tems conſumée, fut porté par l'impétuoſité du vent aux édifices voiſins, & de-là ſe communiquant ſoudainement aux vieilles boutiques de bois qui bordoient le Cirque, il les trouva remplies de matiéres propres à lui ſervir d'aliment, & en peu d'heures elles furent toutes réduites en cendres.

Mais ce deſaſtre furieux ne ſe renferma pas dans les bornes du quartier que les flammes avoient attaqué, & s'étant répandues de toutes parts, elles cauſérent le plus épouvantable incendie que Rome ait jamais ſouffert. Les ſimples maiſons, les Palais & les Temples eurent le même ſort: les murs les plus ſolides ne réſiſtérent point à la violence de cet élément; ſa rapidité prévint tous les ſecours qu'on voulut lui oppoſer; & après avoir ravagé les lieux les plus bas, comme étant les plus peuplés, il gagna les croupes les plus élevées des montagnes, & y porta la ruine & la déſolation.

Le tumulte, la ſurpriſe, une lumiére plus effroyable que la nuit, les cris, les gémiſſemens de ceux qui voyoient leurs biens perdus, ou qui périſſoient eux-mêmes dans les flammes, toutes ces choſes formoient la plus terrible de toutes les images. On ne put même garantir le ſomptueux Palais que Néron avoit joint aux jardins de Mécénas, il fut dévoré avec tous les édifices qui l'environnoient; & enfin ce fatal incendie ne ceſſa qu'après ſix jours entiers au pied du Mont Eſquilin, & après avoir converti en un débris affreux la plus grande & la plus ſuperbe Ville du Monde.

La ruine fut inconcevable; mais ce qui aigriſſoit encore plus la douleur des Romains, ce fut d'apprendre que ce feu étoit ſorti du ſein de la maiſon de Tigelin, & que tandis que le Peuple gémiſſoit d'un accident ſi terrible, Néron, pour inſulter aux malheurs publics, en conſidéroit tranquillement

lement la ruine ; que même ſes Gardes répandus par-tout s'oppoſoient aux ſecours qu'on eſſayoit d'y donner ; & que durant cet embraſement, il ſe divertiſſoit à jouër une Scéne de Tragédie, & à chanter des vers qui décrivoient celui de l'ancienne Troye.

Piſon avoit attendu Epicaris chez Subrius, juſqu'à ce que l'allarme du feu ſe répandît ; & comme il apprit bientôt que cet incendie funeſte avoit commencé dans ſon quartier, & même par ſa maiſon, il ne s'étonna plus de ce qu'elle manquoit à ſa parole. Il voulut courir chez elle pour eſſayer de lui donner quelques ſecours ; mais il n'y arriva qu'au moment que les boutiques du Cirque étoient en feu, deſorte que n'ayant pu apprendre d'elle aucune nouvelle, il retourna chez lui où ſon propre intérêt l'appelloit.

Cependant Epicaris avoit été dès la même nuit conduite à Antium. Elle s'étoit propoſé d'amuſer Tigelin par de feintes promeſſes de répondre à ſes déſirs, tandis qu'elle chercheroit dans l'adreſſe de ſon génie les moyens d'échapper à ſa paſſion, & de venger l'outrage qu'elle en recevoit. Mais quelle digue peut oppoſer la foibleſſe d'une femme à la violence d'un amour qui veut tout, & qui peut tout ?

Elle ne fut pas plutôt introduite dans un appartement ſecret, que Tigelin s'y rendit ſeul ; & ſe jettant d'abord à ſes pieds, après qu'il l'eut obligée de s'aſſeoir dans un fauteuil préparé : Vous vous plaindrez, lui dit-il, ſans-doute de la maniére dont je vous exprime l'excès de ma paſſion ; mais, Madame, ſi elle étoit moins ſincére & moins violente, elle n'en viendroit pas à ces extrémités auxquelles vos mépris injuſtes l'ont forcée. Pourquoi Tigelin, dont l'Empereur approuve l'amour, trouve-t-il moins de ſenſibilité dans Epicaris que d'heureux Rivaux qu'elle écoute ? & quand la fortune

ne se prodigue à mes désirs, le cœur de l'unique personne que j'adore, ne peut-il m'accorder la seule chose sans laquelle toute la faveur dont je suis comblé, ne peut me satisfaire?

Vous vous trompez, Seigneur, répondit Epicaris, & vous m'offensez lorsque vous m'accusez d'être sensible à quelque homme que ce soit au monde. Ce reproche est injuste. Si les vues de la fortune pouvoient imprimer quelque mouvement à mon cœur, vous ne devez point douter qu'en la place que vous occupez auprès de l'Empereur, ce cœur ne panchât pour vous préférablement à tout autre; mais je l'ai une fois donné à Néron, c'est lui seul qui le possède tout entier, c'est à lui seul que je le conserve; & quoiqu'il ne me juge plus digne de ses faveurs, je croirois commettre un crime contre lui de donner place à qui que ce soit dans ce cœur dont il sera toujours le maître.

Hé bien, Madame, dit Tigelin, puisque l'Empereur est toujours le maître de votre cœur, ne vous opposez point à la disposition qu'il en fait en ma faveur. Il consent que je vous aime, il désire que vous m'aimiez, & je n'ai rien entrepris sans son aveu: il sait que vous êtes ici, & que je vous demande à deux genoux ce que vous n'êtes peut-être plus en pouvoir de me refuser; mais souffrez que j'obtienne de votre complaisance un bien dont vos mépris & votre inutile résistance ne pourroient plus me priver.

Epicaris surprise d'un discours qui la pressoit avec tant de violence, & prévoyant bien que si elle y opposoit ses véritables sentimens, elle ne feroit que porter un amour insolent aux dernières extrémités, eut recours à la dissimulation; & le regardant d'un œil qui paroissoit plus ouvert & plus adouci: Je ne crois pas, Seigneur, reprit-elle, que vous soyez capable de prendre des voyes

voyes si contraires à celles qui pourroient me prouver que vous m'aimez. Je vous ai dit que tout mon cœur est à Néron; mais j'ose vous avouer que si quelque autre étoit capable d'y prendre la place de cet Empereur, ce seroit son premier Favori. Oui, Seigneur, vous seriez seul digne de lui succéder; mais donnez-moi le tems de connoître que vous m'aimez véritablement, & de m'accoutumer à écouter un autre que Néron.

Ah! Madame, reprit Tigelin, s'il est vrai que vous soyez capable de concevoir quelque sensibilité pour moi, que sert de différer mon bonheur? Pouvez-vous douter que je ne vous aime? Vous faut-il un témoin plus irréprochable du feu qui me dévore, que celui dont je viens de me servir pour me procurer l'avantage que j'ai de vous voir ici? Je sais le désastre qu'il vous a causé; mais il m'est aisé de le réparer, & l'on vous destine le Palais de Pallas & la plus grande partie de ses dépouilles. Enfin, Madame, j'en ai fait assez pour vous marquer l'excès de mon amour, & trop pour ne pas achever.

A ces mots, l'impatience de son amour lui fit oublier tout ce qu'il avoit encore conservé de retenue jusques-là. Il lui expliqua ses intentions d'une maniére haute, & lui faisant connoître qu'il étoit dans le pouvoir & dans la volonté de tirer d'elle par la violence ce qu'elle proposoit de différer, il fit jouer le ressort de la chaise sur laquelle elle s'étoit assise, & qui étoit une de celles que Tibére avoit fait autrefois inventer pour servir dans de pareilles occasions. Les deux bras d'Epicaris furent saisis par la machine qui agit; & sa vaine résistance alloit succomber sous la nécessité, lorsque Tigelin entendit avec un grand bruit ouvrir la porte de la chambre qui précédoit le cabinet où il étoit enfermé avec Epicaris: desorte que cette surprise l'obligeant de la quitter, il

la détacha, & sortit au bruit qu'il avoit entendu.

C'étoient quatre Ediles de Rome dépêchés par les Consuls & par le Préfet, pour lui annoncer l'incendie qui avoit consumé, non seulement son Palais, mais tout le quartier du Cirque, & qui continuant à se répandre de tous côtés avec encore plus de fureur, menaçoit Rome d'un embrasement général. Ils venoient donc le supplier de les introduire promptement à l'audience secrette de Néron, pour lui faire part de ce désastre, & lui demander la Garde Prétorienne pour empêcher les désordres qui étoient une suite inévitable du tumulte que ce feu causoit.

Tigelin qui ne croyoit pas que le feu qu'il avoit fait mettre à la maison d'Epicaris & à la sienne propre, auroit un événement si funeste, fut surpris d'en apprendre l'effet; & quelque chagrin qu'il eût de l'obstacle que cet incident apportoit au succès de ses désirs, il ne put refuser d'accompagner sur le champ les Ediles chez l'Empereur qui sortoit du lit, & laissa Epicaris dans son cabinet.

Néron qui n'ignoroit pas la source de cet incendie, & qui trouvoit son plaisir dans les désastres publics, eut une joye maligne d'apprendre le progrès d'un feu si terrible. Il donna néanmoins aux Ediles des marques extérieures d'une fausse compassion, & leur promettant d'être au-plutôt dans Rome pour y soulager le Peuple, il commanda à Tigelin de s'y rendre en diligence avec son Régiment des Gardes, pour exécuter tout ce que les Consuls & le Préfet désireroient de son secours.

Cette nouvelle qui se répandit en un instant dans Antium, y mit un trouble épouvantable; & comme il n'y avoit personne à la Cour de Néron qui ne se trouvât intéressé dans cette ruine publique, &

prin-

principalement chez Tigelin, dont on disoit que le Palais étoit réduit en cendres, ce fut un tumulte effroyable parmi ses domestiques.

Cependant Epicuris n'auroit pu profiter de ce desordre pour s'échapper du lieu où Tigelin l'avoit laissée, si l'Eunuque Endimion qui avoit été autrefois à Doriphore, & qui depuis sa mort étoit passé dans la famille du Favori, avec le reste de la confiscation des biens de cet Affranchi, ne l'en avoit adroitement tirée pendant ce trouble universel, & ne lui eût même secrettement fourni une prompte commodité pour se rendre à Rome, où elle trouva le plus horrible spectacle qui se puisse imaginer.

C'est ainsi que Tigelin manqua l'exécution de la violence qu'il avoit méditée; mais Epicaris n'en fut pas moins outrée contre lui & contre l'Empereur, que si ce Favori eût consommé l'insulte qu'ils avoient concertée. Elle jugea dès ce moment qu'elle ne pourroit enfin échapper à la brutalité d'un homme qui lui faisoit autant d'horreur qu'il avoit de puissance; qu'elle succomberoit sous sa violence, si elle ne le perdoit, & qu'elle tenteroit inutilement de le perdre tant que Néron seroit sur le Trône.

Ce fut donc alors que le zèle du bien de l'Etat se joignant au mépris, ou plutôt à l'horreur qu'elle avoit conçue contre l'Empereur depuis la mort d'Agrippine & celle d'Octavie, & le desastre général de Rome irritant encore plus son courroux que sa perte particuliére qu'elle avoit faite de sa maison & de ses meubles précieux qui faisoient la plus grande partie de son bien, elle se résolut enfin de porter Pison à une entreprise digne de son courage & de sa vertu, en conspirant la perte d'un Tyran odieux à tout l'Empire, pour mettre à sa place un homme qu'elle croyoit digne de commander aux Romains.

Tant que l'embrasement dura, il ne fut pas possible à Pison & à Epicaris d'entrer dans aucun projet. Rome brûla, comme je l'ai dit, pendant six jours avec une désolation qui ne se peut concevoir. Une partie du Peuple se mit à couvert dans les galeries du Mausolée d'Agrippa, qui ne furent point atteintes du feu, & le reste sous des baraques que Néron fit promptement dresser dans le Champ de Mars. Il fit venir des Villes voisines les secours les plus nécessaires, & distribuer le blé à un prix fort modique; mais ces soulagemens ne guérissoient pas les cœurs ulcérés. Rome frémissoit contre Néron, on se plaignoit publiquement que ses Gardes, au lieu de donner du secours, s'étoient opposés à ceux qui travailloient à éteindre le feu; & ce qui redoubloit l'indignation, c'est qu'on savoit que ce feu étoit sorti de la maison de Tigelin, & qu'un bruit se répandit qu'il y avoit été mis exprès par les ordres de l'Empereur.

Ce fut sur l'éclat de ce murmure, que par une imposture sacrilége, cet infame Favori, pour essayer de se disculper, fit rejetter cet accident sur les Chrétiens qui commençoient alors à se multiplier dans Rome, & qu'il porta Néron à la première persécution qu'on leur fit souffrir. On inventa de nouveaux supplices exquis pour les immoler à la justification des véritables auteurs de cette ruine, on les donnoit en spectacle sur l'Aréne, revêtus de peaux de bêtes, pour être déchirés par les chiens, les lions & les tigres, & l'Empereur s'en servoit pour éclairer pendant la nuit ses plaisirs infames, en les brûlant vifs, après les avoir fait envelopper de chemises trempées dans le soufre, le bitume & la poix fondue, & attacher à des pieux disposés par symétrie entre les arbres de ses allées, le long desquelles il se divertissoit à pousser à toute bride un chariot au travers des cris effroyables de ces Infortunés. Mais plus il s'efforçoit de rendre ces in-

innocens odieux, plus leurs peines excitoient, & l'envie contre le Favori, & la compassion pour ceux qui souffroient.

Après le trouble de l'incendie appaisé, & quelque tems s'étant encore écoulé pour disposer les esprits, Epicaris vit Pison. Ce fut Subrius qui en concerta l'entrevue, & Natalis qui étoit le plus intime confident des secrets de ce jeune Romain, y fut présent. Ce fut-là qu'Epicaris parla d'un jugement admirable & d'une éloquence véhémente sur l'état déplorable de l'Empire, sur tous les crimes du Tyran qui le désoloit, sur l'insolence, le luxe & l'avarice de ses Favoris, & enfin sur la nécessité de donner au Gouvernement un autre Chef capable de rétablir l'ordre dans l'Etat. Elle s'étendit ensuite sur les vertus de Pison, dit qu'il étoit le seul de qui la République pût espérer son salut; qu'il n'avoit qu'à tendre les bras à Rome opprimée, & que le Peuple le porteroit au Trône sur ses épaules.

Subrius qui vit Epicaris dans les mêmes sentimens qu'il s'efforçoit depuis longtems d'inspirer à Pison, appuya de toute sa puissance ce qu'elle avoit dit; & quoique Natalis objectât d'abord de grandes difficultés à venir à bout d'une entreprise si périlleuse, il se rangea cependant à la fin du parti des autres, si-tôt qu'il vit que l'ambition de Pison y faisoit pancher sa vertu.

Mais Natalis leur fit concevoir que tous leurs efforts avorteroient, si Senéque n'entroit dans leur conjuration; que cependant la tentative lui en paroissoit délicate; car quoique ce Ministre vécût comme disgracié, il étoit vieux, & homme de cabinet, & par conséquent timide; qu'il avoit des richesses immenses qu'il tenoit de la libéralité de Néron, & qu'il ne voudroit peut-être pas risquer; que s'il ne s'agissoit que de se défaire de l'Empereur & de Tigelin, on pourroit se passer de ce

vieux Courtisan ; mais qu'il étoit impossible de prendre des mesures justes pour faire tomber l'Empire à quelqu'un, si un homme du crédit & de la réputation de Senéque n'y concouroit.

Epicaris se chargea d'entamer cette négociation, & se flata même d'en venir à bout, en proposant le mariage de la fille de Pison avec le jeune Sénécion fils du frére de Senéque, & lui faisant concevoir que ce seroit un degré pour approcher son neveu de l'Empire. Je connois, dit-elle, mieux ce vieux Philosophe que qui que ce soit au monde. Il a voulu autrefois se donner la peine de m'instruire moi-même dans la Philosophie; & dans les commencemens de mes amours avec Néron, il me voyoit assidûment. La morale rigide dont il remplit ses Ecrits, ne l'empêche pas d'être le plus avare, le plus ambitieux, & le plus dissimulé de tous les hommes. Son hypocrisie lui a donné une haute réputation dans une Cour corrompue, par l'adresse qu'il avoit de s'attribuer tout ce que Néron dans sa jeunesse faisoit de vertueux & de juste, & de rejetter sur lui & sur ses mauvaises inclinations tout ce qu'il faisoit de mal. Son cœur n'étoit pas même insensible à l'amour. Ce panchant secret causa son exil; & rappellé par Agrippine à la Cour de Claudius pour instruire Néron, il fut un des principaux Amans de cette Impératrice. Mais après qu'il eut tenu d'elle toute sa fortune, l'ingratitude dont il a payé ses bienfaits, jusqu'à la décréditer par politique, & à la déchirer cruellement après sa mort pour plaire à Néron, fait bien voir que malgré ses Ecrits qui nous imposent, il sacrifie tout à sa fortune & à son intérêt; & ainsi étant convaincu depuis sa retraite que Néron & Tigelin regardent avec des yeux avides ses richesses immenses, qu'il aime mille fois plus que sa Philosophie, la crainte de les perdre, & de perdre avec elles la vie, lui fera prendre l'occasion de s'assurer

ſurer tous les deux en prenant part à un projet ſi légitime.

L'avis d'Epicaris fut approuvé. On la chargea de voir Senéque, chez qui ſes entrées ne pouvoient être ſuſpectes; & ces quatre premiers Conjurés ſe ſéparérent pour chercher de toutes parts à groſſir leur nombre.

Mais Epicaris réſolue à perdre Néron & Tigelin, prit encore bien d'autres meſures pour détourner tous les ombrages qu'on auroit pu prendre de ſa conduite. Elle ceſſa de traiter ce Miniſtre, avec mépris, & feignant de répondre à ſes déſirs, pour tirer de lui-même des ſecours néceſſaires à ſon entrepriſe, non ſeulement elle devint ſa favorite, mais elle s'inſinua bientôt juſques dans ſa plus intime confidence, en exigeant néanmoins de lui que leur commerce ſeroit ſecret, & qu'il ne la verroit que dans les momens & dans les lieux dont ils convinrent.

Le motif principal de cette précaution, c'eſt qu'en trompant Tigelin par cette fauſſe complaiſance à ſon amour, elle ne vouloit pas donner de défiance à Senéque lorſqu'elle lui propoſeroit d'entrer dans la conſpiration Ainſi toutes choſes étant diſpoſées ſelon ſes intentions, elle fut chez ce Philoſophe, & trouva encore plus de facilité qu'elle n'avoit cru à inſpirer des ſentimens conformes à ſes projets.

Senéque étoit entiérement outré contre Néron, il venoit de découvrir que cet Empereur, dans l'impatience de s'emparer de ſes biens, & n'ayant aucun prétexte pour le perdre publiquement, avoit voulu l'empoiſonner, & que Cléonique l'un de ſes Affranchis qui lui ſervoit de Maître-d'hôtel, avoit été corrompu pour ce deſſein: le poiſon même lui avoit été préſenté; mais en étant averti par un Eſclave fidéle qui s'en étoit apperçu, lorſque cet Affranchi vint pour lui apporter le

bouillon préparé de la main de Locuste, ce Philosophe adroit, pour se venger de la méchanceté de ce traître, le força de boire lui-même le bouillon qu'il apportoit, & il ne l'eut pas plutôt pris qu'il le vit tomber à ses pieds.

Senéque dissimula cet accident, mais il en conçut un dépit mortel; & pour se garantir de semblables entrepriſes, ſa Philoſophie timide & politique prit le parti de la frugalité, pour ne ſe plus nourrir que de fruits qu'il cueilloit lui-même, ou qu'il tenoit ſoigneuſement enfermés, & de l'eau pure qu'il tiroit de ſes fontaines.

Elle lui propoſa le mariage de Calpurnie avec Sénécion; & comme Senéque ſortoit d'une famille médiocre de Cordoue, & que le déſir d'employer utilement ſa ſcience l'avoit tiré d'Eſpagne à Rome, quelques richeſſes qu'il eût acquiſes, & dont ſon neveu étoit héritier, c'étoit un extrême honneur pour lui de s'allier à la Maiſon des Calpurniens, & par elle à toutes les plus illuſtres de la République.

De cette propoſition qui plut extrêmement au Philoſophe, Epicaris fit adroitement tomber le diſcours ſur les motifs de ſa retraite de la Cour, & ſur la conduite que tenoit l'Empereur depuis la mort d'Agrippine, d'Octavie & de Burrhus; & s'ouvrant inſenſiblement à lui ſur les malheurs de l'Etat, & ſur les périls inſéparables de la richeſſe & de la vertu, quelque frein que ſa prudence, ſa diſſimulation & ſa retenue euſſent mis d'abord à ſes véritables ſentimens, il ne put empêcher qu'elle ne pénétrât dans le fond de ſon cœur, & qu'elle ne le vît diſpoſé à s'affranchir de ſes inquiétudes s'il en trouvoit les moyens.

C'eſt alors qu'elle s'ouvrit un peu plus; & lui faiſant comprendre que ſi cette alliance uniſſoit tous ſes amis à ceux de Piſon pour concourir à un même but, il leur ſeroit facile de s'affranchir de,

de toutes craintes, & que rien ne pourroit échapper à ce qu'ils auroient une fois résolu. Enfin après plus de deux heures d'entretien secret, Sénéque fut le premier à franchir le pas; & déclarant à Epicaris qu'il étoit desormais impossible qu'un homme riche ou vertueux évitât les embuches des Tigelins, il lui demanda si Pison avoit le cœur assez Romain pour se sacrifier au salut de la République.

Oui, Seigneur, dit Epicaris, & sans vous faire une plus grande ouverture de son cœur & du mien, je crois que vous êtes assez persuadé qu'on ne vous propose cette alliance, que parce qu'on vous regarde comme le plus vertueux des Romains, le plus puissant en richesses, en crédit & en amis, & en même tems le plus exposé aux embuches de l'insatiable Tigelin. Les trésors de Pallas & de Doriphore empoisonnés, & la mort de tant d'autres riches Romains, ne les rassasient point; plus ils en dévorent, plus ils en voudroient dévorer, & rien ne peut plus vous garantir qu'un changement d'Etat qui ne dépend que de votre résolution.

Je me dis sans-cesse ce que vous venez de me dire, repliqua Senéque, & j'ai même des raisons de crainte encore plus présentes que qui que ce soit; mais il faut prendre des mesures bien exactes pour ne se pas embarquer dans une affaire de cette importance sans être assurés de tout ce qui est nécessaire pour le succès. Dites à Pison qu'il compte sur moi, j'honore sa vertu, & il peut s'assurer de mon inviolable fidélité; qu'il gagne de sa part tout ce qu'il pourra d'amis, je lui réponds de ma famille & de quantité de têtes principales qui ne nous trahiront pas. Mais bien loin de faire éclater une alliance qui donneroit trop d'ombrage, il ne faut pas seulement que nous ayons Pison ni moi aucune entrevue; & pour ce mariage que vous me

me propoſez, & que j'accepte avec plaiſir, il eſt à propos d'en réſerver la concluſion après que nous aurons mis ordre à notre ſûreté.

Epicaris quitta Senéque fort contente du progrès de ſa négociation, & fut en rendre compte à Subrius, & Subrius à Piſon; mais, ſi ce vieux Miniſtre étoit entré avec tant de promptitude & de chaleur dans le projet de cette conſpiration, ſes vues étoient bien différentes de celles d'Epicaris.

Senéque étoit un génie ſublime que ſon éloquence, ſa philoſophie hypocrite, la faveur de ſon Maître, une certaine douceur affectée, & une facilité politique propre à s'inſinuer dans les eſprits, faiſoient paſſer pour l'Oracle de l'Empire. L'avarice furieuſe dont il étoit dévoré, l'avoit rendu le plus grand Uſurier de Rome, & augmentant par cette voye les biens immenſes que le Miniſtére lui acquéroit tous les jours, il s'étoit rendu le plus riche homme du monde, & ſon ambition étoit démeſurée; mais l'ingratitude qu'il eut à la fin pour Agrippine, à laquelle il devoit ſa fortune, avoit donné beaucoup d'atteinte à ſa réputation. La mort de Burrhus ayant mis Tigelin au-deſſus de tous les Favoris, il perdit abſolument le crédit qu'il avoit eu juſques-là ſur l'eſprit de l'Empereur; & ſachant que ſes grands biens étoient enviés, & que le poiſon qu'on avoit eſſayé de lui donner, étoit une menace redoutable pour ſa vie, il ſe voyoit comme forcé de chercher les voyes néceſſaires pour la garantir d'une ſeconde attaque.

Comme toute ſa famille qui étoit grande, devoit ſa fortune à la ſienne, qu'il étoit vieux & ſans enfans, & que ſes neveux attendoient de lui une immenſe ſucceſſion, tous étoient dans ſa dépendance abſolue, & attachoient quantité de Romains à ſes intérêts. Dans cette diſpoſition, il fut ravi de trouver une occaſion de renverſer un Gou-

Gouvernement qui ne rouloit plus sur son Ministére, & de former contre l'Empereur une conspiration qui rouleroit sur un autre; mais en même tems il forma lui-même le dessein de s'en procurer tout l'avantage, & l'amour-propre qui est naturel aux plus grands-hommes, lui faisant croire que malgré son grand âge, qui que ce soit n'étoit plus digne que lui de remplir la premiére place de l'Empire, il conçut tout d'un coup le double dessein de seconder Pison dans son entreprise, mais de disposer toutes choses de maniére que dans le même tems que Néron perdroit la vie, Pison eût le même sort, pour demeurer seul maître de la puissance souveraine.

Ce fut sur ce pied que dès le même soir il assembla chez lui ses deux fréres & ses neveux, entre lesquels le jeune Sénécion & le Poéte Lucain étoient ceux sur lesquels il faisoit plus de fond, & qui tous deux avoient des raisons particuliéres de se défier de Néron; puisque Sénécion, qui étoit autrefois entré dans sa plus secrette confidence, ne conservoit plus depuis la retraite de son Oncle, que les dehors d'une faveur chancelante, & que Lucain étoit secrettement odieux à l'Empereur, jaloux des vers de ce Poéte, dont les siens ne pouvoient approcher.

Senéque les trouva tous d'autant plus prompts à entrer dans ses desseins, qu'ils ne doutérent point que par le double jeu qu'il proposoit, & à force d'amis & d'argent, ils ne fussent en état de mettre l'Empire dans leur maison; & ayant fait le plan de la conduite qu'ils devoient tenir pour la disposition & pour l'exécution d'une si haute entreprise, il leur commanda de cacher un secret si important sous les dehors de la plus profonde dissimulation.

Pison fortifié dans son dessein par l'assurance qu'Epicaris lui avoit donnée que ce Ministre y con-

TAYLOR INST. OXFORD

couroit, ménagea par ſon intrigue propre, & par celle de Natalis & de Subrius, quantité de Romains qui entrérent avec chaleur dans cette conſpiration. Lateran Conſul déſigné pour l'année ſuivante, & l'un des plus puiſſans hommes de la République, y fut également pouſſé, & par l'amour qu'il avoit pour l'Etat, & par la haine violente qu'il portoit à Néron, qui avoit attenté à la pudicité de ſa ſœur Junie. Afranius & Scévin, deux des principaux Sénateurs, mais nourris dans le luxe & dans la molleſſe, ſe ſentirent néanmoins aſſez de cœur pour ſe mettre au nombre des Conjurés; le dernier entraîné par l'aſcendant que Natalis avoit ſur ſon eſprit, & Afranius pour ſe venger des vers infames dont Néron avoit déchiré ſon honneur & celui de ſa Femme. Veſtinus qui venoit de monter au Conſulat, fut un de leurs plus forts appuis, & Fénius Colonel des Gardes & Préfet de Rome, & qui en gouvernoit le Peuple avec une puiſſante autorité, fut des premiers à ſe joindre aux Conjurés pour ſervir Sénéque, qui lui avoit autrefois ouvert la porte à la fortune.

Epicaris engagea même dans ce projet des Femmes illuſtres, ſur la fidélité deſquelles elle pouvoit abſolument compter, & Sénéque ſans paroître lui-même, mais agiſſant par le canal de ſes fréres & de ſes neveux, y attira tout ce qu'il avoit d'amis les plus affidés.

Tandis qu'ils trâmoient une conſpiration dont le ſuccès paroiſſoit indubitable, l'amour de Tigelin pour Epicaris augmentoit tous les jours. Il trouvoit dans cet eſprit adroit & politique plus de correſpondance qu'il n'en avoit attendu; & quoiqu'elle ménageât pour lui ſes faveurs de maniére qu'elle ne lui en accordoit que ce qu'il en falloit pour l'enflammer davantage, & lui ôter toute ſorte de défiance, il ſe croyoit, & le plus aimé, & le plus heureux de tous les hommes.

Cepen-

Cependant, quoique la conspiration fût formée par un grand nombre de Conjurés, comme Senéque & Pison avoient des vues opposées, & qu'ils étoient obligés de prendre l'un & l'autre des mesures bien différentes pour s'assurer l'Empire, de nouveaux obstacles en différoient de jour en jour l'exécution. Subrius impatient de voir son ami sur le Trône, pressoit envain, ou de tuer Néron à la vue de tout le Peuple la premiére fois qu'il chanteroit en plein théâtre, afin que le sacrifice en fût plus fameux, ou de le tuer la nuit lorsqu'il couroit les rues presque seul avec les ministres de ses débauches, si l'on vouloit que le coup fût & plus sûr & plus secret; & Epicaris blâmoit leur lenteur sans savoir qu'elle venoit des précautions que vouloit prendre Senéque, dont elle ignoroit le véritable dessein.

Cette lenteur l'affligeoit d'autant plus, que la passion de Tigelin l'exposoit à des chagrins continuels; non seulement elle tremblóit qu'une conspiration communiquée à tant de personnes ne fût trahie, mais elle regardoit comme le supplice le plus affreux la cruelle nécessité de feindre de l'amour pour un homme qu'elle abhorroit; & comme naturellement elle avoit l'ame grande, cette politique forcée qui la réduisoit à se servir d'une espéce de perfidie, alloit quelquefois jusqu'à lui inspirer des remords sur sa dissimulation.

Toute son attache étoit donc de chercher continuellement des ruses & des prétextes pour voir Tigelin beaucoup moins qu'il ne désiroit; & les Conjurés l'ayant assurée que dix jours ne se passeroient pas sans que le coup fût exécuté, elle feignit une affaire importante pour les aller passer à Misène éloignée de cet Amant.

Depuis qu'Anicet, après la mort d'Octavie, eut été exilé dans la Sardaigne, Néron avoit donné le commandement de l'Escadre de ses Galéres de

Miſéne à Proculus, qui avoit été l'un des aſſaſſins d'Agrippine. C'étoit un Jeune-homme de baſſe naiſſance, & qui étoit auſſi bien fait de ſa perſonne qu'il avoit l'ame double & ſcélérate; mais il étoit hardi & d'exécution.

Comme il croyoit que le commandement de cette petite Flotte n'étoit pas une récompenſe proportionnée au ſervice qu'il avoit rendu à l'Empereur, il ne feignoit point de s'en plaindre, & ſouvent aſſez haut.

Epicaris s'étant rendue à Miſéne, Proculus la vit dès le même jour dans une promenade, & en devint ou feignit d'en devenir amoureux; & comme elle ne penſoit qu'à profiter de tout ce qui pouvoit ſervir à ſes deſſeins, l'ayant ouï murmurer contre la Cour, & jugeant qu'il ſeroit avantageux de ſe rendre maîtres de la Flotte de Miſéne, elle ne rebuta point ce nouvel Amant, & accepta pour le lendemain un régal qu'il lui fit préparer ſur ſa galére, & qui fut précédé du ſpectacle de la manœuvre de ſon Eſcadre dont il lui donna le plaiſir.

Le repas fini, & la nuit arrivée, Proculus reconduiſit Epicaris chez elle, la mit dans ſon appartement; & voyant qu'elle avoit permis qu'il entrât ſeule avec elle dans un cabinet, il prit cette occaſion pour lui expliquer plus ſenſiblement l'amour qu'il avoit conçu pour elle.

Epicaris qui regardoit comme un objet abominable ce meurtrier d'Agrippine, ne l'avoit conduit exprès dans ce lieu ſecret que pour ſonder ſon cœur ſur les murmures qu'il avoit déjà laiſſé échapper en ſa préſence. Elle tourna d'abord l'entretien ſur le ſervice ſignalé qu'il avoit rendu à l'Etat, en immolant l'ambition de l'Impératrice à la ſûreté de Néron, & en même tems le plaignit de le voir ſi peu récompenſé d'une action qui devoit l'élever à la plus haute fortune. Proculus crut ne-

ne pouvoir mieux persuader Epicaris de son amour, qu'en lui faisant une entiére confidence de ses chagrins, & s'attribuant toute la gloire de l'exécution d'Agrippine, il se déchaîna contre le peu de reconnoissance de l'Empereur, qui laissoit dans une fortune si médiocre celui auquel il devoit peut-être l'Empire, tandis qu'il combloit de trésors ceux qui ne lui rendoient d'autres services que de se rendre les Ministres de ses débauches.

Ce discours les conduisit insensiblement tous deux à leurs vues. Proculus fit entendre à Epicaris qu'on ne la pouvoit aimer plus fortement; & cette Femme adroite fit tous ses efforts pour lui inspirer tout ce qu'elle crut pouvoir lui rendre le Gouvernement odieux, & lui faire espérer une plus haute élevation dans un changement d'Etat. Enfin, après de longs discours, se persuadant d'avoir fait un grand progrès sur un Scélérat mécontent, elle le congédia pour irriter davantage son amour, & remit au lendemain cette importante conversation.

Proculus se rendit auprès d'elle fitôt qu'elle fut visible. Ils entrérent plus avant dans les matiéres qu'ils s'étoient proposées; & enfin Epicaris feignit d'être sensible à sa passion, & lui promit tout s'il vouloit entrer dans un dessein conforme à ses intérêts, & qui se trâmoit pour donner une face nouvelle au Gouvernement.

La facilité avec laquelle il s'offrit d'entrer dans tout ce qu'elle voudroit, pourvu qu'elle agréât son amour, donna beaucoup de joye à Epicaris. Elle crut qu'un homme qui avoit trempé ses mains dans le sang d'Agrippine, ne se feroit pas un scrupule de concourir à verser celui de Néron. Ainsi elle se proposa de franchir le pas pour essayer de l'engager dans la conspiration; mais, comme elle avoit une prudence qui alloit au-devant de tout, en lui faisant le plan de la conspiration, elle lui

tut le nom des complices, & d'une maniére si adroite qu'il ne put en imaginer un seul.

Il lui promit plus qu'elle ne voulut, & de sa part elle lui donna de fortes assurances qu'elle répondroit à ses désirs. Le régal fut réitéré le même jour dans un jardin magnifique qu'un de ses amis avoit aux portes de Misène; mais la nuit ne fut pas plutôt venue, que Proculus méchant & perfide, croyant avoir trouvé un moyen sûr pour faire cette haute fortune après laquelle il aspiroit, monta sur ses chevaux, se rendit à Rome, se fit introduire auprès de l'Empereur, & lui révéla tout ce qu'il avoit appris d'Epicaris.

Néron, malgré toutes les défiances qui sont inséparables des grands crimes, eut peine à croire ce que Proculus lui dit, d'autant plus qu'il ne citoit aucun complice d'une si prodigieuse entreprise. Cependant, comme les Souverains ne doivent rien négliger, non pas même les ombres des soupçons, lorsqu'il s'agit de leur vie, il dépêcha quelques Gardes à Misène pour se saisir d'Epicaris. Ils partirent, & arrivérent au moment qu'elle sortoit du lit; & l'ayant arrêtée & enfermée dans une litiére, ils l'amenérent à Rome, où elle fut reserrée dans une chambre secrette du Palais qui lui servit de prison.

Tigelin fut dans une extrême surprise lorsque l'Empereur lui fit part de ce qu'il venoit d'apprendre de Proculus, & quelque amour qu'il eût pour Epicaris, l'indice paroissoit trop fort & la matiére trop délicate pour prendre son parti, de crainte que l'intrigue dans laquelle il étoit avec cette Grecque, ne donnât quelque ombrage à un esprit qui se défioit de tout. Ainsi sans charger ni excuser Epicaris, il ne dit autre chose à l'Empereur, sinon qu'il falloit l'entendre, & ne rien omettre de tout ce qui pourroit conduire à la découverte de cet attentat.

Mais

Mais l'étonnement des Conjurés fut bien plus grand lorsqu'on vint avertir Pison qu'Epicaris étoit arrêtée à Misène, & qu'on l'amenoit à Rome. Ils ne doutérent point que leur entreprise ne fût découverte; & comme elle étoit l'ame de cette conspiration, & celle qui donnoit le plus grand mouvement à ses ressorts, les principaux d'entre eux s'assemblérent secrettement chez Sénécion avant qu'elle fût arrivée dans Rome, pour prendre dans une conjoncture si délicate les résolutions nécessaires; mais, comme ils étoient tous persuadés de la fidélité, de la prudence & de l'esprit d'Epicaris, que d'ailleurs ils ignoroient sur quels indices elle étoit arrêtée, leur conférence aboutit à ne faire aucun mouvement qui pût les rendre suspects, & à se résoudre d'attendre avec patience l'effet de sa constance & de son adresse.

Ils ne furent point trompés dans leur idée. Néron voulut lui-même interroger Epicaris en présence de Tigelin & du Consul Vestinus, dont l'un étoit son Amant, & l'autre son Complice. La vue de ce Consul la fortifia dans sa propre assurance, & lui fit concevoir qu'on n'avoit rien découvert du particulier de leur entreprise. Elle répondit, & l'Empereur ne put tirer d'elle aucune lumiére de ce qu'il cherchoit. Elle nia toutes les circonstances qui lui furent proposées; & comme elle demanda qui étoient donc les imposteurs qui osoient porter contre elle un témoignage si faux, elle fut fort surprise lorsque Néron fit entrer Proculus, qui lui soutint tout ce qu'il avoit exactement révélé à l'Empereur.

La présence de ce perfide, bien loin de l'ébranler, ne servit qu'à redoubler sa prudence & sa fermeté. Elle prit à sa vue un air fier & dédaigneux, & faisant paroître sur son visage une assurance mâle: Quoi! lui dit-elle, Infame, est-ce ainsi que tu me vengges des mépris que j'ai eus pour ton indi-

gne

gne amour? Faut-il m'accabler d'impoſtures, parce que je n'ai pas répondu à tes déſirs? & oſes-tu aux yeux de ton Empereur entreprendre de perdre par une calomnie, celle que tu n'as pu vaincre par tes empreſſemens impudiques? T'avois-je jamais vu, lorſque tu m'as funeſtement régalée à Miſéne, dans la vue de me ſéduire? & aurois-je choiſi pour un complot ſi terrible un Inconnu obligé à ſon Empereur par tant de bienfaits que tu n'as jamais mérités? Mais nomme-moi quelqu'un de cette imaginaire conjuration? T'aurai-je confié le ſecret & le plan d'une entrepriſe ſi terrible ſans te nommer du-moins les Chefs, & t'apprendre à qui je voulois t'aſſocier? Va, Malheureux, ſi ma vie eſt néceſſaire pour diſſiper les défiances que tu veux inſpirer à ton Maître, à ce Maître qui m'a honoré d'un amour qui a fait ſi long-tems mon bonheur, je lui offre tout mon ſang. Oui, Seigneur, continua-t-elle en ſe retournant vers Néron, voilà mes veines, faites-en tirer juſqu'à la derniére goute; mais en même tems défiez-vous de cet Impoſteur, comme du plus grand de tous les ſcélérats.

Ces paroles animées d'un courage intrépide, d'une préſence d'eſprit merveilleuſe, & d'une tranquillité d'ame que la ſeule vertu peut donner, frappérent Néron. Il ſe ſouvint qu'il avoit aimé Epicaris. Tigelin qui l'aimoit éperdûment, & qui ſe ſentoit ému d'une colére jalouſe contre Proculus, étudia les yeux de Néron, & y ayant lu un panchant favorable à cette Grecque, appuya de toute ſa force ſa juſtification; mais le Conſul qui admiroit dans ſon cœur l'intrépidité vertueuſe de cette Affranchie, vit avec plaiſir que l'entrepriſe n'étoit point révélée; & ménageant l'appui qu'il vouloit lui donner, dit tant de choſes pour confondre l'accuſation de Proculus, que Néron indigné contre ce Malheureux le fit arrêter, & charger de chaînes;

nes; & donnant à Epicaris sa liberté, à condition qu'elle ne sortiroit point de son Palais sans un nouvel ordre, il la remit à la garde de Tigelin.

Ce Favori ne manqua pas de lui faire valoir le zèle qu'il avoit fait paroître à la soutenir dans une occasion si périlleuse, & cette Grecque pour achever de dissiper tous les ombrages que cette accusation pouvoit avoir laissés, & qui vouloit avoir sa liberté toute entière, ne feignit point de lui donner toutes les marques de tendresse qu'il auroit pu attendre d'une femme qui l'auroit véritablement aimé; desorte qu'elle obtint facilement & dès le même jour la permission de voir tous ses amis, & même celle de se retirer chez elle, mais avec défenses de quitter Rome.

Cependant le Consul rendit compte aux Conjurés de la maniére heureuse dont elle étoit sortie de cette avanture, & ils tinrent dès le lendemain sur ce succès un conseil dans les jardins de Lucain, où sous différens prétextes & par différentes portes les principaux Chefs se trouvérent, & Senéque lui-même s'y fit porter secrettement, & y eut la premiére entrevue avec Pison, après avoir pris toutes ses mesures pour réussir dans ses vues particuliéres.

Parmi tant d'hommes illustres qui étoient tous complices de cette entrepriſe, quelques femmes s'y trouvérent, & entre autres la jeune Antonie Fille de l'Empereur Claudius, & Sœur de Britannicus & d'Octavie, mais d'une autre Mére. Elle avoit conçu une haine si terrible contre Néron, qu'elle fut au-devant des ouvertures qu'on lui fit de cette conspiration. C'étoit Epicaris qui avoit négocié cette intrigue; & d'un côté la flatant de la faire Impératrice, & de l'autre faisant entendre à Pison que pour se donner un droit incontestable à l'Empire, & s'y affermir, il n'y avoit point de voye plus sûre que d'épouser cette Princesse, elle avoit

tiré

tiré parole de l'un & de l'autre, que, quoique Piſon aimât tendrement ſa femme, il la répudieroit pour élever Antonie ſur le Trône, ſoit que l'ambition lui eût fait prendre cette injuſte réſolution, ſoit qu'il ne l'eût promis, comme il y a plus d'apparence, que pour la faire entrer dans cette entrepriſe, ou enfin pour contrebalancer les projets ſecrets de Lateran dont il avoit découvert les vues particuliéres. En effet ce jeune Romain, riche, puiſſant & de la premiére nobleſſe, ne croyant avoir de concurrent à l'Empire que le ſeul Piſon, ſe flatoit de l'emporter ſur lui, & faiſoit ſes cabales pour propoſer le même avantage à Antonie; ce qu'il pouvoit exécuter avec d'autant plus de facilité, qu'il étoit depuis peu ſans femme, & qu'il étoit puiſſamment ſoutenu du Conſul Veſtinus allié à la Maiſon des Juniens.

Les Conjurés aſſemblés conclurent qu'il ne falloit plus abſolument différer l'exécution de leur entrepriſe; qu'ils avoient aſſez & peut-être même trop de complices; qu'à force d'en chercher, on trouve enfin un accuſateur; que l'exemple de ce qui venoit d'arriver à Epicaris, devoit les faire trembler, puiſque ſans l'eſprit & la fermeté de cette femme, tout étoit perdu.

Cette concluſion priſe, on délibéra ſur l'endroit propre à cette exécution, & tous opinoient à choiſir les jardins délicieux que Piſon avoit à Bales, puiſque ſous prétexte d'y donner une fête à Néron qui venoit ſouvent s'y promener, on trouveroit aiſément toutes les facilités poſſibles de s'y rendre les maîtres de ſa perſonne & de ſes gardes, même de ſe défaire de ſes principaux Favoris qui ne manquoient jamais de l'accompagner dans ſes divertiſſemens.

Mais plus Senéque & Lateran appuyoient cet avis comme infaillible, plus Piſon s'y oppoſoit, ſous prétexte de ſa vertu auſtére, dont le ſcrupule

ne

ne lui permettoit pas de trahir l'hoſpitalité, & de ſouiller ſes Dieux & ſa table du ſang de ſon Empereur. Mais ce n'étoit point la véritable raiſon qui l'empêchoit de prêter ſa propre maiſon pour une action qu'ils regardoient comme un ſacrifice utile à la République, & agréable aux Dieux & aux Mânes de Claudius, de Britannicus, d'Agrippine & d'Octavie; mais il craignoit que tandis qu'il ſeroit occupé à Baies à cette exécution qui demandoit ſa préſence, Lateran aidé du Conſul ne ſe rendit maître de Rome, & qu'un autre n'eût le fruit d'une entrepriſe dont il auroit eu tout le péril; ou que Veſtinus lui-même qui étoit un Républicain zélé, ne prît occaſion de la mort du dernier des Céſars pour rétablir la liberté, & pour rendre au Sénat l'autorité que les Empereurs avoient uſurpée.

Enfin après de longues conteſtations, il fut réſolu de fixer pour cette exécution le jour de la fête de Cérès, qui arrivoit dans cinq ou ſix jours, parce que Néron qui ſortoit peu en public, devoit ce jour-là paroître dans le Cirque pour aſſiſter aux jeux qui s'y célébroient à l'honneur de cette Déeſſe, & que la liberté du ſpectacle pouvoit donner un abord plus facile aux Conjurés; & l'on conclut que Lateran qui étoit jeune, grand, vigoureux & puiſſant, joindroit l'Empereur ſous prétexte de lui préſenter une requête, qu'il ſe proſterneroit à ſes genoux, & qu'en les embraſſant il le renverſeroit par terre; qu'en même tems les Colonels & les Capitaines des Gardes qui étoient entrés dans la conſpiration, mettroient l'épée à la main ſous prétexte de le défendre, mais en effet pour ſeconder les Conjurés qui ſe trouveroient les plus proches, & qui tueroient l'Empereur à la vue de tout le Peuple. Sur quoi Scévin pria qu'on lui accordât l'honneur de donner le premier coup au Tyran, & montra aux Conjurés un poignard qu'il avoit été lui-

lui-même arracher du Temple du Salut, dans une des principales Villes de l'Etrurie, pour l'employer à cette exécution.

Les choſes étoient dans cet état, & le ſuccès de l'entrepriſe indubitable, ſi le Ciel n'en eût autrement diſpoſé par un hazard inconcevable. Quelque grand que fût le nombre des Conjurés, il n'y en avoit pas un qui eût la volonté d'en trahir le ſecret. La conduite de Néron inſpiroit tous les jours de nouvelles horreurs. Il étoit abîmé dans les débauches les plus outrées. Le luxe de ſon nouveau Palais élevé ſur les cendres de Rome, & ſes fêtes fréquentes, épuiſoient toutes les richeſſes publiques & particuliéres. On le voyoit en plein théatre mêlé parmi les Chantres & les Baladins, y toucher ſa harpe ſoutenue par ſon Capitaine des Gardes, & l'accompagner d'un filet de voix à laquelle tous les Romains étoient forcés de donner des applaudiſſemens étudiés; & Poppée qui avoit pris un aſcendant ſur ſon eſprit, ſe jouoit des plus illuſtres têtes de l'Etat, ſuivant que ſon caprice, ſon avarice, ou ſa cruauté la portoient à les perdre.

Cette horreur générale qu'avoient conçues toutes les perſonnes de mérite & de vertu, mettoit les Conjurés à couvert des trahiſons, & l'on étoit à la veille du jour choiſi pour cette grande action, lorſque l'imprudence indiſcrette d'un des complices fit naître des conjectures qui cauſérent un effet auſſi funeſte que l'auroit pu produire la plus lâche perfidie.

Scévin qui avoit paſſé toute ſa vie dans la molleſſe, & dont l'ame étoit peu accoutumée aux grands périls, fit pendant toute la journée paroître une inquiétude terrible & un abattement d'eſprit extraordinaire. Il fut très-longtems dans un entretien ſecret avec Natalis à la vue de ſes domeſtiques. Il tira de ſon cabinet le poignard qu'il avoit mon-

montré aux Conjurés dans les jardins de Lucain, & le donna à Milique l'un de ſes Affranchis pour le faire aiguiſer: il fit ſon teſtament, donna la liberté à une partie de ſes Eſclaves, & de l'argent à d'autres, chargea le même Affranchi de préparer des linges propres pour bander des playes, & enfin donna le ſoir à pluſieurs des Conjurés un repas d'une dépenſe extraordinaire.

Ce Milique le plus chéri de tous les Affranchis de Scévin, avoit une de ces ſortes de femmes qui ne veulent pas que leurs maris ayent rien de ſecret pour elles, & qui raiſonnant ſur tout, prennent ſur la condeſcendance de ces maris un empire ſi abſolu, qu'ils ne font rien qu'ils ne leur en rendent un compte exact.

Milique donc ſe retirant ſur le milieu de la nuit auprès de ſa femme, lui compta tout ce qui s'étoit paſſé chez ſon Maître, lui montra le poignard qu'il devoit faire aiguiſer le lendemain matin, & la voulut elle-même charger de faire les bandes de linge qu'il avoit ordre de préparer.

Mais cette Femme réfléchiſſant avec ſon Mari ſur toutes ces circonſtances, tous deux à force de raiſonnemens, conjecturérent qu'il falloit qu'il y eût quelque grand deſſein formé, dans lequel entroit Scévin, & que ce deſſein regardoit indubitablement la perſonne de l'Empereur; & ſur ce fondement, après avoir paſſé la nuit en réflexions, l'eſpoir d'une grande fortune ſe mit de la partie, & cette Femme flatée de l'idée qu'elle en conçut, tourna l'eſprit de ſon Mari, deſorte qu'oubliant ſon honneur, ſon devoir, le ſalut de ſon Maître, & la liberté qu'il avoit reçue de lui, elle le porta à ce qu'elle voulut, & le força d'aller par une lâche trahiſon dénoncer à l'Empereur toutes ces conjonctures, & de lui porter ce poignard comme un témoin irréprochable du crime dont il l'accuſeroit.

Mais

Marche, lui dit cette Femme impérieuſe, & ne te laiſſe point devancer par d'autres plus habiles & plus ſages que toi. Tous les autres domeſtiques ne ſont-ils pas témoins de ce que tu as vu? De quoi ſerviroit donc ton ſilence, puiſque ſi tu te tais, d'autres parleront, & celui qui te préviendra, aura tout le fruit de ſon zéle, tandis que tu périras comme complice d'un attentat dont la découverte peut te procurer une fortune immenſe?

Milique d'une ame baſſe & intéreſſée, ne put réſiſter aux impreſſions de ſa Femme; & dès la pointe du jour de la fête de Cérès, qui étoit celui que les Conjurés avoient pris pour l'exécution de leur entrepriſe, il ſe rendit au Palais. Les Gardes le repouſſérent d'abord; mais il n'eut pas plutôt dit à celui qui commandoit, qu'il avoit un ſecret auſſi preſſé qu'important à révéler à l'Empereur, qu'on le conduiſit à l'Affranchi Epaphrodite, qui étoit l'un de ſes valets de chambre, & qui du même pas l'introduiſit auprès de lui.

Néron étoit dans ſon lit avec Poppée. Milique lui expliqua toutes les circonſtances qui ſervoient de fondement à ſes conjectures, & lui remit entre les mains le poignard dont Scévin l'avoit chargé. Néron effrayé de ſon récit, ſauta du lit à bas, & animé par Poppée fit garder Milique dans une chambre de ſon appartement, & envoya des Gardes qui enlevérent Scévin de ſon lit, & l'amenérent au Palais.

Néron lui-même l'interrogea ſur toutes les circonſtances qu'il avoit appriſes de Milique, lui montra le poignard que ce perfide lui avoit remis entre les mains, & enfin fit venir devant lui cet Affranchi qui lui ſoutint tout ce qu'il avoit dit à l'Empereur.

Scévin fit voir dans ce péril imprévu plus de prudence & plus de fermeté qu'on n'en auroit attendu

du de ſa molleſſe. Il répondit avec une préſence d'eſprit merveilleuſe à tout ce qu'on lui objectoit, dit que ſon Pére avoit toujours conſervé dans ſa maiſon ce vieux poignard, plein de rouille, par une eſpéce de religion domeſtique; & que Milique, pour bâtir ſa calomnie ſur un fondement apparent, l'avoit dérobé dans l'endroit où il étoit attaché. Qu'à l'égard de ſon teſtament, ce n'étoit pas la premiére fois qu'il l'avoit fait ; & qu'étant bon maître & peut-être trop bon, il avoit ſouvent donné de l'argent & la liberté aux Eſclaves qui le ſervoient bien; que Milique lui-même dont il éprouvoit la derniére ingratitude par une impoſture ſi noire, avoit reçu de lui ſa liberté dans un autre tems. Que pour le repas qu'il avoit donné à ſes amis, on ſavoit que la bonne-chére avoit toujours été l'une de ſes foibleſſes; que le plaiſir de la table avoit même conſumé la meilleure partie de ſon bien; mais que ce que diſoit ce calomniateur touchant des linges propres à bander des playes, étoit une ſuppoſition ridicule, qu'il n'ajoûtoit aux autres circonſtances que pour leur donner quelque couleur; qu'enfin il ſupplioit l'Empereur de le tenir, & lui & cet Impoſteur, dans les fers, juſqu'à ce que la vérité d'un fait ſi important fût éclaircie.

Ces réponſes furent ſoutenues d'une ſi grande fermeté de parole & de viſage, que Néron lui-même en fut touché, & que Milique preſque confondu, ne ſavoit plus de quelle maniére ſoutenir ce qu'il avoit avancé, quand la femme de cet indigne Affranchi fit entendre à l'Empereur, que Scévin avoit eu la veille un entretien ſecret & fort long avec Natalis; que tous deux étoient intimes amis de Piſon; & que Natalis même ayant été du repas, on pourroit tirer de lui des lumiéres de leur complot.

Sur cette circonſtance Néron fit arrêter Natalis, qu'on

qu'on mit dans une chambre séparée de celle où l'on tenoit Scévin. Tigelin que Néron avoit mandé, les interrogea tous deux sur le sujet de cette longue conversation, & il se trouva si peu de rapport dans leurs réponses, que les soupçons de l'Empereur augmentérent, & que pour en tirer plus d'éclaircissemens, il les fit charger de chaînes, & commanda qu'on les appliquât l'un & l'autre à la torture la plus cruelle.

Cependant Epicaris, qui par l'adresse de ses intrigues & son crédit chez Tigelin, pénétroit tout, avoit été ponctuellement avertie de tout ce qui se passoit. Elle sut que Scévin & Natalis étoient arrêtés chez l'Empereur; & s'étant rendue secrettement chez Pison, elle lui apprit ce malheur, & fit tout ce qu'elle put pour lui inspirer une résolution digne d'un Romain qui aspiroit à l'Empire.

Scévin & Natalis, lui dit-elle, sont arrêtés, on les interroge, on n'a que des indices contre eux, ils peuvent les détruire par leur constance & par leur esprit; mais il ne faut pas se fier à la molleſſe de deux hommes nourris dans le luxe & dans la délicatesse. Prévenez les suites fatales de ce qu'ils peuvent révéler, levez le masque, allez sur la place, montez sur la tribune, déclarez-vous vous-même, & appellez vos amis & tout ce que Rome a de plus vertueux à votre secours. N'attendez pas qu'on vienne vous surprendre & vous enchaîner comme un criminel; le Soldat, le Peuple, le Sénat, tous applaudiront à cette hardiesse, & si vous n'emportez pas tous les suffrages, du moins une action si louable les partagera par sa grandeur & par la surprise de la nouveauté. Néron troublé d'un coup si imprévu, n'y pourra remédier; & si les ames les plus intrépides s'étonnent d'un événement auquel elles ne s'attendoient pas, que fera ce lâche Empereur qui n'a, ni courage, ni vertus? Viendra-t-il à la tête de ses trou-

peaux

peaux d'Eunuques efféminés pour vous combattre? & Tigelin armera-t-il contre vous une légion de ces femmes débordées, & de ces demi-femmes qui se prostituent dans le Palais? Oui, Seigneur, il n'est point d'autre asyle pour vous que cette généreuse témérité; on ne sort point des grands périls sans de grands périls, & n'attendez plus rien que d'un éclat absolument nécessaire. Lorsque je fus seule dénoncée à l'Empereur, vous n'aviez rien à craindre, & ma fermeté vous répondoit de tout; mais voilà deux de nos Complices arrêtés, & vous ne devez plus compter sur un secret que les tourmens ou les récompenses vont arracher. Cherchez donc la gloire dans votre salut, & dans celui de la République, au-lieu d'attendre la mort & l'infamie dans l'inaction.

Il est constant que si Pison eût suivi ce généreux sentiment d'Epicaris, il auroit été soutenu de la plus grande partie de Rome, puisque l'un des Consuls, le Préfet, quantité d'Officiers des Gardes & les principaux Romains participoient à la conjuration, & qu'il auroit pu détrôner Néron, ou du-moins lui vendre cher tout le sang qu'il répandit sans peine; mais soit par une crainte lâche, ou par un espoir frivole dont il est difficile de concevoir les raisons, ou enfin par l'avis contraire de Galla sa femme qui étoit belle, mais d'une basse naissance, qu'il avoit enlevée à un de ses amis après l'avoir corrompue, il n'osa prendre cette résolution hardie, & Epicaris outrée de son peu de courage, le quitta, & vint se renfermer chez elle pour y attendre tranquillement une mort qu'elle jugeoit inévitable.

Tandis qu'elle faisoit cet effort inutile sur l'esprit de Pison, Néron faisoit préparer la torture à Scévin & à Natalis. La seule vue des tourmens suffit pour abattre l'ame molle de ce dernier. Quoiqu'il eût marqué d'abord une résolution inébran-

lable, il succomba lâchement au seul appareil des peines qu'on lui présenta, & ne fut pas plutôt appliqué sur le chevalet, qu'il avoua l'entreprise, en expliqua les principales circonstances, & nomma Pison & Senéque pour les Chefs de la conspiration. Scévin témoigna plus de courage, il souffrit une partie de la torture; mais, lorsque par les demandes qu'on lui fit, il s'apperçut que Natalis avoit tout découvert, il crut qu'il étoit inutile de se faire davantage tourmenter, & avouant avec franchise ce qu'il ne pouvoit plus taire qu'inutilement, il accusa comme Complices Lucain, Afranius, Sénécion, & quantité d'autres.

Néron troublé de la grandeur de cette conspiration, & du nombre & de la quantité des Conjurés, quoiqu'il n'en fût pas encore la vingtiéme partie, trembloit au milieu de ses Gardes. Il les fit redoubler par-tout, & tenant cette découverte la plus secrette qu'il put dans son Palais, il donna de prompts ordres pour faire arrêter Lucain, Afranius & Sénécion, qui souffrirent d'abord toutes les peines de la torture sans rien avouer; mais enfin flatés de l'impunité qu'on leur promit, & qu'on ne leur tint pas, ils eurent la lâcheté de trahir leurs plus proches parens & leurs plus intimes amis. Lucain chargea honteusement sa propre Mére; Afranius accusa Gallus qui étoit son Beau-pére & son plus cher ami, & Sénécion n'épargna pas Annius Pollion qui le chérissoit tendrement.

Chaque moment faisoit découvrir de nouveaux Complices. Tigelin par les ordres de Néron, avoit fait occuper toutes les places & toutes les avenues de Rome par les troupes qui s'y trouvérent; & la maison de Pison fut investie sur le midi. On l'y surprit, & on le força de se faire couper les veines après avoir écrit un indigne testament, rempli des plus lâches flateries pour demander au Tyran la conservation de ses biens pour son impudi-

que

que femme qui ne les méritoit pas, & qui l'avoit empêché de suivre le conseil généreux d'Epicaris.

La crainte que le nombre prodigieux des Conjurés donnoit à Néron, se tourna en fureur, & sa cruauté animée par la grandeur du péril qu'il venoit d'échapper, lui fit prononcer un arrêt de mort général contre tous ceux qui se trouveroient Complices d'une si terrible conjuration. Le sang commença donc à couler de tous côtés à mesure qu'on les arrêtoit: on les voyoit conduire par troupes dans les jardins du Palais, où les bourreaux prêts les massacroient avec les derniéres inhumanités; & ce qui fut admirable, c'est que le Préfet de Rome qui étoit un des Conjurés, mais qu'on n'avoit point encore accusé, ayant été chargé de ces exécutions, les faisoit faire avec d'autant plus de sévérité, qu'il croyoit par-là couvrir la part qu'il avoit dans la conspiration.

Lateran que Scévin avoit accusé, fut une des premiéres victimes que Néron s'immola. Il le fit tuer par un des Officiers de ses Gardes qui étoit lui-même du nombre des Conjurés, & de la main duquel ce Romain reçut la mort avec une constance admirable, & sans même lui reprocher sa complicité.

Mais avant ces premiéres exécutions, & lors même que la conspiration ne commençoit qu'à se découvrir, & que Scévin & Natalis n'avoient pas encore été mis à la torture, Néron se souvenant de ce qui s'étoit passé entre Proculus & Epicaris, & que l'entreprise dans laquelle il l'accusoit d'avoir part, avoit quelque rapport à celle-ci, il commanda qu'on se saisît d'elle, & qu'on l'amenât au Palais.

Elle étoit alors de retour à sa maison, accablée de douleur de voir que la présence du péril avoit ôté à Pison tout son courage dans le moment qu'il

en avoit le plus de besoin. Elle fut prise & conduite à l'appartement de l'Empereur qui l'attendoit seul dans son cabinet, & elle parut devant lui avec un visage aussi tranquille que lorsqu'elle y étoit autrefois venue pour y recevoir les caresses d'un Amant.

On me trahit, lui dit Néron, on a formé contre moi la plus terrible de toutes les conspirations, & c'est sans-doute la même dans laquelle vous vouliez faire entrer Proculus. Faut-il qu'honorée de mon amour, riche de mes bienfaits, & liée aussi étroitement que vous l'êtes avec le plus fidéle de mes Favoris, vous poussiez si loin votre ingratitude! Mais un reste de tendresse prend encore votre parti dans mon cœur; nous voici seuls, je vous pardonne tout, & ne vous ôte rien de mon amitié, si vous voulez me découvrir de bonne-foi le secret de cette entreprise, sinon les tortures les plus affreuses tireront malgré vous de votre bouche les lumiéres que vous me refuserez. Ah! Epicaris, pourquoi me haïssez-vous jusqu'à conjurer contre moi?

Epicaris dont l'esprit & le cœur étoient préparés au sort le plus funeste, & qui savoit bien que jamais elle ne pouvoit échapper à la vengeance d'un Tyran qui ne la flatoit que pour tirer d'elle ce qu'il en vouloit savoir, & puis l'immoler à sa cruauté, le regarda avec une fierté qui sans sortir du respect marquoit l'intrépidité de son ame.

Je ne vous hais point, Seigneur, lui repliqua-t-elle, & vous savez vous-même à quel point je vous ai aimé de bonne-foi. Néron fut l'objet de toutes mes tendresses; mais ce même amour que j'ai eu pour un Empereur à qui le Ciel avoit donné de si grandes qualités, me force à vous dire ici, puisque nous sommes seuls, & que je vais sans-doute vous parler pour la derniére fois, que les vices honteux dont vous deshonorez la majesté de

votre

votre caractére, ſont odieux à tous ceux qui ont de la vertu, & ſont l'unique ſource de la haine qu'on vous porte. Rome avoit oublié le poiſon qui ſacrifia Britannicus à la ſûreté de votre Empire; elle avoit excuſé ce coup politique en l'attribuant à une néceſſité d'Etat; mais elle n'a pu voir ſans frémir Agrippine tomber ſous le fer d'un parricide, & la tête d'Octavie à qui vous deviez l'Empire, devenir le jouët d'une adultére qui a pris ſa place. Le Ciel qui veut encore affliger Rome, vous fait découvrir une conſpiration, vous la croyez terrible; elle l'eſt, Seigneur, encore plus que vous ne l'imaginez. Le cœur d'une Romaine que je porte ſous l'habit d'une Grecque affranchie, & le ſalut de l'Etat, m'y ont fait entrer. Il ne faut point de tourmens pour me le faire avouer, mais toutes les tortures ne tireront pas de ma bouche le nom d'un ſeul des Conjurés. Si vous me croyez, vous ne les chercherez point; mais étouffant ſous un pardon général cette conjuration, vous changerez vos vices en vertus, & vous ferez renaître ces premiéres années de votre Empire, qui vous rendoient le modéle d'un Prince accompli, comme vous êtes devenu par un changement fatal celui des plus déteſtables Tyrans. C'eſt-là l'unique moyen de vous aſſurer ſur le Trône d'où le poiſon de vos flateurs ne peut enfin manquer de vous renverſer. Soyez vertueux, & Rome vous adorera, ceux qui ont conjuré votre mort, feront vos Sujets les plus fidéles; mais ſi votre cruauté va irriter encore les eſprits par les fleuves de ſang que vous vous préparez à faire couler, ſi vous reſtez toujours abîmé dans les vices les plus infames, vous échapperez peut-être à cette conſpiration, mais elle ne ſera que la pierre d'attente d'une autre ſous laquelle enfin vous ſuccomberez. Croyez-moi, Seigneur, n'approfondiſſez point cette entrepriſe, pardonnez-la généreuſement, imitez Pompée qui brûla

les lettres de ceux qui avoient conſpiré pour le perdre, & vivez en Prince vertueux, & digne d'être le Maître du Monde. Vos flateurs vous parleront autrement; mais c'eſt le conſeil que vous donne la plus ſincére de vos ſujettes, & la meilleure de vos amies.

Tandis qu'Epicaris parloit de la ſorte, Néron faiſoit voir dans ſes yeux pleins de feu, & dans ſes regards troublés, ſa fureur & ſa confuſion. Il avouoit dans ſon cœur tout ce qu'elle lui diſoit, mais ſa timidité cruelle ne s'accommodoit point d'un conſeil ſi généreux. Il jetta donc ſur elle une vue égarée, & d'une voix terrible: Va, lui dit-il, Eſclave indigne de mes bontés, & du pardon que je t'offrois; ſors de devant mes yeux, & prépare-toi aux tortures les plus cruelles, ſi tu ne révéles ce que tu ſais.

Il frappa en même tems du pied, & la livra aux plus durs Miniſtres de ſes exécutions, avec un ordre ſévére d'arracher d'elle par les tourmens les plus rudes, ce qu'elle ſavoit de la conſpiration, & ſans que Tigelin qui ſe trouva préſent, oſât dire un mot en ſa faveur.

Ce fut dans ce même tems que Scévin & Natalis déclarérent lâchement les principaux auteurs de cette entrepriſe, & que Néron donna ſes ordres pour aller inveſtir la maiſon de Piſon, & l'obliger à ſe donner la mort.

Il avoit donné les mêmes ordres contre Senéque, & Granius l'un des Colonels des Gardes en fut chargé. Ce Philoſophe, depuis ſa retraite de la Cour, étoit ordinairement dans une maiſon de plaiſance qu'il avoit à la campagne; mais il s'étoit raproché pour être plus à portée le jour de l'exécution, & il s'étoit cette même nuit arrêté à quatre milles de Rome. Granius qui étoit de la conſpiration, ne put ſe réſoudre à déclarer lui-même à Senéque les ordres de Néron; mais étant arrivé

à ſa

à ſa porte, il envoya un Capitaine aux Gardes lui porter le funeſte commandement de ſe faire ouvrir les veines.

Il étoit alors à table avec ſa femme & ſes amis, à la vue deſquels il reçut cet ordre avec une fermeté qui ne démentit point la réputation que ſa Philoſophie lui avoit acquiſe. Il demanda la liberté de faire ſon teſtament; mais, comme Néron vouloit profiter de tous ſes grands biens, cette permiſſion lui fut refuſée. Alors ſe tournant vers ceux qui étoient avec lui: On ne veut pas, leur dit-il, que je reconnoiſſe le mérite de mes amis en leur faiſant part de mes richeſſes; mais à leur défaut je vous laiſſe quelque choſe de plus précieux, c'eſt l'exemple de ma vie pour en profiter. Voyant enſuite couler leurs larmes, il s'efforça de les conſoler & de les affermir: Où ſont, leur dit-il, ces préceptes de ſageſſe que je vous ai donnés? Où ſont ces réſolutions contre tous les accidens funeſtes de la vie? La cruauté de Néron vous étonne-t-elle? & celui qui a fait mourir ſa Mére, ſa Femme & ſon Frére, devoit-il épargner ſon Précepteur.

Il embraſſa enſuite ſa femme, & bien loin de la détourner de la réſolution qu'elle prit de ſe faire mourir avec lui, il l'excita de ſe donner cette gloire digne du ſang de Pompée dont elle ſortoit, & d'une véritable Romaine. Ils ſe firent donc en même tems couper tous deux les veines; mais Sénéque pour épargner à ſa chére Pauline le déplaiſir de le voir expirer, ſe fit porter dans un bain préparé dans une autre chambre, & prenant avec les deux mains l'eau qui étoit teinte de ſon ſang, il en arroſa ſes domeſtiques, en diſant que c'étoit la libation du ſacrifice qu'il offroit de ſa vie à Jupiter le Libérateur. Mais Néron averti du deſſein que la femme de Sénéque avoit pris de ſe faire mourir en même tems que lui, & craignant que cette mort ne le rendît encore plus odieux, il dépêcha avec

tant de promptitude un Exprès, qu'il arriva assez-tôt pour prévenir ses derniers soupirs. On lui ferma les veines dans le tems qu'elle avoit déjà perdu la connoissance; mais étant sauvée de ce péril, elle vécut peu, & la perte qu'elle avoit faite de la plupart de son sang, lui laissa toute sa vie une pâleur qui fut une marque glorieuse, & de son courage, & de l'amour qu'elle avoit eu pour son mari.

Cependant on mit Epicaris à la torture, & Tigelin qui savoit tout sacrifier à son Maître, excita lui-même les bourreaux à ne la point épargner. Mais de quelque cruauté dont elle fût tourmentée, jamais on ne put la forcer à nommer un seul des Complices; & quoique par ceux qu'on lui nommoit, elle vît bien qu'il falloit que Natalis & Scévin eussent cédé à la rigueur des supplices, & trahi le secret, elle resta ferme dans la résolution de ne rien découvrir. Déchirez ce corps malheureux, disoit-elle, je l'abandonne à la barbarie d'un Tyran; qu'il assouvisse son inhumanité, mais il n'ébranlera jamais, ni la vertu, ni la fidélité d'Epicaris.

Enfin sa fermeté lassa les ministres de la torture; on la détacha presque brisée, & réduite dans un état pitoyable. Néron irrité de sa constance invincible, voulut rassasier ses yeux cruels du spectacle de la voir: il l'insulta de paroles indignes de son rang, & commanda qu'on la portât dans l'appartement le plus éloigné de son Palais; qu'on prît soin de sa santé, & qu'on la rétablît pour la remettre une seconde fois à la même épreuve, aussitôt que son corps pourroit la supporter.

Il voulut même qu'elle le fût, dans la pensée que l'horreur de se voir encore exposée à des peines si terribles, l'obligeroit à déclarer tout ce qu'elle savoit; mais cette connoissance fit un effet tout contraire à ses désirs. On ne l'eut pas plutôt mise dans

dans une chaise pour la porter où Néron avoit ordonné, que pour lui dérober le plaisir de la faire expirer dans les suplices, ou de crainte que la foiblesse de son corps ne la forçât dans une seconde torture à trahir ce qu'elle vouloit taire jusqu'à la mort, elle prit sa ceinture, y fit un nœud coulant, l'attacha à la traverse de la chaise, y passa la tête, & se donnant tout le mouvement qui lui fut possible, elle vint si bien à bout de ses intentions, que ceux qui la portoient, étant arrivés où ils avoient ordre de la remettre, & ouvrant la porte de la chaise, trouvérent qu'elle s'étoit ôté le reste de vie que la torture lui avoit laissé.

Ce fut alors que l'Empereur lâcha la bride à ses cruautés, le sang coula de toutes parts. Peu à peu tous les Complices furent révélés; les uns périrent lâchement, les autres avec une constance digne de l'ancienne Rome. Subrius interrogé par Néron par quel motif il avoit conspiré contre lui, après tant de services signalés qu'il lui avoit rendus: Tu n'as pas eu, lui dit-il, un Sujet plus fidéle que moi, tant que tu as mérité qu'on t'aimât; mais je t'ai haï dès que tu es devenu Parricide, Cocher, Comédien & Incendiaire.

Ce reproche le piqua vivement, & l'empêcha de s'exposer à d'autres; ainsi ce fut le dernier des Conjurés auquel il parla. Milique eut une récompense proportionnée au service important qu'il avoit rendu, & le triomphe fut décerné à Tigellin, comme s'il avoit vaincu les Parthes, ou les plus redoutables ennemis de la République.

Telles furent les causes, la source, l'intrigue & la catastrophe de cette fameuse conspiration, qui couta la vie ou l'exil à plus de trois cens Complices, & qui avoit été conduite avec tant de bonheur jusqu'au jour fatal de son exécution, sans que parmi tant de Conjurés il se fût trouvé un seul traître qui la révélât.

Néron ſe vit par-là délivré de ceux qui le haïſoient le plus, & qui étoient le plus capables de le détruire: & enrichi des dépouilles de tant d'illuſtres Romains, il s'en abandonna encore plus à tous les vices dont il ſe deshonoroit. Son avarice & ſes cruautés redoublérent; il tua Poppée d'un coup de pied, & fit périr tant de Romains, qu'enfin ce qu'Epicaris lui avoit prédit, arriva, & qu'une révolte générale fit ce que cette conjuration particuliére n'avoit pu exécuter.

LA PRINCESSE DE MONTPENSIER.

LE LIBRAIRE AU LECTEUR.

LE respect que l'on doit à l'illustre Nom qui est à la tête de cette Piéce, & la consideration que l'on doit avoir pour les éminentes Personnes qui sont descendues de ceux qui l'ont porté, m'obligent de dire, pour ne pas manquer envers les uns ni les autres en donnant cette Histoire au Public, qu'elle n'a été tirée d'aucun Manuscrit qui nous soit demeuré du tems des personnes dont elle parle. L'Auteur ayant voulu par son divertissement écrire des avantures inventées à plaisir, a jugé plus à propos de prendre des noms connus dans nos

Hiſtoires, que de ſe ſervir de ceux que l'on trouve dans les Romans, croyant bien que la réputation de Madame de MONTPENSIER *ne ſeroit pas bleſſée par un récit effectivement fabuleux. S'il n'eſt pas de ce ſentiment, j'y ſupplée par cet Avertiſſement, qui ſera auſſi avantageux à l'Auteur, que reſpectueux pour moi envers les Morts qui y ſont intéreſſés, & envers les Vivans qui pourroient y prendre part.*

LA PRINCESSE DE MONTPENSIER.

PENDANT que la Guerre Civile déchiroit la France sous le régne de Charles IX. l'amour ne laissoit pas de trouver sa place parmi tant de desordres, & d'en causer beaucoup dans son Empire. La Fille unique du Marquis de Mézière, Héritiére très-considérable, & par ses grands Biens, & par l'illustre Maison d'Anjou dont elle étoit descendue, étoit promise au Duc du Maine, cadet du Duc de Guise, que l'on a depuis appellé le Balafré. L'extrême jeunesse de cette grande Héritiére retardoit son mariage; & cependant le Duc de Guise qui la voyoit souvent, & qui voyoit en elle les commencemens d'une grande beauté, en devint amoureux, & en fut aimé. Ils cachérent leur amour avec beaucoup de soin. Le Duc de Guise qui n'avoit pas encore autant d'ambition qu'il en a eu depuis, souhaitoit ardemment de l'épouser; mais la crainte du Cardinal de Lorraine, qui lui tenoit lieu de Pére, l'empêchoit de se déclarer.

Les

Les choſes étoient en cet état, lorsque la Maiſon de Bourbon, qui ne pouvoit voir qu'avec envie l'élevation de celle de Guiſe, s'appercevant de l'avantage qu'elle recevroit de ce mariage, ſe réſolut de le lui ôter, & d'en profiter elle-même, en faiſant épouſer cette Héritiére au jeune Prince de Montpenſier. On travailla à l'exécution de ce deſſein avec tant de ſuccès, que les parens de Mademoiſelle de Méziére, contre les promeſſes qu'ils avoient faites au Cardinal de Lorraine, ſe réſolurent de la donner en mariage à ce jeune Prince.

Toute la Maiſon de Guiſe fit extrêmement ſurpriſe de ce procédé; mais le Duc en fut accablé de douleur, & l'intérêt de ſon amour lui fit recevoir ce manque de parole comme un affront inſupportable. Son reſſentiment éclata bientôt, malgré les reprimandes du Cardinal de Lorraine & du Duc d'Aumale ſes Oncles, qui ne vouloient pas s'opiniâtrer à une choſe qu'ils voyoient ne pouvoir empêcher; & il s'emporta avec tant de violence, en préſence même du jeune Prince de Montpenſier, qu'il en nâquit entre eux une haine qui ne finit qu'avec leur vie.

Mademoiſelle de Méziére tourmentée par ſes parens d'épouſer ce Prince, voyant d'ailleurs qu'elle ne pouvoit épouſer le Duc de Guiſe, & connoiſſant par ſa vertu qu'il étoit dangereux d'avoir pour Beau-frére un homme qu'elle eût ſouhaité pour Mari, ſe réſolut enfin de ſuivre le ſentiment de ſes proches, & conjura Monſieur de Guiſe de ne plus apporter d'obſtacle à ſon mariage. Elle épouſa donc le Prince de Montpenſier, qui peu de tems après l'emmena à Champigni, ſéjour ordinaire des Princes de ſa Maiſon, pour l'ôter de Paris, où apparemment tout l'effort de la guerre alloit tomber. Cette grande Ville étoit menacée d'un ſiége par l'Armée des Huguenots, dont le Prince de Condé

étoit

étoit le Chef, & qui venoit de déclarer la guerre au Roi pour la seconde fois.

Le Prince de Montpensier dans sa plus tendre jeunesse avoit fait une amitié très-particuliére avec le Comte de Chabanes, qui étoit un homme d'un âge beaucoup plus avancé que lui, & d'un mérite extraordinaire. Ce Comte avoit été si sensible à l'estime & à la confiance de ce jeune Prince, que contre les engagemens qu'il avoit avec le Prince de Condé, qui lui faisoit espérer des emplois considérables dans le Parti des Huguenots, il se déclara pour les Catholiques, ne pouvant se résoudre à être opposé en quelque chose à un homme qui lui étoit si cher. Ce changement de parti n'ayant point d'autre fondement, on douta qu'il fût véritable, & la Reine-Mére Cathérine de Médicis en eut de si grands soupçons, que la guerre étant déclarée par les Huguenots, elle eut dessein de le faire arrêter; mais le Prince de Montpensier l'en empêcha, & emmena Chabanes à Champigni en s'y en allant avec sa Femme. Le Comte ayant l'esprit fort doux & fort agréable, gagna bientôt l'estime de la Princesse de Montpensier, & en peu de tems elle n'eut pas moins de confiance & d'amitié pour lui, qu'en avoit le Prince son Mari. Chabanes de son côté regardoit avec admiration tant de beauté, d'esprit & de vertu qui paroissoient en cette jeune Princesse; & se servant de l'amitié qu'elle lui témoignoit, pour lui inspirer des sentimens d'une vertu extraordinaire, & digne de la grandeur de sa naissance, il la rendit en peu de tems une des personnes du monde la plus accomplie.

Le Prince étant revenu à la Cour, où la continuation de la guerre l'appelloit, le Comte demeura seul avec la Princesse, & continua d'avoir pour elle un respect & une amitié proportionnée à sa qualité & à son mérite. La confiance s'augmenta de part & d'autre, & à tel point

point du côté de la Princeſſe de Montpenſier, qu'elle lui apprit l'inclination qu'elle avoit eue pour Monſieur de Guiſe; mais elle lui apprit auſſi en même tems, qu'elle étoit preſque éteinte, & qu'il ne lui en reſtoit que ce qui étoit néceſſaire pour défendre l'entrée de ſon cœur à une autre inclination; & que la vertu ſe joignant à ce reſte d'impreſſion, elle n'étoit capable que d'avoir du mépris pour ceux qui oſeroient avoir de l'amour pour elle.

Le Comte qui connoiſſoit la ſincérité de cette belle Princeſſe, & qui lui voyoit d'ailleurs des diſpoſitions ſi oppoſées à la foibleſſe de la galanterie, ne douta point de la vérité de ſes paroles; & néanmoins il ne put ſe défendre de tant de charmes qu'il voyoit tous les jours de ſi près. Il devint paſſionnément amoureux de cette Princeſſe; & quelque honte qu'il trouvât à ſe laiſſer ſurmonter, il fallut céder, & l'aimer de la plus violente & de la plus ſincére paſſion qui fut jamais. S'il ne fut pas maître de ſon cœur, il le fut de ſes actions. Le changement de ſon ame n'en apporta point dans ſa conduite, & perſonne ne ſoupçonna ſon amour. Il prit un ſoin exact pendant une année entiére de le cacher à la Princeſſe, & il crut qu'il auroit toujours le même déſir de le lui cacher. L'amour fit en lui ce qu'il fait en tous les autres: il lui donna l'envie de parler; & après tous les combats qui ont accoutumé de ſe faire en pareilles occaſions, il oſa lui dire qu'il l'aimoit, s'étant bien préparé à eſſuyer les orages dont la fierté de cette Princeſſe le menaçoit. Mais il trouva en elle une tranquillité & une froideur pires mille fois que toutes les rigueurs à quoi il s'étoit attendu. Elle ne prit pas la peine de ſe mettre en colére contre lui. Elle lui repréſenta en peu de mots la différence de leurs qualités & de leur âge, la connoiſſance particuliére qu'il avoit de ſa vertu, & de l'inclination

tion qu'elle avoit eue pour le Duc de Guise, & surtout ce qu'il devoit à l'amitié & à la confiance du Prince son Mari. Le Comte pensa mourir à ses pieds de honte & de douleur. Elle tâcha de le consoler, en l'assurant qu'elle ne se souviendroit jamais de ce qu'il venoit de lui dire; qu'elle ne se persuaderoit jamais une chose qui lui étoit si desavantageuse; & qu'elle ne le regarderoit jamais que comme son meilleur ami. Ces assurances consolérent le Comte, comme on peut se l'imaginer. Il sentit le mépris des paroles de la Princesse dans toute leur étendue, & le lendemain la revoyant avec un visage aussi ouvert que de coutume, son affliction en redoubla de la moitié. Le procédé de la Princesse ne la diminua pas. Elle vécut avec lui avec la même bonté qu'elle avoit accoutumé. Elle lui reparla, quand l'occasion en fit naître le discours, de l'inclination qu'elle avoit eue pour le Duc de Guise; & la Renommée commençant alors à publier les grandes qualités qui paroissoient en ce Prince, elle lui avoua qu'elle en sentoit de la joye, & qu'elle étoit bien-aise de voir qu'il méritoit les sentimens qu'elle avoit eus pour lui. Toutes ces marques de confiance qui avoient été si chéres au Comte, lui devinrent insupportables. Il n'osoit pourtant le témoigner à la Princesse, quoiqu'il osât bien la faire souvenir quelquefois de ce qu'il avoit eu la hardiesse de lui dire.

Après deux années d'absence, la Paix étant faite, le Prince de Montpensier revint trouver la Princesse sa Femme, tout couvert de la gloire qu'il avoit acquise au siége de Paris, & à la bataille de Saint Denis. Il fut surpris de voir la beauté de cette Princesse dans une si grande perfection; & par le sentiment d'une jalousie qui lui étoit naturelle, il en eut quelque chagrin, prévoyant bien qu'il ne seroit pas seul à la trouver belle. Il eut beaucoup de joye de revoir le Comte de Chabanes, pour qui son

ami-

amitié n'étoit point diminuée. Il lui demanda confidemment des nouvelles de l'esprit & de l'humeur de sa Femme, qui lui étoit quasi une personne inconnue, par le peu de tems qu'il avoit demeuré avec elle. Le Comte avec une sincérité aussi exacte que s'il n'eût point été amoureux, dit au Prince tout ce qu'il connoissoit en cette Princesse capable de la lui faire aimer: & il avertit aussi Madame de Montpensier de toutes les choses qu'elle devoit faire pour achever de gagner le cœur & l'estime de son Mari. Enfin la passion du Comte le portoit si naturellement à ne songer qu'à ce qui pouvoit augmenter le bonheur & la gloire de cette Princesse, qu'il oublioit sans peine l'intérêt qu'ont les Amans à empêcher que les personnes qu'ils aiment, ne soient dans une parfaite intelligence avec leurs Maris.

La paix ne fit que paroître. La guerre recommença aussitôt par le dessein qu'eut le Roi de faire arrêter à Noyers le Prince de Condé & l'Amiral de Châtillon; & ce dessein ayant été découvert, on commença de nouveau les préparatifs de la guerre, & le Prince de Montpensier fut contraint de quitter sa Femme pour se rendre où son devoir l'appelloit. Chabanes le suivit à la Cour, s'étant entiérement justifié auprès de la Reine. Ce ne fut pas sans une douleur extrême qu'il quitta la Princesse, qui de son côté demeura fort triste des périls où la guerre alloit exposer son Mari.

Les Chefs des Huguenots s'étoient retirés à la Rochelle. Le Poitou & la Xaintonge étant dans leur parti, la guerre s'y alluma fortement, & le Roi y rassembla toutes ses troupes. Le Duc d'Anjou son Frére, qui fut depuis Henri III. y acquit beaucoup de gloire par plusieurs belles actions, & entre autres par la bataille de Jarnac, où le Prince de Condé fut tué. Ce fut dans cette guerre que le Duc de Guise commença à avoir des emplois considérables, & à faire connoître qu'il passoit de beaucoup les grandes espé-

espérances qu'on avoit conçues de lui. Le Prince de Montpensier qui le haïssoit, & comme son ennemi particulier, & comme celui de sa Maison, ne voyoit qu'avec peine la gloire de ce Duc, aussi-bien que l'amitié que lui témoignoit le Duc d'Anjou.

Après que les deux Armées se furent fatiguées par beaucoup de petits combats, d'un commun consentement on licencia les troupes pour quelque tems. Le Duc d'Anjou demeura à Loches, pour donner ordre à toutes les places qui eussent pu être attaquées. Le Duc de Guise y demeura avec lui; & le Prince de Montpensier accompagné du Comte de Chabanes s'en retourna à Champigni, qui n'étoit pas fort éloigné de-là.

Le Duc d'Anjou alloit souvent visiter les places qu'il faisoit fortifier. Un jour qu'il revenoit à Loches par un chemin peu connu de ceux de sa suite, le Duc de Guise qui se vantoit de le savoir, se mit à la tête de la troupe pour servir de guide; mais après avoir marché quelque tems, il s'égara, & se trouva sur le bord d'une petite riviére qu'il ne reconnut pas lui-même. Le Duc d'Anjou lui fit la guerre de les avoir si mal conduits, & étant arrêtés en ce lieu, aussi disposés à la joye qu'ont accoutumé de l'être de jeunes Princes, ils apperçurent un petit bateau qui étoit arrêté au milieu de la riviére; & comme elle n'étoit pas large, ils distinguérent aisément dans ce bateau trois ou quatre femmes, & une entre autres qui leur sembla fort belle, qui étoit habillée magnifiquement, & qui regardoit avec attention deux hommes qui pêchoient auprès d'elle.

Cette avanture donna une nouvelle joye à ces jeunes Princes & à tous ceux de leur suite. Elle leur parut une avanture de Roman. Les uns disoient au Duc de Guise, qu'il les avoit égarés exprès pour leur faire voir cette belle personne; les autres, qu'il falloit, après ce qu'avoit fait le hazard;

zard, qu'il en devint amoureux; & le Duc d'Anjou soutenoit que c'étoit lui qui devoit être son Amant. Enfin voulant pousser l'avanture à bout, ils firent avancer dans la riviére de leurs gens à cheval, le plus avant qu'il se put, pour crier à cette Dame que c'étoit Monsieur d'Anjou, qui eût bien voulu passer de l'autre côté de l'eau, & qui prioit qu'on le vînt prendre.

Cette Dame qui étoit la Princesse de Montpensier, entendant dire que le Duc d'Anjou étoit-là, & ne doutant point à la quantité des gens qu'elle voyoit au bord de l'eau, que ce ne fût lui, fit avancer son bateau pour aller du côté où il étoit. Sa bonne mine le lui fit bientôt distinguer des autres. Mais elle distingua encore plutôt le Duc de Guise. Sa vue lui apporta un trouble qui la fit un peu rougir, & qui la fit paroître aux yeux de ces Princes dans une beauté qu'ils crurent surnaturelle. Le Duc de Guise la reconnut d'abord, malgré le changement avantageux qui s'étoit fait en elle depuis les trois années qu'il ne l'avoit vue. Il dit au Duc d'Anjou qui elle étoit, qui fut honteux d'abord de la liberté qu'il avoit prise; mais voyant Madame de Montpensier si belle, & cette avanture lui plaisant si fort, il se résolut de l'achever; & après mille excuses & mille complimens, il inventa une affaire considérable qu'il disoit avoir au-delà de la riviére, & accepta l'offre qu'elle lui fit de le passer dans son bateau. Il y entra seul avec le Duc de Guise, donnant ordre à tous ceux qui les suivoient, d'aller passer la riviére à un autre endroit, & de les venir joindre à Champigni, que Madame de Montpensier leur dit qu'il n'étoit qu'à deux lieues de-là.

Sitôt qu'ils furent dans le bateau, le Duc d'Anjou lui demanda à quoi ils devoient une si agréable rencontre, & ce qu'elle faisoit au milieu de la riviére. Elle lui répondit, qu'étant partie de Champigni avec le Prince son Mari, dans le dessein

dessein de le suivre à la chasse, & s'étant trouvée trop lasse, elle étoit venue sur le bord de la riviére, où la curiosité de voir prendre un saumon qui avoit donné dans un filet, l'avoit fait entrer dans ce bateau. Monsieur de Guise ne se mêloit point dans la conversation; mais sentant reveiller vivement dans son cœur tout ce que cette Princesse y avoit autrefois fait naître, il pensoit en lui-même qu'il sortiroit difficilement de cette avanture, sans rentrer dans ses liens. Ils arrivérent bientôt au bord, où ils trouvérent les chevaux & les Ecuyers de Madame de Montpensier qui l'attendoient. Le Duc d'Anjou & le Duc de Guise lui aidérent à monter à cheval, où elle se tenoit avec une grace admirable.

Pendant tout le chemin, elle les entretint agréablement de diverses choses. Ils ne furent pas moins surpris des charmes de son esprit, qu'ils l'avoient été de sa beauté; & ils ne purent s'empêcher de lui faire connoître qu'ils en étoient extraordinairement surpris. Elle répondit à leurs louanges avec toute la modestie imaginable, mais un peu plus froidement à celles du Duc de Guise, voulant garder une fierté qui l'empêchât de fonder aucune espérance sur l'inclination qu'elle avoit eue pour lui.

En arrivant dans la premiére cour de Champigni, ils trouvérent le Prince de Montpensier, qui ne faisoit que de revenir de la chasse. Son étonnement fut grand de voir marcher deux hommes à côté de sa Femme; mais il fut extrême, quand s'approchant de plus près, il reconnut que c'étoient le Duc d'Anjou & le Duc de Guise. La haine qu'il avoit pour le dernier, se joignant à sa jalousie naturelle, lui fit trouver quelque chose de si desagréable à voir ces Princes avec sa Femme, sans savoir comment ils s'y étoient trouvés, ni ce qu'ils venoient faire en sa maison, qu'il ne put cacher le chagrin qu'il en avoit.

avoit. Il en rejetta adroitement la cauſe ſur la crainte de ne pouvoir recevoir un ſi grand Prince ſelon ſa qualité, & comme il l'eût bien ſouhaité.

Le Comte de Chabanes avoit encore plus de chagrin de voir Monſieur de Guiſe auprès de Madame de Montpenſier, que Monſieur de Montpenſier n'en avoit lui-même. Ce que le hazard avoit fait pour raſſembler ces deux perſonnes, lui ſembloit de ſi mauvais augure, qu'il pronoſtiquoit aiſément que ce commencement de Roman ne ſeroit pas ſans ſuite.

Madame de Montpenſier fit le ſoir les honneurs de chez elle avec le même agrément qu'elle faiſoit toutes choſes. Enfin elle ne plut que trop à ſes hôtes. Le Duc d'Anjou qui étoit fort galant & fort bien fait, ne put voir une fortune ſi digne de lui ſans la ſouhaiter ardemment. Il fut touché du même mal que Monſieur de Guiſe, & feignant toujours des affaires extraordinaires, il demeura deux jours à Champigni, ſans être obligé d'y demeurer que par les charmes de Madame de Montpenſier, le Prince ſon Mari ne faiſant point de violence pour l'y retenir. Le Duc de Guiſe ne partit pas ſans faire entendre à Madame de Montpenſier qu'il étoit pour elle ce qu'il avoit été autrefois; & comme ſa paſſion n'avoit été ſue de perſonne, il lui dit pluſieurs fois devant tout le monde, ſans être entendu que d'elle, que ſon cœur n'étoit point changé. Et lui & le Duc d'Anjou partirent de Champigni avec beaucoup de regret.

Ils marchérent longtems tous deux dans un profond ſilence. Mais enfin le Duc d'Anjou imaginant tout d'un coup que ce qui faiſoit ſa rêverie, pouvoit bien cauſer celle du Duc de Guiſe, lui demanda bruſquement s'il penſoit aux beautés de la Princeſſe de Montpenſier. Cette demande ſi bruſque, jointe à ce qu'avoit déjà remarqué le Duc de Guiſe des ſentimens du Duc d'Anjou, lui fit voir qu'il ſeroit in-

infailliblement son Rival, & qu'il lui étoit très-important de ne pas découvrir son amour à ce Prince. Pour lui en ôter tout soupçon, il lui répondit en riant, qu'il paroissoit lui-même si occupé de la rêverie dont il l'accusoit, qu'il n'avoit pas jugé à propos de l'interrompre; que les beautés de la Princesse de Montpensier n'étoient pas nouvelles pour lui; qu'il s'étoit accoutumé à en supporter l'éclat du tems qu'elle étoit destinée à être sa Belle-sœur, mais qu'il voyoit bien que tout le monde n'en étoit pas si peu ébloui. Le Duc d'Anjou lui avoua qu'il n'avoit encore rien vu qui lui parût comparable à cette jeune Princesse, & qu'il sentoit bien que sa vue lui pourroit être dangereuse, s'il y étoit souvent exposé. Il voulut faire convenir le Duc de Guise qu'il sentoit la même chose; mais ce Duc qui commençoit à se faire une affaire sérieuse de son amour, n'en voulut rien avouer. Ces Princes s'en retournérent à Loches, faisant souvent leur agréable conversation de l'avanture qui leur avoit découvert la Princesse de Montpensier.

Ce ne fut pas un sujet de si grand divertissement dans Champigni. Le Prince de Montpensier étoit mal-content de tout ce qui étoit arrivé, sans qu'il en pût dire le sujet. Il trouvoit mauvais que sa femme se fût trouvée dans ce bateau. Il lui sembloit qu'elle avoit reçu trop agréablement ces Princes; & ce qui lui déplaisoit le plus, étoit d'avoir remarqué que le Duc de Guise l'avoit regardée attentivement. Il en conçut dès ce moment une jalousie furieuse, qui le fit ressouvenir de l'emportement qu'il avoit témoigné lors de son mariage; & il eut quelque pensée que dès ce tems-là même il en étoit amoureux. Le chagrin que tous ces soupçons lui causérent, donnérent de mauvaises heures à la Princesse de Montpensier.

Le Comte de Chabanes, selon sa coutume, prit soin d'empêcher qu'ils ne se brouillassent tout-à-fait, afin de persuader par-là à la Princesse combien la passion qu'il avoit pour elle, étoit sincère & desintéressée. Il ne put s'empêcher de lui demander l'effet qu'avoit produit en elle la vue du Duc de Guise. Elle lui apprit qu'elle en avoit été troublée, par la honte du souvenir de l'inclination qu'elle lui avoit autrefois témoignée; qu'elle l'avoit trouvé beaucoup mieux fait qu'il n'étoit en ce tems-là, & que même il lui avoit paru qu'il vouloit lui persuader qu'il l'aimoit encore; mais elle l'assura en même tems, que rien ne pouvoit ébranler la résolution qu'elle avoit prise de ne s'engager jamais. Le Comte de Chabanes eut bien de la joye d'apprendre cette résolution, mais rien ne le pouvoit rassurer sur le Duc de Guise. Il témoigna à la Princesse qu'il appréhendoit extrêmement que les premières impressions ne revinssent bientôt; & il lui fit comprendre la mortelle douleur qu'il auroit pour leur intérêt commun, s'il la voyoit un jour changer de sentimens. La Princesse de Montpensier continuant toujours son procédé avec lui, ne répondoit presque pas à ce qu'il lui disoit de sa passion, & ne considéroit toujours en lui que la qualité du meilleur ami du monde, sans lui vouloir faire l'honneur de prendre garde à celle d'Amant.

Les Armées étant remises sur pied, tous les Princes y retournérent; & le Prince de Montpensier trouva bon que sa Femme s'en vînt à Paris, pour n'être plus si proche des lieux où se faisoit la guerre. Les Huguenots assiégérent la Ville de Poitiers. Le Duc de Guise s'y jetta pour la défendre, & il y fit des actions qui suffiroient seules pour rendre glorieuse une autre vie que la sienne. Ensuite la Bataille de Moncontour se donna.

Le

Le Duc d'Anjou, après avoir pris Saint-Jean d'Angely, tomba malade, & quitta en même tems l'Armée, soit par la violence de son mal, soit par l'envie qu'il avoit de revenir goûter le repos & les douceurs de Paris, où la présence de la Princesse de Montpensier n'étoit pas la moindre raison qui l'y attirât. L'Armée demeura sous le commandement du Prince de Montpensier; & peu de tems après, la paix étant faite, toute la Cour se trouva à Paris.

La beauté de la Princesse effaça toutes celles qu'on avoit admirées jusqu'alors. Elle attira les yeux de tout le monde par les charmes de son esprit & de sa personne. Le Duc d'Anjou ne changea pas à Paris les sentimens qu'il avoit conçus pour elle à Champigni. Il prit un soin extrême de les lui faire connoître par toutes sortes de soins; prenant garde toutefois à ne lui en pas rendre des témoignages trop éclatans, de peur de donner de la jalousie au Prince son Mari.

Le Duc de Guise acheva d'en devenir violemment amoureux; & voulant par plusieurs raisons tenir sa passion cachée, il se résolut de la lui déclarer d'abord, afin de s'épargner tous ces commencemens qui font toujours naître le bruit & l'éclat. Etant un jour chez la Reine à une heure où il y avoit très-peu de monde, la Reine s'étant retirée pour parler d'affaires avec le Cardinal de Lorraine, la Princesse de Montpensier y arriva. Il se résolut de prendre ce moment pour lui parler; & s'approchant d'elle: Je vais vous surprendre, Madame, lui dit-il, & vous déplaire, en vous apprenant que j'ai toujours conservé cette passion qui vous a été connue autrefois, mais qui s'est si fort augmentée en vous revoyant, que ni votre sévérité, ni la haine de Monsieur le Prince de Montpensier, ni la concurrence du premier Prince

du Royaume, ne ſauroient lui ôter un moment de ſa violence. Il auroit été plus reſpectueux de vous la faire connoître par mes actions, que par mes paroles ; mais, Madame, mes actions l'auroient appriſe à d'autres auſſi-bien qu'à vous ; & je ſouhaite que vous ſachiez ſeule que je ſuis aſſez hardi pour vous adorer. La Princeſſe fut d'abord ſi ſurpriſe & ſi troublée de ce diſcours, qu'elle ne ſongea pas à l'interrompre ; mais enſuite étant revenue à elle, & commençant à lui répondre, le Prince de Montpenſier entra. Le trouble & l'agitation étoient peints ſur le viſage de la Princeſſe. La vue de ſon Mari acheva de l'embaraſſer ; deſorte qu'elle lui en laiſſa plus entendre, que le Duc de Guiſe ne venoit de lui en dire. La Reine ſortit de ſon Cabinet, & le Duc ſe retira pour guérir la jalouſie de ce Prince.

La Princeſſe de Montpenſier trouva le ſoir dans l'eſprit de ſon Mari tout le chagrin imaginable. Il s'emporta contre elle avec une violence épouvantable, & lui défendit de parler jamais au Duc de Guiſe. Elle ſe retira bien triſte dans ſon appartement, & bien occupée des avantures qui lui étoient arrivées ce jour-là. Le jour ſuivant elle revit le Duc de Guiſe chez la Reine ; mais il ne l'aborda pas, & ſe contenta de ſortir un peu après elle, pour lui faire voir qu'il n'y avoit que faire quand elle n'y étoit pas. Il ne ſe paſſoit point de jour qu'elle ne reçût mille marques cachées de la paſſion de ce Duc, ſans qu'il eſſayât de lui en parler, que lorſqu'il ne pouvoit être vu de perſonne. Comme elle étoit bien perſuadée de cette paſſion, elle commença, malgré toutes les réſolutions qu'elle avoit faites à Champigni, à ſentir dans le fond de ſon cœur quelque choſe de ce qui y avoit été autrefois.

Le Duc d'Anjou de ſon côté n'oublioit rien

pour

pour lui témoigner ſon amour en tous les lieux où il la pouvoit voir, & il la ſuivoit continuellement chez la Reine ſa Mére. La Princeſſe ſa Sœur, de qui il étoit aimé, en étoit traitée avec une rigueur capable de guérir toute autre paſſion que la ſienne. On découvrit en ce tems-là que cette Princeſſe, qui fut depuis la Reine de Navarre, eut quelque attachement pour le Duc de Guiſe; & ce qui le fit découvrir davantage, fut le refroidiſſement qui parut du Duc d'Anjou pour le Duc de Guiſe.

La Princeſſe de Montpenſier apprit cette nouvelle, qui ne lui fut pas indifférente, & qui lui fit ſentir qu'elle prenoit plus d'intérêt au Duc de Guiſe qu'elle ne penſoit. Monſieur de Montpenſier ſon Beau-pére épouſant alors Mademoiſelle de Guiſe, Sœur de ce Duc, elle étoit contrainte de le voir ſouvent dans les lieux où les cérémonies des nôces les appelloient l'un & l'autre. La Princeſſe de Montpenſier ne pouvant plus ſouffrir qu'un homme que toute la France croyoit amoureux de Madame, oſât lui dire qu'il l'étoit d'elle, & ſe ſentant offenſée, & quaſi affligée de s'être trompée elle-même, un jour que le Duc de Guiſe la rencontra chez ſa Sœur un peu éloignée des autres, & qu'il lui voulut parler de ſa paſſion, elle l'interrompit bruſquement, & lui dit d'un ton de voix qui marquoit ſa colére: Je ne comprends pas qu'il faille ſur le fondement d'une foibleſſe dont on a été capable à treize ans, avoir l'audace de faire l'amoureux d'une perſonne comme moi, & ſur-tout quand on l'eſt d'une autre à la vue de toute la Cour.

Le Duc de Guiſe qui avoit beaucoup d'eſprit, & qui étoit fort amoureux, n'eut beſoin de conſulter perſonne, pour entendre tout ce que ſignifioient les paroles de la Princeſſe. Il lui répon-

dit avec beaucoup de respect : J'avoue, Madame, que j'ai eu tort de ne pas mépriser l'honneur d'être Beau-frére de mon Roi, plutôt que de vous laisser soupçonner un moment que je pouvois désirer un autre cœur que le vôtre ; mais, si vous voulez me faire la grace de m'écouter, je suis assuré de me justifier auprès de vous. La Princesse de Montpensier ne répondit point, mais elle ne s'éloigna pas ; & le Duc de Guise voyant qu'elle lui donnoit l'audience qu'il souhaitoit, lui apprit que sans s'être attiré les bonnes graces de Madame par aucun soin, elle l'en avoit honoré ; que n'ayant nulle passion pour elle, il avoit très-mal répondu à l'honneur qu'elle lui faisoit, jusqu'à ce qu'elle lui eût donné quelque espérance de l'épouser ; qu'à la vérité la grandeur où ce mariage pouvoit l'élever, l'avoit obligé de lui rendre plus de devoirs, & que c'étoit ce qui avoit donné lieu au soupçon qu'en avoit eu le Roi & le Duc d'Anjou ; que l'opposition de l'un ni de l'autre ne le dissuadoit pas de son dessein ; mais que si ce dessein lui déplaisoit, il l'abandonnoit dès l'heure même, pour n'y penser de sa vie.

Le sacrifice que le Duc de Guise faisoit à la Princesse, lui fit oublier toute la rigueur & toute la colére avec laquelle elle avoit commencé de lui parler. Elle changea de discours, & se mit à l'entretenir de la foiblesse qu'avoit eue Madame de l'aimer la premiére, & de l'avantage considérable qu'il recevroit en l'épousant. Enfin, sans rien dire d'obligeant au Duc de Guise, elle lui fit revoir mille choses agréables qu'il avoit trouvées autrefois en Mademoiselle de Mézière. Quoiqu'ils ne se fussent point parlé depuis longtems, ils se trouvérent accoutumés l'un à l'autre, & leurs cœurs se remirent aisément dans un chemin qui ne leur étoit pas inconnu. Ils finirent cette agréable conversation,

tion, qui laiſſa une ſenſible joye dans l'eſprit du Duc de Guiſe.

La Princeſſe n'en eut pas une petite de connoître qu'il l'aimoit véritablement. Mais, quand elle fut dans ſon cabinet, quelles réflexions ne fit-elle point ſur la honte de s'être laiſſée fléchir ſi aiſément aux excuſes du Duc de Guiſe, ſur l'embarras où elle s'alloit plonger en s'engageant dans une choſe qu'elle avoit regardée avec tant d'horreur, & ſur les effroyables malheurs où la jalouſie de ſon Mari la pouvoit jetter! Ces penſées lui firent faire de nouvelles réſolutions, mais qui ſe diſſipérent dès le lendemain par la vue du Duc de Guiſe.

Il ne manquoit point de lui rendre un compte exact de ce qui ſe paſſoit entre Madame & lui. La nouvelle alliance de leurs Maiſons lui donnoit occaſion de lui parler ſouvent; mais il n'avoit pas peu de peine à la guérir de la jalouſie que lui donnoit la beauté de Madame, contre laquelle il n'y avoit point de ferment qui la pût raſſurer. Cette jalouſie ſervoit à la Princeſſe de Montpenſier à défendre le reſte de ſon cœur contre les ſoins du Duc de Guiſe, qui en avoit déjà gagné la plus grande partie.

Le mariage du Roi avec la Fille de l'Empereur Maximilien, remplit la Cour de fêtes & de réjouïſſances. Le Roi fit un ballet, où danſoient Madame & toutes les Princeſſes. La Princeſſe de Montpenſier pouvoit ſeule lui diſputer le prix de la beauté. Le Duc d'Anjou danſoit une entrée de Maures, & le Duc de Guiſe avec quatre autres étoit de ſon entrée. Leurs habits étoient tous pareils, comme le ſont d'ordinaire les habits de ceux qui danſent une même entrée. La premiére fois que le ballet ſe danſa, le Duc de Guiſe avant que de danſer, n'ayant pas encore ſon maſque, dit en paſſant quelques mots à la Princeſſe de Montpenſier.

Elle s'apperçut bien que le Prince son Mari y avoit pris garde, ce qui la rendit inquiéte. Quelque tems après voyant le Duc d'Anjou avec son masque & son habit de Maure, qui venoit pour lui parler, troublée de son inquiétude, elle crut que c'étoit encore le Duc de Guise; & s'approchant de lui: N'ayez des yeux ce soir que pour Madame, lui dit-elle, je n'en serai point jalouse, je vous l'ordonne. On m'observe, ne m'approchez plus. Elle se retira sitôt qu'elle eut achevé ces paroles.

Le Duc d'Anjou en demeura accablé comme d'un coup de tonnerre. Il vit dans ce moment qu'il avoit un Rival aimé. Il comprit par le nom de Madame que ce Rival étoit le Duc de Guise; & il ne put douter que la Princesse sa Sœur ne fût le sacrifice qui avoit rendu la Princesse de Montpensier favorable aux vœux de son Rival. La jalousie, le dépit & la rage se joignant à la haine qu'il avoit déjà pour lui, firent dans son ame tout ce qu'on peut imaginer de plus violent; & il eût donné sur l'heure quelque marque sanglante de son désespoir, si la dissimulation qui lui étoit naturelle, ne fût venue à son secours, & ne l'eût obligé par des raisons puissantes, en l'état qu'étoient les choses, à ne rien entreprendre contre le Duc de Guise. Il ne put toutefois se refuser le plaisir de lui apprendre qu'il savoit le secret de son amour, & l'abordant en sortant de la salle où l'on avoit dansé: C'est trop, lui dit il, d'oser lever les yeux jusqu'à ma Sœur, & de m'ôter ma Maîtresse. La considération du Roi m'empêche d'éclater; mais souvenez-vous que la perte de votre vie sera peut-être la moindre chose dont je punirai quelque jour votre témérité.

La fierté du Duc de Guise n'étoit pas accoutumée à de telles menaces. Il ne put néanmoins y répondre, parce que le Roi qui sortoit en ce moment, les

les appella tous deux; mais elles gravérent dans son cœur un désir de vengeance qu'il travailla toute sa vie à satisfaire.

Dès le même soir le Duc d'Anjou lui rendit toutes sortes de mauvais offices auprès du Roi. Il lui persuada que jamais Madame ne consentiroit d'être mariée avec le Roi de Navarre, avec qui on proposoit de la marier, tant que l'on souffriroit que le Duc de Guise l'approchât; & qu'il étoit honteux de souffrir qu'un de ses Sujets, pour satisfaire à sa vanité, apportât de l'obstacle à une chose qui devoit donner la paix à la France.

Le Roi avoit déjà assez d'aigreur contre le Duc de Guise. Ce discours l'augmenta si fort, que le voyant le lendemain, comme il se présentoit pour entrer au bal chez la Reine, paré d'un nombre infini de pierreries, mais plus paré encore de sa bonne mine, il se mit à l'entrée de la porte, & lui demanda brusquement où il alloit. Le Duc, sans s'étonner, lui dit qu'il venoit pour lui rendre ses très-humbles services. A quoi le Roi repliqua qu'il n'avoit pas besoin de ceux qu'il lui rendoit, & se tourna sans le regarder. Le Duc de Guise ne laissa pas d'entrer dans la salle, outré dans le cœur, & contre le Roi, & contre le Duc d'Anjou. Mais sa douleur augmenta sa fierté naturelle, & par une manière de dépit il s'approcha beaucoup plus de Madame qu'il n'avoit accoutumé; joint que ce que lui avoit dit le Duc d'Anjou de la Princesse de Montpensier, l'empêchoit de jetter les yeux sur elle.

Le Duc d'Anjou les observoit soigneusement l'un & l'autre. Les yeux de cette Princesse laissoient voir malgré elle quelque chagrin, lorsque le Duc de Guise parloit à Madame. Le Duc d'Anjou qui avoit compris par ce qu'elle lui avoit dit en le prenant pour Monsieur de Guise, qu'elle avoit de la jalousie, espéra de les brouiller, & se mettant au-

près d'elle: C'eſt pour votre intérêt, Madame, plutôt que pour le mien, lui dit-il, que je m'en vais vous apprendre que le Duc de Guiſe ne mérite pas que vous l'ayez choiſi à mon préjudice. Ne m'interrompez point, je vous prie, pour me dire le contraire d'une vérité que je ne ſais que trop. Il vous trompe, Madame, & vous ſacrifie à ma Sœur, comme il vous l'a ſacrifiée. C'eſt un homme qui n'eſt capable que d'ambition; mais, puiſqu'il a eu le bonheur de vous plaire, c'eſt aſſez. Je ne m'oppoſerai point à une fortune que je méritois ſans-doute mieux que lui. Je m'en rendrois indigne, ſi je m'opiniâtrois davantage à la conquête d'un cœur qu'un autre poſſéde. C'eſt trop de n'avoir pu attirer que votre indifférence. Je ne veux pas y faire ſuccéder la haine, en vous importunant plus longtems de la plus fidéle paſſion qui fut jamais. Le Duc d'Anjou qui étoit effectivement touché d'amour & de douleur, put à peine achever ces paroles; & quoiqu'il eût commencé ſon diſcours dans un eſprit de dépit & de vengeance, il s'attendrit, en conſidérant la beauté de la Princeſſe, & la perte qu'il faiſoit en perdant l'eſpérance d'en être aimé. Deſorte que ſans attendre ſa réponſe, il ſortit du bal, feignant de ſe trouver mal, & s'en alla chez lui rêver à ſon malheur.

La Princeſſe de Montpenſier demeura affligée & troublée, comme on peut ſe l'imaginer. Voir ſa réputation & le ſecret de ſa vie entre les mains d'un Prince qu'elle avoit maltraité, & apprendre par lui, ſans pouvoir en douter, qu'elle étoit trompée par ſon Amant, étoient des choſes peu capables de lui laiſſer la liberté d'eſprit que demandoit un lieu deſtiné à la joye. Il fallut pourtant demeurer en ce lieu, & aller ſouper enſuite chez la Ducheſſe de Montpenſier ſa Belle-mére, qui l'emmena avec elle.

Le

Le Duc de Guise qui mouroit d'impatience de lui conter ce que lui avoit dit le Duc d'Anjou le jour précédent, la suivit chez sa Sœur. Mais quel fut son étonnement, lorsque voulant entretenir cette belle Princesse, il trouva qu'elle ne lui parloit que pour lui faire des reproches épouvantables; & le dépit lui faisoit faire ces reproches si confusément, qu'il n'y pouvoit rien comprendre, sinon qu'elle l'accusoit d'infidélité & de trahison. Accablé de désespoir de trouver une si grande augmentation de douleur, où il avoit espéré de se consoler de tous ses ennuis, & aimant cette Princesse avec une passion qui ne pouvoit plus le laisser vivre dans l'incertitude d'en être aimé, il se détermina tout d'un coup. Vous serez satisfaite, Madame, lui dit-il. Je m'en vais faire pour vous ce que toute la puissance Royale n'auroit pu obtenir de moi. Il m'en coutera ma fortune, mais c'est peu de chose pour vous satisfaire. Sans demeurer davantage chez la Duchesse sa Sœur, il s'en alla trouver à l'heure même les Cardinaux ses Oncles; & sur le prétexte du mauvais traitement qu'il avoit reçu du Roi, il leur fit voir une si grande nécessité pour sa fortune à faire paroître qu'il n'avoit aucune pensée d'épouser Madame, qu'il les obligea à conclure son mariage avec la Princesse de Portien, duquel on avoit déjà parlé.

La nouvelle de ce mariage fut aussitôt sue par tout Paris. Tout le monde fut surpris, & la Princesse de Montpensier en fut touchée de joye & de douleur. Elle fut bien-aise de voir par-là le pouvoir qu'elle avoit sur le Duc de Guise; & elle fut fâchée en même tems de lui avoir fait abandonner une chose aussi avantageuse que le mariage de Madame.

Le Duc de Guise qui vouloit au-moins que l'amour le recompensât de ce qu'il perdoit du côté de

la fortune, preſſa la Princeſſe de lui donner une audience particuliére, pour s'éclaircir des reproches injuſtes qu'elle lui avoit faits. Il obtint qu'elle ſe trouveroit chez la Ducheſſe de Montpenſier ſa Sœur à une heure que cette Ducheſſe n'y ſeroit pas, & qu'il pourroit l'entretenir en particulier. Le Duc de Guiſe eut la joye de ſe pouvoir jetter à ſes pieds, de lui parler en liberté de ſa paſſion, & de lui dire ce qu'il avoit ſouffert de ſes ſoupçons.

La Princeſſe ne pouvoit s'ôter de l'eſprit ce que lui avoit dit le Duc d'Anjou, quoique le procédé du Duc de Guiſe la dût abſolument raſſurer. Elle lui apprit le juſte ſujet qu'elle avoit de croire qu'il l'avoit trahie, puiſque le Duc d'Anjou ſavoit ce qu'il ne pouvoit avoir appris que de lui. Le Duc de Guiſe ne ſavoit par-où ſe défendre, & étoit auſſi embaraſſé que la Princeſſe de Montpenſier à deviner ce qui avoit pu découvrir leur intelligence. Enfin dans la ſuite de leur converſation, comme elle lui remontroit qu'il avoit eu tort de précipiter ſon mariage avec la Princeſſe de Portien, & d'abandonner celui de Madame qui lui étoit ſi avantageux, elle lui dit qu'il pouvoit bien juger qu'elle n'en eût eu aucune jalouſie, puiſque le jour du ballet elle-même l'avoit conjuré de n'avoir des yeux que pour Madame. Le Duc de Guiſe lui dit qu'elle avoit eu intention de lui faire ce commandement, mais qu'aſſurément elle ne le lui avoit pas fait. La Princeſſe lui ſoutint le contraire. Enfin, à force de diſputer & d'approfondir, ils trouvérent qu'il falloit qu'elle ſe fût trompée dans la reſſemblance des habits, & qu'elle-même eût appris au Duc d'Anjou ce qu'elle accuſoit le Duc de Guiſe de lui avoir appris.

Le Duc de Guiſe qui étoit presque juſtifié dans ſon eſprit par ſon mariage, le fut entiérement par

par cette conversation. Cette belle Princesse ne put refuser son cœur à un homme qui l'avoit possédé autrefois, & qui venoit de tout abandonner pour elle. Elle consentoit donc à recevoir ses vœux, & lui permit de croire qu'elle n'étoit pas insensible à sa passion. L'arrivée de la Duchesse de Montpensier sa Belle-mére finit cette conversation, & empêcha le Duc de Guise de lui faire voir les transports de sa joye.

Quelque tems après la Cour s'en allant à Blois, où la Princesse de Montpensier la suivit, le mariage de Madame avec le Roi de Navarre y fut conclu. Le Duc de Guise ne connoissant plus de grandeur ni de bonne fortune que celle d'être aimé de la Princesse, vit avec joye la conclusion de ce mariage, qui l'auroit comblé de douleur dans un autre tems. Il ne pouvoit si bien cacher son amour, que le Prince de Montpensier n'en entrevît quelque chose, lequel n'étant plus maître de sa jalousie, ordonna à la Princesse sa Femme de s'en aller à Champigni.

Ce commandement lui fût bien rude, il fallut pourtant obéir. Elle trouva moyen de dire adieu en particulier au Duc de Guise, mais elle se trouva bien embarrassée à lui donner des moyens sûrs pour lui écrire. Enfin après avoir bien cherché, elle jetta les yeux sur le Comte de Chabanes, qu'elle comptoit toujours pour son Ami, sans considérer qu'il étoit son Amant. Le Duc de Guise qui savoit à quel point ce Comte étoit Ami du Prince de Montpensier, fut épouvanté qu'elle le choisît pour son Confident; mais elle lui répondit si bien de sa fidélité, qu'elle le rassura. Il se sépara d'elle avec toute la douleur que peut causer l'absence d'une personne que l'on aime passionnément.

Le Comte de Chabanes qui avoit toujours été

malade à Paris pendant le séjour de la Princesse de Montpensier à Blois, sachant qu'elle s'en alloit à Champigni, la fut trouver sur le chemin pour s'en aller avec elle. Elle lui fit mille caresses & mille amitiés, & lui témoigna une impatience extraordinaire de s'entretenir en particulier, dont il fut d'abord charmé. Mais quel fut son étonnement & sa douleur, quand il trouva que cette impatience n'alloit qu'à lui conter qu'elle étoit passionnément aimée du Duc de Guise, & qu'elle l'aimoit de même ? Son étonnement & sa douleur ne lui permirent pas de répondre. La Princesse qui étoit pleine de sa passion, & qui trouvoit un soulagement extrême à lui en parler, ne prit pas garde à son silence, & se mit à lui conter jusqu'aux plus petites circonstances de son avanture. Elle lui dit comme le Duc de Guise & elle étoient convenus de recevoir par son moyen les lettres qu'ils devoient s'écrire.

Ce fut le dernier coup pour le Comte de Chabanes, de voir que sa Maîtresse vouloit qu'il servît son Rival, & qu'elle lui en faisoit la proposition comme d'une chose qui lui devoit être agréable. Il étoit si absolument maître de lui-même, qu'il lui cacha tous ses sentimens. Il lui témoigna seulement la surprise où il étoit de voir en elle un si grand changement. Il espéra d'abord que ce changement qui lui ôtoit toutes ses espérances, lui ôteroit aussi toute sa passion; mais il trouva cette Princesse si charmante, sa beauté naturelle étant encore de beaucoup augmentée par une certaine grace que lui avoit donnée l'air de la Cour, qu'il sentit qu'il l'aimoit plus que jamais. Toutes les confidences qu'elle lui faisoit sur la tendresse & sur la délicatesse de ses sentimens pour le Duc de Guise, lui faisoient voir le prix du cœur de cette Princesse, & lui don-

noient

noient un désir de le posséder. Comme sa passion étoit la plus extraordinaire du monde, elle produisit l'effet du monde le plus extraordinaire; car elle le fit résoudre de porter à sa Maîtresse les lettres de son Rival.

L'absence du Duc de Guise donnoit un chagrin mortel à la Princesse de Montpensier; & n'espérant de soulagement que par ses lettres, elle tourmentoit incessamment le Comte de Chabanes pour savoir s'il n'en recevoit point, & se prenoit quasi à lui de n'en avoir pas assez-tôt. Enfin il en reçut par un Gentilhomme du Duc de Guise; & il les lui apporta à l'heure même, pour ne lui retarder pas sa joye d'un moment. Celle qu'elle eut de les recevoir, fut extrême. Elle ne prit pas le soin de la lui cacher, & lui fit avaler à longs traits tout le poison imaginable en lui faisant ces lettres, & la réponse tendre & galante qu'elle y faisoit. Il porta cette réponse au Gentilhomme avec la même fidélité avec laquelle il avoit rendu la lettre à la Princesse, mais avec plus de douleur. Il se consola pourtant un peu dans la pensée que cette Princesse feroit quelque réflexion sur ce qu'il faisoit pour elle, & qu'elle lui en témoigneroit de la reconnoissance.

La trouvant de jour en jour plus rude pour lui, par le chagrin qu'elle avoit d'ailleurs, il prit la liberté de la supplier de penser un peu à ce qu'elle lui faisoit souffrir. La Princesse qui n'avoit dans la tête que le Duc de Guise, & qui ne trouvoit que lui seul digne de l'adorer, trouva si mauvais qu'un autre que lui osât penser à elle, qu'elle maltraita bien plus le Comte de Chabanes en cette occasion, qu'elle n'avoit fait la premiére fois qu'il lui avoit parlé de son amour. Quoique sa passion, aussi-bien que sa patience, fût extrême & à toute épreuve, il quitta la Princesse, & s'en

alla chez un de ſes amis dans le voiſinage de Champigni, d'où il lui écrivit avec toute la rage que pouvoit cauſer un ſi étrange procédé, mais néanmoins avec tout le reſpect qui étoit dû à ſa qualité; & par ſa lettre il lui diſoit un éternel adieu.

La Princeſſe commença à ſe repentir d'avoir ſi peu ménagé un homme ſur qui elle avoit tant de pouvoir; & ne pouvant ſe réſoudre à le perdre, non ſeulement à cauſe de l'amitié qu'elle avoit pour lui, mais auſſi par l'intérêt de ſon amour, pour lequel il lui étoit tout-à-fait néceſſaire, elle lui manda qu'elle vouloit abſolument lui parler encore une fois, & après cela qu'elle le laiſſoit libre de faire ce qu'il lui plairoit. On eſt bien foible quand on eſt amoureux! Le Comte revint, & en moins d'une heure la beauté de la Princeſſe de Montpenſier, ſon eſprit & quelques paroles obligeantes le rendirent plus ſoumis qu'il n'avoit jamais été; & il lui donna même des lettres du Duc de Guiſe qu'il venoit de recevoir.

Pendant ce tems, l'envie qu'on eut à la Cour d'y faire venir les Chefs du Parti Huguenot, pour cet horrible deſſein qu'on exécuta le jour de la St. Barthélémi, fit que le Roi, pour les mieux tromper, éloigna de lui tous les Princes de la Maiſon de Bourbon, & tous ceux de la Maiſon de Guiſe. Le Prince de Montpenſier s'en retourna à Champagni, pour achever d'accabler la Princeſſe ſa Femme par ſa préſence. Le Duc de Guiſe s'en alla à la campagne chez le Cardinal de Lorraine ſon Oncle.

L'amour & l'oiſiveté mirent dans ſon eſprit un ſi violent déſir de voir la Princeſſe de Montpenſier, que ſans conſidérer ce qu'il hazardoit pour elle & pour lui, il feignit un voyage, & laiſſant tout ſon train dans une petite Ville, il prit avec lui ce ſeul Gentilhomme qui avoit déjà fait pluſieurs voyages à Champagni, & il s'y en alla en poſte.

poſte. Comme il n'avoit point d'autre adreſſe que celle du Comte de Chabanes, il lui fit écrire un billet par ce même Gentilhomme, par lequel ce Gentilhomme le prioit de le venir trouver dans un lieu qu'il lui marquoit.

Le Comte de Chabanes croyant que c'étoit ſeulement pour recevoir des lettres du Duc de Guiſe, l'alla trouver; mais il fut extrêmement ſurpris quand il vit le Duc de Guiſe, & il n'en fut pas moins affligé. Ce Duc, occupé de ſon deſſein, ne prit non plus garde à l'embarras du Comte, que la Princeſſe de Montpenſier avoit fait à ſon ſilence, lorſqu'elle lui avoit conté ſon amour. Il ſe mit à lui exagérer ſa paſſion, & à lui faire comprendre qu'il mourroit infailliblement, s'il ne lui faiſoit obtenir de la Princeſſe la permiſſion de la voir. Le Comte de Chabanes lui répondit froidement qu'il diroit à cette Princeſſe tout ce qu'il ſouhaitoit qu'il lui dît, & qu'il viendroit lui en rendre réponſe.

Il s'en retourna à Champigni, combattu de ſes propres ſentimens, mais avec une violence qui lui étoit quelquefois toute forte de connoiſſance. Souvent il prenoit la réſolution de renvoyer le Duc de Guiſe ſans le dire à la Princeſſe de Montpenſier; mais la fidélité exacte qu'il lui avoit promiſe, changeoit auſſi-tôt ſa réſolution. Il arriva auprès d'elle ſans ſavoir ce qu'il devoit faire; & apprenant que le Prince de Montpenſier étoit à la chaſſe, il alla droit à l'appartement de la Princeſſe, qui le voyant troublé, fit retirer auſſi-tôt ſes femmes pour ſavoir le ſujet de ce trouble. Il lui dit, en ſe modérant le plus qu'il lui fut poſſible, que le Duc de Guiſe étoit à une lieue de Champigni, & qu'il ſouhaitoit paſſionnément de la voir.

La Princeſſe fit un grand cri à cette nouvelle,

&

& son embarras ne fut guéres moindre que celui du Comte. Son amour lui présenta d'abord la joye qu'elle auroit de voir un homme qu'elle aimoit si tendrement; mais, quand elle pensa combien cette action étoit contraire à sa vertu, & qu'elle ne pouvoit voir son Amant qu'en le faisant entrer la nuit chez elle à l'insu de son Mari, elle se trouva dans une extrémité épouvantable.

Le Comte de Chabanes attendoit sa réponse comme une chose qui alloit décider de sa vie ou de sa mort. Jugeant de l'incertitude de la Princesse par son silence, il prit la parole, pour lui représenter tous les périls où elle s'exposeroit par cette entrevue; & voulant lui faire voir qu'il ne lui tenoit pas ce discours pour ses intérêts, il lui dit: Si après tout ce que je viens de vous représenter, Madame, votre passion est la plus forte, & que vous désiriez voir le Duc de Guise, que ma considération ne vous en empêche point, si celle de votre intérêt ne le fait pas. Je ne veux point priver d'une si grande satisfaction une personne que j'adore, ni être cause qu'elle cherche des personnes moins fidéles que moi pour se la procurer. Oui, Madame, si vous le voulez, j'irai quérir le Duc de Guise dès ce soir; car il est trop dangereux de le laisser plus long-tems où il est, & je l'amènerai dans votre appartement. Mais par-où, & comment? interrompit la Princesse. Hà! Madame, s'écria le Comte, c'en est fait, puisque vous ne délibérez plus que sur les moyens. Il viendra, Madame, ce bien-heureux Amant. Je l'amènerai par le parc. Donnez ordre seulement à celle de vos femmes à qui vous vous fiez le plus, qu'elle baisse, précisément à minuit, le petit pont-levis qui donne de votre antichambre dans le parterre, & ne vous inquiétez pas du reste. En achevant ces paroles, il se leva; & sans attendre d'autre con-

fen-

sentement de la Princesse de Montpensier, il remonta à cheval, & vint trouver le Duc de Guise qui l'attendoit avec une impatience extrême.

La Princesse de Montpensier demeura si troublée, qu'elle fut quelque tems sans revenir à elle. Son premier mouvement fut de faire rappeller le Comte de Chabanes, pour lui défendre d'amener le Duc de Guise; mais elle n'en eut pas la force. Elle pensa que sans le rappeller, elle n'avoit qu'à ne point faire abaisser le pont. Elle crut qu'elle continueroit dans cette résolution. Quand l'heure de l'assignation approcha, elle ne put résister davantage à l'envie de voir un Amant qu'elle croyoit si digne d'elle, & elle instruisit une de ses femmes de tout ce qu'il falloit faire pour introduire le Duc de Guise dans son appartement.

Cependant ce Duc & le Comte de Chabanes approchoient de Champigni, mais dans un état bien différent. Le Duc abandonnoit son ame à la joye & à tout ce que l'espérance inspire de plus agréable; & le Comte s'abandonnoit à un désespoir & à une rage qui le poussèrent mille fois à donner de son épée au travers du corps de son Rival. Enfin ils arrivérent au parc de Champigni, où ils laissèrent leurs chevaux à l'Ecuyer du Duc de Guise, & passant par des bréches qui étoient aux murailles, ils vinrent dans le parterre.

Le Comte de Chabanes, au milieu de son désespoir, avoit toujours quelque espérance que la raison reviendroit à la Princesse de Montpensier, & qu'elle prendroit enfin la résolution de ne point voir le Duc de Guise. Quand il vit ce petit pont abaissé, ce fut alors qu'il ne put douter du contraire, & ce fut aussi alors qu'il fut tout prêt à se porter aux derniéres extrémités. Mais venant à penser que s'il faisoit du bruit, il seroit ouï apparemment du Prince de Montpensier, dont l'appartement donnoit sur le même parterre, & que tout

ce

ce désordre tomberoit ensuite sur la personne qu'il aimoit le plus, sa rage se calma à l'heure même, & il acheva de conduire le Duc de Guise aux pieds de sa Princesse. Il ne put se résoudre à être témoin de leur conversation, quoique la Princesse lui témoignât le souhaiter, & qu'il l'eût bien souhaité lui-même. Il se retira dans un petit passage qui étoit du côté de l'appartement du Prince de Montpensier, ayant dans l'esprit les plus tristes pensées qui ayent jamais occupé l'esprit d'un Amant.

Cependant quelque peu de bruit qu'ils eussent fait en passant sur le pont, le Prince de Montpensier, qui par malheur étoit éveillé dans ce moment, l'entendit, & fit lever un de ses valets de chambre pour voir ce que c'étoit. Le valet de chambre mit la tête à la fenêtre, & au travers de l'obscurité de la nuit il apperçut que le pont étoit abaissé. Il en avertit son Maître, qui lui commanda en même tems d'aller dans le parc voir ce que ce pouvoit être. Un moment après il se leva lui-même, étant inquiet de ce qu'il lui sembloit avoir ouï marcher quelqu'un, & il s'en vint droit à l'appartement de la Princesse sa Femme qui répondoit sur le pont.

Dans le moment qu'il approchoit de ce petit passage où étoit le Comte de Chabanes, la Princesse de Montpensier qui avoit quelque honte de se trouver seule avec le Duc de Guise, pria plusieurs fois le Comte d'entrer dans sa chambre. Il s'en excusa toujours; & comme elle l'en pressoit davantage, possédé de rage & de fureur, il lui répondit si haut qu'il fut entendu du Prince de Montpensier, mais si confusément que ce Prince entendit seulement la voix d'un homme, sans distinguer celle du Comte.

Une pareille avanture eût donné de l'emportement à un esprit, & plus tranquille, & moins jaloux. Aussi mit-elle d'abord l'excès de la rage & de la fu-

reur dans celui du Prince. Il heurta auſſi-tôt à la porte avec impétuoſité, & criant pour ſe faire ouvrir, il donna la plus cruelle ſurpriſe du monde à la Princeſſe, au Duc de Guiſe & au Comte de Chabanes. Le dernier entendant la voix du Prince, comprit d'abord qu'il étoit impoſſible de l'empêcher de croire qu'il n'y eût quelqu'un dans la chambre de la Princeſſe ſa Femme; & la grandeur de ſa paſſion lui montrant en ce moment, que s'il y trouvoit le Duc de Guiſe, Madame de Montpenſier auroit la douleur de le voir tuer à ſes yeux, & que la vie même de cette Princeſſe ne ſeroit pas en ſûreté, il ſe réſolut par une généroſité ſans exemple, de s'expoſer pour ſauver une Maîtreſſe ingrate & un Rival aimé. Pendant que le Prince de Montpenſier donnoit mille coups à la porte, il vint au Duc de Guiſe, qui ne ſavoit quelle réſolution prendre, & il le mit entre les mains de cette femme de Madame de Montpenſier, qui l'avoit fait entrer par le pont, pour le faire ſortir par le même lieu, pendant qu'il s'expoſeroit à la fureur du Prince.

A peine le Duc étoit hors de l'antichambre, que le Prince ayant enfoncé la porte du paſſage, entra dans la chambre comme un homme poſſédé de fureur, & qui cherchoit ſur qui la faire éclater. Mais quand il ne vit que le Comte de Chabanes, & qu'il le vit immobile, appuyé ſur la table, avec un viſage où la triſteſſe étoit peinte, il demeura immobile lui-même; & la ſurpriſe de trouver ſeul & la nuit dans la chambre de ſa Femme l'homme du monde qu'il aimoit le plus, le mit hors d'état de pouvoir parler. La Princeſſe étoit à demi évanouïe ſur des carreaux; & jamais peut-être la fortune n'a mis trois perſonnes dans un état ſi pitoyable.

Enfin le Prince de Montpenſier qui ne croyoit pas voir ce qu'il voyoit, & qui vouloit démêler

ce

ce cahos où il venoit de tomber, adreſſant la parole au Comte d'un ton qui faiſoit voir qu'il avoit encore de l'amitié pour lui: Que vois-je? lui dit-il. Eſt-ce une illuſion ou une vérité? Eſt-il poſſible qu'un homme que j'ai aimé ſi chérement, choiſiſſe ma Femme entre toutes les autres femmes pour la ſéduire? Et vous, Madame, dit-il à la Princeſſe en ſe tournant de ſon côté, n'étoit-ce point aſſez de m'ôter votre cœur & mon honneur, ſans m'ôter le ſeul homme qui me pouvoit conſoler de ces malheurs? Répondez-moi l'un ou l'autre, leur dit-il, & éclairciſſez-moi d'une avanture que je ne puis croire telle qu'elle me paroît.

La Princeſſe n'étoit pas capable de répondre, & le Comte de Chabanes ouvrit pluſieurs fois la bouche ſans pouvoir parler. Je ſuis criminel à votre égard, lui dit-il enfin, & indigne de l'amitié que vous avez eue pour moi, mais ce n'eſt pas de la maniére que vous pouvez vous l'imaginer. Je ſuis plus malheureux que vous, & plus déſeſpéré. Je ne ſaurois vous en dire davantage. Ma mort vous vengera, & ſi vous voulez me la donner tout-à-l'heure, vous me donnerez la ſeule choſe qui peut m'être agréable.

Ces paroles prononcées avec une douleur mortelle, & avec un air qui marquoit ſon innocence, au-lieu d'éclaircir le Prince de Montpenſier, lui perſuadoient de plus en plus qu'il y avoit quelque myſtére dans cette avanture qu'il ne pouvoit deviner; & ſon déſeſpoir s'augmentant par cette incertitude: Otez-moi la vie vous-même, dit-il, ou donnez-moi l'éclairciſſement de vos paroles; je n'y comprens rien. Vous devez cet éclairciſſement à mon amitié. Vous le devez à ma modération; car tout autre que moi auroit déjà vengé ſur votre vie un affront ſi ſenſible. Les apparences ſont bien fauſſes, interrompit le Comte. Ah! c'eſt trop, repli-

pliqua le Prince; il faut que je me venge, & puis je m'éclaircirai à loisir.

En disant ces paroles, il s'approcha du Comte de Chabanes avec l'action d'un homme emporté de rage. La Princesse craignant quelque malheur (ce qui ne pouvoit pourtant pas arriver, son Mari n'ayant point d'épée,) se leva pour se mettre entre deux. La foiblesse où elle étoit, la fit succomber à cet effort; & comme elle approchoit de son Mari, elle tomba évanouïe à ses pieds.

Le Prince fut encore plus touché de cet évanouïssement, qu'il n'avoit été de la tranquilité où il avoit trouvé le Comte, lorsqu'il s'étoit approché de lui; & ne pouvant plus soutenir la vue de deux personnes qui lui donnoient des mouvemens si tristes, il tourna la tête de l'autre côté, & se laissa tomber sur le lit de sa Femme, accablé d'une douleur incroyable.

Le Comte de Chabanes pénétré de repentir d'avoir abusé d'une amitié dont il recevoit tant de marques, & ne trouvant pas qu'il pût jamais réparer ce qu'il venoit de faire, sortit brusquement de la chambre, & passant par l'appartement du Prince, dont il trouva les portes ouvertes, il descendit dans la cour. Il se fit donner des chevaux, & s'en alla dans la campagne, guidé par son seul désespoir.

Cependant le Prince de Montpensier qui voyoit que la Princesse ne revenoit point de son évanouïssement, la laissa entre les mains de ses femmes, & se retira dans sa chambre avec une douleur mortelle.

Le Duc de Guise qui étoit sorti heureusement du parc, sans savoir quasi ce qu'il faisoit, tant il étoit troublé, s'éloigna de Champigni de quelques lieues; mais il ne put s'éloigner davantage, sans savoir des nouvelles de la Princesse. Il s'arrêta

rêta dans une forêt, & envoya son Ecuyer pour apprendre du Comte de Chabanes ce qui étoit arrivé de cette terrible avanture. L'Ecuyer ne trouva point le Comte de Chabanes, mais il apprit d'autres personnes que la Princesse de Montpensier étoit extraordinairement malade. L'inquiétude du Duc de Guise fut augmentée par ce que lui dit son Ecuyer; & sans la pouvoir soulager, il fut contraint de s'en retourner trouver ses Oncles, pour ne pas donner de soupçon par un plus long voyage.

L'Ecuyer du Duc de Guise lui avoit rapporté la vérité, en lui disant que Madame de Montpensier étoit extrêmement malade; car il étoit vrai que sitôt que ses femmes l'eurent mise dans son lit, la fiévre lui prit si violemment, & avec des rêveries si horribles, que dès le second jour on craignit pour sa vie.

Le Prince feignit d'être malade, afin qu'on ne s'étonnât point de ce qu'il n'entroit pas dans la chambre de sa Femme. L'ordre qu'il reçut de s'en retourner à la Cour, où l'on rappelloit tous les Princes Catholiques pour exterminer les Huguenots, le tira de l'embarras où il étoit. Il s'en alla à Paris, ne sachant ce qu'il avoit à espérer ou à craindre du mal de la Princesse sa Femme. Il n'y fut pas sitôt arrivé, qu'on commença d'attaquer les Huguenots en la personne d'un de leurs Chefs, l'Amiral de Châtillon; & deux jours après on fit cet horrible massacre, si renommé par toute l'Europe.

Le pauvre Comte de Chabanes qui s'étoit venu cacher dans l'extrémité de l'un des fauxbourgs de Paris, pour s'abandonner entiérement à sa douleur, fut enveloppé dans la ruine des Huguenots. Les personnes chez qui il s'étoit retiré, l'ayant reconnu, & s'étant souvenues qu'on l'avoit soupçonné d'être de ce Parti, le massacrérent cette même nuit, qui

qui fut si funeste à tant de gens. Le matin le Prince de Montpensier allant donner quelques ordres hors la Ville passa dans la rue où étoit le corps de Chabanes. Il fut d'abord saisi d'étonnement à ce pitoyable spectacle; ensuite son amitié se réveillant, elle lui donna de la douleur; mais le souvenir de l'offense qu'il croyoit avoir reçue du Comte, lui donna enfin de la joye, & il fut bien aise de se voir vengé par les mains de la fortune.

Le Duc de Guise occupé du désir de venger la mort de son Pere, & peu après rempli de la joye de l'avoir vengée, laissa peu à peu éloigner de son ame le soin d'apprendre des nouvelles de la Princesse de Montpensier; & trouvant la Marquise de Noirmoutier, personne de beaucoup d'esprit & de beauté, & qui donnoit plus d'espérance que cette Princesse, il s'y attacha entiérement, & l'aima avec une passion démesurée, & qui lui dura jusques à la mort.

Cependant après que le mal de Madame de Montpensier fut venu au dernier point, il commença à diminuer. La raison lui revint, & se trouvant un peu soulagée par l'absence du Prince son Mari, elle donna quelque espérance de sa vie. Sa santé revenoit pourtant avec grande peine par le mauvais état de son esprit; & son esprit fut travaillé de nouveau, quand elle se souvint qu'elle n'avoit eu aucune nouvelle du Duc de Guise pendant toute sa maladie. Elle s'enquit de ses femmes, si elles n'avoient vu personne, si elles n'avoient point de lettres; & ne trouvant rien de ce qu'elle eût souhaité, elle se trouva la plus malheureuse du monde, d'avoir tout hazardé pour un homme qui l'abandonnoit.

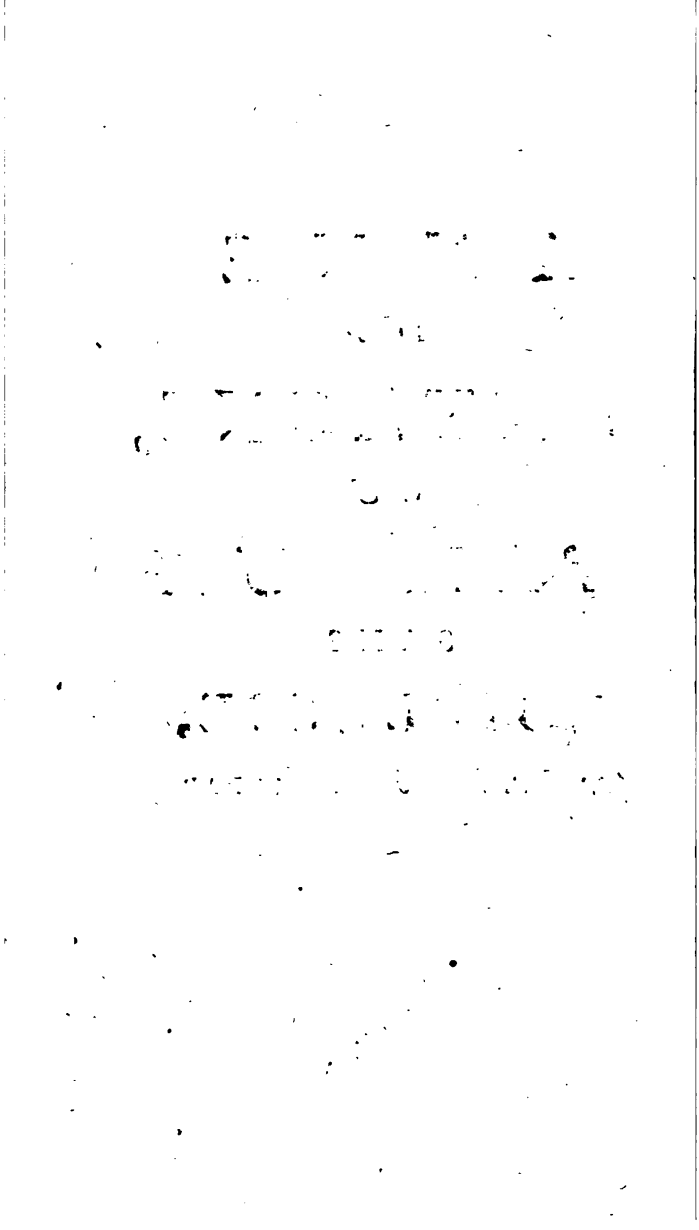
Ce lui fut encore un nouvel accablement d'apprendre la mort du Comte de Chabanes, qu'elle fut bientôt par les soins du Prince son Mari, L'ingratitude du Duc de Guise lui fit sentir plus

vivement la perte d'un homme dont elle connoiſſoit ſi bien la fidélité.

Tant de déplaiſirs ſi preſſans la remirent bientôt dans un état auſſi dangereux que celui dont elle étoit ſortie; & comme Madame de Noirmoutier étoit une perſonne qui prenoit autant de ſoin de faire éclater ſes galanteries, que les autres en prennent de les cacher, celles de Monſieur de Guiſe & d'elle étoient ſi publiques, que toute éloignée & toute malade qu'étoit la Princeſſe de Monpenſier, elle les apprit de tant de côtés qu'elle n'en put douter.

Ce fut le coup mortel pour ſa vie. Elle ne put réſiſter à la douleur d'avoir perdu l'eſtime de ſon Mari, le cœur de ſon Amant, & le plus parfait Ami qui fut jamais. Elle mourut en peu de jours, dans la fleur de ſon âge, une des plus belles Princeſſes du monde, & qui auroit été ſans-doute la plus heureuſe, ſi la vertu & la prudence euſſent conduit toutes ſes actions.

ANNE
DE
BRETAGNE,
OU
L'AMOUR
SANS
FOIBLESSE,
par Mr. l'Abbé DE VILLARS.



ANNE DE BRETAGNE, OU L'AMOUR SANS FOIBLESSE.

IL faut avouer aux ennemis des Dames, qu'elles ont fait de grands maux dans la Politique & dans la Morale, & qu'elles ont bien renverſé des Empires & corrompu des Héros. Mais il faut auſſi que ces Cenſeurs des plaiſirs les plus innocens avouent à leur tour, que ce que le monde a eu de plus Grands-Hommes, le ſont devenus par les Dames; que c'eſt l'amour qui les a formés; & que s'ils n'avoient été couronnés de myrthes, ils ne l'euſſent pas été de tant de lauriers. Veut-on ſavoir ſi un ſiécle ou un régne eſt illuſtre, il faut demander quelles Femmes il y a eu en ce tems-là? S'il s'y eſt trouvé des Héroïnes, il eſt ſûr qu'il y aura eu des Héros; & s'il n'y a

eu que de ces Beautés molles qui estiment leur mérite par leurs appas, & qui n'ont rien de divin que les yeux, on n'y verra que Princes fainéans, ou du moins d'une vertu très-médiocre. D'où vient cela? Est-ce que les Héros forment les Héroïnes, ou que les Héroïnes forment les Héros? Le premier n'est pas impossible; mais il est rare, & je n'en sais point d'exemple. Le dernier est ordinaire, tous les Etats & tous les tems en donnent des preuves; & pour peu qu'on ait des mémoires particuliers, on est convaincu de l'obligation que les Héros ont au Beau-Sexe. J'en trouve dans notre Histoire une preuve mémorable.

ANNE DE BRETAGNE, Fille de François dernier Duc de Bretagne, est l'Héroïne à qui la France a l'obligation de tout l'éclat que la valeur & les vertus de l'invincible Charles VIII. & de Louis le Pére du Peuple, donnent à son illustre Couronne. Tous les Grands-Hommes de son siécle soupiroient pour cette Princesse, & tous soupiroient inutilement. Celui qui sut toucher son cœur, fut celui qui eut le plus à souffrir. Il ne fut heureux que quand elle l'eut rendu assez Héros pour mériter de l'être; & il ne le mérita que par les plus cruelles peines & par les actions les plus éclatantes.

La Princesse des Bretons se promenoit un soir sur le bord de la riviére de Loire, assez proche du lieu où elle se jette dans l'Océan. Elle s'appuyoit sur la Princesse Isabelle sa Sœur, & lisoit une lettre que le Roi des Romains qui brûloit pour elle, lui avoit écrite. Trois Courriers de fort bonne mine interrompirent sa lecture. Ils avoient apperçu ces Dames; & jugeant à leur suite que c'étoient les Princesses, ils mirent pied à terre, & vinrent vers elles.

Madame, dit le plus apparent des trois, des Malheureux persécutés dans leur Terre natale, se-

ront-

ront-ils en ſûreté auprès de vous? Quand je commanderai ſeule en ces lieux, repartit la Princeſſe, je n'aurai pas de plus grand plaiſir que d'en faire un aſyle à la vertu opprimée, à l'exemple du Duc mon Pére, qui rendra ſans-doute à celle qui paroît ſur votre viſage, la protection qu'il vous refuſeroit peut-être, ſi vous veniez à nous après quelques crimes. Les Comtes de Dunois & d'Angoulême que vous voyez-là, reprit le Prince, ne ſont aſſurément pas indignes du refuge qu'ils cherchent ici. Ah! Seigneur, s'écria la Princeſſe, je vous demande pardon de n'avoir pas reconnu d'abord à toute la grandeur & à la majeſté de vos maniéres, que j'ai l'honneur de parler au plus accompli de tous les Princes. Je devois d'abord vous avoir rendu tout le reſpect qu'on doit par toute la Terre à la naiſſance & au mérite du fameux Duc d'Orléans. Elle fit encore ſes civilités aux deux Comtes; & ayant commandé ſur le champ qu'on envoyât un courrier au Duc ſon Pére, qui étoit à Saint-Malo, elle s'acquita des honneurs de ſa maiſon beaucoup mieux qu'on n'eût dû l'attendre de ſon âge. Un déſir inconnu de plaire la rendoit ſavante; & ſa Gouvernante la Comteſſe de Laval admira qu'une ſi jeune perſonne qui n'avoit encore parlé qu'à des Sujets, ſe démêlât ſi bien de l'accueil & des honneurs qu'il falloit faire à un ſi grand Prince.

Elle devint tous les jours plus ſpirituelle, & plus Princeſſe, s'il faut ainſi dire. Un maître ſecret qu'elle ne connoiſſoit pas, en captivant ſon cœur, lui rendoit l'eſprit libre, & en engageant inſenſiblement ſon ame, dégageoit ſon air & ſon extérieur; & cet eſprit libre & cet air dégagé engageoient & captivoient toujours de plus en plus le malheureux Prince, qui ſembloit n'être venu-là que pour trouver une priſon plus longue & plus rigoureuſe que n'eût peut-être été celle qu'il fuyoit.

La Belle eut tout le tems d'enchaîner son Captif, & lui tout le tems de s'accoutumer à ses chaînes, avant que le Duc de Bretagne pût être venu. Il arriva presque à même jour que toute la maison du Duc d'Orléans, que le jeune Roi Charles n'avoit pas voulu faire arrêter, lorsqu'il apprit la fuite du Prince.

Le Duc de Bretagne étoit alors le plus grand Seigneur de la Chrétienté après les Rois. Sa Cour étoit toujours grande; & la beauté de ses deux Filles y attiroit tous les jours, ou d'illustres Amans, ou d'illustres Ambassadeurs. Il s'étoit fait une politique de ne refuser sa Fille à personne, & presque de la promettre à tout le monde. Par ce moyen il avoit empêché notre Roi Louis XI. d'envahir la Bretagne; il avoit en tous les Amans de sa Fille autant de Partisans, & tous ses prétendus gendres étoient des défenseurs zélés.

Dès les premiers desseins de Louis XI. sur la Bretagne, il l'avoit promise en secret au Duc d'Orléans, afin d'avoir une forte intelligence dans la maison même de son Ennemi. Le Roi qui en avoit eu le vent, avoit contraint le Duc d'Orléans d'épouser Jeanne de France sa Fille, & armoit contre la Bretagne, quand la mort empêcha ses desseins. Le Duc & la Duchesse de Beaujeu, qu'il déclara Lieutenans-Généraux du Royaume durant la minorité de Charles VIII. suivoient ses mémoires, & avoient même politique.

Le Duc de Bretagne avoit aussi même adresse. Il offroit sa Fille à tout le monde. Il engagea par-là le Roi des Romains à entrer dans la Picardie avec une grande Armée qui occupoit l'Armée de France, & l'empêchoit de venir contre lui. Il fut donc ravi de voir que le Duc d'Orléans vint chercher du refuge en Bretagne. Il le regarda comme un ôtage qui lui assuroit son Duché, & crut que tant qu'il auroit en sa puissance le premier

Prin-

Prince du Sang, il ne devoit rien craindre des François. Il le reçut donc avec des honneurs tels qu'il eût pu les rendre au Roi même. Il lui témoigna beaucoup de déplaisir de ce que la Princesse sa Fille n'avoit pas l'honneur d'être à lui : & il lui dit qu'il vouloit que la Bretagne eût celui de lui obéir, tant qu'il auroit la bonté d'y demeurer, puisqu'il n'avoit pu réussir à la lui assujettir pour toujours. En effet il le fit servir comme s'il en eût été le Souverain, & il lui fit sa cour lui-même comme à son Maître.

Le Prince eût été sensible à tout cela, si l'amour ne lui eût ôté tout sentiment pour toute autre douceur que celle qu'il imaginoit qu'il auroit eue à y commander avec la Princesse. Une mélancolie mortelle régnoit sur son visage, & rien ne pouvoit le divertir. Le Duc de Bretagne vit d'abord que ce Prince étoit amoureux. Il en fut bien-aise. Il forma de grands projets sur cet amour, & il pria sa Fille de prendre soin que cette flamme ne s'éteignît pas. Hélas ! il n'étoit pas nécessaire de donner cette commission à la Princesse, tous ses regards & toutes ses manières disoient malgré elle à ce nouvel Amant, qu'il étoit aimé. Le Prince entendoit le langage de ces yeux passionnés. Il en devenoit toujours plus amoureux ; mais il ne laissoit pas de s'en trouver plus misérable, & d'être plus triste de jour en jour.

L'amoureuse Princesse de son côté voyoit qu'elle étoit ardemment aimée, & par un sentiment singulier elle en étoit au désespoir. Elle aimoit le Prince, & ne vouloit pas que le Prince l'aimât ; & quand elle rencontroit ses yeux, & qu'elle les reconnoissoit pleins d'amour, elle baissoit les siens, & lui faisoit remarquer une colére secrette dont il n'imaginoit pas la cause, mais qui le faisoit trembler, & l'empêchoit toujours de faire sa déclaration. Il résolut cent fois de parler, & de prendre

dre ſon tems quand il ſurprendroit les yeux de la Princeſſe attachés tendrement ſur lui, comme elle ne pouvoit ſe défendre de les y attacher ſouvent; mais, comme il ne pouvoit remarquer cette tendreſſe ſans que les ſiens en fuſſent pleins auſſi, il paroiſſoit en ceux de la Princeſſe une colére qui lui impoſa cent fois ſilence.

Il jouoit un jour aux échecs contre elle ſur une terraſſe qui regardoit vers la mer. Le Duc de Bretagne qui voyoit leur jeu, dit galamment qu'il falloit les laiſſer combattre ſeul à ſeul, & emmena ſa Cour avec lui. Ils continuérent leur partie. Le Prince rêvoit quelquefois profondément ſuivant le privilége de ce jeu; & revenant de ſa rêverie, il trouvoit toujours les yeux de la Princeſſe attachés ſur lui. Elle les baiſſoit auſſitôt, rêvoit à ſon tour, & revenant à ſoi elle ne manquoit pas de trouver les yeux du Prince mourans ſur elle. A la fin ne pouvant plus maîtriſer, ou ſa colére, ou ſon amour: Hé bien! mon Prince, dit-elle, vos yeux m'outrageront-ils toujours? & ſuis-je née pour être ainſi perſécutée par un homme marié? Ah! Madame, s'écria le Prince en abattant & mêlant les échecs, c'eſt donc-là le ſujet de votre injuſte colére? Injuſte! dit-elle, & où en eſt donc l'injuſtice? Madame, repliqua-t-il, je vois bien que la politique barbare de Louis XI. me rend miſérable, & qu'elle vous abuſe, comme elle a abuſé tout l'Univers. Je ne ſais, dit-elle, lequel de nous deux cette politique rend miſérable; mais je ſais bien qu'elle ne m'abuſe point. Ce Roi vous fit épouſer ſa Fille, pour m'empêcher d'être à vous, & devant & après cela, pour diminuer l'éclat de votre mérite, & afin de faire éclater davantage la ſageſſe du Dauphin ſon Fils, & de lui acquérir par-là toute l'admiration & tout le cœur des François, il vous attira des Coquettes & des Courtiſans libertins qui accoutumoient votre grand

cœur

cœur à former pour toutes les belles Dames des désirs indignes de vous. Est-ce donc m'abuser quand je pense, & que je m'irrite que ces regards & ses soupirs soient pareils à ceux par lesquels vous êtes tout accoutumé à commencer vos galanteries? Et n'est-il pas bien cruel pour la Princesse de Bretagne, de ne pouvoir être que l'objet misérable de ces outrageans désirs, qui ne peuvent être formés qu'à sa honte?

Je ne vous avois point vue, ma belle Princesse, interrompit le Duc; ainsi mon jeune cœur n'a pu résister aux piéges que le Roi Louis XI. m'a fait tendre. Sa politique eût été vaine, & tous les charmes de ses Dames n'eussent fait aucune impression sur moi, dès le premier instant que je vous ai vue. Nulle Beauté ne touchera desormais mon cœur, ni mes yeux; & la divine Princesse de Bretagne peut se persuader qu'elle est & qu'elle sera toujours uniquement adorée par ... Par le Mari de la Sœur du Roi de France, interrompit la Princesse? Taisez-vous, Prince; & si vous me faites l'injure de m'aimer, ne me faites jamais celle de me le dire. Je ne vous fais point d'injure, Madame, reprit le Duc; & si vous aviez la bonté de m'apprendre le secret de votre cœur; si vous vouliez bien me donner la liberté d'entendre ce que vos beaux yeux veulent me dire; si vous vouliez me laisser flater que j'ai l'honneur de ne vous déplaire pas, je pourrois vous apprendre le secret de ma vie, & vous dire ce qui vous abuse, & qui abuse toute l'Europe.

Je ne comprens pas, dit la Princesse, qu'il puisse y avoir un secret dans votre vie qui change la fortune de la mienne. Je veux bien pourtant, pour vous obliger, à m'en faire confidence; vous ouvrir tout mon cœur, & vous apprendre ce qui s'y passe, puisque vous désirez le savoir. Sachez donc, Prince trop aimable, que ce cœur est à vous;

mais après cet aveu ſi prompt, ſachez que vous en avez uſurpé l'empire; que je dois vous traiter en Uſurpateur; & que dès ce moment je n'oublierai rien pour le révolter contre ſon injuſte Maître, pour vous l'ôter & pour le donner à un autre. Le Duc mon Pére m'aidera ſans-doute. Il m'a promiſe au Roi des Romains; je rendrai heureux ce Rival ou quelque autre, & je ferai mes efforts pour oublier un homme à qui je ne puis être.

Ah, Madame! s'écria le Prince, que votre ſecret eſt terrible! J'aurois lieu de me déſeſpérer, ſi celui que j'ai à vous apprendre, ne me faiſoit abandonner au plaiſir dont m'a comblé le commencement de votre diſcours. Ne vous allarmez point pour mon mariage, ma belle Princeſſe; il n'eſt qu'apparent. L'autorité de Louis XI. força la Princeſſe ſa ſeconde Fille de m'épouſer; mais nous trompâmes le Roi & toute l'Europe, & nous demeurâmes libres comme auparavant. Vous n'êtes point le Mari de la Ducheſſe d'Orléans? interrompit la Princeſſe. Non, Madame, dit le Duc; & puiſque vous avez bien voulu me faire confidence des premiers ſoupirs de votre cœur, je vais vous apprendre mes premiéres amours, & vous découvrir un myſtére que je jure par tout le Ciel de ne jamais découvrir qu'à vous.

Le Roi Louis XI. pour conſerver la Couronne de France dans ſa Famille, & pour faire régner ſes Filles, en cas que Charles ſon Dauphin mourût ſans enfans, réſolut de ne les donner qu'aux premiers Princes de ſon Sang. Il dit ſon deſſein à la Princeſſe Anne, qu'il aimoit extrêmement: mais il ne lui dit pas à qui il la deſtinoit, du Duc de Beaujeu, ou de moi. Cette Princeſſe ayant remarqué que le Roi ne m'aimoit pas, parce que ſon eſprit ſoupçonneux s'imaginoit toujours que j'aſpirois à la Couronne, elle appréhenda que le Roi ne la donnât au Duc de Beaujeu. Ainſi ſon ambition la

fit

fit résoudre à feindre d'avoir de l'amour pour moi, ou d'en avoir en effet, afin que le Roi son Pére fût contraint de me la donner. De peur que la Princesse sa Sœur ne prétendît au même rang, elle fit tomber adroitement une lettre entre ses mains, par-où l'on pouvoit juger que j'en avois reçu les derniéres graces. La jeune Princesse irritée que sa Sœur l'eût ainsi reculée d'un degré de la Couronne, porta la lettre au Roi leur Pére, qui par un mouvement de son humeur mal-faisante, & par la malignité de sa politique, ou par l'aversion qu'il avoit pour moi, dissimula la chose; & ayant fait venir le Duc de Beaujeu & la Princesse Anne, il les maria dès le lendemain, sans que la Princesse eût l'assurance de l'en dédire ni de parler pour moi.

L'Amiral Lescun me proposa alors une Anne qui me consola de la perte de l'autre; il me donna votre portrait de la part du Duc de Bretagne. Votre beauté & votre Duché, si je l'ose dire, ma belle Princesse, me firent écouter la proposition d'être à vous. Je trouvois plus doux d'être Souverain avec vous à Nantes, que Sujet & sans vous à Paris. Mais le Roi qui avoit dessein sur la Bretagne, étant averti par un Sécretaire de Lescun de ce que je trâmois, me contraignit d'épouser sa seconde Fille avec autant de promptitude que le Duc de Beaujeu avoit épousé la premiére.

Cette Princesse qui a de la vertu plus que de la beauté, & qui croyoit ne pouvoir pas douter des faveurs que sa Sœur m'avoit faites, fut la premiére à me proposer, pour me mettre à couvert de la colére du Roi, & pour sauver l'honneur de sa Sœur, de ne nous marier qu'en apparence, & de tromper tout le monde, jusqu'à ce que le tems lui donnât le prétexte ou la facilité d'entrer dans un Cloître. Je ne puis pas vous exprimer la joye que me donna sa réso-

lution. Je connus alors que je vous aimois plus que je ne penſois, & je ne ſuis pas capable de tant de tranſport pour le ſeul eſpoir de votre Duché.

Dès ce tems-là, j'ai déſiré paſſionnément de vous voir. Je ne devois pas m'y attendre durant la vie du Roi. Le Duc de Beaujeu par jalouſie, & la Ducheſſe par politique, m'ont dreſſé mille piéges, & ont voulu me faire arrêter. Plutôt que de faire du déſordre dans le Royaume, j'ai mieux aimé de me retirer, & je n'ai pu me réſoudre à aller ailleurs que chez vous. Trop heureux, ma belle Princeſſe, que vous ayez rendu mon voyage ſi glorieux, puiſqu'enfin vous ne me haïſſez pas, & que je ne ſuis pas marié comme vous le penſiez.

Ah! Prince, votre ſecret, reprit la Princeſſe après avoir rêvé quelques momens, votre ſecret eſt capable de me faire voir ſans colére l'amour que vous avez pour moi; mais je n'y vois rien qui puiſſe flater votre eſpérance, & la connoiſſance que j'en ai, ne doit pas m'empêcher de faire tous mes efforts pour vous ôter mon cœur; elle fera ſeulement que je vous l'ôterai avec plus de peine. Car enfin, il faut vous l'ôter! Vous ne me faites point d'injure de m'aimer; mais toute la Terre vous croit marié. Il faudroit détromper toute la Terre aux dépens de la gloire de la Ducheſſe de Beaujeu; & ſi vous étiez capable d'apprendre au monde ce que j'ai bien de la peine à vous pardonner de m'avoir dit, je ſerois capable de vous haïr, parce que je hais les Princes ſans vertu. Nulle raiſon, ni d'amour, ni d'intérêt, ni de reſſentiment, ne doit jamais vous arracher un tel ſecret. Ainſi je dois vous bannir de mon cœur, vous interdire toute eſpérance, vous prier de ne m'aimer plus, & vous conjurer; & ſi cela ne ſuffit pas, vous défendre du-moins de me le dire jamais.

Madame, s'écria le Prince en lui embraſſant les genoux, n'aviez-vous commencé ſi obligeamment à m'ou-

m'ouvrir votre cœur, que pour finir si cruellement? Vous allez, Seigneur, interrompit la Princesse, vous allez, je le vois bien, me dire cent choses touchantes. Qu'il vous suffise que mon cœur me dit tout ce que vous pourrez me dire; mais il me dit aussi que je suis Princesse; que si vous m'obéissez, je ne serai pas à vous; & que si vous ne m'obéissez pas, vous serez indigne d'être à moi. Levez-vous, poursuivit-elle en se levant; vous êtes à plaindre, mais vous n'êtes pas seul. Souvenez-vous de ce qu'un Prince doit à sa gloire; & si mon triste cœur ne peut tout-à-fait se révolter contre vous, faites qu'il n'ait pas à se reprocher d'obéir à un vainqueur indigne de l'être.

A peine le Prince étoit-il levé, ou pour mieux dire il se relevoit, que le Duc de Bretagne entra. Il étoit ému; mais son agitation n'empêcha pas qu'il ne vît l'action du jeune Prince, & qu'il ne remarquât beaucoup de douleur sur son visage. Seigneur, dit-il, un grand Prince comme vous n'étoit pas à genoux devant ma Fille pour lui dire qu'il la hait; & tant de tristesse ne peut paroître sur votre visage, sans que ma Fille ait mal reçu l'honneur que vous lui faisiez. Je vous l'ai autrefois offerte, Seigneur, je vous la donne aujourd'hui; elle a besoin d'un Prince aussi vaillant que vous pour défendre ses droits, & ses ennemis doivent prendre assez d'intérêt en votre Grandeur, pour ne pas faire contre vous la guerre qu'ils viennent de me déclarer. Un Héraut vient de m'annoncer que son Maître Charles VIII. me somme de le reconnoître comme mon Souverain, & me défend de marier mes Filles sans son aveu. Je perdrai la vie plutôt que de m'avouer Sujet. Ma Fille n'a point d'autre Souverain que moi. Pour preuve de mes droits, & de ma dernière résolution, elle est à vous, Seigneur, dès ce moment. Je lui commande de vous aimer & de vous traiter en Epoux. Rome est dans mes intérêts, j'en

j'en aurai bientôt la diſſolution du mariage que le Roi Louis XI. vous força de faire.

Seigneur, répondit le Duc d'Orléans, je recevrois ſans-doute avec un tranſport infini le grand préſent que vous me faites, ſi mon cœur pouvoit conſentir à recevoir la Princeſſe d'un autre que d'elle-même. Faites qu'elle me diſe ce que vous m'avez dit, ſi vous voulez que je ſois heureux. Cependant quels que ſoient ſes ſentimens, je vous offre mon épée pour la défenſe de vos droits; auſſi-bien n'eſt-ce pas vous préciſément à qui le Duc & la Ducheſſe de Beaujeu en veulent. C'eſt le premier Prince du Sang qu'ils veulent avoir en leur puiſſance; des embuches ils en viennent à la force ouverte; la douceur du ſouverain pouvoir qu'ils exercent paiſiblement, les a chatouillés. Si j'étois péri, le jeune Roi ſeroit un petit obſtacle à leur ambition; & la Couronne qu'ils ont en main, ſeroit bientôt ſur leur tête. J'aurai l'avantage de combattre pour Charles VIII. en combattant pour vous, pour ma Princeſſe, & pour moi; & je ſerai vaillant par de grandes raiſons.

Tandis qu'il parloit, l'Amiral de Guyenne Leſcun, qui de cadet de Gaſcogne étoit devenu par ſa valeur le plus grand Seigneur du Royaume, & le Duc d'Albret grand Seigneur auſſi, & Beau-pére du Roi de Navarre, arrivérent pour offrir leur ſervice au Duc d'Orléans contre le Duc de Beaujeu. L'un & l'autre étoit un grand ſecours. Leſcun par la Charge d'Amiral & de Gouverneur de Guyenne, pouvoit mettre ſur la mer, dont il étoit le maître, tant les troupes de ſon Gouvernement, que celles que le Duc d'Albret pouvoit lever dans ſes Terres & dans la Navarre, & en peu de jours les mener à Nantes; ce qui rendoit cette Ville imprenable.

Après les premiéres civilités, & que le Duc d'Albret eut exagéré les violences du Duc de Beaujeu, & le mauvais uſage qu'il faiſoit du ſouverain pou-

pouvoir que le Roi de France lui avoit laiſſé durant la minorité de Charles, Leſcun, Grand-Homme de guerre, entra d'abord en matiére, & propoſa de lever des troupes, & fortifier la Bretagne de tous côtés. Le Duc d'Orléans parla pour l'appuyer, en des termes très-forts, & il propoſa des choſes qui, ſi on les eût exécutées, euſſent mis le Royaume en grand deſordre. Le diſcours du Duc de Bretagne, & l'arrivée de ces deux Seigneurs, lui enfloit le cœur. Il ne doutoit pas que la Princeſſe n'obéît à ſon Pére, & la moindre choſe qu'il ſe propoſoit, étoit de la maintenir Souveraine de Bretagne.

Il fut deux jours dans ces tranſports de joye, & rien ne l'inquiétoit que la privation de la converſation de la Princeſſe, qui fut incommodée durant ces deux jours, & que perſonne ne vit. Au troiſiéme quand il envoya ſavoir l'état de ſa ſanté, on lui dit qu'elle étoit bien. Il y alla, & la trouva qui l'attendoit. Une triſte langueur la rendoit plus aimable & plus fiére que d'ordinaire. Elle n'avoit plus dans les yeux ces feux enjoués qui ne les faiſoient briller que pour faire entrevoir & pour faire eſpérer mille plaiſirs à s'en laiſſer brûler. Un ſérieux ſévére, quoique tendre, rendoit ſes regards incertains & redoutables.

Le Prince trembla, ſes eſpérances s'évanouïrent. Madame, s'écria-t-il, vous voulez me perdre, je vous entens; ô Ciel! que vous ai-je fait pour être ſi miſérable! Il tomba à genoux aux pieds de la Princeſſe. Seigneur, lui dit-elle, je vous ſais bon gré de ce que vous ne vous prévalez pas de l'autorité que le Duc mon Pére vous a donnée ſur mon cœur. La conſidération que vous avez pour moi, ſera que je vous dirai avec toute la douceur qui me ſera poſſible, ce qu'il ſeroit peut-être à propos, & que j'avois enfin réſolu de vous dire autrement. J'ai penſé mourir de douleur ces deux jours

jours passés. Hé! pourquoi, Madame? dit le Prince. Le Duc de Bretagne va obtenir de Rome la rupture de mon mariage. Il ne sera point fait mention de la Duchesse de Beaujeu. La Duchesse d'Orléans y consentira. Quel nouvel obstacle mettez-vous à mon bonheur? Hélas, dit-elle, plût au Ciel que vous n'y en missiez pas vous-même, & que je pusse vous aimer autant que je le désire! Hé! pourquoi, reprit le Prince, ne pouvez-vous pas m'aimer autant que je vous aime? Parce que je ne vous estime pas, repliqua-t-elle, autant que je le souhaite. N'êtes-vous pas Sujet du Roi Charles VIII.? Ah! je vous comprens, Madame, s'écria le Duc, & vous me voulez dire ce que mon cœur me dit dès longtems! Vous voudriez que j'allasse me remettre entre les mains de mes Ennemis, & que je mouruſſe plutôt que de porter les armes contre mon Roi. Votre vertu ne peut s'accommoder d'un Amant sans vertu. Il falloit renoncer à la liberté, renoncer à la vie, & renoncer à l'espoir de posséder la divine Anne de Bretagne, plutôt que de desobéir à mon Souverain, & de venir ici.

Ce n'est pas-là proprement votre crime, reprit la Princesse. J'excuse que vous ayez fui la persécution de vos Ennemis, & mon cœur ne peut pas trouver mauvais que vous nous ayez fait l'honneur de chercher votre asyle auprès de nous; mais que vous aviez reçu favorablement Lescun & le Duc d'Albret; que vous ayez fait cent projets contre votre Roi, que vous deveniez Chef des Rebelles. Seigneur, la Princesse de Bretagne ne veut être, ni le motif, ni le prétexte, ni l'excuse d'une révolte. Je serai ravie de voir mourir tous mes Bretons, & de mourir s'il le faut moi-même, pour la défense de votre personne; mais pour quelque prétexte que ce soit, je ne veux point que vous tiriez l'épée contre votre Roi. Ce seroit une tache à votre gloire, qui me

me feroit vous mépriſer premiérement, puis vous moins aimer, & enfin vous haïr. Renvoyez Leſcun & le Duc d'Albret. Demeurez ici ſans combattre, juſques à ce que Rome ait conſenti que vous ſoyez Souverain de Bretagne; alors vous ferez mon Maître & le vôtre, & vous porterez loin vos conquêtes, ſi vous m'en croyez. Alors je vous armerai moi-même, & vous verrai combattre avec plaiſir.

Ce diſcours jetta le Prince dans une ſurpriſe ſi grande, qu'il ne put répondre. Il vouloit ſe plaindre de l'Héroïne, & il ne pouvoit que l'admirer. Vous héſitez, Prince, pourſuivit-elle, & vous ne voulez pas renoncer à la fauſſe gloire que vous prétendez acquérir à la tête d'une Armée qui pourra ébranler le Trône du Roi qui vouloit vous faire priſonnier? La Navarre, la Guyenne, la Bourgogne, l'Angleterre, le Comte de Flandres, le Roi des Romains, & la Bretagne, qui feront dans vos intérêts, donnent à votre vengeance de douces illuſions. Allez, Seigneur; admire qui voudra cette fauſſe vertu, pour moi j'en abhorre l'idée, & de tels Héros n'auront jamais mon eſtime, duſſent-ils ajoûter à ma Bretagne la Couronne de l'Univers. Une telle Héroïne aura toujours mes adorations, interrompit le Prince, duſſe-je vivre ſans nom & ſans dignité. Et bien, Madame, je prémets à vos beaux yeux & à votre incomparable vertu, que je me retrancherai à la défenſe de vos Etats, & que je ne porterai pas la guerre en France. Ce n'eſt pas aſſez, dit la Princeſſe, il faut ne point combattre contre votre Roi. Comment! Madame, pourſuivit le Duc, on vous attaquera, on vous aſſiégera, on vous dépouillera de vos Etats, & le Duc d'Orléans ne vous défendra pas? Le Duc d'Orléans, dit-elle, ſera indigne de la Princeſſe de Bretagne, s'il eſt indigne d'être le Duc d'Orléans; & cela ſera, quand le Duc d'Orléans fera la guerre

re au Roi de France. Que voudriez-vous donc que je fiſſe, ma Princeſſe? interrompit le Prince; & que conſeillez-vous à cet Amant déplorable, que vous voulez rendre ingrat & lâche à force de le vouloir faire vertueux? Je veux, dit-elle, que vous demeuriez à Nantes avec nous; que vous renvoyiez Leſcun & le Duc d'Albret; que nos troupes défendent la Frontiére; & que tandis que nos Villes arrêteront l'Armée de France, on travaille à faire conſentir Rome au deſſein que mon Pére a de me donner à vous. Après cela vous ferez la guerre où vous voudrez.

Je voudrois bien, Madame, reprit le Prince, que ce fût l'amour, autant que la vertu, qui vous eût fait être ſi Héroïne; que la fin de votre diſcours ſeroit douce pour moi! Vous ne voulez pas que je ſorte de Nantes; vous ne voulez pas que je combatte; vous ne voulez pas me perdre de vue que je ne vous aye épouſée: ah! Madame, dites-moi par amour ce que vous m'avez dit par vertu, & je ferai ce que vous voudrez. Je n'ai plus rien à vous dire, interrompit la Princeſſe, ſi ce n'eſt qu'il faut renvoyer Leſcun & le Duc d'Albret. Mais, Madame, dit le Prince, ils ſe ſont offerts au Duc de Bretagne, auſſi-bien qu'à moi; c'eſt à lui à voir s'il pourra ſe paſſer d'un tel ſecours. C'eſt à vous à les éloigner d'ici, dit la Princeſſe; je vous prie que je ne les y voye pas. Mais, Madame, pourſuivit-il. Mais, mon Prince, interrompit-elle, Leſcun eſt venu ce matin un moment avant vous, me dire que le Duc d'Albret eſt amoureux de moi, qu'il l'a prié de négocier ſon mariage auprès du Duc de Bretagne, & que ce n'eſt que dans cette vue qu'il eſt dans nos intérêts. O Ciel! s'écria le Prince. Ah! Madame, que le Duc d'Albret eſt inſolent! Que vous êtes adorable! & que je ſuis malheureux! Profitez de mon avis, pourſuivit-elle, je fais ce que je puis pour vous ren-

rendre auſſi vertueux que vous devez l'être pour être heureux. Il baiſa ſa belle main; la Princeſſe rougit, & de la hardieſſe du Prince, & de l'arrivée du Duc de Bretagne, qui adreſſant la parole au Prince en entrant:

Je viens, Seigneur, dit-il, vous apprendre la nouvelle que je viens de recevoir, & demander votre avis ſur ce que nous avons à faire. Le Roi de France, après m'avoir déclaré la guerre, a appris que Leſcun & le Duc d'Albret ſont ici; & au lieu de venir contre nous, il va en diligence avec ſon Armée en Guyenne, pour tâcher de retenir cette Province à ſon obéiſſance. Le Duc d'Albret eſt allarmé pour ſes Terres, il eſt d'avis d'y aller pour les défendre; & Leſcun voudroit bien auſſi aller nous conſerver ſon Gouvernement. Je ſuis d'avis, répondit le Duc d'Orléans, que le Duc d'Albret ſe retire chez le Roi de Navarre ſon Fils; que Leſcun aille où il voudra, & que tous les deux me délivrent du blâme que toute la Terre me donneroit de m'être déclaré Chef d'une grande révolte. Votre Pays eſt aſſez fort pour réſiſter au Roi de France, juſques à ce que vous ayez ménagé le conſentement du Pape, pour l'honneur que vous me voulez faire. Alors, Seigneur, j'opinerai en Souverain, & maintenant mon honneur veut que je parle en Sujet. Pour le Duc d'Albret, reprit froidement le Duc de Bretagne, je conſens qu'il parte, & il eſt même à propos; mais pour Leſcun, il arriveroit trop tard dans ſon Gouvernement, & nous hazarderions de le perdre. Il eſt grand Capitaine, je veux le retenir, & le mettre à la tête des troupes que vous ne voudrez pas commander. Je ne commanderai point de troupes contre le Roi, dit le Prince, que je ne puiſſe les commander innocemment. Vous parlez en Amant, Seigneur, repliqua le Duc de Bretagne, & vous ne faites pas réflexion que la politique des Italiens eſt lente;

lente; & qu'avant que Rome ait fait sa réponse, mon Etat pourroit bien être envahi. Je serois au désespoir, dit le Duc d'Orléans, & le Ciel m'est témoin que j'aimerois mieux mourir que de voir la Princesse assiégée, & sa Couronne chancelier; mais enfin elle fait que je ne puis combattre contre mon Roi. Seigneur, dit le Duc, le destin de ma Fille est qu'elle épouse celui de tous ses Amans qui sera le plus en état de la défendre. Un Amant si fidéle au Roi de France, sera difficilement approuvé des Bretons. Rome ne se hâtera pas de l'obliger .... Eh! Madame, s'écria le Prince amoureux, le Duc de Bretagne ébranle ma vertu; je vous quitte, prenez ma défense, ou je vois bien qu'en me rendant vertueux, vous m'avez rendu le plus malheureux de tous les hommes. En disant cela il sortit de la chambre d'un air si triste, que la Princesse touchée eut peine à cacher ses larmes à son Pére.

Il s'apperçut du trouble de sa Fille. Vous m'avez bien promptement obéi, Princesse, lui dit-il, & vous avez bientôt aimé le Duc d'Orléans? Ne savez-vous pas que l'amour est une foiblesse indigne des Princesses de votre rang; pourquoi aimer plutôt le Duc d'Orléans que le Roi des Romains, que le Roi d'Angleterre, que le Duc d'Albret, & que tout autre qui prétend, ou à votre Etat, ou à votre beauté? La raison d'Etat vous doit tenir lieu en chacun de vos Amans, de toutes les bonnes qualités du Duc d'Orléans. Ce n'a jamais été mon intention de vous donner à lui, je hais trop sa Maison; car enfin ils sont nos Souverains; mais j'eusse bien voulu me servir de l'amour qu'il a pour vous, pour troubler la France durant la jeunesse du Roi, & pour me faire relâcher par un Traité la Souveraineté de Bretagne. Vos visions sur la vertu héroïque ont changé, je le vois bien, la bonne disposition où il étoit.

Il

il ne faut plus le regarder que comme un ôtage; il n'aura plus de part au Conseil que par forme; il ne commandera point de troupes puisqu'il n'en veut point commander; & afin que la complaisance que vous continueriez d'avoir pour lui, ne nuise à nos affaires, préparez-vous à être fiancée dès demain au Duc d'Albret, & à signer le contrat de bonne grace. C'est le parti le plus sortable de tous. Je ne veux point du Roi des Romains, ni du Roi d'Angleterre: le premier s'est laissé sottement faire prisonnier par ceux de Bruges, tant il est peu Capitaine; & le second est Roi, & je ne veux point de Beau-fils plus grand Seigneur que moi. Et le Duc d'Orléans? interrompit la Princesse. Je hais la Maison de France, dit le Duc, il n'en faut point parler. Adieu, vous serez demain au Duc d'Albret. Il sortit. La Princesse se fit deshabiller; la fiévre lui prit, & elle fut malade à l'extrémité.

Cet accident différa le contrat. Le Duc d'Albret se contenta des articles qui furent dressés par Lescun, & signés à l'insu du Duc d'Orléans par le Duc de Bretagne, & il partit en diligence pour aller lever des troupes en Béarn & dans la Navarre. Le Comte de Dunois s'embarqua pour aller chercher le secours d'Angleterre; le Prince d'Orange & le Duc de Bretagne allérent sur la frontiére de France mettre ordre aux garnisons; & le Duc d'Orléans & le Comte d'Angoulême demeurérent à Nantes avec les Princesses, & Lescun & le Maréchal de Bretagne.

Ces deux derniers étoient de concert avec la Comtesse de Laval contre le Duc d'Orléans, pour le Duc d'Albret. Ils savoient bien que la Princesse obéiroit à son Pére sans hésiter, quelque violente que fût son inclination pour le Duc d'Orléans; mais ils craignoient que l'amour grand maître des inventions, ne leur inspirât quelque raison

ſon politique qui fit changer la réſolution du Duc de Bretagne. Ils concertérent donc de brouiller enſemble ces deux Amans. Madame de Laval qui ſavoit la délicateſſe de la Princeſſe ſur le ſujet des galanteries criminelles des Princes, fit ſemer adroitement dans la Cour de Bretagne une hiſtoire médiſante de toutes les amourettes de la Cour de France. Dans cette hiſtoire, le chapitre du Duc d'Orléans étoit fort long & fort diverſifié. La Princeſſe la lut, elle en fut chagrine ; mais la préſence du Duc, ſa beauté, ſon reſpect, la vertu qu'elle lui avoit inſpirée, & la violence qu'il ſe faiſoit tous les jours, effaçoient toute la mauvaiſe impreſſion du paſſé, & remettoit le calme dans ſon cœur.

Cette hiſtoire médiſante accuſoit Louis d'avoir aimé deux Sœurs en même tems, & même d'en avoir fait gloire, & de l'avoir voulu faire connoître à tout le monde dans un tournois célébre qui s'étoit fait à Paris, dans lequel on diſoit que le Duc d'Orléans étoit monté ſur une haquenée, que par une vanité bizarre on l'accuſoit d'avoir fait mener à ſes deux Maîtreſſes par les rênes juſqu'au lieu du tournois. On lui faiſoit faire dans ce chapitre une converſation avec le Comte de Dunois ſon favori, dans laquelle il ſoutenoit qu'on peut aimer deux perſonnes à la fois.

Celui qui avoit écrit cette hiſtoire, avoit ſi bien pris le caractére de ce Prince, & imitoit ſi bien ſes maniéres & ſes façons de parler, que la jeune Princeſſe Iſabelle qui lut cette hiſtoire auſſi-bien que ſa Sœur, ſe perſuada qu'elle étoit vraie. L'abſence du Prince d'Orange qu'elle aimoit, lui donna le tems de raiſonner ſouvent en elle-même, s'il étoit poſſible qu'on aimât en deux lieux. La beauté du Duc d'Orléans lui fit déſirer que cela fût poſſible, & augmenta en elle la curioſité de ſavoir ſi Louis étoit capable d'aimer deux Sœurs.

Elle

Elle crut enſuite ſentir autant de complaiſance pour lui que pour le Prince d'Orange, & ne douta point qu'il ne fût poſſible qu'il eût pour elle les ſentimens qu'il avoit pour ſa Sœur. Enhardie par ſon expérience, elle fit tout ce qu'elle put pour donner de l'amour à Louis; & pour commencer à lui faire aimer ſa converſation, elle feignit de s'intéreſſer extrêmement en ſon amour pour la Princeſſe ſa Sœur; elle approuva les plaintes qu'il lui fit de ſa rigueur; elle blâma le peu de réſiſtance que ſa Sœur avoit faite à ſon Pére ſur ſon mariage avec le Duc d'Albret; en un mot, elle devint la Confidente de celui qu'elle travailloit à faire devenir ſon Amant.

La Comteſſe de Laval ſa Gouvernante, qui étoit une des plus éclairées de ſon tems, s'apperçut aiſément de cette nouvelle paſſion; & par l'intérêt qu'elle prenoit aux affaires du Duc d'Albret, elle réſolut de ſe ſervir de cette avanture pour brouiller les deux Amans. Madame, dit-elle à la Princeſſe Anne, quoique j'aye toujours admiré la haute vertu qui fait que vous n'héſitez point à ſuivre les déſirs du Duc de Bretagne, je n'ai pu m'empêcher de plaindre la violence qu'il m'a ſemblé que vous vous faiſiez, & la peine que vous aurez ſans-doute à rendre malheureux le Duc d'Orléans, dès que ſon Rival ſera de retour. Comme c'eſt le plus grand effort de la vertu de notre ſexe, & la plus terrible épreuve où l'on nous puiſſe mettre, je vous aime trop, Madame, pour ne vous y pas préparer, & pour ne vous pas aider à remporter une victoire ſi difficile.

Hélas! répondit la Princeſſe, elle eſt bien difficile en effet cette ſanglante victoire! Madame, reprit la Comteſſe, le Duc d'Orléans travaille à la rendre facile. Ah! Madame, interrompit la Princeſſe, il en augmente tous les jours la difficulté, & je crois qu'à la fin il la rendra impoſſible!

Encore si je lui voyois quelqu'un de ces défauts qu'on l'accuse d'avoir eu en France. Mais est-il rien de si accompli que lui? Avec quelle générosité ce grand cœur renonce-t-il à la vengeance? Avec quel respect & quelle sagesse me sert-il? Quelle est sa fidélité? Sa jeunesse accoutumée aux plaisirs lui a-t-elle fait regarder une de nos Dames? Faut-il, Prince trop aimable, que j'aye eu la triste gloire de vous rendre si vertueux, pour faire tout le malheur de votre vie? Du-moins, si vous étiez capable d'aimer ailleurs, vous ne seriez pas si malheureux.

Il ne le sera donc pas, Madame, reprit la Comtesse de Laval; consolez-vous, je vous apprens qu'il aime ailleurs. Quoi! le Duc d'Orléans ne m'aime pas? interrompit la Princesse. Pardonnez-moi, Madame, dit la Comtesse, il vous aime; mais n'avez-vous pas ouï dire qu'il a le secret d'aimer deux personnes à la fois? Je l'ai ouï dire, & je m'en suis moquée, reprit brusquement la Princesse; mais outre que la chose est impossible, il n'est plus le même depuis qu'il est mon Amant. Vous êtes digne d'être aimée uniquement, Madame, reprit la Comtesse, & il n'y a que le Duc d'Orléans au monde capable de vous donner une compagne, comme il n'y a qu'une personne au monde qui la puisse être. Et qui est cette personne? interrompit la Princesse. Isabelle, dit Madame de Laval. Isabelle! s'écria la Princesse. Ah! il n'en est rien, poursuivit-elle. Louis XI. fit semer en France le bruit d'un pareil crime; il étoit faux alors, & il l'est ici. Ceux qui l'en accuseront en Bretagne, seront mes ennemis. En disant cela, elle entra dans un cabinet, dont elle poussa la porte.

La Comtesse passa dans la chambre d'Isabelle. Madame, dit-elle, l'honneur que j'ai d'être auprès de vous, me donne la liberté d'étudier quelque

quefois votre cœur; mais la tendreſſe particuliére que j'ai conçue pour vous, en vous élevant, fait que je ne puis découvrir ce qui ſe paſſe dans ce cœur, ſans déſirer en même tems de le favoriſer. Vous aimez, pourſuivit-elle en la baiſant. Pauvre Princeſſe, étiez-vous deſtinée à brûler pour un Prince qui aime votre Sœur? Iſabelle rougit; & laiſſant tomber ſon viſage ſur le ſein de la Comteſſe, elle le mouilla de ſes larmes. Eh! Madame, dit-elle, comment vous êtes-vous apperçue de mon malheur? Mon enfant, dit la Comteſſe, vous ne le faites que trop connoître à tout le monde. Votre Sœur vient de m'en parler, & toute la Cour ſe le dit comme une nouvelle. Miſérable Iſabelle! s'écria la Princeſſe. Ah! Madame, que deviendrai-je donc? Il faut ne plus voir le Duc d'Orléans, dit la Comteſſe. Il faut donc mourir? reprit Iſabelle. Eſt-ce donc-là cette tendreſſe extrême que vous lavez conçue en m'élevant? Dumoins, dit la Comteſſe, il ne faut le voir qu'en particulier. Mais comment le voir! Cela ne ſe peut que de nuit, & je vous aime trop pour vous mettre entre les mains du Duc d'Orléans, qui étant en poſſeſſion d'aimer deux Sœurs, perdroit peut-être le reſpect qu'il vous doit, & ſe mettroit par-là dans l'impoſſibilité d'épouſer la Princeſſe votre Sœur qui l'adore; ce qui la mettroit au tombeau. Mais ma Sœur ne m'y mettra-t-elle pas auſſi, ſi elle m'ôte le Duc d'Orléans? reprit Iſabelle. Elle ne vous l'ôtera pas, dit la Comteſſe. Je veux bien vous dire en ſecret, que les articles de ſon mariage avec le Duc d'Albret ſont ſignés, & qu'elle doit l'épouſer à ſon retour de Navarre, ſi le Duc de Bretagne ne change de ſentiment. Elle y eſt réſolue. Tâchez donc de profiter du tems & de cet avis. Engagez votre Prince, ſi vous le pouvez. Je me confie en votre vertu; je conſens que vous lui

permettiez de venir seul dans votre chambre quand tout le monde sera retiré.

Le Duc d'Orléans entra alors; la Comtesse se retira, & alla faire avertir adroitement la Princesse Anne que le Prince étoit chez Isabelle. Elle y vint, & les trouva parlans fort bas, & avec assez de chaleur; ce qui lui confirma ce que lui avoit dit la Comtesse. Madame, dit le Prince en la voyant entrer, faites-moi justice de la Princesse Isabelle. Qu'avez-vous à démêler ensemble? dit la Princesse Anne. Elle me défend de revenir dans sa chambre, reprit le Duc. Elle a ses raisons sans-doute, dit-elle, & j'ai les miennes aussi pour vous prier de ne venir plus dans la mienne, & de me laisser maintenant entretenir ma Sœur. Le Prince fut frappé comme d'un coup de foudre, & l'empire avec lequel on lui dit ces mots, l'obligea d'obéir. La douleur qu'il en ressentit, lui ôta la parole; il fit une révérence profonde & triste, & se retira.

Ma Sœur, dit la Princesse irritée, ce Perfide vous parloit d'amour? Oui, ma Sœur, dit Isabelle, il me persécute tant depuis quinze jours, que j'ai été obligée de lui défendre de me parler en particulier. Il est donc bien traître, dit la Princesse Anne, & je suis bien malheureuse! Si vous étiez destinée pour lui, je vous trouverois malheureuse, reprit Isabelle; mais dans l'état où sont les choses, je vous trouve heureuse de connoître que ce que vous perdez, n'est pas digne de vous. Vous êtes bien plus heureuse, dit la Princesse, de ne savoir ce que c'est qu'aimer! Elle demeura peu avec sa Sœur, se souvenant de tout ce que lui avoit dit la Comtesse de Laval; puis elle alla s'enfermer toute la journée.

Isabelle écrivit un billet au Prince dès que sa Sœur fut sortie, & le lui envoya par un Page. Le Duc n'osa le lire devant ce Page. Assurez la Princesse,

ceſſe, dit-il tout tranſporté, que j'obéirai à ſes ordres. Il alla s'enfermer pour lire, & il trouva ces paroles:

Trouvez-vous à minuit ſonnant ſur la terraſſe qui regarde vers la mer, mais n'y venez pas avec trop de tranſport pour la Princeſſe Anne.

Il fut ſi ſurpris de ce qu'il liſoit, qu'il ne ſut ſe déterminer à ce qu'il devoit penſer. Le billet lui ſembloit peu conforme à la colére de la Princeſſe, & moins encore à ſa vertu. On ne peut pas être plus tourmenté qu'il le fut tout ce jour. Quand l'heure approcha, il trembla de crainte, & il voulut cent fois n'aller pas ſur la terraſſe, à laquelle on alloit de ſon appartement auſſi-bien que de celui des Princeſſes.

Iſabelle s'y étoit rendue; elle étoit en deshabillé, appuyée ſur la table où le Prince & Anne s'étoient la premiére fois expliqué leur amour. La nuit n'étoit ni obſcure ni claire. Iſabelle pour le mieux tromper feignit de dormir; un voile couvroit nonchalamment ſon viſage, & ſa gorge étoit découverte. Le Prince prévenu que c'étoit la Princeſſe Anne, approcha tout tremblant, & mit un genou en terre pour adorer les beautés qu'il voyoit.

Cependant la Comteſſe de Laval ayant ſu par les femmes d'Iſabelle, qu'elle ſe promenoit en robe de chambre ſur la terraſſe, ſe douta bien que ſon diſcours avoit fait ſur la jeune Amante l'impreſſion qu'elle déſiroit, & devina ſans peine que le Prince étoit de la partie. Elle paſſa dans la chambre de la Princeſſe Anne, qu'elle trouva qui ne ſongeoit point à ſe coucher. Mes Princeſſes ſont d'humeur de veiller cette nuit, dit-elle; mais on m'a dit qu'Iſabelle veille ſur la terraſſe plus agréablement que vous, Madame. Allez jouïr comme elle de la douceur de la nuit, & prendre le frais

avec elle. Anne rougit. Ma Sœur a raiſon, dit-elle, je m'en vais l'y joindre; mais je ſerai bien-aiſe d'y aller ſeule; & ſi je la trouve rêveuſe, je rêverai auſſi de mon côté. La Comteſſe la laiſſa aller, & eſpéra que cette nuit avanceroit fort les affaires du Duc d'Albret.

Anne entra ſur la terraſſe, dans le tems que le Prince venoit de ſe mettre à genoux. Elle le reconnut. Elle fut immobile, il tint à peu qu'elle ne tombât pâmée; mais ſa vertu & ſa fierté venant à ſon ſecours, elle ſe retira ſans rien dire. En entrant dans ſa chambre, elle en ferma la porte bruſquement. Le Prince entendant ce bruit, ſe leva, & ſe retira à la hâte. Iſabelle le vit s'enfuir, & s'enfuit elle-même, confuſe de ſa foibleſſe, & ravie de la mépriſe du Prince.

On peut imaginer combien cette nuit fut différente à ces trois Amans. La Princeſſe Anne étoit ſans-doute la plus à plaindre. Elle aimoit tendrement, & elle croyoit être jouée. Que ne dit-elle pas en elle-même contre ſon Trompeur? Mais que ne dit-elle point contre elle-même? J'étois bien innocente, diſoit-elle, de ne me pas appercevoir des longues converſations de ma Sœur & de ce Parjure: ils ont dreſſé eux-mêmes les articles de mon mariage avec le Duc d'Albret; ils m'ont ſacrifiée; ils ſont les auteurs de la politique du Duc de Bretagne. Elle fut longtems dans ces inquiétudes, & elle réſolut de feindre d'être malade le lendemain, pour réſoudre en elle-même ce qu'elle avoit à faire.

Le Duc d'Orléans crut qu'un peu de honte de la faveur qu'elle lui avoit faite, l'empêchoit de ſe montrer; il trouvoit dans cette pudeur plus de charmes qu'il n'en avoit trouvés ſur la terraſſe. Il avoit conclu en lui-même après s'être retiré, qu'aſſurément la Princeſſe avoit feint de dormir pour éprouver s'il auroit du reſpect pour elle.

Il

il étoit ravi de ne l'avoir point perdu; il se flatoit que sa Princesse étoit fort satisfaite de sa modestie, & il lui tardoit de voir ses beaux yeux pour y lire, & sa honte & sa satisfaction, & sa tendresse & son estime. Il n'osoit aller chez elle, parce qu'elle le lui avoit défendu, quand le même Page qui lui avoit rendu le premier billet, en porta un second conçu en ces termes:

Ne me parlez de votre vie de mon sommeil; promenez-vous toutes les nuits sur la terrasse, & ne me voyez jamais le jour.

Ce billet acheva de lui faire croire qu'il étoit sur le point d'être heureux, & lui fit expliquer à son avantage la colére de la Princesse.

Le Duc de Bretagne revint ce jour-là de la frontiére. Il alla descendre chez le Duc d'Orléans; & de-là ils allérent chez la Princesse, qui étoit au lit. Elle ne regarda pas le Duc d'Orléans; il lui fut bon gré de cette cruauté. Il étoit encore dans la chambre, que le Duc de Bretagne reçut des lettres du Duc d'Albret, qui lui apprenoit qu'il avoit dix mille hommes avec lesquels il s'opposeroit au Roi Charles en Guyenne; mais qu'il conjuroit le Duc qu'on fît signer les articles de son mariage à la Princesse & au Duc d'Orléans. Le Duc d'Orléans dit qu'il ne signeroit jamais ces articles. Vous les signerez tout-à-l'heure, dit la Princesse en colére, ou vous serez le plus ingrat de tous les hommes. Le Duc d'Orléans crut que la Princesse avoit des raisons pour lui faire signer ce traité, & qu'elle savoit bien par où le rompre. Il expliqua encore cette colére en sa faveur. Le Duc de Bretagne ayant dit qu'il falloit renvoyer promptement le courier du Duc d'Albret, il présenta à sa Fille les articles de son mariage. Elle les lut, & demandant une plume, elle les signa froidement,

puis donnant la plume au Duc d'Orléans: Signez auſſi, lui dit-elle en le regardant avec des yeux plus mourans qu'irrités. Le Prince interdit & tremblant, écrivit ou crut écrire ſon nom après celui de la Princeſſe. On dépêcha le courier du Duc d'Albret; & le Prince déſeſpéré feignit d'être incommodé, & alla attendre la nuit dans ſon appartement.

Le Duc de Bretagne demeura avec ſa Fille. Elle fit retirer tout le monde. Seigneur, dit-elle, il faut encore vous hâter de marier ma Sœur. Pourquoi donc, & avec qui? dit le Duc. Avec le Duc d'Orléans, reprit la Princeſſe. Je les ai trouvés cette nuit ſur la terraſſe aſſez bien enſemble pour être mariés au-plutôt. J'en ſerois ravi, répondit le Duc, & je vais ſavoir de votre Sœur la vérité de ce que vous dites.

Il paſſa dans la chambre d'Iſabelle, où il trouva le Prince d'Orange qui s'y étoit rendu dès ſon arrivée. Prince, dit le Duc, voulez-vous bien que j'entretienne ma Fille? Le Prince ſe retira. Le Duc dit à Iſabelle, qu'il avoit appris que le Duc d'Orléans l'aimoit. Il lui fit comprendre que cet amour étoit de conſéquence pour ſes affaires, l'exhorta de le bien conſerver, & ſurtout de ménager autrement l'eſprit de ce Prince que n'avoit fait la Princeſſe Anne; de lui inſpirer l'ambition de régner, & la vengeance de leurs communs ennemis. La jeune Princeſſe crut être quitte à bon compte de promettre à ſon Pére tout ce qu'il voulut.

Le Duc d'Orléans attendoit cependant la nuit avec une impatience extrême; il ne pouvoit digérer que ſa Princeſſe l'eût obligé à ſouſcrire, & qu'elle eût ſigné elle-même la félicité d'un autre. Les faveurs qu'il croyoit qu'elle lui faiſoit, & celles qu'il eſpéroit, ne s'accordoient pas avec celles qu'elle promettoit en écrit au Duc d'Albret, & il préparoit cent délicats reproches

des

des plaiſirs qu'elle donnoit à un vieux Rival. Il alla ſur la terraſſe dès que la nuit parut; il y rêva, & y attendit impatiemment juſqu'à trois heures après minuit. Il vit enfin ouvrir la porte de l'appartement des Princeſſes. Iſabelle ſortit, & venant à lui d'un air enjoué: Seigneur, dit-elle, je me hazarde bien pour une Confidente, & ma Sœur a bonne opinion de vous de m'expoſer à vous venir parler à cette heure ici. Ah! Madame, dit le Prince, je ne ſuis pas ſi heureux que ma Princeſſe penſe maintenant à moi; je viens prendre l'air ici ſans deſſein, & me conſoler du déſeſpoir où je ſuis d'avoir ſigné le bonheur du Duc d'Albret. Cependant, Madame, j'ai trop de reſpect pour vous, pour troubler la ſolitude que vous y venez chercher comme moi. Il fit une profonde révérence, & voulut ſe retirer.

Demeurez, mon Prince, dit Iſabelle en l'arrêtant, voilà un billet de ma Sœur que vous lirez dans votre appartement quand vous ſerez retiré. Cependant écoutez ce qu'elle veut que vous appreniez de ma bouche. Vous faites envain le diſcret avec moi, je ſuis maintenant ſa Confidente comme j'ai été la vôtre. Elle vous eſt fort obligée du reſpect que vous eûtes le ſoir paſſé: elle feignoit de dormir, & vouloit avant que de ſe donner au Duc d'Albret, avoir mis une fois en votre puiſſance ce que vous lui trouvez de charmes. Elle croit en avoir aſſez fait pour vous, & vous conjure de trouver bon qu'elle faſſe pour elle-même & pour ſon Etat ce que ſa vertu & le Duc de Bretagne en exigent. Elle vous avoue par ma bouche qu'elle vous adore, & vous prie de lui épargner la honte de vous le faire connoître, maintenant qu'elle ne le doit plus. Elle a exigé de vous que vous ſouſcriviſſiez à ſon mariage pour vous engager à ne lui demander jamais rien dont le Duc d'Albret puiſſe être offenſé; & ſi vous pouvez l'ob-

tenir de vous, elle vous conjure de ne l'aimer plus. Pour vous aider à l'oublier, elle vous permet de faire la guerre, & de devenir Roi de France ſi vous le pouvez. Ah Ciel! s'écria le Prince. Ah Madame! que vous êtes barbare de m'annoncer tant de malheurs! Et bien, dites à cette Ingrate que je combattrai pour chercher la mort. Je ne prendrai point de Commandement; je ne prendrai jamais que le rang d'un ſimple Soldat, juſqu'à ce que je trouve la mort qu'elle veut que je cherche. Adieu, Madame, promettez-lui que je mourrai pour elle.

Iſabelle vit bien qu'il n'étoit pas en état de faire une plus longue converſation. Allez, mon Prince, dit-elle, je vous conjure de croire que je donnerois volontiers ma vie pour vous ſoulager. Ils ſe retirérent chacun en ſon appartement.

Le Prince ſe jetta ſur ſon lit, & s'abandonna tout à ſa douleur juſqu'au jour, ſans ſe ſouvenir de la lettre qu'il avoit de ſon Ingrate. Le jour l'en fit reſſouvenir; il l'ouvrit, & il y lut ces paroles:

Prince que j'ai trop aimé pour le rendre ſi miſérable, vous avez beſoin de toute votre vertu pour ſupporter vos malheurs. Ne vous abandonnez pas à la douleur; & ſi je vous ſuis encore chére, je jure par tout le Ciel que ſi ma vertu pouvoit y conſentir, je vous préférerois à tous les mortels. Mais, puiſque c'eſt mon impitoyable deſtinée, plaignez-moi, mon Prince; & ſi je vous fais quelque peine, faites du-moins que je puiſſe vous aimer toute ma vie, & que je puiſſe ſubſtituer à la tendreſſe que j'ai eu pour vous, & à celle qui me reſtera peut-être juſqu'au tombeau, la plus forte liaiſon qui puiſſe être entre nous. Iſabelle eſt ſeule de la Maiſon de Bretagne, je vous la donne comme une autre moi-même: aimez-la, ſi vous le pouvez, autant que vous m'avez aimée; mais ne lui dites la priére que je vous fais, que vous ne

sentiez de la disposition à me pardonner les maux que je vous cause, & que vous ne puissiez m'appeller votre Sœur.

Le Duc recommença vingt fois la lecture de cette lettre avec une tristesse mortelle; & il la relisoit encore, quand le Maréchal de Bretagne, Lescun & le Prince d'Orange vinrent pour le réveiller, & lui apprendre les progrès qu'on avoit appris que le Roi Charles VIII. faisoit en Guyenne. Le jeune Guerrier avoit déjà rangé à son obéissance toutes les places rebelles de Languedoc, & tout le Gouvernement de Lescun. Il ne restoit plus que les Terres du Duc d'Albret. On apprit peu de jours après, que les dix mille hommes sur le secours desquels le Duc de Bretagne avoit compté, avoient été défaits, & que le Duc d'Albret assiégé dans une place, avoit capitulé; qu'il avoit soumis au Roi toutes ses Terres, renoncé à toutes les prétentions qu'il avoit pour la Princesse de Bretagne, sans le consentement du Roi, qui prétendoit qu'elle ne pouvoit se marier sans son aveu; & qu'enfin il s'étoit retiré chez son Fils le Roi de Navarre, où il étoit dangereusement malade.

Cette nouvelle fut reçue diversement. Le Duc d'Orléans en conçut quelque espérance. Le Duc de Bretagne en fut au désespoir. La Princesse de Bretagne en eût eu de la joye, si elle eût cru son Amant à elle; & Isabelle en tomba malade d'une maladie dont elle ne guérit jamais bien.

Cependant le Roi Charles VIII. quoiqu'il eût à peine atteint sa quinziéme année, voulut venir en personne mettre le siége devant Nantes. Il avoit toujours eu beaucoup d'inclination pour le Duc d'Orléans; il l'estimoit, & désiroit de lui donner toute sorte de satisfaction.

La Duchesse de Beaujeu, de qui le premier amour s'étoit changé en haine, & qui avoit grand

pouvoir ſur l'eſprit du jeune Roi, n'avoit jamais pu déraciner cette inclination qu'il avoit pour le Duc d'Orléans; & elle avoit été obligée de lui faire croire que l'amour que le Duc d'Orléans avoit pour la Princeſſe Anne, lui avoit donné l'envie d'aller en Bretagne, & que le Duc de Bretagne l'avoit arrêté. Il faut donc, dit le Roi, aller aſſiéger Nantes, ranger le Duc de Bretagne à ſon devoir, lui faire avouer qu'il eſt mon Sujet; & ſa Fille ne pouvant ſe marier ſans mon conſentement, ne permettra pas qu'aucun autre l'épouſe que le Duc d'Orléans.

Quoi que pût faire la Ducheſſe de Beaujeu, elle ne put jamais changer l'eſprit du Roi. Il fallut lever une puiſſante Armée, qu'on diviſa en trois. On entra dans la Bretagne par trois endroits différens, & le Roi avec les plus belles troupes alla aſſiéger Nantes. Dès que le ſiége fut formé, le Roi envoya un Héraut-d'armes ſommer le Duc de Bretagne de trois choſes: De lui rendre le Duc d'Orléans, de ſe reconnoître Sujet, & de lui laiſſer la diſpoſition du mariage de ſes Filles, dont il lui permettoit néanmoins de donner l'aînée au Duc d'Orléans. Le Héraut fut renvoyé, & les trois propoſitions furent également rejettées. La première fut attribuée aux artifices de la Ducheſſe de Beaujeu; la ſeconde & la troiſiéme furent trouvées injuſtes, & on ne ſongea qu'à ſe défendre.

Le ſiége fut long, il s'y fit de grands faits d'armes. Le Duc d'Orléans ne voulut jamais prendre aucun Commandement, diſant qu'il ne le pouvoit ſans ſe rendre criminel; mais ſon amour ou ſon déſeſpoir lui faiſoit croire qu'il pourroit combattre comme un ſimple Soldat. Iſabelle qui étoit malade, ne lui diſoit rien de doux de la part de ſa Sœur, & lui parloit ſouvent des yeux pour elle-même; mais il ne l'entendoit pas. La Princeſſe Anne évitoit avec un ſoin inſurmontable l'occaſion de lui par-

parler. Elle vit qu'il étoit peu assidu chez sa Sœur; elle jugea qu'il la voyoit secrétement. Il voulut lui écrire souvent durant la maladie de sa Sœur; elle lui renvoya ses lettres fermées. Devant & après cette maladie il donnoit ses lettres à Isabelle, & l'amoureuse Isabelle lui faisoit toujours des réponses de même sens.

Jamais désespoir n'a été pareil à celui où il étoit. Il voulut cent fois aller trouver le Roi, & s'exposer à la cruelle politique du Duc de Beaujeu, & à la haine de sa Femme; mais le plaisir qu'il avoit malgré tant de rigueurs à voir quelquefois sa Princesse, le retenoit toujours, quand il étoit sur le point de partir. Qu'il se fût épargné de peines, s'il eût suivi cette résolution! Le Roi l'eût reçu à bras ouverts; en peu de jours la Ville eût été réduite à se rendre, & il eût épousé celle qu'il aimoit.

On fit un jour une sortie, où le Duc fit tant de carnage, animé par son désespoir, & où les François combattirent si vigoureusement, qu'on fut obligé de part & d'autre de proposer une tréve de trois jours. Pour le malheur du Duc d'Orléans, le premier jour de la tréve le Comte de Dunois & Baudouin, Bâtards de Bourgogne, amenérent à la Ville un grand secours d'Anglois, de Bourguignons & de Bas-Bretons. Le second jour, le Duc d'Albret arriva par mer avec quatre mille Navarrois, & toutes les provisions pour soutenir un long siége. Le jeune Roi commanda au Duc de la Trimouille, qu'il avoit fait Amiral de Guyenne à la place de Lescun, d'équiper une flotte pour se rendre maître de la mer, blâmant le Duc de Beaujeu de ne l'avoir pas plutôt fait, pour empêcher le secours de Navarre, & celui qui pourroit venir d'Angleterre. Il dit qu'il vouloit lui-même prendre connoissance de tout ce qui se feroit dans ce siége; & on jugea dès-

lors que ce seroit un jour un des plus grands de nos Rois.

Le troisiéme jour de la tréve, la Princesse Anne, pour fuir la persécution du Duc d'Albret, qu'elle haïssoit mortellement, feignit que le bruit des canons lui donnoit une douleur de tête qu'elle ne pouvoit supporter, & pria son Pére de l'envoyer à Rennes. Il fut résolu qu'elle écriroit au Roi pour lui demander elle-même une escorte. Elle le fit. Le Roi fut ravi d'avoir l'occasion de voir une Princesse dont la beauté étoit si célébre, & il prolongea la tréve pour autant de jours qu'il en falloit à la Princesse pour faire son voyage. Elle partit donc dès le lendemain. Sa Sœur eut la douleur d'être obligée de l'accompagner. Le Roi monta à cheval, & alla recevoir la Princesse hors du Camp avec une joye extrême. Il la vit avec une admiration qui avoit quelque chose de plus sérieux qu'il n'eût pensé.

Le Duc d'Orléans, Madame, lui dit-il avec un certain embarras qui ne lui étoit pas ordinaire, car il étoit naturellement fort hardi & fort éloquent, le Duc d'Orléans est bien moins criminel que je ne pensois; & puisque vous faites son crime, je le déclare innocent. La seule faute que je ne lui pardonne pas, est de pouvoir vous abandonner un moment. La Princesse répondit avec tant de grace, que le jeune Roi sentit bien qu'il ne pourroit se défendre de l'aimer, Il la mena dans sa tente. Il parla toujours du Duc d'Orléans; & la Princesse ne répondoit jamais sur ce chapitre, & en détournoit toujours le discours avec beaucoup d'esprit. On servit une collation magnifique. La Princesse admira toutes les maniéres de ce grand Prince; & elle se dit cent fois en secret, qu'il n'y avoit que le Duc d'Orléans au monde qui pût l'égaler.

La fête fut troublée par un accident fâcheux. La Princesse Isabelle tomba évanouïe: on la porta sur le

le lit du Roi, elle fut longtems à revenir; & quand elle revint, elle retomba en foibleſſe. Les Médecins dirent que ſon mal étoit dangereux. Le voyage fut rompu, on la porta dans la Ville, & la Princeſſe l'y conduiſit, bien chagrine de ce contre-tems, mais un peu conſolée de l'inconſtance du Duc d'Orléans, par la nouvelle conquête qu'elle s'apperçut bien qu'elle venoit de faire.

Le lendemain le Roi, quand on s'y attendoit le moins, & contre toutes les proteſtations qu'il avoit faites, & les ordres qu'il avoit donnés, fit lever le ſiége dès le point du jour. Les Aſſiégés en furent ſurpris, mais la Princeſſe en devina la cauſe. Le Roi commanda qu'on aſſiégeât ſur ſon chemin un Château qu'Avaugour, Bâtard de Bretagne, gardoit. Avaugour le défendit vigoureuſement. Le Roi y étant allé en perſonne, le Bâtard lui vint apporter les clefs. Il le fit avec tant de grace, & il avoit tant de traits de la Princeſſe de Bretagne, que le Roi le prit en affection; & l'ayant mené dans un cabinet, il le fit jurer de ne dire ſon ſecret à perſonne. Avaugour lui jura une fidélité inviolable en tout ce qui ne ſeroit point contre les intérêts du Duc de Bretagne, qui lui faiſoit l'honneur de l'avouer pour ſon Fils. Croyez-vous, dit le Roi, que ſi j'aimois la Princeſſe Anne, le Duc ſon Pére approuvât mon amour? Je ne ſais, Sire, reprit-il, ſi le vieux Duc aura encore aſſez de bon-ſens pour voir que c'eſt le plus grand honneur que puiſſe recevoir la Maiſon de Bretagne; mais je ſais bien, & je jure à Votre Majeſté, que j'employerai ma vie & tout le crédit que la Princeſſe me fait l'honneur de me donner auprès d'elle pour faire réuſſir le deſſein de Votre Majeſté, & il ne tiendra pas à moi que le Duc ne vienne dès ce ſoir ſe jetter à vos pieds. Hélas! il n'en fera rien, reprit le Roi, je connois ſon averſion pour la Maiſon de France. Servez-moi ſeulement auprès de la Princeſſe, donnez-lui ma let-

tre en secret; & sur le prétexte de m'apporter la résolution du Duc d'Orléans, rapportez-moi la sienne. Dites au Duc d'Orléans, que je l'aime toujours malgré les ennemis qu'il a auprès de moi; que s'il vient, il sera Chef de mon Conseil, & que j'aurai un plaisir extrême qu'il partage avec moi toute mon autorité; en un mot, négociez son retour; &, si vous le pouvez, amenez-le moi.

Avaugour prit la lettre du Roi, & mena à Nantes les Compagnies qu'il avoit dans le Château qu'il venoit de rendre. Après avoir salué le Duc de Bretagne, qui le reçut très-mal pour avoir rendu son Château, quelque excuse qu'il pût alléguer, il alla chez la Princesse. Elle l'embrassa avec sa tendresse ordinaire. Après les premières caresses, il la pria de faire retirer tout le monde. Elle rougit, & prévoyant bien ce qu'il avoit à dire, elle fit ce qu'il voulut. Ma Princesse, lui dit-il, j'ai à vous parler d'amour de la part du plus aimable de tous les hommes, & du plus grand Roi de l'Europe; me serez-vous cruelle, & ne voulez-vous point me donner la joye de vous voir Reine de France? Voilà une lettre à laquelle vous devriez répondre favorablement. Vous ferez mal votre cour avec le Duc mon Pére, reprit la Princesse en prenant la lettre, si vous lui faites cette proposition, & je n'en puis écouter aucune que de sa bouche. Cependant, pour vous témoigner que je vous sais bon gré de vos bonnes intentions, je lirai cette lettre, & je vous en donnerai la réponse, que vous prendrez soin de faire rendre. Je la porterai moi-même, dit-il; car je suis chargé de faire des offres au Duc d'Orléans, & de rapporter sa résolution.

La Princesse ouvrit la lettre, & lut ces paroles:

Je ne vous dispute plus, Madame, la Souveraineté de Bretagne, je ne veux plus disposer de vous, & j'ajoûte la France à votre Duché. Trop heureux si vous

vous acceptez une Couronne qui n'a plus de douceur pour moi depuis que je vous ai vue, puisqu'elle a pu m'obliger à vous faire la guerre. J'ai fait lever le siége de Nantes, parce que bien loin de jamais souffrir qu'on attaque le lieu où vous serez, je vais cesser la guerre, & me retirer. Je vous demande seulement, ma belle Princesse, de ne vous hâter pas de donner la main à personne, que je n'aye eu le tems de vous faire connoître la différence qu'il y a de ma passion à celle de tous ceux qui osent vous aimer. Cependant, Madame, quoique le Duc d'Orléans soit à mon avis le plus dangereux de tous, je voudrois bien qu'il apprît de votre bouche que je l'aime uniquement, que je le recevrai à bras ouverts, que je lui laisserai partager mon autorité, & que quelque violente que soit ma passion, je vous verrai décider de son bonheur sans me plaindre.

La Princesse fut fort combattue à la lecture de cette lettre. Elle étoit persuadée de l'infidélité du Duc d'Orléans; elle trouvoit le Roi fort aimable, & elle sentoit bien que si elle l'avoit vu plutôt que le Duc d'Orléans, elle l'auroit aimé peut-être. Mais ce dernier avoit dans tout son air quelque chose de plus grand. Il sentoit plus son Héros. Elle avoit accoutumé de dire dans la suite de sa vie, que de ces deux illustres Amans, l'un avoit l'air de César, & l'autre l'air d'Alexandre. Après avoir rêvé quelque tems : Avaugour, dit-elle, allez dire au Duc d'Orléans que je le prie de vouloir bien que je l'entretienne un moment. J'ai ordre aussi-bien, dit Avougour, de lui proposer son retour en France.

Il alla chez le Duc d'Orléans, & lui dit toutes les bontés que Charles avoit pour lui. Le Duc parut disposé à ce que le Roi désiroit, & il en conçut même une secréte espérance que le Roi favoriseroit son amour, & empêcheroit que le Duc

Duc de Bretagne ne donnât sa Fille à un autre. Il reçut une augmentation de joye, quand Avaugour lui dit que la Princesse vouloit lui parler; il crut qu'elle se laissoit enfin de le tourmenter, & il alla chez elle avec un transport qui paroissoit assez sur son visage, pour persuader son amour à la Princesse, sans la prévention qu'elle avoit contre lui.

Seigneur, lui dit-elle avec une froideur dont il ne se desobligeoit pas, à cause de la présence d'Avaugour, vous seriez le plus ingrat & le plus criminel de tous les hommes, si vous ne consentiez pas à tout ce que vous trouverez dans cette lettre; & je ne crois pas que votre amour, vous fasse assez oublier votre devoir pour vous retenir encore ici plus longtems. Le Prince étonné prit la lettre, la lut & relut. Ah! Madame, s'écria-t-il, c'est-là le sujet de vos froideurs; vous m'abandonnez, & pour ne point donner de jalousie à mon Rival, vous me banniſſez. Adieu, Madame, je ne puis pas être ici malgré vous; mais je ne donnerai point au Roi la satisfaction de m'avoir éloigné de vous par ses offres. Je ne veux point de grace d'un homme qui veut me rendre malheureux, sous prétexte d'amitié.

La Princesse attribua ce refus à l'attachement qu'il avoit pour Isabelle; elle ne daigna pas répondre à des plaintes qu'elle croyoit artificieuses. Seigneur, dit-elle froidement, quoique je ne doive plus m'intéresser en votre vertu, je vous dirai pour la derniére fois, que vous me ferez beaucoup de déplaisir, & que vous serez fort mal conseillé, si vous n'allez pas dès aujourd'hui remercier le grand Roi qui vous pardonne, de la générosité qu'il exerce envers vous. Elle fit après ces paroles une révérence profonde, & se retirant dans son cabinet sans attendre de réponse, laissa le Prince hors de lui-même.

Il

Il s'appuya sur Avaugour pour s'empêcher de tomber en foiblesse; & après avoir rêvé quelque tems: Avangour, dit-il, vous direz au Roi que je ne puis obtenir de moi-même d'aller vers lui; que je ne commanderai point de troupes contre les siennes; mais qu'étant trop malheureux pour ne point chercher la mort, je combattrai toujours à pied comme un simple Soldat; & que je le prie de donner ordre qu'on ne m'épargne point, & de mettre ma tête à prix.

Avaugour voulut essayer de changer la disposition de ce Prince. Il ne voulut pas l'écouter, & alla de ce pas dire au Duc de Bretagne qu'il falloit tirer les troupes de Nantes, & prendre la campagne pour observer l'Armée ennemie. Son avis fut suivi, les troupes eurent ordre de se tenir prêtes pour le lendemain.

Avaugour ayant obtenu du Duc de Bretagne la permission de porter au Roi la résolution du Duc d'Orléans, la Princesse lui donna sa réponse en ces termes:

Sire, ce ne seroit pas votre Couronne qui me feroit recevoir avec joye, si l'on m'en donnoit la permission, les grandes offres que Votre Majesté a la bonté de me faire. Si on m'eût ordonné de vous aimer quand on m'ordonna d'aimer le Duc d'Orléans, il m'eût été bien doux de donner mon cœur au plus accompli de tous les Rois, & j'eusse adoré avec un plaisir extrême toutes les vertus que je vois en vous. Mais, puisque je n'y suis pas destinée, il n'est pas juste, Sire, que ces vertus & que votre gloire en soient moindres; puisqu'il ne m'est pas permis de vous aimer, donnez-moi le plaisir de vous estimer toujours autant que je vous estime. Si vous croyez que la guerre que vous nous faites, soit juste, continuez-la de-même; & souvenez-vous toujours qu'Anne de Bretagne sait & veut bien

que

que la gloire ſoit la premiére maîtreſſe des Rois, & que la juſtice ſoit la régle de leurs actions.

Le lendemain le Duc d'Orléans, le Prince d'Orange, les Comtes de Dunois & d'Angoulême vinrent prendre congé des Princeſſes. Il ne s'eſt jamais rien vu de ſi triſte qu'elles & que le Duc d'Orléans. La fierté & le reſſentiment ſoutenoient le cœur de la Princeſſe Anne, & empêchoient ſa douleur d'éclater. Elle ne put s'empêcher néanmoins de s'attendrir ſouvent ſur ſon Ingrat, & de le regarder douloureuſement. Ils avoient l'un & l'autre un preſſentiment ſecret qu'ils ne ſe verroient de longtems; l'un & l'autre étoit jaloux; & l'un & l'autre avoit ſur ſon viſage un certain air d'innocence, qui ne les perſuadoit pourtant qu'autant qu'il falloit pour leur faire ſentir vivement la rigueur de leur ſéparation. S'il aime ma Sœur, diſoit la Princeſſe en elle-même, pourquoi tous ſes regards ſe tournent-ils vers moi? Si elle aime le Roi, diſoit le Duc, que veulent dire ces yeux ſi tendres? Mais l'avanture de la terraſſe rallumoit le courroux de l'Amante, & l'ordre de s'en aller rallumoit la colére de l'Amant. Ils ſe quittérent, & crurent vouloir ne s'aimer plus. Iſabelle eut le déſeſpoir, que le Prince ne ſe ſouvint preſque point de la ſaluer en partant, & elle tomba ſi malade que les Médecins jugérent qu'elle en mourroit.

L'Armée de Bretagne marcha ſur les pas de celle du Roi, pour en obſerver la marche. Le Roi reçut la lettre de la Princeſſe, & ne ſut s'il devoit eſpérer ou craindre. Il appréhenda que le Duc d'Orléans fût aimé. Il reçut avec beaucoup de colére le refus qu'il faiſoit de ſon amitié, & le jugea indigne de pardon. Cependant ſon amour ne lui pouvant permettre de faire la guerre en perſonne, il laiſſa ſon Armée en Bretagne ſous la conduite

te du Duc de Bourbon (c'étoit ci-devant le Duc de Beaujeu,) plus pour amuſer l'Armée ennemie, que par aucun deſſein de nuire aux Etats de cette Princeſſe.

Ce Général étoit grand ennemi du Duc d'Orléans. Il donna un petit Camp-volant à un vaillant homme, pour fatiguer toujours l'Armée ennemie, & pour obſerver le poſte que le Prince y prendroit. Ce Camp-volant harceloit ſans-ceſſe l'Armée Bretonne; & un matin qu'elle deſcendoit d'une colline dans la campagne de Saint-Aubin, il ſe trouva au pied de la colline, l'arrêta, & celui qui le commandoit, fit avertir en diligence le Duc de Bourbon, qui étoit à trois lieues de-là, de venir le ſoutenir ſur le midi; qu'il feroit ſemblant de ſe retirer en deſordre pour attirer le Breton dans la plaine, & qu'il remarqueroit en quel endroit le Duc d'Orléans combattroit. Le Duc de Bourbon fit marcher ſon Armée en belle ordonnance. Le Camp-volant amuſa l'Ennemi juſqu'à l'heure marquée, qu'il ſe retira peu à peu. Le Duc de Bretagne voyant que ce petit Camp gagnoit la plaine, le ſuivit, & élargit ſes troupes pour l'envelopper; ce qui n'eût pas été en effet bien difficile; mais le Duc de Bourbon paroiſſant avant ſa nombreuſe Armée, il fallut changer de deſſein, & ſe préparer malgré lui à une bataille rangée. Il mit à la hâte ſes gens en ordre, autant que le tems & l'Ennemi le lui permirent.

Le Duc d'Orléans n'avoit jamais voulu prendre de Commandement; il n'en voulut point non plus ce jour-là, & il jura qu'il ne combattroit qu'à pied, pour faire voir au Roi, diſoit-il, qu'il ne vouloit que vendre cher au Duc de Bourbon la vie qu'il lui vouloit ôter. Le Duc de Bourbon le vit en cet état une demi-pique à la main, & il le fit remarquer à ceux à qui il ſe fioit le plus, afin qu'ils s'attachaſſent tous à le combattre. La bataille

le fut très-sanglante: les deux ailes des Bretons pliérent d'abord; mais le corps de bataille où étoit le Duc d'Orléans, rendit un combat obstiné. Le Prince vaillant entre les plus vaillans, fit des efforts incroyables: il tua tous ceux qui avoient ordre de le tuer; & enfin, voyant que les autres ne combattoient plus contre lui que pour le prendre, il rendit son épée à celui qu'il jugea le plus honnête-homme. Il fut mené par ordre du Roi à Lusignan, où il s'abandonna tout à la douleur d'avoir perdu sa Maîtresse & sa liberté.

Les Princesses de Bretagne n'apprirent ces tristes nouvelles que par la bouche du Duc leur Pére, qui s'étant sauvé de la bataille s'enfuit à Nantes à toute bride. Il seroit fort difficile d'exprimer laquelle des deux en fut le plus affligée. Isabelle se sentoit coupable du désespoir que ses artifices avoient jetté dans l'ame du Duc; & la Princesse sa Sœur étoit encore plus triste de la faute que son Amant avoit faite de combattre contre son Roi, que de la perte qu'elle faisoit. A la tristesse étoit mêlé le dépit qu'elle avoit de son infidélité, & la honte secrète de ne pouvoir haïr celui qui lui en donnoit tant de sujet. Ce dépit & cette honte lui eussent peut-être fait soutenir sa douleur sans éclater; mais quand elle fit réflexion que le Duc étoit au pouvoir de son mortel ennemi le Duc de Bourbon, elle craignit pour sa vie, & fit hautement éclater sa crainte, sa douleur & son amour. Elle fit cent plaintes au Duc son Pére de l'avoir laissé combattre, & au Duc d'Albret de n'être pas mort plutôt que de le laisser prendre; puis tournant son désespoir contre elle-même, elle voulut mourir.

Sa vertu sembloit l'avoir abandonnée, quand Avaugour qui avoit été pris dans la bataille, revint avec la liberté que le Roi lui avoit donnée, & avec une lettre pour la Princesse, qu'elle ouvrit à la

à la hâte, & qu'elle lut avant que de rien dire à celui qui la lui rendoit. Elle y trouva ces paroles :

Le Duc d'Orléans eſt à vous, ma belle Princeſſe, il eſt juſte que vous ordonniez de ſa deſtinée. On vous l'amènera ſi vous le déſirez, & quelque préjudice qu'il puiſſe faire, & à mon cœur & à mon Etat, quand il ſera près de vous, ce me ſera toujours une aſſez douce conſolation d'avoir arrêté les larmes que vous répandez peut-être, & d'avoir modéré la haine que ſa priſe vous aura ſans-doute donnée pour le malheureux Charles.

Cette lettre remit le calme dans l'eſprit de la Princeſſe; mais elle y rappella auſſi ſa vertu, ſon reſſentiment contre le Duc, & ſon admiration pour le Roi; & à tout cela ſuccédoit toujours une douleur mortelle qu'il parût au Roi plus de mérite qu'au Duc d'Orléans. La maniére d'aimer du jeune Roi lui paroiſſoit même ſi délicate, & elle lui avoit tant d'obligation de ce qu'il lui offroit de lui reuvoyer ſon Amant, qu'elle douta un moment ſi cette reconnoiſſance n'avoit pas quelque choſe d'aſſez tendre pour l'appeller amour. Elle ne l'appella pourtant que reſſentiment, & crut que c'étoit un effet de colére qu'elle avoit contre ſon Ingrat.

Le Duc de Bretagne entrant dans la chambre, interrompit ſes réflexions. Princeſſe, dit-il, nous n'avons plus de reſſource qu'au Roi des Romains; encore ſommes-nous heureux, qu'après cette grande défaite il vous aime aſſez pour demander à vous épouſer, & avec vous une guerre immortelle avec la France. Il faut empêcher que le délai ne le refroidiſſe, & ne le faſſe raiſonner. Le Comte de Naſſau vient pour traiter le mariage. Il me ſemble que je vous ai peu aimée de ne vous avoir pas aſſuré l'Empire ſitôt que je l'ai pu. Vous m'aimez bien peu, Seigneur, reprit la Princeſſe, de me ſacrifier tous les jours à une nouvelle politique! Vous m'avez

vez commandé d'aimer le Duc d'Orléans ; vous m'avez fiancée au Duc d'Albret; vous m'allez donner au Roi des Romains; & à la premiére bataille que le Roi Charles gagnera contre Maximilien, vous m'offrirez à quelque autre. Hé! Seigneur, ne seroit-il pas plus à propos de consentir que le Roi de France me mariât à son gré, comme il prétend que c'est son droit, puisque la Bretagne a appartenu autrefois à sa Couronne? Il nous rendroit peut-être le Duc d'Orléans; ou s'il est trop irrité contre lui, peut-être ne me dédaigneroit-il pas. Voilà sa lettre, Seigneur: si vous m'aimez, prenez de nouvelles résolutions; & si vous aimez la grandeur de votre Maison, préférez la Couronne de France à l'Empire.

Le Duc de Bretagne lut cette lettre d'un air qui fit bien repentir la Princesse de s'être tant expliquée. Après l'avoir lue, il fit quelques tours dans la chambre sans parler; & lisant & relisant la lettre, il passa dans l'appartement d'Isabelle, où il fit signe à la Princesse Anne de le suivre.

Isabelle languissoit dans son lit, & se mourroit à vue-d'œil, sans qu'on pût découvrir la cause de son mal. Le Duc jugea que la joye qu'il lui alloit donner, la feroit guérir. Isabelle, lui dit-il, vous serez Impératrice dans peu de jours; je vous donnerai le Duché de Bretagne, dont votre lâche Sœur s'est rendue indigne par l'intelligence qu'elle a entretenue avec nos Ennemis. J'espére que ce présent que je vous fais, vous rendra la santé, & vous ôtera cette langueur qui vous tue. Seigneur, dit Isabelle, est-ce une lettre du Duc d'Orléans que ma Sœur a reçue? C'est bien pis, dit le Duc; c'est une lettre du Roi de France! Elle a été charmée de la beauté de l'Ennemi de sa Maison, qu'elle n'a vu que deux heures; & elle a eu la hardiesse de me demander de l'épouser. Ah! Seigneur, satisfaites-la donc, interrompit Isabelle, & sachez que ce n'est pas l'am-

l'ambition qui fait mon mal, & que la grandeur n'en eſt pas le reméde. Ma Sœur, continua-t-elle en ſe tournant vers la Princeſſe Anne, je vous céde la Bretagne & l'Empire de l'Univers, puiſque vous me cédez le Duc d'Orléans, & que vous aimez le Roi . . . . . Prenez, interrompit la Princeſſe, prenez la Bretagne & tous mes droits, & ne vous en prenez pas à ma gloire. Le Roi Charles m'aime, & je l'aimerois peut-être ſi je n'avois aimé le Duc d'Orléans par l'ordre de mon Pére. Je ne donne pas mon cœur deux fois. L'Ingrat a mérité que je le lui ôte; mais, ſi je le fais, je ne le donnerai jamais à perſonne. Je ſuis ravie, Seigneur, que vous me délivriez de la néceſſité de me marier ſans donner mon cœur. C'eſt un ſupplice que vous m'épargnez, que j'ai toujours plus craint que la mort. O Ciel! s'écria le Duc de Bretagne, de quels enfans m'avez-vous fait le Pére! Il ſortit tout tranſporté, & laiſſa les deux Rivales enſemble.

Hé bien, ma Sœur, dit la Princeſſe, vous aimez donc le Duc d'Orléans, & c'eſt-là votre maladie? Vous me parlez d'un air ſi aigre, répondit Iſabelle, que je m'en offenſerois ſi je ne ſavois bien que je vais mourir, & que le Ciel veut me punir des trahiſons que je vous ai faites. Puiſque le Duc d'Orléans eſt au pouvoir de ſes ennemis, que la triſte Iſabelle ne le verra plus, & qu'elle va mourir de douleur d'avoir cauſé ſon déſeſpoir & ſa priſon, & peut-être ſa perte, il eſt bien juſte que je le juſtifie auprès de celle qu'il aime ſi parfaitement, & puis que je meure de honte & de repentir. Elle ſe mit à raconter enſuite toute l'hiſtoire de ſon amour, ſes artifices, l'avanture de la terraſſe, les fauſſes lettres, & tout le détail de ſa paſſion; mais elle le raconta d'un accent ſi pitoyable, & avec des marques d'un repentir ſi

touchant, que sa Sœur ne put s'empêcher de la plaindre & de donner des larmes à son malheur, malgré la joye qu'elle avoit de l'innocence de son Amant.

Isabelle avoit parlé avec tant de chaleur, & son récit mit tant de desordre dans son ame, que son mal augmenta de telle sorte qu'on jugea qu'elle alloit mourir. On accourut en donner la nouvelle au Duc; mais sa colére étoit si violente, qu'il n'en témoigna nulle inquiétude. Isabelle se sentant mourir, prit la main de sa Sœur, & la portant tendrement sur sa bouche: Ma Sœur, dit-elle, je vous plains, si vous aimez le Duc d'Orléans autant que je l'ai aimé: Vous allez mener une vie bien languissante, moins triste pourtant que la mienne, puisque vous pouvez être assurée qu'il ne fut jamais d'ardeur pareille à celle qu'il a pour vous. Adieu, ma Sœur, laissez-moi mourir, si je le puis, sans me souvenir de vous ni de lui. La Princesse en pleurs sortit de la chambre, & à peine en fut-elle sortie qu'Isabelle rendit l'esprit. La Princesse en fut très-affligée; le Duc de Bretagne en fut plus touché qu'il n'avoit cru devoir l'être; mais il ne le fut pas assez pour changer la résolution qu'il avoit prise de favoriser Maximilien.

Quinze jours après cette mort, le Comte de Nassau arriva. Le Duc fit dire à sa Fille qu'il lui commandoit de signer le contrat de mariage, & d'épouser dans trois semaines le Comte de Nassau au nom du Roi des Romains. Jamais dureté de Pére n'a été si sensible que celle-ci le fut à la Princesse. Outre les raisons qu'elle en eut la premiére fois qu'on lui en fit la proposition, elle avoit maintenant celle de l'innocence de son Amant, de sa persévérance malgré les fiertés qu'elle avoit eues pour lui, & de la douleur qu'il auroit de cette nouvelle. Elle pensa

sa succomber à sa passion, & oublier sa vertu à la lecture d'une lettre qui lui fut rendue par un Breton qui étoit au Duc d'Orléans. Elle contenoit ces paroles:

Je suis prisonnier, Madame, je n'ai pu trouver la mort que je cherchois; je ne vous vois plus; je ne vous verrai peut-être de ma vie; on me dit que vous allez épouser le Roi des Romains, tant de malheurs suffisent-ils pour appaiser votre impitoyable colère? Que vous ai-je fait, Madame, & qu'ai-je fait au Ciel pour être si misérable? Une ardeur si pure & si fidèle, méritoit-elle tous ces supplices? Pour comble de malheur, je ne suis pas à la merci du Duc de Bourbon. Je ne mourrai point, & le Roi m'a donné en garde à de trop honnêtes-gens. Il me laisse même la liberté de vous écrire autant que je voudrai. Ah! Madame, que je suis misérable d'avoir un Rival d'un si grand mérite! Il m'a assurément enlevé votre cœur, & je ne puis vous blâmer de ne l'avoir su défendre. Aussi n'est-ce point pour m'en plaindre que je vous écris. Si vous l'aimez, la violence que vous fait le Duc de Bretagne, fait que vous êtes plus à plaindre que moi. Je vous demande au-contraire de tâcher de vous épargner le martyre d'épouser Maximilien que vous n'aimez pas. Je vous en conjure, Madame, par tout ce que j'ai souffert, & que je souffre pour vous, rompez ce mariage, épousez le Roi, vous serez ma Reine, & j'aurai la consolation de vous adorer & de vous obéir toute ma vie.

La Princesse fut quelques momens résolue de ne consentir jamais à épouser le Roi des Romains. Elle prévoyoit qu'il n'étoit pas assez grand Capitaine, ni assez puissant, pour tenir tête au Roi de France; & elle ne douta point que si elle en remettoit l'issue à la fin de la guerre, Charles ne

l'emportât. Mais enfin, dit-elle, je ne ſerai pas au Duc d'Orléans; il faudra le voir & ne le point aimer; entendre ſes yeux, & ne leur point répondre; me donner à ſa vue à ſon Rival, & rendre un Prince accompli qui m'adore, & que j'adorerai peut-être malgré ma vertu, bien plus miſérable que ſi j'étois à un autre loin de ſes yeux. Il faut lui épargner ces peines; & puis il croit que j'aime le Roi, il me ſoupçonne d'être infidéle & il m'en ſoupçonneroit toute ſa vie. Ah! ma vertu doit l'emporter, & je dois obéir au Duc de Bretagne. Elles s'en tint à cette réſolution; elle ſigna le contrat, & épouſa le jour deſtiné le Comte de Naſſau au nom du Roi des Romains. On la traita dès-lors de Reine, & elle donna dès ce jour-là tous les ordres en Bretagne.

Le Roi Charles & le Duc d'Orléans reçurent cette nouvelle avec une égale douleur. Le dernier déſeſpéra d'être jamais heureux, & déſira mille fois la mort. Le premier écouta ſa colére, & y trouva quelque conſolation. Il fit de grandes levées, & envoya des troupes ſi conſidérables en Bretagne, qu'il eſpéra d'empêcher à force ouverte la conſommation de ce mariage. Preſque toute la Bretagne fut envahie en peu de tems, à la réſerve de Nantes, Saint-Malo, & quelques autres Places.

Le Duc de Bretagne reconnut trop tard que le Roi des Romains étoit trop foible pour le défendre contre la France. Il en tomba malade, & mourut de déplaiſir. La Reine des Romains lui rendit les derniers devoirs avec toute la pompe que la guerre lui permit.

Après quelques jours de deuil, elle commença à faire réflexion qu'elle étoit Reine ſans Couronne, Ducheſſe ſans Duché, & Épouſe ſans Mari. Ces réflexions redoublérent, quand le Roi & le Duc

d'Or-

d'Orléans l'envoyérent conſoler de la mort de ſon Pére. Elle eut une douleur qui la ſurprit; c'eſt que l'un & l'autre eurent le reſpect pour elle de ne lui rien dire de leur amour. Le Roi ne la traitoit point de Reine; & comme le Conſeil avoit fait la lettre, elle ne contenoit qu'une civilité à une Ducheſſe de Bretagne ſur la mort de ſon Pére, & une priére d'être plus fidéle à la France que lui.

La Princeſſe entendit bien que le Roi prétendoit que ſon mariage étoit nul, & elle n'en fut pas fâchée. Elle voulut envoyer des Ambaſſadeurs au Roi pour lui demander la paix; mais ni l'Amiral, ni le Maréchal de Bretagne, ni Leſcun, ni le Duc d'Albret, ni les Partiſans du Roi des Romains, n'y voulurent pas conſentir. Ils avoient les gens de guerre à leur dévotion, & la Princeſſe n'avoit que le nom de Reine, & n'avoit aucune autorité. Ses véritables Serviteurs voyoient bien que ſon avantage étoit d'épouſer le Roi de France. Le Peuple ennuyé de la guerre l'eût bien voulu; mais la ſolemnité du mariage contracté en face d'Egliſe, ne laiſſoit aucune apparence qui pût flatter la Princeſſe d'aucun eſpoir agréable, d'autant plus que la diſſolution de ſon mariage ne devoit pas rendre heureux le Duc d'Orléans.

On continua donc la guerre malgré elle. Le Roi des Romains faiſoit toujours eſpérer de grands ſecours, & promettoit de venir en perſonne; mais les affaires de l'Empire ne le lui permirent pas. L'Armée qu'il avoit en Picardie, fut défaite par les Maréchaux de Gié & de Cordes. Le Comte de Naſſau y fut fait priſonnier. Il fut renvoyé ſur ſa parole, pour porter, diſoit il, le Roi des Romains à un accommodement. Il l'obligea d'envoyer au Roi des Ambaſſadeurs pour traiter la

paix. Le Roi n'y voulut entendre qu'à condition que le mariage seroit déclaré nul, & que la Princesse seroit laissée libre de choisir tel de ses Amans qu'elle voudroit; qu'il promettoit toutefois d'agréer, pourvu qu'il fût dit que le mariage se faisoit sous son bon-plaisir.

Les Ambassadeurs du Roi des Romains ne voulurent point consentir à cette condition; mais ils priérent le Roi d'envoyer des Ambassadeurs vers leur Maître, qui leur accorderoit ce point s'il le trouvoit à propos. Le Comte de Nassau accompagna ces Ambassadeurs; & il fit si bien entendre à Maximilien le peu de pente que la Princesse avoit à ce mariage, & l'inclination qu'elle avoit pour le Duc d'Orléans, qu'enfin il lui fit signer la paix telle que le Roi la pouvoit désirer. On la rapporta signée au Roi, qui l'envoya à la Princesse avec cette lettre:

Le Roi des Romains, ma belle Princesse, vous rend la foi que vous lui avez donnée. Puisqu'il garde si mal un si grand bien, je n'appréhende pas que vous la lui renvoyiez. Ce n'est pas ce Rival que je redoute; mon Prisonnier me fait plus de peine que ce Roi. Cependant, puisque voici la fin de la guerre, je vais le tirer de la prison où la raison d'Etat ne veut plus qu'il soit; & je vous le ménerai à Rennes. Vous déciderez-là de notre fortune. Je veux bien, Madame, que vous sachiez par avance, que je n'espére rien, & que je ne doute presque pas que vous ne rendiez heureux le Duc d'Orléans, & malheureux le Roi de France.

Le Comte de Dunois porta cette lettre, & le Roi se déroba de sa Cour, & alla suivi de ses plus chers Confidens à Bourges, où l'on avoit trans-

transféré le Duc d'Orléans. Cette entrevue fut remarquable; jamais Roi n'a tant fait de careſſes à un Sujet, & il n'eſt jamais arrivé que deux Rivaux ſe ſoient tant admirés l'un l'autre, & enſuite qu'ils ſe ſoient tant aimés. On ne vit jamais une amitié ſi étroite. Il ſembloit qu'on les eût charmés; ils ne pouvoient ſe quitter un moment; ils parloient inceſſamment de la beauté, du grand cœur & de la vertu de leur Héroïne; ils ſe diſoient mille fois que celui des deux qui l'auroit, ſeroit bien-heureux, & ils ſe le diſoient ſans jalouſie; ils s'embraſſoient & ſe baiſoient à tous momens; & l'on voyoit ce qu'on ne vit jamais, les deux plus beaux Princes de la Terre éperdûment amoureux de la plus belle Princeſſe du monde, & preſque auſſi amoureux l'un de l'autre, qu'ils l'étoient de leur Maîtreſſe. Le Roi mena le Duc à Paris. Toute la France vit & admira cette amitié. Ils paſſoient la nuit enſemble; on les habilloit enſemble; & on avoit peine, en les voyant, à démêler le Roi; ils en avoient tous deux le port, la naiſſance, le mérite, & l'amitié faiſoit qu'ils en avoient tous deux l'autorité.

Le Comte de Dunois n'eut pas plutôt rapporté que la Ducheſſe de Bretagne ſe préparoit à recevoir le Roi à Rennes, que les deux illuſtres Rivaux partirent avec la Cour la plus ſuperbe qu'on eût encore vue en France. Le Roi faiſoit toujours habiller le Duc comme lui-même; & ſurtout le jour qu'ils arrivérent à Rennes, leur habit étoit pareil. Le Duc d'Orléans avoit l'avantage de la taille, & le Roi celui de la premiére jeuneſſe. Leur eſprit étoit différent, celui de Louis étoit plus vif, mais tous deux l'avoient grand & noble.

La Princeſſe leur vint au-devant avec une très-belle Cour. Le Roi la ſalua avec un air qui ne

ſe promettoit rien. Le Duc avoit l'air d'un coupable. Belle Princeſſe, dit le Roi, je vous amène cet heureux Prince que le Duc de Bretagne vous commanda d'aimer autrefois, & qui eut aſſez de mérite pour vous faire obéir agréablement; c'eſt le ſeul de tous les hommes qui valoit aſſez pour ce grand choix. Madame, dit le Duc, un coupable tel que je ſuis, ſera trop heureux d'obéir en liberté à une Reine auſſi adorable que vous. A quoi que le Ciel me deſtine, repartit la Princeſſe en adreſſant la parole au Roi, mon bonheur n'aura point de pareil, puiſque j'aurai l'honneur & la joye d'obéir toute ma vie à Votre Majeſté, & de lui faire voir la vénération & l'eſtime infinie que je conçus pour ſa perſonne & pour ſa vertu, dès le jour que j'eus l'honneur de vous voir dans votre Camp. J'ai ſu, Madame, dit le Duc, que vous rendîtes juſtice au Roi dès que vous le vîtes.

La Princeſſe rougit; & le Roi lui voulant épargner l'embarras de répondre: Les Priſonniers, dit-il, ont des nouvelles peu aſſurées, & ils ſont ſujets à croire tout ce qui leur fait de la peine. Prince, épargnez-moi, s'il vous plaît, le déplaiſir de m'entendre dire par la Princeſſe qu'elle ne m'aime point? Je ne le ſais, & ne le verrai que trop. Ne nous dites rien de notre deſtinée, ma belle Princeſſe, que je n'aye du-moins goûté quelques heures le plaiſir de vous adorer, ſans la triſte aſſurance que vous ne me choiſirez pas. Je ne ſais ce que je ferai, reprit la Princeſſe; mais je ſais bien que ſi la raiſon me guide... Ah! Madame, interrompit le Duc, n'achevez pas, laiſſez-moi me flatter quelques momens. Je ſuis perdu ſi la raiſon vous guide, & je ne vois que trop qu'elle vous guidera; mais ne me le dites pas ſi-tôt.

Mon

Mon Prince, dit le Roi en l'embraſſant, je ſuis d'avis que nous ne preſſions pas d'aujourd'hui la Princeſſe, & que nous la priyons de différer l'arrêt de notre fortune. Auſſi bien, Madame, pourſuivit-il en s'adreſſant à la Princeſſe, les choſes ne ſont pas égales. Le Prince a eu le bonheur de vous expliquer longtems ſa paſſion, & de vous en faire connoître le mérite & la violence. Je ſuis votre ennemi dès le berceau, & je n'ai jamais eu qu'un moment pour vous dire que je l'étois malgré moi. Sire, dit la Princeſſe, puiſque vous ne déſirez pas que je m'explique aujourd'hui, vous me permettrez de ne pas répondre ſur la différence que je fais entre vos perſonnes & les bontés que vous avez tous deux pour moi; & vous agréerez que je vous préſente mes Bretons, & que je vous demande leur grace. Elle fit ſigne au Maréchal & à l'Amiral de Bretagne, puis aux autres Seigneurs de ſa Cour, qui vinrent ſaluer le Roi, & on marcha vers Rennes, où la Princeſſe avoit donné ordre à une magnificence qui ſurprit le Roi, tout accoutumé qu'il étoit à ces choſes.

L'amitié des deux Rivaux ne ſurprenoit pas moins la Princeſſe. Elle ne pouvoit s'en taire, & ce fut preſque tout le ſujet de la converſation. Le Duc d'Orléans en tiroit mauvais augure. Il voyoit bien que toute la louange de cette amitié étoit dûe au Roi, qui lui pardonnoit, & qui lui permettoit encore d'être ſon Rival. Il ne doutoit pas que la Princeſſe, qui ſe connoiſſoit en vertu, & qui faiſoit gloire de n'aimer que le mérite, ne ſe déclarât pour le Roi. Il en étoit ſi triſte, qu'il en fit pitié au Roi même.

La Princeſſe s'apperçut de la douleur de l'un & de l'amitié de l'autre; & redoublant ſon admiration pour le Roi, & laiſſant paroître ſa tendreſſe pour le Prince: Ah! Seigneur, s'écria-t-elle, pour-

quoi faut-il que vous ayez tant de vertu? Et vous, Prince, pourquoi vous affligez-vous ainsi? Ah! Madame, repartit le Roi tristement, c'est à moi à me désespérer, vos yeux viennent de m'apprendre ma destinée! Prince, vous êtes heureux! Je voudrois avoir donné cent Couronnes pour être regardé une seule fois en ma vie aussi tendrement que vous venez de l'être, Madame; je ne suis pas assez injuste pour vouloir qu'aucune considération vous oblige à faire violence à votre cœur; & ma vie ne vous doit pas être si chére, que vous vouliez la conserver au préjudice de la félicité de la vôtre. Vivez heureux, poursuivit-il en prenant leurs deux mains, & les faisant joindre; & quand ma langueur m'aura mis au tombeau, & que vous serez tous deux sur mon Trône, souvenez-vous, Madame, dit-il en baisant avec beaucoup de respect la main de la Princesse, souvenez-vous quelquefois combien il m'eût été doux d'y régner avec vous.

Il dit cela d'un ton si touchant, que les yeux de la Princesse s'en troublérent, & que le Prince se jettant aux pieds du Roi: Ah! Sire, s'écria-t-il, pourquoi votre cruelle clémence m'a-t-elle conservé la vie, & que ne meurs-je de honte de ne pouvoir imiter votre vertu, & vous céder ce qu'elle me donne? Que ne vous servez-vous de vos droits? La Princesse ne peut être à personne sans votre aveu, que ne lui défendez-vous d'être à moi? Elle est toute accoutumée à obéir à de pareilles défenses. Elle m'a déja quitté pour le Duc d'Albret & pour le Roi des Romains. Je ne me plaindrai point d'elle, & je n'oserai & ne pourrai jamais me plaindre de vous, puisqu'enfin étant un Rebelle, je pourrois abuser du Duché de Bretagne. Je n'aurai pas le malheur de troubler le repos d'une vie que je voudrois combler de bonheur, en donnant mille fois la mienne. Je ne me flatte pas que la Princesse

se

se déclare en ma faveur; mais je ne puis souffrir la peine que vous donne le doute où vous êtes. Parlez, Madame, & donnez-moi la mort que j'ai méritée. Dites-moi que si je n'eusse point porté les armes contre mon Roi, malgré la défense que vous m'en aviez faite; si je n'avois pas avant cela mérité votre colére pour quelque crime que je ne sais pas; si j'avois une réputation de vertu aussi établie que celle du grand Roi qui m'écoute; votre cœur qui cherche un Héros, pourroit balancer entre nous deux; mais, puisque rien n'est égal entre nous, & que je n'ai ni sa vertu ni sa Couronne, vous devez le préférer à moi.

Ah! Sire, dit la Princesse, aidez-moi, je vous en conjure, contre mon cœur, qui, je vous l'avoue, est indigne d'être à vous. Il veut s'ôter à ce Prince, & il n'en a pas la force. Si vous n'avez la bonté de me secourir, je sens qu'il va faire une lâcheté, & qu'il se déclarera pour le Prince, que toute ma raison me dit qu'il le mérite moins que le Roi. Outre toutes les raisons que vous venez d'entendre de sa bouche, il m'a fait un outrage irréparable, & que je ne dois jamais lui pardonner. Il a cru Anne de Bretagne capable de donner un rendez-vous de nuit, & de s'oublier jusqu'à lui accorder des faveurs criminelles. Il garde chérement des lettres pleines de foiblesse que ma Sœur lui a écrites; il croit qu'elles sont de moi; il ne m'estime nullement; je ne puis qu'être offensée de son amour, puisqu'il est accompagné de si peu d'estime. Cependant mon lâche cœur ne veut point être à vous, tant il est accoutumé d'être à lui; à vous, Sire, en qui je reconnois un mérite infini; à vous, à qui j'aurois le plaisir de voir & de faire conquérir toute l'Europe; à vous, qui me faites l'honneur de m'aimer avec une délicatesse héroïque. Ah! grand Roi, défendez vos droits contre moi-même; or-

donnez-moi d'être à vous, puiſque vous le pouvez; dites je le veux, & vous me ſauverez la honte d'une injuſtice & d'une foibleſſe indigne d'une Princeſſe que vous aimez.

Je ne dirai jamais je veux, interrompit le Roi, en quoi que ce ſoit qui vous regarde, & moins en cette occaſion qu'en toute autre; je ne vous exprimerai jamais que des déſirs pleins de reſpect & de ſoumiſſion. Hélas! Sire, reprit la Princeſſe, ordonnez du-moins à ce Prince de n'être pas préſent quand vous me parlerez ſi obligeamment; peut-être me rendrai-je à tant de vertus.

Le Duc d'Orléans, que le reproche de la Princeſſe avoit comme frappé de la foudre, ſe leva lors, & voulut ſortir. Demeurez, Prince, dit le Roi, & juſtifiez-vous à la Princeſſe de l'injure qu'elle prétend avoir reçue de vous. Sire, repartit le Duc, je ne puis rien dire ſur ce ſujet, ſi ce n'eſt que ſi les lettres que j'ai, ne ſont pas de la Princeſſe; ſi c'eſt Iſabelle que j'ai trouvé endormie ſur la terraſſe de Nantes; ſi ce fut une illuſion; vous ne me ſurmonterez point en généroſité. Je n'ai donc plus de droit ſur la Princeſſe. Je croyois qu'elle s'étoit donnée à moi d'une maniére qui ſuffit aux perſonnes de ſon rang pour n'être jamais à un autre; puiſqu'il n'en eſt rien, je demeure d'accord avec elle que vous êtes le ſeul digne d'elle, & je vais mourir de honte & de déſeſpoir ailleurs qu'en votre préſence.

Il ſortit déſeſpéré, & s'alla enfermer dans ſa chambre. La Princeſſe le voyant ſorti: Sire, dit-elle, pourquoi ce Prince n'a-t-il pas votre vertu, ou votre Couronne? Quoi! Madame, dit le Roi, s'il avoit ma Couronne, en ſeroit-il plutôt heureux? Non, Sire, reprit la Princeſſe; mais vous le ſeriez plutôt, s'il eſt vrai que votre bonheur dépende de moi. Les vertus que toute la Terre admire en vous,

vous, me détermineroient à vous donner la main au préjudice du Duc d'Orléans ; mais & lui & toute la Terre m'accuſeroient de m'être laiſſée éblouïr à l'éclat de la Couronne de France, & d'avoir ſacrifié ma tendreſſe & le cœur de ce Prince à mon ambition. Cependant il n'eſt pas juſte d'ailleurs qu'une Couronne que vous êtes ſi digne de porter, ſoit un obſtacle à la félicité de votre vie; & il l'eſt encore moins que je laiſſe aller ce grand cœur plein de ſentimens ſi héroïques, s'aſſujettir peut-être à quelque Belle qui ne les cultiveroit pas, & qui vous laiſſeroit peut-être languir ou vous divertir auprès d'elle, ſans ſe mettre en peine de vous faire remplir l'Univers de votre nom, & l'Hiſtoire de vos belles actions. Je dois compte au Ciel de votre cœur qu'il me donne; & puiſque je me ſens l'ame aſſez grande pour oſer vous inſpirer toute ma vie, ou pour ſeconder les grands deſſeins que vous êtes capable de former, je dois au Ciel qui m'a faite pour vous, le ſacrifice que je vous fais du Duc d'Orléans, & je vous donne la main dès ce moment, quoi que mon cœur & l'amour de ce Prince puiſſent me dire.

Le Roi mit un genou en terre; & baiſant la belle main que la Princeſſe lui préſentoit, il ne lui répondit d'abord que par un tranſport plus éloquent que toutes les paroles. Il alloit parler, quand la Princeſſe rougiſſant & le relevant avec une interdiction extrême: Allez, Sire, lui dit-elle, allez conſoler le miſérable Duc d'Orléans; & ſi vous avez quelque reconnoiſſance de la violence que je me fais, dites-lui que malgré tous ſes crimes je ne le punis qu'à regret; que je déſire qu'il vive, & qu'il ſe conſole. Le Roi dit à la Princeſſe qu'il le combleroit de tant d'honneurs, & qu'il mettroit toute ſa vie ſi peu de différence du Roi à lui, qu'il

auroit sujet de supporter son malheur avec moins d'inquiétude.

Il alla chez le Prince. Il s'attendoit de le trouver affligé à mourir, & il ne savoit par où s'y prendre pour le consoler d'un mal qu'il lui causoit. Mais il fut bien surpris de voir que le Duc lui vint au-devant avec un visage ouvert. Sire, dit-il, je vous demande le plaisir de couronner la Princesse de ma main, lorsque vous l'aurez épousée. J'ai honte d'avoir su si peu l'aimer jusqu'ici. Je l'ai crue capable d'une foiblesse indigne d'elle, & j'ai été capable de désirer qu'elle ne fût pas Reine de France. L'un & l'autre est la marque d'un amour peu héroïque; & l'un & l'autre font voir que mon plaisir me fut plus cher que sa gloire. Il faut réparer mes crimes, l'aimer le reste de mes jours d'une tendresse pure & desintéressée, la couronner moi-même, & me priver à jamais de ce qui fit toujours la plus douce espérance de ma vie.

Vous le pouvez, mon cher Prince, repartit le Roi, vous le pouvez sans me porter envie. Je n'aurai que les beautés de la Princesse, & vous en aurez le cœur. Il ne s'est jamais rien vu de si heureux & de si misérable que nous le sommes. Vous avez son cœur, n'est-ce pas le plus grand de tous les biens? Je posséderai ses beautés, n'est-ce pas la souveraine félicité? Mais je n'ai pas son cœur, ne suis je pas malheureux? Et vous ne la posséderez jamais; saurez-vous jamais ce que c'est que plaisir? Ah! Sire, repartit le Prince, quand j'aurois quelque part à son cœur, elle sauroit bien me l'ôter. Je vous jure, interrompit le Roi, & mon serment quoique bien singulier n'en sera pas moins inviolable, que je ne trouverai jamais mauvais qu'elle conserve pour vous tout ce qu'elle a de tendresse. Ne vous engagez à rien, Sire, repartit le Prince.

Quand

Quand la Princeſſe ſera Reine, elle a le cœur trop grand pour l'abaiſſer à un Sujet; & je ne ſuis pas aſſez inſolent pour aſpirer au plus petit de vos droits. Allons la voir, je vous en conjure, & achevons notre avanture, que les ſiécles à venir traiteront de Roman.

Ils allérent chez la Princeſſe. La gayeté du Duc d'Orléans la fit rougir. Elle l'en loua un peu après. Les trois Amans conclurent le mariage. Le jour fut pris, on le fit, on vint à Paris, & on alla couronner la Reine à Saint-Denis.

Durant toutes ces fêtes & ces cérémonies, le Duc d'Orléans ne ſe démentit jamais. Il fut toujours le plus joyeux & le plus galant de la Cour. On eut dit que la fête ſe faiſoit pour lui. Durant toute la cérémonie du Couronnement, il ſoutint la Couronne de la Reine; & partout ailleurs le Roi vouloit qu'il fût inceſſamment avec elle. On alla à Lyon. On n'a jamais vu en France de Tournois ſi galans & ſi magnifiques. Le Roi & le Prince ſembloient encore ſe diſputer le cœur de la Reine, & ils vécurent toujours en Rivaux qui s'entr'aimoient & qui s'entr'eſtimoient infiniment.

Le Roi ne ſe prévalut jamais de ſon autorité, que pour ordonner à la Reine de voir le Duc, & de le mettre de toutes ſes parties. Le Duc ne s'oublia jamais, & il ne lui échappa pas un ſeul ſoupir. La Reine étoit charmée de la généroſité de l'Epoux, & du reſpect de l'Amant. Mais quelque douceur qu'elle trouvât à cette heureuſe vie, elle crut avoir cent raiſons pour la changer; & un jour que le Roi & le Prince avoient rompu trois lances l'un contre l'autre ſans avantage d'aucun côté, & qu'ils vinrent vers elle la viſiére levée, lui demander qui des deux lui paroiſſoit le plus vaillant; Vous êtes tous deux, leur dit-elle, dignes de faire d'autres combats que ceux-ci; & c'eſt par ceux-là que

je

je prononcerois volontiers ſur la demande que vous me faites. J'ai honte de vous avoir amuſés ſi longtems. Sire, dit-elle au Roi, ne vous verrai-je jamais à la tête d'une Armée de terre, & le Duc d'Orléans à la tête d'une Armée navale, acquérir de la gloire à l'envi, & revenir vainqueurs me demander des louanges?

Ces paroles rendirent le Roi penſif; il le fut quelques jours. Enfin il conclut la guerre d'Italie. Il donna une Armée navale au Duc; & on ſait avec quelle rapidité & quelle gloire l'Italie fut ſubjuguée. Le Duc gagna une bataille navale, où il fit des actions de grande valeur. Après la victoire, les chagrins ſecrets de ſon cœur & ſa mélancolie lui donnérent la fiévre-quarte. Il fut obligé de s'arrêter à Novarre, où il fut aſſiégé pendant que le Roi ſe rendoit maître de Rome & de Naples. Le ſiége fut terrible; & on ſait que la ſeule valeur du Duc défendit la place d'ailleurs très-foible. Elle étoit preſque ſans murailles, & on donnoit tous les jours un aſſaut. Cent fois le Prince tremblant la fiévre, fit trembler les ennemis, & leur donna la fuite. Il gagnoit tous les jours une victoire.

Le Roi impatient de revoir ſon Epouſe, & de lui conter ſes victoires, ſe mit en chemin pour revenir en France. L'amour le rendit imprudent, ce n'eſt pas la premiére fois qu'il l'a fait. Naples ſe révolta, ſachant que le Vainqueur s'éloignoit. Les Vénitiens, leurs Partiſans, & le Duc de Milan lui fermérent le paſſage. On ſait la merveilleuſe victoire de ce jeune Roi. Elle ſeroit belle à décrire, mais il ſuffit de dire qu'avec huit mille hommes il en défit quarante mille. Il alla enſuite faire lever le ſiége de Novarre, & trouva le Prince toujours malade, mais toujours invincible. La joye des deux Rivaux fut grande, quand ils crurent pouvoir raconter enſemble leurs belles actions à la Reine.

Ils

Ils s'entredonnoient mutuellement l'avantage. Le Prince élevoit jusqu'au Ciel la gloire d'avoir conquis en trois mois Rome & l'Italie; & le Roi mettoit au-dessus de tout, ce que le Prince avoit fait pour la défense de Novarre.

Cependant chacun souhaitoit en son ame que la Reine les reçût avec des éloges extraordinaires, qui ne les satisfirent pourtant point, parce qu'ils ne décidoient rien. Le Roi connut bien à travers les louanges qu'on lui donnoit, que le peu d'adresse qu'il avoit eue à conserver sa conquête, en diminuoit la gloire. Le Prince se flattoit que s'il n'avoit pas tant fait de bruit que le Roi, il n'avoit point fait de faute, & qu'il avoit acquis une gloire pure & sans reproche. Il chercha l'occasion de parler à la Reine en particulier: elle la vouloit bien trouver aussi, mais il étoit assez difficile; car le Roi ne pouvoit vivre sans l'un d'eux.

Ils se promenoient un jour tous trois ensemble dans le jardin de l'Archevêque. Le Prince renouvellant le discours de la conquête de l'Italie, tourna la conversation sur la description de la magnifique entrée que le Roi avoit faite à Naples; & croyant bien faire sa cour au Roi, & beaucoup de plaisir à la Reine; Madame, dit-il, il manquoit à la gloire & à la satisfaction du Roi, que vous eussiez votre part à la pompe de cette journée; & je compte entre les malheurs de ma vie de n'avoir pas augmenté le nombre de ceux qui applaudissoient au Conquérant.

Il est vrai, dit le Roi, que ma joye fut imparfaite, & que je vous désirai mille fois tous deux. Quel plaisir eussiez-vous eu, Madame, de me voir environné de tous les Seigneurs de Naples & de l'Italie que j'avois soumise en une campagne, parce que le souvenir que je ne faisois qu'exécuter vos ordres,

ordres, & que le désir de vous revoir l'hiver m'avoient rendu vaillant? J'avois ajoûté à votre titre de Reine de France, celui de Reine de Sicile & de Jérusalem. Toute ma nouvelle Cour & mon Armée voulurent que je triomphasse en ce jour par avance de l'Empire des Ottomans, & que je les menasse conquérir. J'en acceptai l'augure; & en effet Constantinople, qui fut ce projet, en fut effrayée, & le bruit du nom du Vainqueur que vous animiez, déserta ses murailles, & m'en auroit facilité la conquête, si les Vénitiens ne m'avoient trahi. Quelle eût été ma joye, ma belle Reine, de vous avoir à mes côtés en Habit Impérial tenir en la droite comme moi la Pomme d'or ronde, & en la gauche le Sceptre, la Couronne Impériale sur la tête, marcher sur un cheval Turc sous un poëlle porté par les Princes d'Italie, suivie de toute ma Maison vétue de drap d'or, tous les Grands de France marchant devant habillés d'un grand manteau d'écarlate fourré d'hermine, peu différent du mien? Lorsque passant dans les cinq places de Naples, je fus prié par les Seigneurs du Royaume de faire Chevaliers leurs enfans qu'ils y avoient rangés de l'âge de dix à dix-huit ans, qu'ils consacroient tous, me disoient-ils, à mes conquêtes d'Orient; la Chevalerie que vous leur euffiez donnée, eût été de plus heureux présage, & ils ne l'eussent pas si-tôt dédaignée que celle qu'ils ont reçue de ma main.

La Reine écoutoit tout ce discours assez froidement. Il parut au Roi qu'elle avoit plus de douleur de la perte de Naples, que de joye de ce triomphe. Il en fut touché; car il avoit toujours devant les yeux la faute qu'il avoit faite; & le Prince qui s'apperçut que le Roi étoit rêveur, ne put s'empêcher de s'applaudir en secret de cette froi-

deur

deur de la Reine, & d'être ravi que le Roi penſif s'éloignât d'eux inſenſiblement, & leur laiſſât la liberté de parler enſemble.

Les yeux du Prince imprudent tinrent à la Reine le langage qu'il avoit accoutumé de lui tenir à Nantes; mais ce fut avec une certaine confiance, qui toute reſpectueuſe qu'elle étoit, ne laiſſa pas d'offenſer l'Héroïne. Elle rougit, ou de colére, ou de la peine qu'elle ſentoit à dire ce qu'elle avoit réſolu dès le retour du Roi. Mon Prince, dit-elle, il eſt néceſſaire que vous quittiez la Cour: retirez-vous dans votre Gouvernement de Normandie; & quelque empreſſement que le Roi témoigne à vous rappeller auprès de lui, trouvez des raiſons, cherchez des longueurs, & ne revenez jamais juſqu'à ce qu'il faille partir pour la ſeconde expédition d'Italie.

A peine achevoit-elle ces mots, que le Roi revint vers eux. La Reine étoit émue, & le Prince conſterné de ce qu'il venoit d'entendre. Il leur demanda le ſujet de leur deſordre; ils ſe déconcertérent encore davantage. Si je ne vous eſtimois l'un & l'autre autant que je dois, pourſuivit-il en riant, je rêverois encore quelque tems pour chercher le ſujet de l'embarras où mon retour vous met. Prince, vous avez demandé à la Reine la réponſe de la demande que nous lui fîmes avant que d'aller en Italie? Elle vous a répondu favorablement. Vous craignez tous deux que je l'aye ouï, il n'en eſt rien; mais je le devine, & je ne m'en plains point. Madame, je réparerai toutes choſes à la premiére campagne.

La Reine & le Prince voulurent répondre, & détromper le Roi; mais il ne voulut pas les écouter, & les embraſſant l'un & l'autre: Je ſuis jeune, ma belle Reine, dit-il en s'en allant, je ne puis

puis pas avoir l'expérience d'un vieux Capitaine; mais je m'appliquerai ſi bien à devenir digne de vous, que j'eſpére que vous me pardonnerez le déplaiſir que vous avez eu. Il s'en alla, leur diſant de continuer leur promenade, & ne ſachant pas bien en lui-même s'il vouloit qu'ils le ſuiviſſent, ou qu'ils demeuraſſent.

Une peine inconnue commença à l'inquiéter. Il ſe repréſenta tout le mérite, la valeur, la bonne mine & l'amour du Duc d'Orléans; le tems qu'il avoit eu à Nantes de plaire, & l'aveu qu'avoit fait la Princeſſe d'avoir reçu agréablement le commandement de l'aimer. L'embarras où il venoit de les voir, lui revint dans l'eſprit. Il fut rêveur le reſte du jour; il ne put pas dormir la nuit; & quand on lui dit le lendemain que le Duc d'Orléans s'étoit retiré en Normandie, il crut qu'il avoit craint ſa colére, & qu'il ſe déroboit à ſon reſſentiment. Enſuite il eut honte de ſa foibleſſe & de ſes ſoupçons, mais il n'en guérit pas. Toutefois il eut la force de n'en point parler à la Reine: il voulut même rappeller le Duc d'Orléans, & il lui écrivit pluſieurs lettres pour le prier de revenir, mais il ne le lui commanda jamais.

Le Duc n'avoit garde de deſobéir à la Reine; & quelque rigoureux que fût ſon exil, il croyoit n'en devoir pas murmurer. Il ſe flattoit d'en avoir deviné la cauſe, & la trouvant glorieuſe pour lui, l'admiration qu'il avoit pour la vertu qui l'avoit fait bannir, modéroit l'ennui du banniſſement. Pour la Reine, elle s'eſtimoit malheureuſe. Elle étoit triſte & penſive; & quand elle ſe demandoit la cauſe de cette triſteſſe, elle ſe répondoit que c'étoit celle du Roi, qui étoit telle que les Médecins le menacérent s'il ne la chaſſoit. Il alla à

Am-

Amboiſe pour ſe divertir, mais envain. Peu de jours après un ſymptôme lui prit, & il mourut entre les bras de la Reine.

Jamais douleur n'égala celle de cette Princeſſe. Elle perdoit un Mari craint de tout l'Univers, & duquel elle avoit toujours fait les délices. Elle connut au regret qu'elle eut de ſa perte, la force de l'amitié qu'elle avoit pour lui; & ſi elle fut capable de recevoir quelque conſolation, ce fut de ſe trouver capable de réſoudre fortement de ne point épouſer Louis, que cette mort faiſoit Roi de France. Elle s'applaudiſſoit en ſecret du triomphe que l'amitié conjugale avoit remporté ſur l'amour, & elle trouvoit quelque douceur à penſer qu'elle avoit aſſez de vertu pour vivre dans les larmes toute ſa vie, & pour refuſer la Couronne & le cœur du nouveau Roi.

Il étoit cependant reconnu de tous ſes Sujets, mais on peut dire que jamais le Sceptre n'a donné ſi peu de joye que Louis en eut en prenant le ſien. Il aimoit tendrement Charles, & il fut preſque auſſi inconſolable que la Reine. L'amour fut pourtant plus fort en lui que l'amitié. L'eſpérance d'être heureux lui fit trouver ce malheur plus ſupportable. Il partit pour aller conſoler la Reine. Il approuva ſes larmes, il les trouva juſtes, & y mêla les ſiennes; mais au bout de quelques jours il ceſſa de pleurer, & commença à trouver à dire qu'elle pleurât ſi longtems & ſi ſincérement. Il s'en affligea bientôt après, & il en fut inconſolable ſix mois entiers. Jamais la Cour de France n'a été ſi triſte.

Enfin le Roi perdit patience: Juſqu'à quand, Madame, lui dit-il un jour, m'ordonnerez-vous de reſpecter votre douleur? & quand permettrez-vous

vous à la mienne de chercher quelque soulagement, en vous offrant ma Couronne? Vous m'obligerez, Sire, répondit l'Héroïne, de ne me point faire une offre que j'ai réfolu de ne point accepter, & de trouver bon que je conserve toute ma vie le respect que je dois au nom & au souvenir du Roi mon Epoux. Je vous conjure d'avoir pour moi la complaisance de ne point chercher à ébranler la fidélité que je lui dois. Louis fut si accablé de cette réponse, que n'ayant pas la force de repartir, il sortir & ne revit plus la Reine en particulier.

Cependant toute l'Europe vouloit lui donner une Epouse. La Princesse Jeanne qu'il avoit épousée par l'ordre de Louis XI. disoit que son mariage étoit bon; & maintenant qu'il s'agissoit d'une Couronne, elle briguoit fortement à la Cour de Rome. Le Roi la traitoit froidement, & ne l'écoutoit non plus que les propositions qu'on lui faisoit de toutes parts. Mais, soit qu'on ne se souciât guéres à Rome de faciliter le mariage de la Veuve d'un Conquérant dont on n'y aimoit pas la mémoire, soit qu'on y appréhendât que si Louis épousoit notre Héroïne, elle ne lui inspirât les mêmes sentimens qu'elle avoit donnés à son premier Mari; l'Ambassadeur en Cour de Rome écrivit que le Pape s'étoit hautement expliqué, qu'il ne donneroit jamais son consentement à la dissolution du premier mariage du Roi.

La Reine crut qu'il n'y avoit qu'elle en France qui fût en droit de remontrer à la Princesse Jeanne l'injustice & la honte de ses désirs, parce qu'il n'y avoit qu'elle au monde qui sût le secret de la jeunesse du Roi & de la Duchesse de Beaujeu. Ainsi croyant n'être poussée que par l'intérêt de l'Etat, elle fit un voyage à Bourges, où cette Princesse étoit retirée dans un Cloître, depuis que Louis s'étoit

toit retiré en Bretagne ; & elle fit à cette Ambitieuſe un diſcours ſi éloquent, que ſi le Roi l'eût entendue, il eût pu juger facilement que l'intérêt de l'Etat n'étoit pas le ſeul motif de ſa harangue. La Princeſſe confuſe des deſſeins qu'elle avoit formés, n'oſa les avouer, ni refuſer à la Reine d'écrire au Saint Pére que ſon mariage n'avoit jamais été qu'une feinte.

La Reine revint à Paris, & porta cette lettre au Roi. Vous vous êtes donné, Madame, lui dit Louis, une peine bien inutile ; je n'ai pas réſolu de rompre ce mariage. Quoi! Sire, repartit la Reine, vous voudriez être le Beau-frére de la Ducheſſe de Beaujeu ? Ah! Sire, changez cette étrange réſolution, & ſongez que votre Etat. . . . . Si vous aimez mon Etat, Madame, interrompit le Roi, vous lui devez une marque de cet amour que vous ne lui donnez pas ; & puiſque j'en ſuis le Pére, il eſt de mon devoir de vous dire que votre ingratitude eſt un crime d'Etat aſſez ruineux, puiſqu'il ſera cauſe qu'il n'y aura point de Dauphin en France. Sire, repliqua la Reine, ſi vous avez réſolu pour me punir de ce crime, de m'ordonner de me donner à vous, j'aime mieux me donner de bonne grace ; & ſacrifier ma douleur à la gloire du Royaume que le Roi mon Epoux vous a laiſſé.

Ainſi l'Amante trop Héroïne ſe trompa ſoi-même, & ſoutint juſqu'au matin qui ſuivit la nuit de la nôce, que l'amour n'avoit point de part à ſon ſecond mariage ; mais elle ſe dédit alors, & elle avoua la différence des plaiſirs que donne la raiſon, & de ceux que donne l'amour. Ou, pour mieux dire, elle éprouva que s'il eſt glorieux d'avoir un amour ſans foibleſſe, il eſt bien doux de le ſatisfaire.

Telle

Telles furent les amours d'Anne de Bretagne. Le ſujet m'en a paru aſſez heureux pour en faire ce qu'on appelle en ce tems une Hiſtoriette, d'autant plus propre à régler les mœurs, qui eſt la fin de ces ſortes d'Ouvrages, qu'il n'a preſque fallu rien feindre, & que c'eſt la vérité de l'Hiſtoire à la lettre, tirée des Mémoires de Guillaume de Jaligny Sécretaire de Pierre II. Duc de Bourbon, & d'André de la Vigne Sécretaire d'Anne de Bretagne.

LA CONSTANCE A TOUTE EPREUVE, OU LES AVANTURES DE LA COMTESSE DE SAVOYE.

LE SAVOYARD

VERS DE Mr. DE VOLTAIRE

A M** LA-C** DE**.

LA Fayette & Segrais, Couple ſublime & tendre,
Le modéle avant vous de nos galans Ecrits,
Des Champs Elizéens ſur les ailes des Ris,
Vinrent depuis peu dans Paris.
D'où ne viendroit-on point, Sapho, pour vous entendre?
A vos genoux tous deux humiliés,
Tous deux vaincus & pourtant pleins de joye,
Ils mirent Zaïde aux pieds
De la Comteſſe de Savoye.
Ils avoient bien raiſon. Quel Dieu, charmant Auteur,
Quel Dieu vous a donné ce langage enchanteur,
La force & la délicateſſe,
La ſimplicité, la nobleſſe,
Que Fenelon ſeul avoit joint,
Ce naturel aiſé dont l'art n'approche point?
Sapho, qui ne croiroit que l'Amour vous inſpire?
Mais vous vous contentez de vanter ſon empire;
De Mandoce amoureux vous peignez le beau feu,
Et la vertueuſe foibleſſe
D'une Maîtreſſe

Qui lui fait en fuyant un ſi charmant aveu.
Ah! pouvez-vous donner ces leçons de tendreſſe,
Vous qui les pratiquez ſi peu?
C'eſt ainſi que Marot ſur ſa Lyre incrédule
Du Dieu qu'il méconnut, prouva la ſainteté.
Vous avez pour l'amour auſſi peu de ſcrupule:
Vous ne le ſervez point, & vous l'avez chanté.
Adieu, malgré mes Epilogues,
Puiſſiez vous pourtant tous les ans
Me lire deux ou trois Romans,
Et taxer quatre Synagogues.

LA CONSTANCE A TOUTE EPREUVE, OU LES AVANTURES DE LA COMTESSE DE SAVOYE.

LEs Annales d'Eſpagne ſont remplies des fameux démêlés des Tolédes & des Mandoces. Ces deux Maiſons, les plus illuſtres du Royaume, avoient une haine l'une pour l'autre qui duroit depuis pluſieurs ſiécles ; & cette haine en naiſſant, étoit dans leur cœur auſſi naturelle que la vie.

Leur animoſité parut plus vive que jamais dans le tems qu'Henri I. régnoit en France, & que la plupart des Provinces d'Eſpagne avoient leur Souverain particulier. Celle de Murcie étoit poſſédée

par les Mandoces. Le Chef de cette Maison se trouva dans une grande jeunesse maître de ses actions. Non seulement il étoit parfaitement beau & bien fait, mais il avoit encore toutes les qualités qui font les grands Héros. Comme il ne respiroit que les occasions d'acquérir de la gloire, la paix qui régnoit dans toutes les Espagnes, lui fit former le dessein d'exercer sa valeur contre les Tolédes ses ennemis déclarés. Il assembla ses Vassaux, & mit sur pied une Armée plus redoutable par le zéle & la valeur de ceux qui la composoient, que par leur grand nombre.

Les Tolédes qui en furent avertis, assemblérent de leur côté un corps de troupes considérables. Ils ne se laissérent pas prévenir par Mandoce, ils marchérent au devant de lui. Ces deux Armées animées par leur Chef, se joignirent à quatre lieues de Cartagéne, où elles commencérent un des plus sanglans combats qui se soit jamais donné.

Il y avoit déjà un grand nombre de morts de part & d'autre, lorsque Dona Isabelle Sœur de Mandoce, jeune veuve d'une piété & d'une vertu exemplaire, en fut avertie. Tremblante pour les jours de son Frére qu'elle aimoit passionnément, elle fit vœu de faire le voyage de Rome à pied au cas qu'il revînt victorieux. Ces sortes de vœux étoient fort en usage en ce tems-là. Celui de Dona Isabelle fut exaucé. Mandoce combattit avec tant de valeur qu'il remporta une entiére victoire ; les Tolédes, malgré leur haine, se trouvérent réduits à demander la paix. Mandoce, dont tous les sentimens étoient nobles & généreux, préféra aux avantages qu'il auroit pu tirer de sa victoire, la gloire d'accorder la paix à ses ennemis vaincus & humiliés.

Après l'avoir signée, il revint triomphant dans Cartagéne, Ville Capitale de ses Etats. Il étoit lui-même le principal ornement de son triomphe. Jamais on n'avoit vu tant de graces & de charmes dans

dans une même perſonne, ni tant de gloire dans une ſi grande jeuneſſe. Les Peuples enchantés ne pouvoient ſe laſſer de l'admirer & de lui marquer leur zéle; mais la joye de Dona Iſabelle de voir Mandoce échappé d'un ſi grand péril, & vainqueur de ſes ennemis, ne peut s'exprimer.

Elle étoit perſuadée que ſon vœu y avoit contribué. Dans cette penſée elle ne ſongea qu'à l'accomplir promptement. Elle en parla à ſon Frére. Quelque touché qu'il fût de cette marque d'amitié de ſa Sœur, il eut peine à l'approuver. Il trouvoit qu'il y avoit de l'imprudence à elle de s'être engagée à faire un voyage ſi long & ſi pénible à pied. Il n'oublia rien pour la détourner de ce deſſein; mais Dona Iſabelle qui croyoit devoir le ſalut de ſon Frére au vœu qu'elle avoit fait, voulut abſolument l'exécuter. Elle avoit épouſé un Prince des Aſturies, & depuis ſa mort elle s'étoit retirée auprès de Mandoce. Il conſentit enfin à la laiſſer partir. Il lui donna une ſuite nombreuſe pour l'accompagner. Comme elle ne vouloit point ſe faire connoître, elle prit en partant un habit de Pélerine, & en fit prendre à toute ſa ſuite. Le zéle avec lequel elle entreprenoit un ſi grand voyage, lui en fit ſupporter les incommodités avec plaiſir. Elle traverſa une partie de la France, & après avoir paſſé les Alpes elle arriva à Turin.

Odon Comte de Morienne & de Savoye y faiſoit ſon ſéjour depuis qu'Adélaïde de Suze, dont il étoit veuf, lui avoit apporté en dot le Comté de Turin, Suze & la Valdaœſte. Il venoit d'épouſer en ſecondes nôces une Sœur d'Edouard Roi d'Angleterre, qui paſſoit pour un chef-d'œuvre de la Nature. Dona Iſabelle ne put réſiſter à la curioſité de juger par elle-même, ſi la beauté de la Comteſſe de Savoye étoit auſſi parfaite qu'on le publioit. Elle s'informa des moyens de la voir. On lui apprit que cette

Princeſſe alloit tous les jours ſe promener ſur les bords du Pô.

Dona Iſabelle ſe plaça ſur ſon chemin à l'heure qu'on lui avoit dit qu'elle devoit paſſer. Elle n'y fut pas longtems ſans la voir paroître ſuivie d'une Cour pompeuſe & galante. Le hazard favoriſa le déſir de Dona Iſabelle. La Comteſſe s'arrêta pour donner quelque ordre préciſément vis-à-vis d'elle, & lui donna le tems de la conſidérer. Quelque prévenue que fût Dona Iſabelle de la beauté de la Comteſſe, elle en fut ſi frappée, qu'elle ne put s'empêcher de s'écrier en langage Eſpagnol: Qu'elle eſt belle! Si le Ciel eût permis que mon Frére & cette Princeſſe euſſent été unis, ils auroient fait l'admiration de toute la Terre.

La Comteſſe entendoit l'Eſpagnol. On eſt toujours flatté d'être admiré, quelque accoutumé que l'on ſoit à l'être. La Comteſſe regarda avec attention celle qui venoit de tenir ce diſcours. Elle lui trouva tant de beauté & un air ſi noble dans ſon habit de Pélerine, qu'elle ne douta pas qu'elle ne fût une perſonne d'une condition relevée. Ce qui contribua encore à l'affermir dans cette idée, c'eſt qu'elle remarqua que la ſuite nombreuſe de Pélerins & de Pélerines qui accompagnoient Dona Iſabelle, ſembloient ſe tenir éloignés d'elle avec une ſorte de reſpect. Elle continua cependant de marcher; mais elle ordonna qu'on ſuivît cette Etrangére, qu'on lui dît de ſa part qu'elle vouloit lui parler, & qu'elle l'attendît dans ſon Palais au retour de la promenade. Cet ordre fut exécuté. Dona Iſabelle crut ne devoir pas refuſer la Comteſſe. Elle conſentit à ce qu'elle exigeoit d'elle; elle ſe laiſſa conduire au Palais.

Cependant la Comteſſe, l'eſprit occupé de la Pélerine & de ſon diſcours, avoit une ſorte de curioſité inquiéte, qui ne lui permit pas de goûter le plaiſir de la promenade. Elle la finit de meilleure heure qu'elle n'avoit accoutumé. Elle trouva en arrivant

arrivant Dona Isabelle dans son appartement; & voulant lui parler sans témoins, elle lui fit dire de la suivre dans son Cabinet. Dès qu'elle y fut entrée, la Comtesse la traita avec beaucoup de bonté. Elle lui fit plusieurs questions en Espagnol. Dona Isabelle y répondit avec tant d'esprit & de politesse, que la Comtesse fut presque convaincue qu'elle étoit fort au-dessus de ce qu'elle vouloit paroître. Elle lui laissa voir ses soupçons, & elle la pria avec tant d'instance de ne se point cacher à elle, que Dona Isabelle, malgré la répugnance qu'elle avoit de se faire connoître, se rendit aux manières flatteuses & engageantes de la Comtesse. Elle lui apprit sa naissance & le sujet de son voyage.

Après les premiers complimens, la Comtesse regardant Dona Isabelle avec un souris charmant: A en juger, Madame, lui dit-elle, par le voyage que vous faites, & par les discours que vous avez tenu quand j'ai passé auprès de vous, il faut convenir que jamais Sœur n'a aimé un Frére si tendrement que vous aimez Mandoce. Dona Isabelle fut d'abord un peu embarassée de ce que son discours avoit été entendu. Elle se remit cependant, & elle répondit à la Comtesse, qu'il étoit vrai que son voyage marquoit sa tendresse pour son Frére; mais qu'à l'égard de ce qu'elle avoit dit d'avantageux de lui dans une langue qu'elle croyoit être ignorée d'elle, l'amitié n'y avoit nulle part. Je n'ai parlé de lui, continua-t-elle, que comme les personnes les plus indifférentes qui le connoissent, en parlent; & j'ose même vous assurer, ajoûta-t-elle, qu'il passe dans toutes les Espagnes pour ce qu'on y a jamais vu de plus accompli. Madame, dit Dona Isabelle en tirant de sa poche une boëte qu'elle présenta à la Comtesse, si vous daignez jetter les yeux sur le portrait que renferme cette boëte, vous jugerez vous-même si j'ai eu tort de vanter la beauté de mon Frére?

La Comteſſe prit la boëte avec vivacité. Elle conſidéra le portrait avec un trouble & une agitation qu'elle n'avoit jamais ſentie. Elle ſe ſeroit oubliée en le regardant, ſi l'arrivée du Comte n'eût interrompu le plaiſir qu'elle goûtoit à le conſidérer. La vue de ſon Mari dans ce moment la fit rougir. Elle craignit ſans ſavoir pourquoi, qu'il ne vît le portrait. Elle referma promptement la boëte; & par un mouvement dont elle ne fut pas la maîtreſſe, au-lieu de la rendre à Dona Iſabelle, elle la garda, & s'avançant au-devant du Comte avec cet air gracieux qui accompagnoit toutes ſes actions, elle lui préſenta Dona Iſabelle de Mandoce, & elle lui expliqua les raiſons qui la faiſoient voyager en habit de Pélerine.

Le Comte, après avoir rendu à Dona Iſabelle tout ce qu'il crut devoir à une perſonne d'une naiſſance ſi illuſtre, ſur ce que la Comteſſe lui fit entendre que cette Princeſſe ne vouloit point paroître en public, ſortit pour ne les pas contraindre. Dona Iſabelle & la Comteſſe paſſérent le reſte de la journée enſemble. Mandoce fut presque toujours le ſujet de la converſation. La Comteſſe preſſa inutilement Dona Iſabelle de faire quelque ſéjour à Turin; tout ce qu'elle put obtenir d'elle, ce fut d'y repaſſer à ſon retour de Rome. Pour m'aſſurer de la promeſſe que vous me faites, Madame, lui dit la Comteſſe d'un air enjoué, je garderai le portrait de ce Frére qui vous eſt ſi cher, comme un gage aſſuré de votre retour.

Dona Iſabelle parut un peu embarraſſée. Elle eut envie de preſſer la Comteſſe de lui rendre ce portrait; mais croyant qu'un refus en cette occaſion paroîtroit bizarre à cette Princeſſe, & pourroit lui faire penſer qu'elle répondoit mal à cette marque de ſon amitié: Je ne ſais, Madame, lui répondit-elle, ſi je fais bien d'avoir la complaiſance de vous laiſſer ce prétendu gage; mais je ſais bien

que

que ſi mon Frére ſavoit que j'euſſe montré un portrait de lui, il m'en ſauroit mauvais gré.

Ce diſcours inſpira de la curioſité à la Comteſſe; elle preſſa Dona Iſabelle de lui dire les raiſons qui pourroient le faire trouver mauvais à Mandoce. Auroit-il quelque Maîtreſſe jalouſe d'une Sœur, Madame, dit la Comteſſe! Dona Iſabelle ſourit; & après avoir dit à la Comteſſe que ſon Frére juſqu'alors avoit vécu dans une parfaite indifférence: Je vois bien, ajoûta-t-elle, qu'il faut que je vous apprenne une particularité qui vous fera peut-être trouver un peu trop de foibleſſe à Mandoce. On lui a prédit qu'un portrait de lui cauſeroit quelques jours de grands troubles dans ſa vie. Il a toujours refuſé de ſe faire peindre; mais moi qui ajoûte peu de foi à ces ſortes de prédictions, j'ai fait faire ſon portrait ſans qu'il l'ait ſu. Je vous le laiſſe cependant ſans crainte; je ſerois même charmée qu'il vous parût aſſez aimable pour le garder toujours. Après ce diſcours elle prit congé de la Comteſſe, & le lendemain elle partit fort matin pour continuer ſon voyage.

Après ſon départ la Comteſſe ſe trouva dans une eſpéce de triſteſſe & de langueur, dont elle ne pouvoit aſſez s'étonner elle-même. L'idée de Mandoce ſe préſentoit inceſſamment à ſon eſprit; tout ce que Dona Iſabelle lui avoit dit de lui ſoutenu par les charmes qu'elle trouvoit dans ſon portrait, lui ôtoit le repos & interrompoit ſon ſommeil. Elle ne pouvoit comprendre la ſingularité de ſes ſentimens. Elle ſe ſentoit du goût pour un homme qu'elle n'avoit jamais vu, & que ſelon toutes les apparences elle ne verroit jamais. Sa vertu étoit allarmée de tout ce qui ſe paſſoit dans ſon cœur & dans ſon eſprit. Ses penſées, qui juſqu'alors avoient été ſi innocentes, lui paroiſſoient criminelles; & cependant malgré tout ce qu'elle ſe diſoit à elle-même, elle ſe ſentoit

entraînée par un panchant dont elle n'étoit pas la maîtresse.

Il est si naturel d'avoir envie de parler à quelqu'un de ce qui nous occupe, que la Comtesse ne put s'empêcher de faire confidence de la situation où elle se trouvoit, à Emilie, fille qui étoit à elle, & la seule Angloise qui l'eût suivie en Savoye. Emilie avoit de l'esprit & un grand attachement pour la Comtesse. Elle fut touchée de l'état où elle la voyoit; elle n'oublia rien pour rendre le calme à son cœur & à son esprit, & pour adoucir ses peines, en lui faisant envisager qu'elle s'allarmoit trop aisément. Il y a plus de curiosité que d'amour, Madame, disoit-elle à la Comtesse, dans les sentimens que vous croyez avoir pour Mandoce. L'image charmante que vous vous en faites, est fondée sur les discours d'une Sœur & sur un portrait qui le flattent sans-doute également l'un & l'autre. Sa présence détruiroit peut-être l'idée avantageuse que vous avez de lui.

La Comtesse trouvoit de la raison à ce que disoit Emilie; mais ce qu'elle sentoit dans son cœur pour Mandoce, étoit trop vif pour qu'elle pût se flatter que la simple curiosité y eût part. On ne rend point raison des caprices du cœur; l'exemple de la Comtesse n'est pas le seul qui nous ait prouvé la bizarrerie de ses sentimens. Depuis que cette Princesse avoit confié les siens à Emilie, elle ne goûtoit plus d'autres plaisirs que celui d'être en particulier avec elle. Tous les divertissemens qui jusqu'alors l'avoient amusée, lui devinrent ennuyeux. Elle vouloit oublier Mandoce, & cependant elle en parloit toujours. Le tems qui d'ordinaire adoucit les plus grands maux, ne prit rien sur ceux de la Comtesse; & elle étoit plus agitée que jamais, lorsque Dona Isabelle, comme elle l'avoit promis, revint à Turin. La Comtesse fut ravie de la revoir, parce qu'elle étoit Sœur de Mandoce. Elle

fut

fut tentée de lui en rendre le portrait, mais elle n'en eut pas la force.

Dona Iſabelle, pendant quelques jours qu'elle paſſa à Turin, prit beaucoup d'amitié pour la Comteſſe. Elle ne s'en ſépara qu'avec peine, & cette Princeſſe de ſon côté eut un véritable chagrin de la voir partir. L'envie de lui plaire avoit ſuſpendu la violence de ſes combats ſecrets. Elle ſe faiſoit un plaiſir délicat de penſer que cette Princeſſe diroit à ſon Frére qu'elle étoit aimable, mais après ſon départ elle retomba dans ſes rêveries ordinaires.

Comme elle étoit naturellement gaye, ce changement d'humeur fit impreſſion ſur ſon tempérament; elle tomba dangereuſement malade. Le Comte qui avoit pour elle une véritable paſſion, étoit dans une affliction extrême; il ne la quittoit point. La Comteſſe qui naturellement aimoit ſon devoir, étoit touchée de la tendreſſe qu'il lui témoignoit. Elle ſe reprochoit ce qu'elle en reſſentoit pour un autre; & les reproches ſecrets qu'elle ſe faiſoit, augmentoient encore ſa maladie. Cependant ſa grande jeuneſſe ſurmonta la violence de ſon mal, on ne craignit plus pour ſa vie; mais il lui reſta une langueur contre laquelle tout l'art des Médecins fut inutile.

En ce tems-là il y avoit auprès des Etats de Mandoce une Fontaine célébre, qui avoit été découverte par le fameux Averroës, Médecin Arabe, qui l'avoit miſe en réputation. Les eaux s'en ſont perdues depuis par la négligence des Eſpagnols. Les Médecins ordonnérent à la Comteſſe d'aller prendre les eaux de cette Fontaine. Elle ſut que ces eaux n'étoient pas éloignées du ſéjour de Mandoce. Elle fut d'abord embaraſſée ſur le parti qu'elle devoit prendre: elle craignit de s'expoſer au péril de voir un homme pour qui elle avoit déjà des ſentimens trop tendres. Dans cette penſée elle fut tentée de s'oppoſer au voyage qu'on lui

proposoit ; mais l'espérance de voir Mandoce, étoit trop flatteuse pour ne pas détruire des réflexions si prudentes. Cette joye douce que l'amour seul peut mettre dans le cœur, s'empara du sien ; ses scrupules s'évanouïrent, & elle ne fut plus occupée que de la crainte que sa santé ne fût rétablie avant son départ.

Le Comte persuadé que la guérison de la Comtesse dépendoit des eaux qu'on lui avoit ordonnées, quelque répugnance qu'il eût à se séparer d'elle, pressa son départ. Il lui donna un équipage superbe, & la fit accompagner d'une suite digne d'une grande Princesse.

L'espérance étoit un plaisir si nouveau pour la Comtesse, qu'elle en goûtoit toute la douceur. Rien ne contribue tant au rétablissement de la santé que la satisfaction de l'esprit & du cœur. A mesure que la Comtesse approchoit des Etats de Mandoce, ses charmes reprenoient tout leur éclat. Elle se flattoit que, puisque le hazard contre toute apparence la conduisoit si près de lui, le même hazard lui fourniroit une occasion de le voir. Emilie, complaisante comme le sont d'ordinaire la plupart des favorites qui saisissent les occasions de plaire, en applaudissant aux foiblesses des personnes dont elles ont la confiance, confirmoit la Comtesse dans une idée qui lui étoit si agréable.

Cette Princesse ne fut pas trompée dans son attente. Quoiqu'il y eût longtems que Dona Isabelle fût partie de Turin, comme elle faisoit de très-petites journées, la Comtesse la joignit à l'entrée des Etats de Mandoce. Ces deux Princesses furent charmées de se revoir. Dona Isabelle ne pouvoit comprendre par quelle avanture la Comtesse étoit en Espagne. Elle lui en témoigna son étonnement. La Comtesse lui dit en rougissant, qu'on lui avoit ordonné les eaux de la Fontaine d'Averroës pour le rétablissement de sa santé. Vous êtes si belle,

Ma-

Madame, lui répondit Dona Iſabelle en la regardant avec admiration, que je vous avouerai que, malgré l'inquiétude que me donneroient les moindres de vos maux, je ne puis m'allarmer de ceux dont vous vous plaignez. Ils ne me paroiſſent pas aſſez conſidérables pour troubler la joye que j'ai de vous voir, & de penſer que vous viendrez paſſer quelques jours avec moi à Cartagéne; car j'oſe me flatter que, puiſque mon bonheur vous en a conduit ſi près, vous ne me refuſerez pas cette marque de l'honneur de votre amitié.

Le premier mouvement de la Comteſſe fut d'abord d'être charmée d'une propoſition qui flattoit ſi fort ſon goût, mais la réflexion qu'elle fit combien elle manqueroit à ce qu'elle devoit au Comte de Savoye, & à ce qu'elle ſe devoit à elle-même, en faiſant la démarche d'aller chez un Prince pour qui elle ſe ſentoit une inclination violente, la faiſoit balancer ſur la réponſe qu'elle feroit. Dona Iſabelle qui s'apperçut de ſon irréſolution, & qui étoit bien éloignée d'en pénétrer la cauſe, redoubla ſes priéres avec tant d'inſtance, que la Comteſſe entraînée d'ailleurs par ſon panchant, n'eut pas la force de lui réſiſter. Elle conſentit à aller à Cartagéne.

Comme le vœu de Dona Iſabelle étoit fini du moment qu'elle étoit entrée ſur les Etats de Mandoce, elle ne fit point difficulté de monter dans le char de la Comteſſe pour ſe rendre à Cartagéne. A peine y fut-elle placée qu'elle vit paroître un grand nombre de Cavaliers. Elle crut reconnoître ſon Frére qui marchoit à leur tête; elle ne ſe trompoit pas. Comme elle lui avoit fait ſavoir le jour de ſon arrivée, il venoit par ſon empreſſement lui marquer la joye qu'il avoit de la voir de retour d'un voyage qui étoit une preuve ſi extraordinaire & ſi ſenſible de ſon amitié pour lui.

Mandoce apperçut de loin un char; & ce char lui

paru

parut si magnifique, qu'il ne put imaginer ce que ce pouvoit être. Il s'avança lui-même pour le savoir, il reconnut sa Sœur ; il descendit de cheval pour l'embrasser. Elle se hâta de lui apprendre que c'étoit la Comtesse de Savoye avec qui elle étoit. Mandoce suivi d'une brillante Jeunesse, étoit ce jour-là plus paré & plus charmant qu'il n'avoit jamais été. Il fut si surpris de la beauté de la Comtesse, que lorsqu'il s'avança pour la saluer, il ne put s'empêcher de donner des marques de son admiration. Cette Princesse étoit agitée de tant de mouvemens différens, qu'il est impossible de les représenter. La joye & la crainte étoient peintes en même tems dans ses yeux. Ils y jettoient tant de feu, & animoient son visage de couleurs si vives, qu'il étoit impossible que Mandoce en pût soutenir l'éclat.

Dona Isabelle empressée à faire les honneurs des Etats de Mandoce à la Comtesse, dit à son Frére que cette Princesse, après un assez grand voyage, devoit avoir besoin de repos ; qu'il falloit aller à Cartagéne. Le char des Princesses continua de marcher, & Mandoce remonta à cheval pour les accompagner. La vue de la Comtesse lui avoit causé un trouble & une agitation dont il ne démêloit pas encore bien la cause. En arrivant à Cartagéne, il lui donna la main pour la conduire dans un appartement orné de tout ce que l'Univers peut avoir de plus rare. Dona Isabelle & lui jugérent à propos de la laisser en liberté.

Dès qu'ils furent sortis, la Comtesse congédia tous ceux de sa suite ; elle ne retint auprès d'elle que la seule Emilie. Qu'ai-je fait, ma chére Emilie, dit-elle, en m'exposant à voir Mandoce ? Sa vue n'a que trop déterminé mes sentimens. Il ne m'est plus permis de douter de ma passion ; mais quelque empire qu'elle prenne sur mon cœur, ma vertu sera la plus forte. Je prévois l'abîme des maux où

je

je me suis plongée par mon imprudence. Le goût que j'avois pour Mandoce avant que de l'avoir vu, n'étoit pas assez fort pour n'être pas détruit par le tems & par la raison; pourquoi suis-je venue si loin chercher mon malheur? Car enfin, je sens bien que ma passion est présentement trop forte pour pouvoir espérer que le tems & la raison puissent l'éteindre. Je la cacherai éternellement, plût au Ciel que je puisse me la cacher à moi-même!

Emilie s'apperçut qu'il tomboit quelques larmes des yeux de la Comtesse. Hé, Madame, lui dit-elle, pourquoi cherchez-vous à vous tourmenter vous-même? Trop de scrupule & de recherche de votre cœur vous font trouver en vous ce qui n'y est pas. Le moyen le plus sûr d'effacer de votre esprit l'impression que Mandoce y pourroit avoir faite, c'est de n'avoir point sur vous cette attention inquiéte, plus propre à augmenter votre mal qu'à le guérir. Ne vous faites point un crime de trouver Mandoce aimable. Vivez avec lui sans réflexion, & comme si vous ne le craigniez point. Vous trouverez par-là votre repos & cette indifférence que vous croyez avoir perdue.

On nous persuade aisément ce qui nous fait plaisir. La Comtesse crut Emilie; elle résolut de suivre ses conseils & de ne plus s'affliger de trouver Mandoce aimable. Cette résolution calma ses agitations, & elle soutint le reste du jour la vue de Mandoce avec moins de trouble & d'embarras qu'elle ne l'avoit imaginé; & même sans s'en appercevoir, elle n'oublia rien pour lui plaire.

Les jours suivans ne furent pas si tranquilles qu'elle l'avoit espéré de ce premier calme. Mandoce étoit devenu éperdûment amoureux d'elle. Il avoit cru d'abord n'avoir que de l'admiration pour sa beauté; il s'apperçut enfin qu'il sentoit pour elle une passion dont toute sa raison n'étoit plus la maîtresse. Cette connoissance qu'il eut de ses sentimens, l'affli-

l'affligeà; il vit tous les malheurs où il s'alloit livrer. Nul espoir ne pouvoit le flatter. La Comtesse étoit mariée; il alloit dans peu de jours en être séparé, apparemment pour toute sa vie. Ces réflexions bien loin d'affoiblir son amour, lui donnoient de nouvelles forces. Il s'apperçut qu'il le combattoit inutilement; il résolut du-moins de cacher avec soin les troubles de son cœur.

La timidité accompagne toujours les grandes passions. Mandoce appréhendoit que la Comtesse ne s'apperçût de celle qu'il avoit pour elle, & qu'elle n'en fût offensée. N'osant lui parler de son amour, il voulut du-moins, par la diversité des plaisirs & la magnificence des fêtes, lui en donner des marques qui pussent n'être point soupçonnées, & qui rendoient à cette Princesse le séjour de Cartagéne agréable. Il crut même que le tumulte & la dissipation feroient qu'on auroit moins d'attention sur lui, & qu'il pourroit s'abandonner avec moins de contrainte au plaisir de la regarder.

Le goût & la magnificence de Mandoce parurent dans les fêtes qu'il donna. Jamais on n'en avoit vu de si superbes. Il y paroissoit tant de galanterie mêlé avec la magnificence, qu'il étoit difficile qu'on ne s'apperçût pas qu'un Amant avoit pris soin de les ordonner. Il entroit dans tous ces divertissemens avec cet enjoûment & cette satisfaction que donne le plaisir d'amuser ce qu'on aime. Attentif aux moindres actions de la Comtesse, il remarqua qu'elle étoit souvent distraite & rêveuse, comme une personne dont le cœur seroit prévenu d'une passion. Il ne pouvoit croire que ce fût pour le Comte de Savoye; il savoit qu'il étoit d'un âge qui ne pouvoit donner pour lui à la Comtesse qu'une amitié de devoir, qui ne devoit pas la faire souffrir de son absence. Ingénieux à se tourmenter lui-même, il s'imagina qu'elle aimoit quelqu'un en Savoye, & qu'elle en étoit occupée.

Cette

Cette Idée lui parut cruelle. Il ne se flattoit pas d'être aimé de la Comtesse, mais il ne pouvoit souffrir qu'elle en aimât un autre.

Cette Princesse l'examinoit avec les mêmes préventions. Elle attribuoit les rêveries & les inquiétudes qu'elle lui voyoit, ou au peu de plaisir qu'il avoit d'être avec elle, ou à quelque passion cachée qui n'étoit pas pour elle. Quelquefois il lui paroissoit qu'elle en étoit bien-aise, se persuadant que n'en étant point aimée, elle retrouveroit sa première indifférence. Mais elle ne demeuroit pas longtems dans ce sentiment, & elle étoit pénétrée de douleur de penser qu'elle n'avoit point touché son cœur. Quelque confiance qu'elle eût en Emilie, ce dernier sentiment lui parut si honteux, qu'elle voulut lui en faire un mystére.

Toujours agitée & inquiéte, elle se leva un jour beaucoup plus matin qu'à son ordinaire. Elle entra sur une terrasse qui étoit de plein pied à son appartement, d'où elle descendit seule dans les jardins du Palais. L'Art y avoit si bien secondé la Nature, que toute autre que la Comtesse n'auroit pu s'empêcher de les admirer; mais cette Princesse peu touchée de leurs beautés, prit le chemin d'un petit Bois de myrthe qui étoit assez éloigné du Palais. Elle s'y promena longtems en rêvant, sans pouvoir convenir avec elle-même si elle auroit la force d'oublier Mandoce, ou si elle porteroit toute sa vie dans son cœur le mortel chagrin d'aimer malgré elle, & de cacher toujours sa passion à celui qui la causoit. Elle n'avoit pas un seul sentiment qui ne fût combattu par un autre. Enfin elle vint s'asseoir dans un cabinet dont la palissade au milieu du Bois étoit ouverte par trois ou quatre portes qui donnoient sur autant d'allées. Elle prit le portrait de Mandoce, qu'elle avoit toujours; & sans savoir ce qu'elle faisoit, ni ce qu'elle vouloit, elle l'ouvrit, y attacha ses regards,

& en le considérant elle s'abîma dans une si profonde rêverie, qu'elle ne voyoit & n'entendoit plus rien.

Mandoce qui ignoroit son bonheur, qui bien éloigné de s'en croire aimé, osoit à peine s'avouer à lui-même qu'il en étoit amoureux, avoit passé la nuit sans dormir; & avant le jour il étoit venu dans ce Bois où étoit la Comtesse. Il marchoit sans dessein, le hazard le conduisit dans une de ces allées qui aboutissoit au cabinet où elle étoit. Il y entra. Elle étoit tournée de maniére qu'il avança assez près d'elle sans en être apperçu, pour distinguer qu'elle tenoit un portrait qui lui parut être celui d'un Jeune-homme. Il ne s'y reconnut point; & quand même il eût su qu'il y avoit dans le monde un portrait de lui, il ne se seroit pas imaginé qu'il fût entre les mains de la Comtesse, ni qu'il lui donnât cette attention passionnée qu'il remarqua aisément en elle.

Il en fut si affligé, qu'il ne put s'empêcher de soupirer assez haut pour interrompre sa rêverie. Elle tourna la tête; elle vit Mandoce. La honte & l'embarras d'en être surprise en regardant son portrait, la firent rougir; en se levant avec précipitation, elle ferma la boëte, la mit dans sa poche, & aussi tremblante que si elle eût été surprise par le Comte de Savoye dans une rêverie si offensante pour lui, elle regarda Mandoce sans avoir la force de lui parler. Il avoit dans les yeux & sur son visage tant de trouble & tant de marques d'une agitation violente, que la Comtesse ne savoit que penser de l'état où elle le voyoit. Ah! Madame, lui dit-il, puis-je vivre après ce que je viens de voir? Hé quoi! Mandoce, dit la Comtesse toute interdite, qu'avez-vous donc vu qui vous cause tant d'étonnement? Un portrait, Madame, reprit-il brusquement, un portrait entre vos mains, & qui vous occupe

au

au point que j'ai pu m'approcher de vous & marcher assez fort sans que vous m'ayez entendu.

La Comtesse rassurée par ce discours, qui lui faisoit comprendre assez clairement qu'il ne s'y étoit pas reconnu, ne songea plus qu'à ne lui pas laisser penser que ce fût celui d'un Amant. Elle sourit avec un air de douceur; & regardant Mandoce avec plus de confiance: Croyez-vous, lui dit-elle, qu'il ne soit pas permis à une Femme qui est absente de son Mari, de se faire un plaisir d'en considérer quelquefois le portrait? Ah! Madame, s'écria Mandoce, ce n'est pas celui du Comte de Savoye que vous regardiez avec tant de plaisir & d'attention; j'ai eu assez de tems pour remarquer dans ce portrait les traits brillans de la jeunesse. Vous cherchez inutilement à démentir mes yeux. Mais, Madame, continua-t-il, quel est donc cet homme heureux qui a pu toucher votre cœur? Est-il digne de la gloire d'être aimé de vous comme vous l'aimez?

La Comtesse trouva l'air dont Mandoce lui parloit trop hardi, elle en fut offensée; & voulant toujours lui faire croire qu'il se trompoit, & que c'étoit le portrait de son Mari qu'il avoit vu entre ses mains, elle prit ce ton de hauteur & de fierté si naturel aux Princesses, & qu'elles savent le mieux prendre lorsqu'elles ont le plus de tort: Mandoce, lui dit-elle, vous oubliez que c'est à moi que vous parlez. Non, Madame, repliqua-t-il, je ne l'oublie point; mais je n'oublierai jamais que c'est un autre portrait que celui du Comte de Savoye dont vous m'avez paru si occupée. La Comtesse d'un ton de colére, lui demanda de quel droit il osoit lui témoigner une curiosité si indiscréte. Je l'avoue, Madame, répondit-il, je suis un téméraire, je manque au respect que je vous dois, je me manque à moi-même; mais ma raison n'a plus de pouvoir sur moi. J'ai eu assez de force pour vous cacher le vio-

violent amour que vous avez fait naître dans mon cœur dès le premier moment que je vous ai vue; mais je n'en ai pas assez pour vous cacher l'affreuse jalousie dont j'ai été saisi à la vue de ce fatal portrait, qui met le comble à mon malheur. Vous n'auriez jamais su, continua-t-il, que Mandoce mouroit d'amour pour vous, si ma malheureuse étoile ne m'avoit fait voir malgré moi que j'ai un Rival, & qu'il est aimé.

La Comtesse s'étoit fait jusqu'alors une si grande violence pour cacher à Mandoce la tendresse qu'elle avoit pour lui, qu'elle ne put se faire encore la cruelle douleur de lui laisser penser qu'elle en ressentoit pour un autre. Toute sa raison l'abandonna; & par un transport dont elle ne fut pas la maîtresse, elle tira de sa poche le portrait, & le jettant aux pieds de ce Prince: Mandoce, lui dit-elle en le regardant avec des yeux où sa passion étoit entiérement déclarée, ce portrait vous fera connoître l'injustice de vos soupçons. Si vous n'en croyez pas vos yeux, demandez à Dona Isabelle, si vous devez en être jaloux. En achevant ces mots elle le quitta brusquement, & courut pour gagner son appartement.

Elle y arriva comme une personne éperdue & hors d'elle-même. Un vif repentir avoit suivi de près l'aveu qu'elle venoit de faire. La honte de penser que Mandoce n'ignoroit plus sa passion, se présenta à elle dans toute son horreur. La mort dans cet instant lui auroit semblé douce. Elle ne pouvoit se pardonner d'avoir eu si peu de pouvoir sur elle. Il lui parut que le seul parti qu'elle avoit à prendre pour se punir de sa foiblesse, c'étoit de s'arracher de la présence de Mandoce, & de ne le voir de sa vie: elle s'imagina même qu'en s'imposant une loi si cruelle, elle répareroit en quelque façon la faute qu'elle venoit de faire. Elle s'affermit dans cette résolution; & regardant Emilie qui étoit seule dans

sa chambre, & qui toute interdite du nouveau trouble où elle voyoit la Comtesse, n'avoit encore osé lui en demander la cause: Emilie, lui dit-elle en versant un torrent de larmes, il faut partir de Cartagéne, & en partir dans ce moment; je ne puis trop-tôt quitter un séjour si funeste à ma gloire & à mon repos: Allez, Emilie, continua-t-elle d'un ton absolu, allez donner les ordres nécessaires pour m'en éloigner, s'il est possible, avant que l'on puisse être informé de mon dessein.

L'air dont la Comtesse parloit, ne permit pas à Emilie de lui rien repliquer. Elle alla porter ses ordres. Ils furent exécutés avec tant de diligence, que cette Princesse n'étoit pas encore remise de son premier trouble, lorsqu'on lui vint dire que tout étoit prêt pour son départ. La pensée qu'elle ne verroit plus Mandoce, la fit frémir, son courage fut prêt à l'abandonner; mais enfin sa vertu surmontant sa foiblesse, lui donna la force d'exécuter une résolution si opposée à ses sentimens, & sans s'embarrasser de ce que penseroit Dona Isabelle d'un départ si précipité, elle la fit éveiller pour prendre congé d'elle.

Dona Isabelle s'étoit apperçue avec chagrin que son Frére étoit amoureux de la Comtesse. Elle crut que l'absence de cette Princesse le guériroit aisément d'une passion qu'elle ne pouvoit approuver. Dans cette pensée, quelque amitié qu'elle eût pour la Comtesse, elle s'opposa foiblement à son départ. Elle ne put cependant s'empêcher de s'attendrir & de verser des larmes en lui disant adieu; & la Comtesse donna un libre cours aux siennes, comptant qu'elles seroient attribuées à son amitié pour Dona Isabelle.

En sortant de l'appartement de cette Princesse, elle monta dans son char. Elle fut surprise de ce que Mandoce ne paroissoit point; mais elle n'en fut pas fâchée; sa vue dans ce moment auroit encore

core aigri ſa douleur. Après avoir prié qu'on lui dît qu'elle lui avoit caché ſon départ pour lui épargner l'embarras qui accompagne ordinairement les adieux, elle prit la route de la Fontaine d'Averroës.

Mandoce qui n'avoit garde de s'imaginer le malheur dont il étoit menacé, ſe croyoit dans cet inſtant l'homme du monde le plus heureux. Quelque peu de panchant qu'il eût à ſe flatter, les paroles de la Comteſſe, l'air dont elle l'avoit regardé en les prononçant, & la parfaite reſſemblance que malgré ſon trouble & ſa prévention il s'étoit trouvé avec le portrait, ne lui laiſſoient aucun doute qu'il ne fût aimé d'elle. Il repaſſoit dans ſon eſprit toutes les actions de cette Princeſſe, qui lui avoient cauſé tant d'inquiétude & de jalouſie. Trouver des marques de tendreſſe pour lui dans toutes celles qu'il avoit jugé être pour un autre, c'étoit un excès de bonheur qui lui faiſoit goûter en un moment tous les plaiſirs que les autres Amans ne goûtent qu'interrompus & ſéparés. S'il avoit ſuivi ſes mouvemens, il auroit couru ſe jetter aux pieds de la Comteſſe, pour lui faire connoître par les tranſports de ſa joye l'excès de ſon amour; mais la crainte qu'une viſite faite ſi matin ne parût extraordinaire à ceux qui accompagnoient cette Princeſſe, & ne leur donnât lieu de ſoupçonner ce qu'il étoit ſi important de leur cacher, le fit réſoudre d'attendre que la journée lui fournît une occaſion de lui parler ſans témoins.

Il n'avoit guéres moins d'impatience de parler à ſa Sœur, & de lui demander l'explication du portrait. Dès qu'il crut qu'on pourroit la voir, il ſe rendit chez elle. Il entra dans ſon appartement par une porte qui donnoit ſur une Orangerie. Comme il la trouva ſeule dans ſon cabinet, il lui montra d'abord le portrait, & il lui demanda ſi elle con-

connoiſſoit celui pour qui il avoit été fait. Dona Iſabelle fut d'abord un peu interdite à cette queſtion, mais ſa ſincérité naturelle ne lui permit pas de déguiſer la vérité. Elle pria ſon Frére de lui pardonner, ſi contre ſon intention elle l'avoit fait peindre. Elle lui conta enſuite la maniére dont la Comteſſe avoit gardé ce portrait. Je ne puis m'empêcher, continua Dona Iſabelle, de blâmer cette Princeſſe; après ce que je lui avois dit ſur ce portrait, c'eſt une imprudence à elle de l'avoir en partant remis entre vos mains. Quoi! ma Sœur, s'écria Mandoce tout éperdu, la Comteſſe n'eſt plus ici? Dona Iſabelle lui témoigna la ſurpriſe où elle étoit de ce qu'il ignoroit ſon départ.

Mandoce accablé par une nouvelle ſi affligeante pour lui, ne fut pas maître de ſa douleur, & d'en laiſſer voir toute la violence à ſa Sœur. D'abord il voulut courir ſur les pas de la Comteſſe, mais Dona Iſabelle fut ſi bien lui repréſenter le tort qu'un empreſſement ſi marqué feroit à cette Princeſſe, qu'elle arrêta ce premier tranſport. Il demeura le reſte du jour dans un état difficile à exprimer. Il ſe plaignoit à Don Ramir Gentilhomme, celui qui avoit toute ſa confiance, de ſon malheur & de la cruauté de la Comteſſe, qui ne lui avoit fait goûter le plaiſir de s'en croire aimé, que pour augmenter ſon amour & lui faire reſſentir plus vivement le malheur de la perdre. Mais pourquoi la perdre, Don Ramir? reprenoit il. N'ai-je pas tort de m'affliger avec tant d'excès? La Comteſſe doit paſſer trois ſemaines ou un mois aux Eaux, il ne m'eſt pas défendu de la ſuivre; j'irai la trouver; elle ſera touchée du reſpect qui accompagne ma paſſion; je l'accoutumerai à la ſouffrir, & à ne plus ſe faire un ſcrupule de me laiſſer voir qu'elle y eſt ſenſible. Enfin, puiſque j'en ſuis aimé, je ne ſuis pas entiérement malheureux.

Cette réflexion adoucit sa douleur. Cependant, quelque impatience qu'il eût de voir la Comtesse, il se détermina à soutenir encore quelques jours d'absence, plutôt que de prendre le hazard de faire soupçonner son amour à d'autres qu'à cette Princesse; mais en faisant cet effort sur lui-même, il imagina une sorte de satisfaction à s'approcher du séjour qu'elle habitoit.

Don Ramir avoit une assez jolie maison à trois ou quatre lieues de la Fontaine d'Averroès. Mandoce partit pour s'y rendre sans avertir sa Sœur. Il fut en arrivant à cette maison, que le Comte de Savoye étoit venu trouver la Comtesse aux Eaux. Ce contretems qui dérangeoit ses projets, le mit au désespoir. Il jugeoit avec raison qu'après le séjour que cette Princesse avoit fait à Cartagéne, ce seroit une imprudence dangereuse pour elle de laisser voir à un Mari qui passoit pour l'homme du monde le plus jaloux, tant de vivacité à la suivre.

Les difficultés irritent les désirs. Mandoce sentoit augmenter celui de voir la Comtesse par ce nouvel obstacle qui s'y opposoit. Il ne savoit quel parti prendre. Enfin il prit celui de lui écrire tout ce qu'une passion violente & animée par la certitude d'être aimé, peut inspirer de plus tendre & de plus capable de persuader cette Princesse de lui accorder un entretien d'où dépendoit le bonheur de sa vie. Il connoissoit l'esprit & l'adresse de Don Ramir, & il lui confia sa lettre pour la rendre en secret à la Comtesse.

Don Ramir avoit lié une assez grande amitié avec Emilie. Il savoit que la Comtesse ne lui cachoit rien. Il jugea à propos de la prier de lui rendre la lettre dont il étoit chargé. Emilie eut d'abord de la peine à s'y résoudre; mais Don Ramir lui dépeignit le désespoir de Mandoce avec des couleurs si vives, qu'elle se rendit à ses instantes prières.

priéres. Dès le même soir elle donna la lettre à la Comtesse, sans lui dire de qui elle étoit.

Cette Princesse depuis qu'elle étoit partie de Cartagéne, par un véritable retour sur elle-même, n'avoit été occupée qu'à combattre sa passion. La présence de son Mari, le tendre attachement qu'il avoit pour elle, sa propre gloire; tout l'affermissoit dans le dessein de réparer à l'avenir par sa conduite les fautes qu'un panchant trop violent lui avoit fait commettre. Elle étoit pénétrée de ces sentimens lorsqu'elle reçut la lettre de Mandoce. Elle ne put la lire sans beaucoup d'émotion, & sa passion dans ce moment se fit sentir dans toute sa violence; mais la résolution qu'elle avoit prise de ne jamais voir Mandoce, n'en fut point ébranlée. Elle ordonna à Emilie de lui mander de sa part, qu'elle regarderoit comme une offense mortelle la moindre démarche qu'il feroit encore pour la voir, ou pour lui écrire; qu'il falloit se résoudre à une absence & à un silence éternel; que cette conduite étoit la seule qui pût le rendre digne d'avoir touché un cœur comme le sien.

Emilie ne s'acquita que trop facilement d'un ordre si cruel pour Mandoce. Il pensa expirer de douleur en lisant sa lettre. Il trouvoit tant de dureté dans le procédé de la Comtesse, qu'il s'imagina que son dépit lui donneroit la force d'obéir; mais son cœur se révolta bientôt contre ce premier mouvement. Bien loin de se soumettre aux défenses rigoureuses qu'elle lui faisoit, il résolut d'aller secrettement lui-même à la Fontaine d'Averroès. Il crut cependant qu'il ne devoit rien précipiter, & qu'il devoit donner le tems à l'inclination que la Comtesse avoit pour lui, d'agir en sa faveur.

Cette Princesse qui craignit que Mandoce n'exécutât pas les ordres qu'elle lui avoit fait prescrire, & qui n'osoit plus s'assurer d'elle-même après

la preuve qu'elle avoit faite de sa foiblesse, feignit que les Eaux lui faisoient mal, & elle obligea le Comte de Savoye à la remener à Turin.

Mandoce en apprenant ce départ, perdit le peu d'espérance qui lui étoit resté. Il en demeura accablé; mais enfin, malgré sa douleur, il ne pouvoit s'empêcher d'admirer une vertu qui le désespéroit. Il revint à Cartagéne avec une affliction & une tristesse dans le cœur qui lui en rendit le séjour insupportable. Il ne songea plus qu'à quitter des lieux où tout lui retraçoit le souvenir d'une personne qu'il falloit oublier. Son inclination naturelle le portoit à la guerre. Il résolut de l'aller chercher loin de ses Etats; la fortune lui fournit une occasion d'exécuter ce dessein.

Un jour que ce Prince étoit sur le rivage de Cartagéne, il apperçut une Flotte que la violence de la tempête poussoit sur cette Côte. Il envoya Don Ramir au Port, ordonner qu'on reçût ceux que la tempête y jettoit, & qu'on leur offrit tous les secours dont ils auroient besoin. Ils étoient dignes de l'attention de Mandoce; c'étoient ces fameux Normands si connus dans les anciennes Histoires d'Italie. Tancrède Comte d'Hauteville, d'une des premiéres Maisons de Normandie, avoit douze Fils de deux lits. Comme son bien regardoit l'aîné selon la coutume de la Nation, les cadets ne pouvant compter que sur leur courage & sur leurs épées, six de ces jeunes Seigneurs prirent la résolution d'aller au-delà des Monts chercher une fortune qu'ils ne pouvoient espérer dans leur Patrie. Ils furent que l'Empereur de Gréce vouloit entreprendre de recouvrer l'Ile de Sicile, où les Sarrazins qui s'en étoient emparés, régnoient depuis deux cens ans, & que Maniasse étoit chargé de cette expédition. La conquête de la Sicile leur parut propre à commencer leurs premiers exploits. Le Comte d'Eu parent du Duc

de

de Normandie, que des raiſons ſecrettes engageoient à s'éloigner de ſa Patrie, partit auſſi avec eux.

La Flotte où ces jeunes Héros s'embarquérent pour aller trouver Maniaſſe, fut longtems ſans pouvoir aborder l'Ile de Sicile. Toujours repouſſée par des vents contraires, elle fut battue d'une furieuſe tempête qui l'obligea à relâcher dans le Port de Cartagéne. Mandoce reçut ces Seigneurs avec la magnificence qui lui étoit naturelle; mais rien ne leur parut ſi digne de leur admiration, que toute la perſonne de Mandoce. Elle étoit faite pour plaire; ſes moindres actions avoient des charmes & des agrémens qu'on n'a jamais vu qu'à lui ſeul: il avoit infiniment d'eſprit, & il l'avoit orné de tout ce qui peut rendre un Prince accompli: il parloit pluſieurs langues, & ſurtout la Françoiſe, dans laquelle il s'énonçoit avec beaucoup de grace & de facilité.

Pendant le ſéjour que les Tancrédes firent à Cartagéne pour faire radouber leurs vaiſſeaux, le Comte d'Eu & Mandoce eurent le tems de ſe connoître, & de prendre beaucoup d'amitié l'un pour l'autre. Comme ils ne ſe contraignoient point lorſqu'ils étoient enſemble, ils s'apperçurent bientôt du profond chagrin dont ils étoient pénétrés. Le Comte d'Eu fut le premier qui témoigna à Mandoce l'envie qu'il avoit d'en ſavoir le ſujet. Puis-je me flatter, lui dit-il un jour qu'il trouva ce Prince encore plus rêveur qu'il n'avoit accoutumé de l'être, que vous ne me refuſerez pas de m'apprendre ce qui cauſe le trouble dont vous paroiſſez agité? Je ne veux ſavoir vos peines que pour les partager: c'eſt même une ſorte de douceur qui les diminue, que d'en parler avec un ami qui s'y intéreſſe; & je ſuis ſi perſuadé de cette vérité, que je m'imagine un grand adouciſſement aux miennes de pouvoir vous les confier. Je ne vous cache-

rai donc point ce qui m'a fait quitter une Cour où je tenois un rang assez considérable. Vous saurez quand vous le souhaiterez, les secrets les plus cachés de ma vie; j'espére le même retour de votre part.

Mandoce touché de l'amitié & de la confiance du Comte d'Eu, & se trouvant dans ces momens où le cœur aime à s'épancher, ne balança point à lui apprendre son amour pour la Comtesse de Savoye, & jusqu' aux moindres circonstances de tout ce qui lui étoit arrivé avec elle. Le Comte d'Eu entra dans les déplaisirs de Mandoce comme un véritable ami, & qui sait par sa propre expérience ce qu'il en coute d'avoir un cœur trop tendre. Il promit à Mandoce un aveu sincére de toutes ses foiblesses. Comme il étoit fort tard, ces deux Princes se séparérent. Le lendemain matin le Comte d'Eu tint la parole qu'il avoit donnée. Il se rendit auprès de Mandoce: il ne fit pas languir son impatience, & prit ainsi la parole:

Les raisons que j'ai d'être ennemi de Guillaume Duc de Normandie qui régne aujourd'hui, ne m'empêcheront point de lui rendre justice, & de vous dire, Seigneur, qu'il est digne par ses grandes qualités du rang qu'il occupe, & dont sa naissance illégitime devoit l'exclure. Sa Cour est une des plus polies & des plus magnifiques de l'Europe. Le Duc Robert son Pére l'avoit avant sa mort fait reconnoître pour Héritier de ses Etats, au préjudice de son Oncle le Comte d'Arque & d'Hiesme. Cette injustice forma des partis qui troublérent la minorité du jeune Duc. La protection que lui donna Henri I. Roi de France, dissipa tous ces troubles, & l'affermit dans une autorité usurpée.

Lorsque le Duc Guillaume fut en âge de gouverner par lui-même, il fit voir tant de valeur & de vertu, qu'on oublia en quelque maniére le défaut de sa naissance. Le Comte d'Arque son Oncle avoit peine

peine à s'accoutumer à vivre en Sujet; mais ne se trouvant pas des forces suffisantes pour s'opposer à la puissance du Duc Guillaume, il fut obligé de dissimuler son chagrin, & d'attendre quelque occasion favorable pour faire valoir ses droits. Je l'avois suivi dans son Château d'Arque, où il s'étoit retiré avec la Comtesse sa Femme & Mademoiselle d'Hiesme sa Fille qui m'étoit destinée. Le sang & l'amitié unissoient déjà nos Maisons, & cette nouvelle alliance devoit en resserrer les nœuds.

Le Comte d'Arque vouloit prendre des mesures pour faire approuver ce mariage au Duc Guillaume, à qui il appréhendoit qu'il ne fût suspect. Il jugeoit qu'il pourroit s'opposer à l'union de deux Maisons qui avoient de justes prétentions à la Souveraine Puissance. Je souffrois impatiemment cette politique. J'étois passionnément amoureux de Mademoiselle d'Hiesme; & j'avois eu le bonheur de lui inspirer une passion aussi tendre que celle que je ressentois pour elle. Nos sentimens étoient approuvés, ainsi nous nous abandonnions sans contrainte à toute leur vivacité.

Le mariage du Duc Guillaume avec la Fille du Comte de Flandres nous attira à la Cour, malgré la haine que ce Prince avoit pour tous ceux qui lui appartenoient du côté du Duc Robert. Il crut ne pouvoir se dispenser de nous prier, le Comte d'Arque & moi, de nous rendre auprès de lui, & nous jugeâmes ne devoir point le refuser. J'obtins du Comte d'Arque qu'il se serviroit de cette occasion pour proposer au Duc Guillaume mon mariage avec Mademoiselle d'Hiesme. Il fut résolu qu'elle accompagneroit la Comtesse sa Mére dans ce voyage. J'en fus d'abord transporté de joye; mais quand je fis réflexion à la grande beauté de cette Princesse, aux charmes inévitables qui accompagnoient cette beauté, qu'elle seroit ex-

poſée au milieu d'une Cour où la galanterie régnoit ſouverainement, j'avoue que je ne pus m'empêcher de trembler, & de craindre que Mademoiſelle d'Hieſme ne me fît des Rivaux de tous ceux qui oſeroient la regarder.

Je ne lui cachai point mes allarmes. Si j'avois le bonheur d'être votre Mari, lui diſois-je, bien loin de m'affliger des effets de votre beauté, je ſerois ravi de la voir admirer; votre vertu me raſſureroit. Mais vous êtes encore votre maîtreſſe; votre cœur qui fait toute ma félicité ſans bleſſer votre devoir, peut être ſenſible pour un autre que moi; enfin la diſpoſition de la Cour vous rendra moins attentive pour un Amant qui vous adore. Vos ſoupçons, me diſoit-elle, devroient attirer ma colère; ils ſont offenſans. Je vous ai laiſſé voir toute ma tendreſſe; cette tendreſſe eſt née avec moi, elle m'eſt naturelle; les mouvemens de mon cœur vous ſont auſſi connus qu'à moi-même; je n'ai d'autre ambition que celle de vous plaire, & de pouvoir me flatter que je ferai tout votre bonheur.

Des aſſurances ſi tendres me rendirent plus tranquille. Nous partîmes pour nous rendre à la Cour. Mademoiſelle d'Hieſme y parut aux yeux de tout le monde telle qu'elle paroiſſoit aux miens, & au milieu d'une infinité de Beautés dignes d'admiration, on n'en avoit que pour elle. Cet applaudiſſement général étoit flatteur pour moi, j'en avois de la joye; mais cette joye n'étoit point tranquille, elle étoit ſouvent mêlée d'inquiétude. Mademoiſelle d'Hieſme s'en apperçut, elle n'oublia rien pour calmer les troubles de mon cœur. Jamais perſonne n'a eu une conduite ſi ſage ni ſi aimable pour un Amant, que celle qu'elle avoit pour moi.

Après les fêtes qui ſuivirent les nôces du Duc Guillaume, le Comte d'Arque ne ſongea qu'à quitter un ſéjour où tout bleſſoit ſes regards. Il étoit bien

bien cruel pour lui de faire sa cour où il croyoit devoir régner. En prenant congé du Duc Guillaume, il lui demanda son agrément pour le mariage de sa Fille avec moi. Non seulement ce Prince le refusa, mais il lui dit qu'il avoit d'autres vues pour elle beaucoup plus avantageuses que celles dont il s'agissoit; qu'il la considéroit comme si elle eût été sa Sœur, & qu'ainsi le soin de son établissement le regardoit. Le Comte d'Arque ne se laissa point éblouïr par les discours flatteurs de son Neveu; mais un dessein qu'il méditoit, & qui éclata dans la suite, lui fit prendre le parti de répondre aux fausses protestations d'amitié de ce Prince, par d'autres qui n'étoient pas plus sincéres.

Le Duc Guillaume ne se contenta pas du refus qu'il venoit de faire: il prit le Comte d'Arque de laisser Mademoiselle d'Hiesme auprès de la nouvelle Ducheſſe. Cette priére avoit l'air d'un commandement. Le Comte d'Arque sentit la politique de ce Prince, qui vouloit, en gardant sa Fille, s'assurer en quelque façon de sa fidélité. Toutes les raisons qu'il put alléguer pour s'en défendre, furent inutiles; il falloit consentir à ce que le Duc souhaitoit, ou se brouiller ouvertement avec lui. La situation des affaires du Comte d'Arque ne lui permettoit pas d'en venir à cet éclat; il se contraignit pour ne pas marquer son chagrin, & il promit de partir sans sa Fille.

Je fus vivement touché du retardement de mon bonheur; mais les nouvelles assurances que le Comte d'Arque me donna que Mademoiselle d'Hiesme ne seroit jamais qu'à moi, me firent écouter la raison. Pour me rassurer entiérement, ce Prince me confia qu'il espéroit incessamment se soustraire à la tyrannie de son Neveu; que le Roi de France qui se repentoit d'avoir rendu ce Prince trop puissant, offroit un secours très-considérable au cas qu'on voulût former un parti. J'ai résolu,

ſolu, me dit-il, de profiter de cette nouvelle diſpoſition; cependant il eſt à propos que vous demeuriez encore quelque tems à la Cour pour ne donner aucun ſoupçon.

Je fus charmé de trouver des raiſons de ne me point éloigner de Mademoiſelle d'Hieſme. Dès le lendemain du départ de ſon Pére, le Duc Guillaume me dit que je ne pouvois, ſans l'offenſer, paroître encore attaché à cette Princeſſe; mais qu'en toute autre occaſion il me donneroit des preuves de ſon eſtime & de ſon amitié. Ce ne fut pas ſans un grand effort ſur moi-même que je parus ſoumis à un ordre ſi cruel. La crainte que ce Prince ne m'éloignât de la Cour, & ne m'ôtât le plaiſir d'être dans le même lieu que Mademoiſelle d'Hieſme, me rendit capable d'obéir. Quelle différence pour moi qui étois accoutumé à la voir à toute heure, à lui parler en liberté, de n'oſer l'approcher & de contraindre juſqu'à mes regards! J'avois du-moins la douceur de remarquer dans les ſiens qu'elle partageoit ma peine.

Cependant le Duc Guillaume, dont l'ambition n'avoit point de bornes, travailloit à s'aſſurer la Couronne d'Angleterre, après la mort du Roi Edouard qui n'avoit point d'enfans. Il avoit envoyé le Comte d'Aumale faire cette importante négociation. Il s'en acquita avec ſuccès; il revint avec le Comte Haralde, Frére de la Reine d'Angleterre, aſſurer le Duc que le Roi l'avoit fait déſigner publiquement pour ſon Succeſſeur.

Le Comte d'Aumale étoit mon intime ami & un des plus aimables hommes de la Cour. Je fus charmé de le revoir. Le ſoir de ſon arrivée j'allai dans ſon appartement, il me rendit compte de ſon voyage d'Angleterre. Occupé de ma paſſion, je commençois à l'entretenir de Mademoiſelle d'Hieſme, lorſque je crus l'entendre parler. D'abord je pen-

pensai que c'étoit un effet de mon imagination frappée de son idée ; mais j'eus lieu de croire que ce n'étoit point une vision, & que réellement j'entendois parler une personne qui avoit entiérement le son de voix de cette Princesse. Il n'y avoit cependant aucune apparence que ce fût la sienne, l'appartement du Comte d'Aumale étoit loin du sien, on y entroit même par une autre cour ; ainsi après un peu de réflexion, nous jugeâmes que cette voix que je prenois pour celle de Mademoiselle d'Hiesme, étoit celle d'une autre personne qui pouvoit ressembler à la sienne.

Le lendemain le Duc Guillaume, qui vouloit faire voir au Comte Harelde les Beautés de la Cour, donna un bal superbe. Mademoiselle d'Hiesme en fit tout l'ornement. Elle trouva moyen de s'approcher de moi dans la foule. Je me promenois hier au soir fort tard, me dit-elle, sur une terrasse qui est au bout de mon appartement ; il me sembla que je vous entendois parler près de moi, cette pensée m'a tenue éveillée toute la nuit. Je lui répondis avec précipitation que la même chose m'étoit arrivée. La Duchesse qui l'appella dans ce moment, nous empêcha d'en dire davantage. Tout le reste du soir je ne pus parler à Mademoiselle d'Hiesme ; mais ce qu'elle m'avoit dit, me persuada que c'étoit elle que j'avois entendue la veille.

J'examinai avec tant d'application la maniére dont le Palais étoit bâti, que je remarquai que malgré l'éloignement où ces deux appartemens paroissoient être, ils se rejoignoient par cette terrasse dont Mademoiselle d'Hiesme m'avoit parlé. Je visitai avec soin la chambre du Comte d'Aumale, pour reconnoître par où les voix avoient pu pénétrer ; je trouvai sous la tapisserie une ancienne porte qu'on ne connoissoit point, & qui avoit été

été condamnée. Dès que j'eus découvert cette porte, je ne doutai pas qu'elle ne répondît à la terrasse de Mademoiselle d'Hiesme. Je l'en avertis par une lettre, & j'obtins d'elle, quoiqu'avec beaucoup de peine, la permission d'en profiter pour me jetter à ses pieds, & avoir avec elle un entretien que je souhaitois si ardemment. Je lui répondis de la sagesse & de la discrétion du Comte d'Aumale. Elle m'avoit entendu parler souvent de son mérite & de la tendre amitié que nous avions l'un pour l'autre.

Les femmes de cette Princesse étoient entiérement à elle, & elles n'ignoroient pas que le Comte d'Arque lui avoit ordonné de me regarder comme un homme qui devoit être son Mari. Cette assurance ôtoit à cette entrevue ce qu'elle pouvoit avoir de trop libre. Je ne laissois point de témoigner à Mademoiselle d'Hiesme combien j'étois sensible à la grace qu'elle m'accordoit. Je sens, je vous l'avoue, lui disois-je, un renouvellement de goût, de vivacité & d'empressement que je n'ai jamais senti; tout m'est nouveau; je crois commencer à vous aimer d'aujourd'hui. Si celui qui s'oppose à notre bonheur, voyoit le fond de nos cœurs, il en seroit touché. Vous voyez que je compte si fort sur vous, que je ne sépare point vos sentimens des miens; je serois bien malheureux s'il m'en falloit faire la cruelle séparation.

Cette Princesse me répondoit avec une tendresse qui me charmoit. Si dans le cours de la journée mes Rivaux me donnoient de la jalousie, elle m'en guérissoit par une sincérité qui ne m'étoit point suspecte. Jamais personne n'a eu avec infiniment d'esprit, un caractére si simple & si vrai que le sien; mais ce caractére que j'adorois en elle en ce tems-là, a fait depuis le malheur de ma vie.

Des

Des nouvelles que je reçus du Comte d'Arque, m'obligérent à partir de la Cour; il me mandoit de l'aller joindre promptement. J'aurois eu bien de la peine à me résoudre de quitter Mademoiselle d'Hiesme, & de la laisser au pouvoir de son ennemi, si l'envie de contribuer à l'élevation de son Pére, & de le mettre en état de disposer d'elle, ne m'y avoit déterminé. Nos adieux furent tendres & touchans; elle me jura une fidélité à toute épreuve.

Je cachai mon départ au Comte d'Aumale; la bonne opinion que j'avois de lui, me fit penser que je ne devois pas lui confier un secret dont la connoissance l'auroit mis dans la dure nécessité de trahir son maître ou son ami. Je priai Mademoiselle d'Hiesme de lui dire que c'étoit par cette considération que je lui en avois fait un mystére. Je lui dis aussi que je me flattois qu'elle lui parleroit souvent de moi, & du regret que j'avois de me trouver engagé dans un parti contraire au sien.

Peu de tems après que je fus arrivé auprès du Comte d'Arque, nous nous mimes à la tête des troupes qu'il avoit assemblées. Il déclara hautement qu'il prétendoit être préféré au Duc son Neveu, qui n'étoit pas Fils légitime du feu Duc Robert. Je ne vous ferai point, Seigneur, le détail d'une guerre & d'une entreprise que le bonheur du Duc Guillaume rendit inutile. Le Comte d'Arque, après avoir perdu une derniére bataille, se jetta dans son Château d'Arque; il y fut assiégé, & malgré le secours que le Roi de France y amena en personne, il se trouva contraint de rendre la place, & de se sauver aussi bien que moi en France, d'où il passa ensuite auprès du Comte de Boulogne, qui lui offrit une retraite.

Henri le me retint auprès de lui. J'avois été assez heureux pour le tirer dans la bataille d'un danger pressant. Ce Prince m'en témoigna sa reconnoissance par la donation du Comté de Soissons,

qui réparoit la perte de celui d'Eu, que le Duc Guillaume avoit confisqué. Il vouloit me faire épouser la Fille du Comte de Champagne. L'amitié dont le Roi m'honoroit, me fit prendre le parti de lui dire naturellement mes engagemens avec Mademoiselle d'Hiesme, qui m'ôtoit la liberté d'en prendre avec une autre, & d'accepter un parti si considérable. Le Roi entra avec bonté dans mes raisons, & les approuva.

Je fus en quelque maniére consolé du mauvais succès de notre entreprise, lorsque je sus que Mademoiselle d'Hiesme étoit auprès du Comte son Pére à Boulogne, où le Duc Guillaume avoit eu la générosité de la renvoyer. Je sentis moins d'averſion pour lui, en apprenant que cette Princesse n'en avoit reçu aucun mauvais traitement. Une assez longue absence n'avoit rien diminué de la violence de ma passion pour elle. Plus pénétré d'amour que d'ambition, la pensée que rien ne s'opposoit plus à mon mariage avec elle, l'emporta dans mon cœur sur les hautes idées dont nous nous étions flattés. Je demandai au Roi la permission d'aller à Boulogne. Le Comte d'Arque m'y reçut avec la tendresse d'un Pére. Il supportoit son malheur avec une constance digne d'un plus heureux sort. Je lui appris les obligations que j'avois au Roi de France.

Après un entretien que l'impatience que j'avois de voir Mademoiselle d'Hiesme, me fit paroître bien long, le Comte d'Arque me conduisit dans sa chambre, & il me laissa avec elle. Transporté d'amour & de joye, je me jettai à ses genoux; je ne trouvois point de termes assez forts pour lui exprimer ma passion; jamais elle ne m'avoit paru si tendre pour moi. Je lui rendis compte de tout ce que son absence m'avoit fait souffrir, & du refus que j'avois fait de la Fille du Comte de Champagne. Ce seroit, lui disois-je, par de plus grands sacrifices que je voudrois vous prouver l'excés de mon amour.

Vous

Vous me paroissez la plus estimable personne du monde. Vous m'assurez que vous m'aimez; je n'ai plus rien à souhaiter, puisqu'enfin rien ne s'oppose plus à notre parfait bonheur.

L'air distrait & embarassé de Mademoiselle d'Hiesme m'empêcha d'en dire davantage. J'en eus de l'inquiétude; mais mon inquiétude & ma surprise augmentérent, lorsque tout d'un coup je la vis qui fondoit en larmes. Je ne pouvois comprendre d'où pouvoit provenir cette affliction; je lui en demandai la cause avec empressement. Je suis au désespoir, me dit-elle, je vous aime plus que je ne vous ai jamais aimé; mais avec cette passion que je vous montre, & que je sens encore davantage, je ne serai point à vous, je n'en suis plus digne.

Je crus d'abord que le malheur du Comte son Pére, qui apportoit un si grand changement dans sa fortune, lui faisoit tenir ce discours. Prévenu de cette pensée: Est-il possible, lui dis-je en l'interrompant avec précipitation, que vous ayez assez mauvaise opinion de moi pour croire que j'aye jamais fait attention aux biens ni aux grandeurs que vous pouviez prétendre? Je n'en ai souhaité que pour vous les offrir. Je suis mortellement offensé que vous ayez pu douter un moment de cette vérité. Se peut-il que vous ne vous fassiez pas vous-même ce reproche pour moi? Hélas, me répondit-elle, je donnerois ma vie pour n'avoir que ce reproche à me faire; mais je ne veux pas à ceux que je me fais déjà, ajoûter celui d'abuser de la bonne opinion que vous avez de moi, en vous laissant refuser un établissement considérable pour une personne qui ne mérite plus votre estime, puisqu'elle a été capable de foiblesse pour un autre? Quoi! m'écriai-je, vous m'avez fait une infidélité, & vous avez la cruauté de me l'apprendre, & de me tirer d'une erreur qui m'étoit chére? Vôtre présence, me répondit-elle, en redonnant à ma tendresse toute

sa

sa vivacité, a si fort augmenté des remords qui l'avoient déjà prévenue, que je n'ai pas été maîtresse de vous les cacher: j'ai cru même que ce seroit vous trahir une seconde fois, si je vous laissois ignorer une faute dont je ne pouvois me punir plus sévérement, que par l'aveu que je vous en fais.

Je ne saurois vous exprimer, Seigneur, les différens mouvemens dont j'étois agité pendant que Mademoiselle d'Hiesme me confirmoit mon malheur. La vérité porte toujours avec elle un caractére qui se fait sentir. Je ne pouvois non plus douter de sa tendresse ni de son repentir, que de son infidélité. Sa douleur étoit si touchante que mon cœur ne pouvoit se livrer contre elle à la colére. J'y cherchai un objet, en voulant savoir le nom de mon Rival. Il ne manquoit à mon infortune que d'apprendre que ce Rival étoit ce Comte d'Aumale que j'aimois, après Mademoiselle d'Hiesme, plus que personne au monde. Ce dernier trait de malheur me jetta dans l'accablement, & m'ôta la force de m'en plaindre.

Mademoiselle d'Hiesme me conta qu'après mon départ le Comte d'Aumale avoit été fort assidu auprès d'elle; que dans les commencemens il ne lui parloit que de moi, mais qu'insensiblement il étoit devenu amoureux d'elle, qu'il lui avoit déclaré sa passion; qu'elle avoit résisté longtems à y répondre; qu'enfin mon absence dont la durée étoit incertaine, le peu d'espérance que le Comte d'Aumale lui faisoit envisager que notre entreprise pût réussir, & que nous pussions surmonter les obstacles qui s'opposoient à notre mariage, jointe à la facilité que je leur avois donnée de se voir en particulier, l'avoit entraînée dans une inconstance qui n'étoit pas excusable.

Il falloit bien cependant, continua-t-elle, que vous ne fussiez pas entiérement effacé de mon cœur;

je

je n'entendois rien dire qui eût rapport à vous sans un trouble & une émotion que le Comte d'Aumale remarquoit avec douleur. Il n'étoit pas si sûr de ma tendresse qu'il ne craignît un retour pour vous si je vous revoyois, ou que j'eusse lieu d'espérer d'être à vous. Je ne fus pas longtems sans m'apercevoir que ses inquiétudes étoient bien fondées; à peine étois-je engagée avec lui qu'on reçut la nouvelle de la révolte de mon Pére. Le Duc Guillaume n'en parut point allarmé, il songea seulement à en prévenir les suites. Il se rendit à la tête de ses troupes, & me laissa auprès de la Duchesse avec la même liberté que si je n'avois pas été Fille d'un Prince qui lui déclaroit la guerre. Le Comte d'Aumale se trouva obligé de le suivre. Il partit outré de jalousie. Il s'étoit apperçu que je n'étois occupée que de vous, & des périls où vous alliez être exposé, & que je n'avois qu'une légére attention pour ce qui le regardoit. Je répondois d'une manière si contrainte à ses plaintes, que bien loin de le rassurer, je le confirmois dans la pensée que l'espérance de vous revoir & d'être à vous, s'étoit emparée de mon cœur, & en avoit effacé le peu d'impression qu'il pouvoit y avoir fait. Il avoit raison de le croire, sa présence m'importunoit; je ne pouvois lui pardonner de m'avoir engagée à vous manquer. Son départ, au lieu de m'affliger, me donna de la joye. J'étois en quelque façon soulagée de pouvoir m'abandonner sans contrainte aux tendres sentimens que j'avois pour vous, & au repentir de ma légéreté. Je résolus de rompre entiérement avec le Comte d'Aumale. Il m'écrivit plusieurs lettres auxquelles je ne fis point de réponse. Je voulois le préparer par ce silence à mon changement. Je me flattai de voir régner mon Pére; mais je n'étois sensible au plaisir que me donnoient de si grandes espérances, que par rapport à vous. Je ne jouis pas longtems d'un espoir si flatteur, je me vis

vis réduite à pleurer les malheurs de ma famille; trop heureuse encore de n'avoir rien à craindre pour vos jours. Le Duc Guillaume me fit dire que je pouvois aller trouver le Comte mon Père à Boulogne où il s'étoit retiré. Ce fut pour moi une sorte de consolation de partir avant le retour du Comte d'Aumale. Le plaisir de vous revoir m'a d'abord fait oublier que j'étois coupable à votre égard, je me suis abandonnée à toute ma tendresse. Mademoiselle d'Hiesme cessa de parler, parce qu'on la vint avertir que le Comte d'Arque se trouvoit très-mal.

Cette nouvelle dont nous fûmes allarmés, nous obligea de nous rendre promptement auprès de lui. Nous le trouvâmes qui sortoit d'une foiblesse dont on avoit eu peine à le tirer. Une fièvre violente suivit cette foiblesse, & deux jours après on désespéra de sa vie. Je passai ces deux jours sans avoir aucune conversation particuliére avec Mademoiselle d'Hiesme; elle ne quittoit point la chambre de son Père. Les sujets d'affliction que nous avions, se confondoient avec celui du péril où on le croyoit. J'étois si peu d'accord avec moi-même, que je n'étois pas fâché de ne point trouver d'occasion d'entretenir Mademoiselle d'Hiesme. Il n'y avoit rien de décidé en moi que l'amour & la douleur. L'aveu qu'elle m'avoit fait en me prouvant son véritable retour pour moi, desarmoit ma colére. Je sentois que malgré tous les efforts que je faisois pour la haïr, je ne pouvois y réussir. J'étois honteux de ma foiblesse sans la pouvoir surmonter. Tout mon désir de vengeance tomba sur le Comte d'Aumale.

Un nouveau malheur acheva de m'attendrir pour Mademoiselle d'Hiesme. Son Père se voyant à l'extrémité, m'appella: Je meurs, me dit-il en me tendant la main, & je meurs avec le regret de n'avoir pu jouir de la satisfaction d'accomplir

la

la parole que je vous ai donnée de vous faire épouser ma Fille. Je connois trop votre cœur pour craindre que la triſte ſituation où elle ſe trouve, puiſſe changer vos deſſeins pour elle. Je ſuis tranquille ſur cela, & je compte que vous n'abandonnerez ni la Méré ni la Fille; je me repoſe ſur vous de tout ce qui les regarde; j'eſpére qu'elles retrouveront en vous ce qu'elles perdent en moi. La foibleſſe où il étoit, ne lui permit pas d'en dire davantage, & peu de momens après il mourut. Le Comte de Boulogne emmena Madame la Comteſſe d'Arque & Mademoiſelle d'Hiesme dans une Maiſon Religieuſe où elles ſouhaitérent qu'on les conduiſit. Je fus vivement touché de la mort du Comte d'Arque. Ce qu'il m'avoit dit en mourant, ne me fit plus trouver honteux le deſſein d'épouſer ſa Fille. Je ſentois que je ne pouvois vivre ſans elle; mon amour me fit regarder ma foibleſſe comme un devoir auquel je ne pouvois manquer avec honneur.

Après quelques jours que je laiſſai paſſer par bienſéance ſans voir Mademoiſelle d'Hiesme, je demandai à lui parler. Elle vint ſeule me trouver, parce que la Comteſſe ſa Méré étoit dans ſon lit, d'où elle n'avoit pas été en état de ſortir depuis la perte qu'elle avoit faite. Mademoiſelle d'Hiesme me parut malgré ſa douleur d'une beauté à éblouir. Le grand deuil où elle étoit, relevoit encore ſon éclat ordinaire. Toujours plus aveuglé par ce même amour, je la trouvai plus digne que jamais de ce que je voulois faire pour elle. Je me fis une loi de ne pas même lui nommer le nom du Comte d'Aumale; heureux ſi j'avois pu lui faire oublier ce qui s'étoit paſſé entre elle & lui, auſſi-bien que je l'oubliois! Mais, lorſque je lui propoſai de l'épouſer: Non, me dit-elle, c'eſt en me refuſant à vous que je veux vous prouver que je vous aime plus que je n'ai jamais

jamais fait. Plus jalouse de votre gloire que je n'ai été de la mienne, je ne consentirai point que vous la terniſſiez en épouſant une perſonne qui s'eſt miſe hors d'état de prétendre à ce bonheur. Ma conduite eſt toute tracée, parce que je ſens que je ne compte plus ſur rien d'heureux. Je vais, en m'enfermant dans cette Maiſon pour toujours, ne plus ſonger qu'à mener une vie auſſi triſte que raiſonnable: je ne veux point conſerver une liberté dont je ne pourrois plus vous rendre le maître.

La réſolution de Mademoiſelle d'Hiesme me fit trembler. Je n'oubliai rien pour l'en détourner, je tentai tout inutilement. Jamais douleur n'a été ſi vive que la mienne. Toutes les fois que je me repréſentois cette Princeſſe dans une grande jeuneſſe, d'une beauté ſurprenante, qui ſe ſacrifioit ſi cruellement aux regrets de m'avoir fait une offenſe que je lui pardonnois, j'étois prêt à perdre la raiſon. Elle me fit dire qu'elle ne vouloit plus me voir; qu'elle étoit trop contente de penſer que l'engagement qu'elle alloit prendre, en me prouvant toute ſa tendreſſe, aſſuroit ma fortune; que ſon parti étoit pris, & que je ne devois me flatter d'aucun changement.

Je ne perdis cependant l'eſpérance que lorſqu'elle renonça publiquement au monde. Je repaſſai en France. Je fus longtems dans une affliction ſi violente, que je ne comprens pas comment j'ai pu la ſoutenir ſans mourir. J'appris que le Comte d'Aumale avoit été tué. Sa mort diſſipa ma haine, & ne me laiſſa pour lui que des ſentimens de pitié.

Toujours pénétré de mes chagrins, je m'imaginai qu'en changeant de climat, ils s'adouciroient. Le bruit de l'embarquement des Tancrédes pour la Sicile, me détermina à quitter la France. J'obtins d'Henri I. la permiſſion de les aller joindre.

Le

Le ſort m'a conduit ici. L'amitié que j'ai priſe pour vous, & celle que je me flatte que vous avez pour moi, eſt le ſeul ſoulagement dont j'ai été capable depuis que j'ai perdu Mademoiſe d'Hieſme.

Les Tancrédes qui entrérent dans la chambre de Mandoce, l'empêchérent de répondre aux diſcours obligeans du Comte d'Eu. Ces fameux Guerriers impatiens d'aller où la gloire & les périls les attendoient, avoient ſi fort preſſé les réparations néceſſaires à leur Flotte, qu'elle étoit en état de faire voile, & qu'ils venoient prier Mandoce de trouver bon qu'ils ſe ſéparaſſent. Ils furent agréablement ſurpris lorſqu'il leur dit qu'il vouloit s'embarquer avec eux pour paſſer en Sicile. Les pleurs & les priéres de Dona Iſabelle ne purent le détourner de ce deſſein.

Pendant que Mandoce alloit chercher dans les occupations de la guerre à effacer de ſon cœur & de ſon eſprit les charmes de la Comteſſe de Savoye, cette Princeſſe étoit arrivée à Turin, où elle s'applaudiſſoit d'avoir eu aſſez de fermeté pour ſe mettre hors de portée de voir un Prince qui ne lui étoit toujours que trop cher. Les régles auſtéres du devoir qu'elle avoit ſuivies, ſatisfaiſoient ſa raiſon ſans calmer les troubles de ſon cœur. Elle ſe croyoit la plus malheureuſe perſonne du monde, & elle le devint bientôt.

En effet, Edouard ſon Frére depuis qu'il étoit monté ſur le Trône d'Angleterre, avoit eu un régne aſſez tranquille. Le Comte de Godevin dont il avoit épouſé la Fille, troubla cette tranquillité, & jetta par ſa révolte le Royaume dans le malheur d'une guérre civile. Ce Seigneur aſſembla une Armée que l'inconſtance naturelle de la Nation rendit bientôt conſidérable. Edouard en cette occaſion écrivit au Comte de Savoye, qu'il le prioit de lui envoyer des troupes. Non ſeulement ce Comte lui en accorda, mais il voulut en marchant

chant à leur tête signaler son amitié pour son Beau-frére, & satisfaire l'humeur guerriére qui l'avoit animé toute sa vie, & que l'âge n'avoit point encore éteinte en lui. Comme il prévoyoit que son voyage pourroit être long, il jugea à propos de nommer un Tuteur aux enfans qu'il avoit de son premier mariage, & un Régent pour gouverner ses États en son absence.

Son choix pour ces deux importans emplois tomba sur le Comte de Pancallier, un des plus Grands Seigneurs de Savoye, digne à-la-vérité de ce choix par sa valeur intrépide & sa capacité au maniement des affaires, si ses grandes qualités n'avoient été effacées par la noirceur de son ame. Son ambition lui avoit fait déguiser jusqu'alors sa férocité sous les dehors trompeurs d'une vertu austére ; mais sa cruauté naturelle après s'être contrainte quelque temps n'en parut que plus funeste & plus impétueuse, aussitôt qu'il cessa de la retenir.

Le Comte de Savoye après lui avoir donné ses derniers ordres, partit pour passer en Angleterre. La Comtesse sentit une affliction de ce départ si vive, qu'elle en étoit surprise elle-même. Il semboit que quelque chose l'avertissoit au fond du cœur, que cette absence lui seroit funeste. Ce pressentiment ne fut que trop vrai. Le cœur du Comte Pancallier inaccessible à la pitié, ne le fut pas à l'amour. Obligé par les ordres du Comte de Savoye de ne rien décider sans en faire part à la Comtesse, il avoit souvent des entretiens particuliers avec elle pour l'informer de ce qui se passoit. Il ne fut pas moins enchanté de son esprit qu'il l'étoit déjà de sa beauté. Les sentimens que cette Princesse avoit dans le cœur, répandoient un air de douceur sur son visage & dans toutes ses actions, qui achevérent de le perdre. Il en devint passionnément amoureux.

Comme

Comme il étoit né avec une hardieſſe qui alloit juſqu'à l'inſolence, ſans aucun égard pour le rang de la Comteſſe, il ne balança pas à prendre le parti de lui déclarer ſa paſſion. Cet aveu fut reçu avec tant de hauteur & de fierté, que pour peu qu'il lui fût reſté de raiſon, il ſe ſeroit repenti de ſa témérité, & auroit ceſſé d'offenſer une perſonne qu'il ne devoit regarder qu'avec reſpect : mais plein d'une préſomption qui le rendoit haïſſable, il crut que la Comteſſe ne ſeroit pas toujours ſi ſévére, & qu'il l'engageroit par ſa perſévérance à répondre à ſa paſſion.

Dans cette penſée, il continua d'importuner cette Princeſſe d'un amour qui lui étoit odieux. Il laſſa un jour ſi fort ſa patience, qu'elle le menaça d'en avertir le Comte de Savoye. Eloignez-vous de mes yeux, lui dit-elle, & ne me forcez pas à en venir à cette extrémité, & à vous faire ſervir d'exemple aux Sujets inſolens qui s'oublient. Le Comte de Pancallier que ce diſcours rendit furieux, perdit toute conſidération. Les Sujets comme moi, Madame, lui dit-il, lorſqu'ils s'oublient, ne ſont pas uſés à punir ; ils ſont même quelquefois repentir ceux qui les menacent, & qui les traitent avec tant de mépris. Il quitta la Princeſſe en finiſſant ce diſcours, ſi troublé & ſi outré de colére, qu'il fit trembler tous ceux qui le virent ſortir de ſon appartement.

Il étoit encore dans ces premiers mouvemens de fureur lorſqu'il reçut un courrier du Comte de Savoye. Ce Prince lui mandoit que les troubles d'Angleterre étoient ſur le point d'être pacifiés ; qu'il eſpéroit pouvoir revenir inceſſamment dans ſes Etats. Cette nouvelle fit frémir le Comte de Pancallier ; & ſuivant le génie ordinaire des méchans qui craignent encore plus qu'ils ne ſe font craindre, il crut qu'après la menace que lui avoit fait

fait la Comteſſe, il étoit perdu, s'il ne la prévenoit en la perdant elle-même.

Il avoit pour héritier un Neveu de même nom que lui. Il avoit élevé ce Neveu avec de grands ſoins. Le jeune Pancallier étoit le Seigneur de Savoye le plus beau & le mieux fait. Les charmes de ſa perſonne étoient tout ſon mérite. Son Oncle le trouva propre par la ſimplicité de ſon eſprit, à exécuter les horribles deſſeins que ſon amour mépriſé lui inſpiroit. Livré à ſes paſſions abominables, la crainte qu'il avoit des menaces de la Comteſſe, la frayeur qu'il avoit du retour du Comte, & le deſſein de vengeance qui s'étoit emparé de cette ame barbare, ne le firent pas balancer ſur le choix de la victime. Il conclut la perte de la Princeſſe par le ſacrifice de ſon Neveu; il ne s'en fit pas même le moindre ſcrupule.

Il le fit venir dans ſon cabinet, où après lui avoir remis devant les yeux avec quel amour de Pére il avoit pris ſoin de ſon éducation: je ne veux pas borner là mon amitié pour vous, luidit-il; j'ai une propoſition à vous faire qui ſans-doute vous ſera agréable, & qui eſt une marque de ma confiance. La Comteſſe a du goût pour vous, continua-t-il, je m'en ſuis apperçu; votre peu d'expérience vous a ſans-doute empêché de le remarquer. N'oubliez rien pour la perſuader que vous êtes fort amoureux d'elle. Ne craignez point de lui déplaire en vous déclarant ſon Amant; vous ne ſauriez faire de faute en ſuivant mes conſeils. Songez que votre fortune eſt attachée au bonheur de vous faire aimer de cette Princeſſe; ſurtout, ajoûta-t-il, que les avis que je vous donne ſur cela, ſoient un ſecret impénétrable à tout le monde.

Moins on a d'eſprit, plus on a d'amour-propre & de confiance. Le jeune Pancallier donna dans le piége. Il témoigna à ſon Oncle combien il étoit

ſenſible à ſes bontés, & il lui promit d'y répondre par une obéiſſance aveugle; il le fit avec ſi peu de ménagement, que toute la Cour s'apperçut qu'il étoit amoureux de la Comteſſe. Comme elle n'avoit aucune attention pour tout ce qui n'avoit pas rapport à Mandoce, elle n'en faiſoit point ſur les actions du jeune Pancallier. Elle n'avoit garde de s'imaginer qu'il voulût paroître ſon Amant; elle étoit ſi éloignée de le penſer, qu'elle le traitoit avec plus de bonté que les autres Seigneurs de ſon âge, lui ſachant gré du zéle & de l'aſſiduité qu'il avoit à lui faire ſa cour.

Cette conduite de la Comteſſe ne fut attribuée par ceux qui voyoient de près ce qui ſe paſſoit, qu'à l'ignorance où elle étoit des extravagances du Neveu du Régent; mais ceux qui n'étoient pas à portée d'approcher ſouvent de cette Princeſſe, ne lui rendoient pas la même juſtice. S'ils ne crurent pas le jeune Pancallier heureux, ils crurent dumoins qu'il étoit ſouffert. Les diſcours qu'on tenoit ſur cela, eurent le ſort de toutes les nouvelles qui s'augmentent à meſure que différentes perſonnes les racontent; & par un effet du malheur de la Comteſſe, elle paſſa juſqu'à Mandoce de la maniére du monde la plus cruelle.

Il étoit en Sicile, où il rendoit ſon nom auſſi fameux que celui des Tancrédes. Plus plein de ſa paſſion que jamais, il confioit un jour au Comte d'Eu, en ſe promenant avec lui, que le déſir de revoir encore une fois en ſa vie la Comteſſe, s'étoit ſaiſi de lui avec tant de violence, qu'il étoit réſolu, quelque choſe qu'il en pût arriver, dès que la campagne ſeroit finie, d'aller inconnu à Turin. Le Comte d'Eu promit de l'accompagner.

Ils parloient enſemble des moyens d'exécuter ce deſſein, lorſqu'ils furent abordés par un François nouvellement arrivé. Le Comte d'Eu s'informa de lui avec empreſſement des nouvelles de la

Cour de France. Cet homme, après avoir satisfait sa curiosité sur cette Cour, parla de celle de Savoye où il avoit passé; & sans attendre qu'on lui fît aucune question, il dit que le Comte de Savoye étoit en Angleterre; que jamais il n'avoit rien vu de si surprenant que la beauté de la Comtesse. Cet homme, du caractére de la plupart des gens qui veulent paroître informés aux dépens souvent de la vérité, dit qu'on ne parloit que des amours de cette Princesse avec le Neveu du Régent.

Ce discours imprudent causa à Mandoce un saisissement si violent, que le Comte d'Eu en fut effrayé. Il prit un prétexte pour se séparer du François; il ramena Mandoce chez lui. Que ne dit point ce Prince lorsqu'il y fut arrivé? Il vouloit partir pour arracher la vie à ce Rival qui lui ôtoit le cœur de la Comtesse; un moment après il se reprochoit comme une foiblesse honteuse à lui, de paroître si sensible à l'infidélité de cette Princesse. Je dois la mépriser, disoit-il au Comte d'Eu; l'idée que j'avois de sa vertu, me la faisoit aimer encore plus que sa beauté. Je la croyois différente des autres femmes; mais, puisqu'elle en a les foiblesses, & que sans aucun ménagement pour elle-même, elle me préfére un indigne Rival, je n'aurai pas de peine à vaincre mon amour.

Mandoce se flattoit vainement d'y trouver tant de facilité; le dépit, la douleur & la jalousie se succédoient tour à tour dans son cœur. Vous vous abandonnez à une trop grande affliction, lui disoit le Comte d'Eu; je ne puis en approuver l'excès. La Comtesse de Savoye vous sert en vous trahissant; elle vous donne lieu de vous guérir d'une passion qui n'a pas eu le tems de prendre de profondes racines. Vous avez raison, mon cher Comte, interrompit Mandoce, & je devrois me trouver trop heureux que la Comtesse de Savoye

par

par ſon ingratitude me délivre d'un amour qui auroit fait toujours le tourment de ma vie; mais je l'avoue à ma honte, les charmes de cette Princeſſe balancent encore dans mon cœur les ſujets que j'ai de me plaindre d'elle. Il faut cependant travailler à les oublier, ma gloire y eſt intéreſſée; mais cet effort n'eſt pas l'ouvrage d'un moment, le tems ſeul peut effacer des impreſſions ſi vives.

L'entretien de Mandoce & du Comte d'Eu fut interrompu par Don Ramir; il venoit avertir Mandoce qu'on ſe préparoit à attaquer les ennemis. Cette nouvelle ſuſpendit en lui toutes autres penſées que celles que lui inſpiroit ſon courage. Il ſe rendit en diligence avec le Comte d'Eu auprès de Maniaſſe. Le Comte d'Eu fit voir en cette occaſion que la valeur la plus héroïque a toujours été le partage de la Nation Françoiſe. Les Tancrédes par leurs actions brillantes parurent mériter dès-lors cette prodigieuſe fortune où ils parvinrent dans la ſuite. Mandoce ſeul pouvoit leur être comparé, s'il ne les ſurpaſſoit. Les Saraſins prirent la fuite; peu des leurs échappérent à la fureur des Grecs. Le gain de cette bataille fut ſuivi de la priſe de Meſſine & de preſque toute la Sicile.

La rapidité de cette conquête fit grand bruit en Savoye. Mandoce y avoit trop de part pour n'être pas cité dans toutes les relations qui venoient de ce Pays-là à Turin. On y parloit de lui comme d'un Héros. Tout ce que la Comteſſe entendoit dire de Mandoce, redonnoit à ſes ſentimens la vivacité que l'abſence avoit en quelque maniére affoiblie. Elle ne pouvoit s'empêcher de reſſentir une joye ſecrette de la gloire qu'il s'étoit acquiſe. Son amour-propre étoit flatté de penſer qu'elle avoit touché le cœur d'un homme qui en toutes façons paroiſſoit ſi fort au-deſſus des autres.

Le Comte de Pancallier s'intéreſſoit peu aux nouvelles publiques. L'eſprit rempli de ſa vengeance & d'en preſſer l'exécution avant le retour du Comte de Savoye, il s'enferma un matin avec ſon Neveu: Vous êtes trop heureux, lui dit-il, on vous aime à n'en pouvoir douter. Profitez des ſentimens qu'on a pour vous. Obtenez par votre hardieſſe les derniéres faveurs de la Comteſſe; forcez-la à ne rien refuſer à vos déſirs. On ne traite pas l'amour avec les Princeſſes comme avec les autres femmes; il faut tout oſer quand on eſt ſûr de plaire, le reſpect les importune, elles y ſont trop accoutumées. Comme il leur eſt difficile de trouver des occaſions, la Comteſſe vous pardonnera aiſément tout ce que vous entreprendrez pour lui en donner une de contenter ſa paſſion & la vôtre. Trouvez moyen, continua-t-il, de vous cacher le ſoir dans ſa chambre; & lorſque les femmes de cette Princeſſe ſeront retirées, vous paroîtrez à ſes yeux. Je laiſſe à votre amour, ajoûta-t-il avec un ris forcé, le ſoin du reſte de l'avanture.

Le jeune Pancallier ſaiſit avec tranſport le pernicieux conſeil de ſon Oncle. Il l'aſſura qu'il ne manqueroit pas d'amour ni de hardieſſe pour l'exécuter; que ce ſeroit dès le ſoir même, parce qu'il avoit appris que la Comteſſe feroit une promenade d'où elle ne reviendroit que fort tard, & que cette petite abſence favoriſeroit ſon deſſein. Il dit enſuite à ſon Oncle la maniére dont il imaginoit de ſe placer pour n'être point ſurpris, après quoi ils ſe ſéparérent.

Le Comte de Pancallier charmé d'avoir trouvé tant de crédulité dans ſon malheureux Neveu, attendit avec impatience la fin de la journée. Il fit avertir les principaux Seigneurs de la Cour de ſe rendre auprès de lui pour une affaire importante qui regardoit le ſervice du Comte de Savoye;

& à l'heure fatale marquée pour porter les derniers coups à la Comteſſe, il leur ordonna de le ſuivre dans l'appartement de cette Princeſſe. Je veux que vous ſoyez témoins, leur dit-il, qu'il n'y a rien de ſacré pour moi, lorsqu'il s'agit de venger l'honneur du Comte notre Souverain. En finiſſant ce diſcours, il fit enfoncer la porte de la chambre de la Comteſſe.

Ses femmes ne venoient que d'en ſortir. Le jeune Pancallier n'avoit encore oſé ſe montrer. Il fut auſſi épouvanté que cette Princeſſe du bruit qui ſe faiſoit, & du nombre des gens qu'il entendoit entrer dans cette chambre. Mais ſon cruel Oncle ne lui donna pas le tems de faire réflexion ſur ce qui ſe paſſoit; il alla lever la portiére où il ſavoit qu'il devoit être caché: Meurs, Traître, lui dit-il en lui enfonçant ſon poignard dans le cœur, & que la juſte punition de ton audace faſſe trembler déſormais tous ceux qui voudroient t'imiter. Pour vous, Madame, ajoûta-t-il en ſe tournant du côté du lit de la Comteſſe, qui à demi évanouïe de frayeur avoit ouvert ſon rideau, ſouffrez que nous nous aſſurions de vous, en attendant que le Comte de Savoye qui ſeul a droit de diſpoſer de votre ſort, nous ait fait ſavoir ſes volontés.

Pendant ce diſcours l'étonnement & la conſternation étoient peintes ſur les viſages de tous les ſpectateurs de cette ſanglante tragédie. Les Seigneurs qui en étoient témoins, avoient peine à approuver la cruauté du Comte de Pancallier; ils ne pouvoient s'empêcher d'être attendris du malheur de la Comteſſe; mais, comme toutes les apparences la faiſoient croire coupable, perſonne n'oſa paroître s'intéreſſer pour elle. On tranſporta cette Princeſſe dans un autre corps de logis du Palais, où elle fut gardée avec beaucaup d'exactitude. On ne laiſſa auprès d'elle que ceux qui étoient abſolu-

ment nécessaires à son service; Emilie fut de ce nombre.

La Comtesse s'étoit laissée conduire dans ce nouvel appartement avec l'insensibilité d'une personne qui a entiérement perdu l'usage des sens & de la raison. On la mit dans son lit, elle y fut longtems sans reprendre ses esprits. Enfin revenant un peu de ce trouble affreux, elle regarda Emilie, qui à genoux devant son lit fondoit en larmes: Ah! Emilie, lui dit-elle, quelle horrible avanture est la mienne? Puis-je sans mourir y penser? Je parois convaincue d'un commerce criminel, moi qui n'ai jamais eu le moindre dessein contraire à la vertu! Pourquoi, continua-t-elle, le jeune Pancallier s'est-il trouvé dans ma chambre? Pourquoi son Oncle en est-il informé, & l'a-t-il fait mourir avec tant de fureur? Enfin, quel est le motif qui les a fait agir l'un & l'autre? C'est un mystére que je ne puis démêler; je comprens seulement que jamais destinée n'a été si malheureuse que la mienne. Qui pourra prouver mon innocence au Comte de Savoye? Tout ce que je dirai, sera suspect. Le jeune Pancallier auroit pu me justifier; sa mort en m'ôtant cette espérance, me livre à la haine du Régent que je n'ai que trop irrité. Je paroîtrai coupable aux yeux d'un Mari & de toute l'Europe; & ce qui ajoûte encore à ma douleur, Mandoce pourra me soupçonner.

Cette réflexion la toucha si vivement, qu'elle n'eut pas la force de parler davantage. Elle garda un morne silence, qui fit craindre cent fois à Emilie que cette Princesse ne dût sans expirer soutenir l'excès de son affliction. Cette fille employa inutilement son esprit & toute son adresse pour l'empêcher de s'abandonner au désespoir. Tout ce qu'Emilie disoit, étoit à peine écouté de la Comtesse. Elle passa plusieurs jours dans un accablement qui lui tint lieu de quelque repos. Enfin le courrier

que

que le Comte de Pancallier avoit envoyé en Angleterre, revint, & lui apporta une réponſe telle qu'il la ſouhaitoit.

La douleur & la colére du Roi d'Angleterre avoit été grande en recevant ſa lettre; mais celle du Comte de Savoye avoit paſſé les bornes de la raiſon. Sa jalouſie naturelle animée par un ſentiment de gloire, lui fit penſer qu'il ne pourroit trop promptement & avec trop de rigueur punir une perſonne par qui il croyoit avoir reçu un affront ſi ſenſible. L'action du Comte de Pancallier étoit une preuve contre elle, qui ne laiſſoit aucun doute qu'elle ne fût coupable. Il alloit mander qu'on la fît mourir, ſi le Roi d'Angleterre qui avoit conſervé plus de ſang-froid, ne lui avoit repréſenté qu'il ne falloit pas ſuivre ce premier mouvement; que puiſque le deshonneur avoit été public, la punition devoit l'être; & qu'il devoit ſuffire à ſon honneur outragé d'abandonner la Comteſſe à la rigueur de la Loi établie en Lombardie & en Savoye, qui condamnoit toutes les femmes ſurpriſes comme l'avoit été cette Princeſſe, à mourir s'il ne ſe préſentoit pas un Chevalier, qui, en combattant ſon Accuſateur, la juſtifiât par le ſort des armes.

Le Comte de Savoye ſe rendit aux raiſons du Roi d'Angleterre avec d'autant plus de facilité, qu'il ſavoit que la valeur du Comte de Pancallier étoit redoutable; qu'il étoit bien perſuadé que perſonne n'oſeroit entreprendre la défenſe de la Comteſſe; & qu'ainſi ſa vengeance n'en étoit pas moins ſûre pour être différée. Il n'accorda que trois mois à la juſtification de cette Princeſſe, quoique la Loi lui en accordât davantage; & il réſolut de ne quitter l'Angleterre pour retourner à Turin, que lorſque ſes ordres ſeroient exécutés.

Le Comte de Pancallier que ſon crime avoit rendu encore plus farouche, ſe fit un barbare plaiſir d'aller lui-même annoncer à la Comteſſe un ſi terrible

arrêt. Il n'attendit pas sa réponse, il sortit pour le rendre public,

Quelque préparée que fût la Comtesse au plus funeste événement, une condamnation si prompte la surprit. La tendresse que le Comte de Savoye avoit paru avoir pour elle, lui avoit fait croire qu'il n'en viendroit point à cette extrémité sans lui avoir parlé, & sans avoir examiné par lui-même si elle étoit véritablement coupable. L'horreur de son supplice, & la honte qui y étoit attachée, la firent frémir. Emilie fit un effort sur sa propre douceur pour adoucir celle de la Comtesse, & pour lui donner des espérances qu'elle n'avoit peut-être pas elle-même. Rassurez-vous, Madame, lui disoit-elle, & croyez que malgré ceux qui veulent ternir votre réputation, votre innocence trouvera des défenseurs.

Ce discours fit peu d'impression sur l'esprit de cette Princesse; elle se croyoit trop malheureuse pour espérer que quelqu'un voulût s'exposer pour elle. Il y avoit cependant des momens où il ne lui paroissoit pas impossible que Mandoce vînt à son secours; mais elle s'arrêtoit peu sur cette pensée, mille raisons la détruisoient. Je ne dois point juger des sentimens de Mandoce par les miens, disoit-elle; tout ce qui m'est revenu de lui, a contribué à rendre inutiles les efforts que ma raison faisoit pour surmonter ma passion, & ce qu'il entendra dire de moi, me fera paroître à ses yeux, non seulement indigne de son attachement, mais même de son souvenir. Madame, lui répondit Emilie, dans la situation malheureuse où vous êtes, vous ne devez songer qu'à sauver votre vie & à confondre vos ennemis, qui osent vous accuser d'une façon si injurieuse. Il ne vous est pas permis de n'en pas chercher les moyens. Je n'en vois point de plus sûr que celui d'avoir recours à Mandoce; c'est le seul homme que vous connoissiez qui ait une vertu assez noble pour une pareille entreprise. Vous ne devez faire au-

aucun ſcrupule de lui écrire, puiſqu'il s'agit de votre gloire; je me charge de lui faire tenir votre lettre.

La Comteſſe avoit bien de la peine à ſe réſoudre de ſuivre le conſeil d'Emilie. Elle craignoit de faire une démarche inutile, & que Mandoce déjà trop prévenu contre elle ſur les bruits publics, n'ajoûtât pas foi à ce qu'elle lui manderoit pour les détruire. Enfin l'image affreuſe d'une mort qui la deshonoreroit, & les perſécutions d'Emilie qui augmentoient tous les jours, la déterminérent, quoiqu'avec peu d'eſpérance de ſuccès, à écrire à Mandoce.

Ce Prince éprouvoit de ſon côté d'autres revers de la fortune. Il étoit parti de Sicile ſur la nouvelle qu'il avoit reçue que les Tolédes, profitant de ſon abſence, s'étoient emparés d'une partie de ſes Etats, & qu'ils avoient mis le ſiége devant Cartagéne. Mandoce accompagné du Comte d'Eu qui n'avoit point voulu l'abandonner, étoit entré dans la Place; ainſi il ignoroit les derniers malheurs de la Comteſſe de Savoye.

Le diſcours qu'on lui avoit tenu contre elle en Sicile, étoit demeuré profondément gravé dans ſon ame, & y avoit jetté tout le trouble imaginable; mais le panchant naturel qui nous porte preſque toujours à nous flatter dans nos malheurs, lui faiſoit quelquefois ſoupçonner ce bruit de fauſſeté. Le déſeſpoir de n'être point en liberté d'aller s'en éclaircir, lui faiſoit négliger le ſoin de ſa vie, & avoit encore augmenté ſa valeur. On le regardoit comme un homme extraordinaire. Le Comte d'Eu lui faiſoit ſouvent des reproches de ce qu'il s'expoſoit trop légérement, ſans le perſuader de prendre à l'avenir plus de précaution.

Un jour que Mandoce rentroit dans la Ville au retour d'une ſortie où il avoit fait des actions ſurprenantes, on lui dit qu'un priſonnier demandoit

à lui parler. Il ordonna qu'on le fît entrer. Son étonnement ne se peut exprimer lorsqu'il reconnut ce prisonnier pour un Ecuyer de la Comtesse, qui étoit Frére d'Emilie. Ce Jeune-homme zélé pour sa Princesse, n'ayant point trouvé Mandoce en Sicile où sa Sœur l'avoit envoyé, étoit venu le chercher dans ses Etats, & ayant appris que ce Prince étoit dans Cartagéne, il avoit eu l'adresse de se mêler avec les ennemis, & de se faire prendre prisonnier à la sortie qu'avoit fait Mandoce. Il fit à ce Prince le récit de la cruelle avanture de la Comtesse, & il lui dit tout ce qu'il crut devoir le persuader de l'horrible injustice de l'accusation qu'on lui faisoit. Il lui donna ensuite la lettre de cette Princesse, & il n'oublia rien pour l'engager à la secourir.

Mandoce se trouvoit agité dans ce moment de mouvemens si violens causés par l'amour & la jalousie, qu'il n'écoutoit qu'à-peine ce qu'on lui disoit, & qu'il ne daigna pas lire la lettre. Il se fit dans son esprit une confusion qui ne lui laissa rien voir que les apparences du crime de la Comtesse, & qui lui ferma les yeux sur tout ce qui le pouvoit porter à la pitié. Saisi de colére : Allez, dit-il au Frére d'Emilie, rendez compte de la situation où vous me trouvez, elle me force à refuser ce qu'on souhaite de moi, & à vous dire qu'il faut chercher un autre Défenseur. Partez, continua-t-il, ne perdez pas un moment. En finissant ce discours sans vouloir l'écouter davantage, il le remit entre les mains d'un Officier, à qui il ordonna de le conduire en sûreté hors de la Ville.

Mandoce étoit si transporté qu'il ne se reconnoissoit plus lui-même. Son trouble étoit si grand que le Comte d'Eu étoit entré dans sa chambre, & lui en avoit déjà demandé plusieurs fois la cause, sans qu'il y eût fait aucune attention. Il apperçut enfin ce Prince, & il fit un effort sur la violence de

ses

ſes paſſions pour lui conter ce qu'il venoit d'apprendre de la Comteſſe de Savoye. En refuſant de combattre pour elle, continua Mandoce ſans donner le tems au Comte d'Eu de lui répondre, j'ai montré que l'amour n'a plus de pouvoir ſur moi lorſqu'il n'eſt plus ſoutenu par l'eſtime. La Comteſſe s'eſt rendue indigne de celle que j'avois pour elle. Les ſoupçons qu'on m'avoit donnés ſur ſa conduite, ſont trop cruellement confirmés; je ne ſaurois plus douter que l'Ingrate n'ait oublié pour un autre ces raiſons d'honneur & de bienſéance dont elle s'eſt défendue contre moi. Hélas! lorſque ſes rigueurs faiſoient toutes mes craintes, je ne penſois pas que j'en ſerois le ſeul objet; & déſeſpérant de l'obliger jamais à prendre un engagement avec moi, je ne m'étois point imaginé qu'elle en pût prendre avec un autre.

Le Comte d'Eu trouvoit que la douleur de Mandoce étoit ſi juſte, qu'il crut en devoir laiſſer paſſer les premiers mouvemens avant que d'entreprendre de le perſuader de la modérer. Il laiſſoit un libre cours à ſes plaintes, & ſe contentoit de s'affliger avec lui.

Dans le tems que Mandoce étoit le plus animé contre la Comteſſe, l'envie de ſavoir comment elle pourroit s'excuſer auprès de lui, & peut-être l'eſpérance de trouver de nouveaux ſujets de la haïr, lui fit ouvrir la lettre qu'elle lui écrivoit, & il y lut ces mots:

Le peu d'attachement que j'ai pour la vie, m'a fait juſqu'ici négliger le ſoin de la conſerver; mais, quand je fais réflexion que ſi je la perds, je paroîtrai coupable d'un crime dont le ſimple ſoupçon me fait horreur, je me reproche à moi-même cette indifférence, & je me détermine enfin à vous faire ſavoir mes malheurs. Le Frère d'Emilie vous en inſtruira; je m'épargne le récit trop cruel. Malgré les apparences que

me condamnent aux yeux de tout le monde, j'ose me flatter que je ne le ſerai point par vous. Vous ſavez mes ſentimens les plus ſecrets; l'aveu que vous m'en avez arraché, & dont je me ſuis punie ſi ſévérement, me juſtifie auprès de vous. Il m'eſt permis de le rappeller dans l'état où je ſuis; il doit vous engager à prendre ma défenſe. Mais d'affreuſes idées me perſuadent que peut-être il ne ſera plus tems, & qu'une mort indigne de ma vie préviendra votre ſecours. Qui auroit pu croire qu'une fin ſi funeſte termineroit des jours qui étoient ſi tranquilles avant que je vous euſſe vu? Ne refuſez pas des larmes à une diſtinée ſi peu méritée & ſi malheureuſe; & n'oubliez jamais que je vous donne aujourd'hui la plus forte preuve de confiance & d'eſtime, que pendant ſa vie & en mourant pouvoit vous donner la Comteſſe de Savoye.

Cette lettre fit ſur Mandoce un effet bien différent de celui qu'il en avoit attendu; il en fut ſi attendri, qu'il ne put s'empêcher de répandre des larmes: à peine eut-il la force d'achever de la lire, qu'elle lui tomba des mains. Si elle ne lui ôta pas entiérement ſa jalouſie, elle lui fit du-moins regarder avec étonnement, que cette jalouſie l'eût aveuglé au point de lui faire enviſager, ſans frémir, la mort d'une perſonne qu'il avoit aimée ſi paſſionnément, & qu'il n'aimoit encore que trop pour ſon repos. Il ſe reprochoit ſa dureté; l'action qu'il venoit de faire, lui parut bleſſer les loix de l'honneur. Plus il réfléchiſſoit ſur ce que lui mandoit la Comteſſe, & plus il trouvoit que quelque choſe qui lui en pût couter, il devoit la tirer du péril où elle étoit. Je ſerois indigne de vivre, diſoit-il au Comte d'Eu, ſi j'abandonnois une Princeſſe qui a recours à moi. La crainte de hazarder par mon abſence de perdre mes Etats, ne doit point me faire balancer un moment.

Le Comte d'Eu non ſeulement ne s'oppoſa point à la

la réſolution de Mandoce, mais il en facilita même l'exécution, en lui diſant qu'il pouvoit lui confier la défenſe de Cartagéne, & qu'il devoit être aſſuré que s'il n'étoit pas aſſez heureux pour la lui conſerver, il pouvoit compter du-moins qu'il s'enſéveliroit ſous ſes ruines avant que de la laiſſer paſſer à ſes ennemis.

Mandoce pénétré de reconnoiſſance, embraſſa le Comte d'Eu, & après lui avoir demandé pardon de ce qu'il alloit abuſer de ſon amitié, il prit avec lui les meſures néceſſaires pour ſon départ. Elles furent qu'on feroit répandre le bruit qu'il alloit s'abſenter pendant quelques jours pour une négociation ſecrette qui pouvoit terminer la guerre, & de laiſſer au Comte d'Eu un ordre pour commander en ſon abſence. Il ne voulut mener dans ſon voyage qu'un ſeul homme avec lui; ce ne put être Don Ramir, il avoit été bleſſé quelques jours auparavant.

Les aſſiégés firent une ſortie; comme elle n'étoit que pour favoriſer celle de Mandoce, elle ne fut ni difficile ni dangereuſe. Ce Prince fit pour ſe rendre en Savoye toute la diligence que peut faire un Amant qui court aſſurer les jours de ce qu'il aime. Il laiſſa l'Eſpagnol qu'il avoit avec lui, à cinq ou ſix lieues de Turin; il jugeoit à propos d'y entrer ſeul. Son impatience lui permit à peine lorſqu'il y fut arrivé, de deſcendre de cheval pour ſe rendre au Palais. Il eſpéroit trouver le moyen de parler à Emilie ou à ſon Frére, avant que de combattre le Comte de Pancallier.

Comme il marchoit dans le Palais avec quelque ſorte d'inquiétude d'être reconnu de quelqu'autre que de ceux qu'il cherchoit, en traverſant une galerie, il vit paroître une foule de monde qui lui ſembla venir à lui. Il ſongeoit à l'éviter lorſqu'il apperçut une porte à demi ouverte; il s'y jette, &

par un effet du hazard, c'étoit précisément le lieu où l'on amenoit la Comteſſe. Le terme fixé pour ſa juſtification expiroit, & elle venoit ſatisfaire aux devoirs que ſa vertu & la Religion exigeoient d'elle.

Mandoce étoit placé derriére un rideau dans l'embraſure d'une fenêtre; le ſpectacle qui s'offrit à lui, mit ſa conſtance à la derniére épreuve. Il vit la Comteſſe entrer avec un air modeſte & une douleur courageuſe, qui ſembloit faire voir l'innocence de ſon ame & le mépris qu'elle avoit pour la vie. Elle demeura ſeule avec celui qu'elle avoit choiſi pour la préparer à la mort. La certitude qu'elle croyoit avoir de n'être entendue que de lui, la faiſoit parler aſſez haut; ainſi Mandoce ſans le vouloir fut forcé d'apprendre les ſecrets les plus cachés de cette Princeſſe, & il fut convaincu, parce qu'il entendit qu'elle ne ſe reprochoit rien que la tendreſſe qu'elle avoit eue pour lui, & dont malgré les ſujets qu'elle croyoit avoir de s'en plaindre, elle s'accuſoit encore dans ces triſtes momens. Je pardonne au Comte de Savoye, ajoûta-t-elle enfin à ce qu'elle venoit de dire, l'injuſtice de ma mort. Je ne me crois pas entiérement innocente à ſon égard, puiſque j'ai eu pour un autre des ſentimens que je ne devois avoir que pour lui; & c'eſt à cette faute involontaire, & qu'il ignore, que je ſacrifie ma vie à celui de qui je la tiens.

Pendant que la Comteſſe parloit, Mandoce penſa vingt fois à ouvrir le rideau, & s'aller jetter tranſporté d'amour, d'admiration & de joye, aux genoux de cette Princeſſe. Le reſpect pour ce qui ſe paſſoit, & la crainte de ſe rendre inutile à la défenſe des jours de la Comteſſe, furent ſeuls capables de l'arrêter. Il profita du trouble & de la confuſion lorſqu'on la ramena dans ſon appartement, pour ſortir ſans être remarqué.

On

On avoit dressé dans le milieu de la place qui étoit devant le Palais, une colomne de marbre blanc, où étoit attaché une espéce de bouclier, sur lequel celui qui demandoit le combat, devoit faire écrire son nom. Mandoce ne voulant point y faire mettre le sien, fit seulement écrire qu'un Chevalier se déclaroit défenseur de la Comtesse de Savoye; & aussi-tôt il alla dans un endroit écarté de la Ville où il avoit laissé ses armes.

Pendant qu'il les reprend avec beaucoup de diligence, la joye publique avoit déjà annoncé au Comte de Pancallier le secours imprévu qui arrivoit à la Comtesse. Sa fierté ne se démentit point en cette occasion; son esprit peu susceptible des préventions de ce tems là, ne lui fit point appréhender une preuve remise au sort des armes. Persuadé que la valeur, & non la justice, décidoit, il se prépara à soutenir son crime sans crainte & sans remords: il mépriſa même un ennemi qui ne vouloit pas se nommer; & sans faire sur cela les difficultés qu'il auroit pu faire, il ordonna que selon l'usage on demandât à la Comtesse si elle remettoit ses intérêts au Chevalier inconnu qui offroit de les soutenir.

Cette Princesse, bien loin de ressentir de la joye de ce qu'il se trouvoit enfin un homme assez généreux pour prendre son parti, ne put s'empêcher d'en soupirer & d'hésiter sur sa réponse; mais aussitôt se faisant un crime des raisons qui la portoient à cette incertitude & à souhaiter la mort, elle accepta un secours qu'elle eût peut-être refusé si elle avoit osé s'abandonner aux mouvements de la douleur & du désespoir secret que toute sa vertu avoit peine à vaincre; voulant même par un témoignage public réparer le peu de satisfaction qu'elle avoit laissé voir, elle tira de son doigt une bague, & en la remettant à celui qui étoit chargé de

de savoir sa volonté, elle lui ordonna de la porter à son Protecteur, & de le prier de sa part de la recevoir, non seulement comme un aveu qu'elle faisoit de lui, mais aussi comme le présage assuré de la victoire dont son innocence lui répondoit.

Peu de momens après le consentement de la Comtesse, on vint la prendre pour la conduire au lieu où, selon ce qui étoit porté par la Loi, elle devoit être témoin de la décision de son sort. La honte de paroître en public d'une façon si indigne d'elle, répandoit sur son visage une rougeur qui ne servoit qu'à augmenter sa beauté, sans diminuer cet air de noblesse qui lui étoit naturel. Il s'éleva un murmure d'admiration en la voyant paroître, qui ne cessa que lorsque les Juges du Camp eurent fait donner le signal d'un combat, où la valeur & le courage firent voir ce qu'ils ont de grand & d'admirable. La victoire demeura longtems incertaine. Enfin Mandoce irrité de trouver tant de résistance, pressa si vivement le Comte de Pancallier, qu'il le fit tomber à ses pieds mortellement blessé. Tout le monde applaudit par de grands cris à la victoire de Mandoce ; & aussitôt les principaux Seigneurs de Savoye s'approchérent pour entendre le Comte de Pancallier qui avoit fait signe qu'il vouloit parler ; il déclara publiquement sa trahison. A peine avoit-il justifié la Comtesse par le récit de tous ses crimes, que le Peuple furieux se jetta sur lui, & par toutes sortes de cruautés & d'indignités rendirent sa mort aussi terrible que devoit l'être celle d'un aussi méchant homme.

Pendant que le Peuple marque à la Comtesse, par l'ardeur de la venger, son zéle & son attachement, & que toute la Cour dont elle étoit adorée, la reconduit en triomphe au Palais, Mandoce disparut ; & malgré tous les soins qu'on prit par les ordres

dres de la Comteſſe pour en apprendre des nouvelles, on ne put y réuſſir. Elle fut véritablement fâchée de ne point connoître celui à qui elle avoit de ſi grandes obligations, & de ne pouvoir lui en témoigner ſa reconnoiſſance. On fit partir un homme conſidérable pour porter au Comte de Savoye en Angleterre, une nouvelle qui le devoit combler de joye.

La Comteſſe s'étoit trouvée dans le cours de cette journée dans des ſituations ſi violentes, qu'il étoit bien juſte qu'on la laiſſât enfin à elle-même. Elle s'enferma avec Emilie dans ſon cabinet. Dès qu'elle ſe vit ſeule avec elle, & qu'elle fit réflexion ſur le peu de joye que lui donnoit un changement ſi avantageux, quels reproches ne ſe fit-elle point? Je ſuis juſtifiée, Emilie, diſoit-elle, & je ne ſuis pas contente. Je dois la vie & l'honneur à un autre qu'à Mandoce; il ne m'a pas même jugé digne de ſa pitié; il ne s'eſt fait un fantôme d'obligation & de devoir que pour m'abandonner. Je vois combien je me ſuis trompée, quand j'ai cru lui avoir inſpiré les mêmes ſentimens que j'avois pour lui; & cependant je ſuis dans un état où je ne puis m'en conſoler ni le haïr.

Ces triſtes réflexions étoient ſuivies d'un torrent de larmes. Madame, lui dit Emilie, le Ciel a permis que Mandoce par un procédé ſi cruel vous donnât lieu de vous guérir d'une paſſion qui vous rendoit malheureuſe. Oui, Emilie, interrompit la Comteſſe, je ſurmonterai ces égaremens de mon cœur, les mépris de Mandoce & ma vertu m'en aſſurent. Je vais du-moins prendre toutes les apparences de la raiſon, & ne plus parler d'une foibleſſe dont je ſens toute la honte.

Mandoce n'étoit pas dans un état plus tranquille. Après l'aveu du Comte de Pancallier, il s'étoit d'abord livré à la joye d'avoir aſſuré les jours d'u-

ne

ne personne qu'il adoroit, & rendu à sa vertu tout son éclat; mais cette joye fut bientôt troublée par la dure nécessité de partir sans lui parler. Il ne pouvoit après sa victoire en chercher les moyens sans être reconnu, & il ne pouvoit l'être sans exposer la Comtesse à de nouveaux soupçons qui auroient pu être très-dangereux pour elle. Ces réflexions le déterminérent à se faire la cruelle violence de partir sans la voir, & à saisir ces premiers momens de confusion où on ne faisoit pas encore attention à lui, pour sortir de Turin.

Lorsqu'il eut rejoint l'Espagnol au lieu où il lui avoit ordonné de l'attendre, il ne put résister à l'envie d'écrire par lui à la Comtesse. Il trouvoit une sorte de consolation à ne pas laisser ignorer à cette Princesse, qu'elle ne devoit son triomphe qu'à ce même amour qui l'obligeoit à s'éloigner d'elle. Il instruisit l'Espagnol des précautions qu'il falloit qu'il prît, non seulement pour rendre sa lettre en secret à Emilie, mais aussi pour éviter qu'on pût penser qu'elle vînt de sa part. Pour plus de sûreté, il lui ordonna de laisser passer deux ou trois jours, & de prendre un long détour pour aller à Turin. L'espérance qu'avoit Mandoce d'y revenir un jour lui-même, & celle que sa lettre qui apprendroit à la Comtesse ce qu'il venoit de faire pour elle, effaceroit de son esprit l'impression desavantageuse que son refus y auroit pu faire, adoucirent un peu sa douleur, & lui donnérent la force d'aller à Cartagéne, où son honneur l'appelloit.

Cependant le Comte d'Eu avoit défendu cette Place avec autant de gloire que de bonheur. Les ennemis informés de l'absence de Mandoce, voulurent en profiter; ils donnérent un assaut. Dans le fort de la mêlée le Comte de Toléde fut fait prisonnier, & les ennemis obligés de se retirer avec

vec une perte considérable. Privés de leur Chef, ils ne presserent plus le siége avec la même ardeur. Le Comte d'Eu crut ne pas manquer à l'amitié qu'il avoit pour Mandoce, en cherchant à adoucir la prison du Comte de Tolède, & à la lui rendre supportable. Touché même des grandes qualités qu'il remarqua en lui, & de sa valeur dont il avoit été témoin, il forma le dessein de finir par son mariage avec Dona Isabelle, une guerre qui n'étoit fondée que sur une haine héréditaire qui n'avoit que trop duré. Il en parla au Comte de Tolède, & il lui dit qu'il employeroit tout le crédit que son amitié lui devoit donner sur l'esprit de Mandoce, pour le porter par cette alliance à la réunion de leurs Maisons.

L'état où se trouvoit le Comte de Tolède, & ce qu'il avoit entendu dire du mérite de Dona Isabelle, rendoient cette proposition trop avantageuse pour n'être pas écoutée avec plaisir. On convint d'une suspension d'armes jusqu'au retour de Mandoce. Il fut plus prompt que le Comte d'Eu ne l'avoit espéré. Mandoce pénétré des obligations qu'il avoit à ce Prince, lui en témoigna en arrivant sa reconnoissance dans les termes les plus tendres. Il lui rendit compte de l'heureux succès de son voyage, & de la façon singulière & touchante dont il avoit appris qu'il étoit toujours aimé de la Comtesse de Savoye.

Le Comte d'Eu oublia dans ce moment ses chagrins pour prendre part à la satisfaction de son ami; il lui parla ensuite du Comte de Tolède, & de l'envie qu'il avoit de voir finir leurs inimitiés par une paix solide. Mandoce devoit trop au Comte d'Eu pour n'être pas charmé de trouver une occasion de lui faire connoître le pouvoir qu'il avoit sur lui; il le rendit maître absolu de ses intérêts. Dona Isabelle de son côté sacrifia à la tendresse

ſe qu'elle avoit pour ſon Frére, la répugnance qu'elle ſe ſentoit pour un nouvel engagement. Le Comte de Tolède & Mandoce oublièrent qu'ils avoient été ennemis. L'amitié prit facilement la place de la haine dans le cœur de deux hommes déjà ſi prévenus d'eſtime l'un pour l'autre. Le mariage de Dona Iſabelle qui aſſuroit la paix, cauſa une joye générale; elle partit auſſitôt après pour ſuivre ſon Mari dans ſes Etats.

Les ſoins importans dont Mandoce avoit dû être occupé, n'avoient pu le diſtraire un moment du ſouvenir de la Comteſſe de Savoye. Plus tourmenté que jamais de l'envie de la voir, & des obſtacles qui s'y oppoſoient, il s'abandonnoit au chagrin le plus vif. A ces agitations ſe joignit l'impatience de ſavoir comment elle auroit reçu ſa lettre. Celui qu'il en avoit chargé ne revenoit point, & ce retardement lui donnoit des inquiétudes mortelles. Mille craintes s'emparérent de ſon eſprit. Celle qui le frappoit le plus, étoit que cet homme n'eût fait quelque imprudence; il lui paroiſſoit qu'il en avoit fait une lui-même d'écrire à la Comteſſe. Tout le déſeſpéroit, il ne ſavoit à quoi ſe réſoudre.

Le Comte d'Eu pour terminer l'incertitude où il le voyoit, lui propoſa de venir avec lui à la Cour d'Henri I. où il ſe croyoit obligé de retourner. Vous y trouverez peut-être, lui dit-il, une occaſion d'aller à celle de Savoye ſans que ce voyage puiſſe être ſuſpect; du-moins vous ſerez plus à portée en France d'apprendre des nouvelles de la Comteſſe. Mandoce ſe laiſſa d'autant plus aiſément perſuader par les diſcours de ce Prince, qu'il trouvoit que ce ſeroit toujours un grand adouciſſement à ſes peines, de ne point quitter un ami qu'il aimoit tendrement, & avec qui il en pouvoit parler.

La veille de son départ, lorsqu'il ne l'espéroit plus, l'Espagnol qu'il avoit envoyé à Turin, arriva & lui donna un nouveau sujet de s'affliger, en lui rapportant sa lettre qu'on n'avoit pas voulu recevoir. Cet homme dit à Mandoce qu'un malheur imprévu l'avoit empêché d'exécuter ses ordres aussi promptement qu'il l'auroit souhaité; que pour y satisfaire trois jours après qu'il l'eut laissé sans faire attention au mauvais tems, il s'étoit mis dans une barque dans le dessein de repasser le Pô; que cette barque avoit eu le sort de plusieurs autres qui avoient péri; qu'on l'avoit retiré de l'eau presque mort, & porté dans une maison près du rivage, où une maladie violente causée sans-doute par cet accident, l'avoit retenu pendant près d'un mois; qu'aussitôt que ses forces le lui avoient pu permettre, il s'étoit rendu à Turin; qu'il avoit trouvé l'occasion de donner à Emilie la lettre dont il étoit chargé; que peu de momens après elle la lui avoit rapportée avec un ordre exprès de la Comtesse de repartir sur le champ. Il ajoûta que lorsqu'il sortoit de la Ville, le Comte de Savoye y arrivoit.

Mandoce écoutoit impatiemment ce récit; & sans faire réflexion que le refus qu'avoit fait la Comtesse de recevoir sa lettre, pouvoit n'avoir point d'autre cause que l'opinion où elle étoit qu'il lui avoit refusé son secours, il se livroit aux plus cruelles pensées que puisse avoir un Amant qui croit que la personne qu'il aime, ne veut plus entendre parler de lui. Dans cette douloureuse situation il partit avec le Comte d'Eu sans avoir aucun dessein bien formé. Il arrivoit en même tems des événemens si favorables pour lui, que quand il en eût été le maître, il n'eût pas pu les disposer autrement.

Henri I. toujours jaloux de la puissance du Duc Guil-

Guillaume, & ne se trouvant pas en état de l'abaisser, songea du-moins à lui ôter l'espérance de la Couronne d'Angleterre, en appuyant auprès d'Edouard les intérêts d'un jeune Prince de son Sang, que l'Empereur avoit élevé & renvoyé depuis peu auprès de lui. Le Comte d'Eu avec Mandoce qui ne se faisoit pas connoître, arriva dans cette conjoncture à la Cour d'Henri I. Il parut au Roi que personne n'étoit plus propre que le Comte d'Eu à conduire avec succès l'importante négociation qu'il vouloit commencer en Angleterre.

Le même jour que ce Prince reçut les ordres du Roi, & qu'il accepta l'emploi dont il le chargeoit, on apprit en France la nouvelle que le Comte de Savoye étoit mort, & que la Comtesse qui n'avoit point d'enfans, avoit voulu en retournant auprès du Roi son Frére, quitter une Cour où elle avoit essuyé de si sensibles déplaisirs. A cette nouvelle tous les sentimens de Mandoce changérent, & sans savoir si ce qu'il souhaitoit, lui seroit heureux ou funeste, il eut une impatience extrême de suivre le Comte d'Eu en Angleterre, & il ne cessa point de le presser & de le prier de partir jusqu'au moment qu'ils s'embarquérent ensemble à Calais.

Mais plus Mandoce approchoit de Londres, plus ses craintes & ses agitations renaissoient. Dès le soir même qu'il y fut arrivé, il se déroba des gens du Comte d'Eu, & habillé le plus simplement qu'il lui fut possible, il se rendit à l'appartement de la Comtesse de Savoye. Il lui fit dire qu'un homme de la suite de l'Ambassadeur de France, prenoit la liberté de lui demander une audience particuliére.

La Comtesse qui ne pouvoit comprendre ce que cet homme pouvoit avoir à lui dire, envoya Emilie pour le savoir; mais Emilie n'eut pas sitôt jetté les

les yeux sur lui, que sans lui parler elle rentra brusquement dans la chambre. Il la suivit avec un trouble qui ne peut être comparé qu'à celui de la Comtesse lorsqu'elle le reconnut. Quoi! dit-elle avec un ton animé de colére, & voulant entrer dans son cabinet pour le fuir, Mandoce ose se présenter devant moi? Oui, Madame, lui dit-il en se jettant à ses genoux & en l'arrêtant malgré elle : mais il ne vous importunera pas longtems; je ne veux que remettre entre vos mains ce témoignage de votre confiance. En disant cela, il lui présenta la bague qu'il avoit reçu d'elle.

La vue de cette bague fit démêler en un moment à la Comtesse toute la vérité, & la tira d'erreur. Un nouveau trouble s'éleva dans son ame ; elle demeura quelque tems interdite sans songer à faire relever Mandoce, qui étoit toujours à ses genoux sans avoir la force de lui rien dire. Rompant enfin un silence qui ne causoit pas moins d'étonnement que de crainte à ce Prince: Ah! Mandoce, lui dit-elle en le regardant avec des yeux pleins de douceur & de charmes, c'est donc à vous que je dois & ma vie & ma gloire? Non, Madame, lui dit-il, vous ne devez rien qu'à vous-même. Je n'ai d'autre avantage que d'avoir puni votre ennemi.

A ce court éclaircissement succéda entre ces deux personnes qui s'aimoient, une de ces conversations douces & animées qu'on imagine facilement, & qu'il n'est pas aisé de rapporter. Ils parlérent de tous les événemens extraordinaires de leur vie depuis qu'ils s'étoient connus. Les soupirs & les larmes interrompirent souvent leurs discours. Enfin la Comtesse qui n'avoit plus de devoir qui combattit son inclination, & qui ne se reprochoit plus la passion qu'elle avoit pour Mandoce, la lui avoua sans scrupule. Charmé du plaisir de

de ſe voir & d'être en liberté de ſe rendre compte de leurs moindres penſées, ils paſſérent pluſieurs jours dans l'état du monde le plus heureux.

La Comteſſe apprit au Roi ſon Frére les obligations qu'elle avoit à Mandoce. Il entra dans ſa reconnoiſſance, en approuvant le deſſein où elle étoit de l'épouſer, auſſitôt que la bienſéance le pourroit permettre. Ce mariage ſe fit avec toute la magnificence poſſible.

La négociation que le Comte d'Eu traitoit en Angleterre, fut auſſi funeſte à ce Prince qu'elle avoit été favorable à Mandoce. Le Duc Guillaume ſe ſervit de ce prétexte, lorſqu'après la mort d'Edouard il monta ſur le Trône d'Angleterre, pour ſatisfaire ſa haine, en terminant les jours du Comte d'Eu par une mort tragique, comme toutes les Hiſtoires le rapportent.

JAQUELINE DE BAVIERE, COMTESSE DE HAINAUT,

Nouvelle Hiſtorique.

PREFACE.

SI j'avois voulu faire un Roman de la Vie de JACQUELINE DE BAVIERE, *j'aurois pu composer un gros volume en inventant de beaux incidens ; mais il auroit fallu de nécessité démentir l'Histoire, & m'éloigner du sujet. J'ai donc mieux aimé me restraindre dans les limites d'une Nouvelle Historique, qui ne sauroit être inconnue à ceux qui ont la moindre intelligence des derniers siécles. Il auroit été facile, pour faire briller l'Ouvrage, d'y insérer des Tournois, des Mascarades, des Balets & d'autres galanteries de cette nature ; mais une Princesse toujours disgraciée, & qui ne suivoit que le cours d'une fatalité attachée à sa naissance, ne pouvoit guéres songer aux plaisirs. D'ailleurs, ces sortes d'amusemens ont été si rebattus en tant d'endroits, qu'il m'a semblé plus à propos de m'arrêter à la simple & pure vérité. Le nombre de quatre Maris, dont les uns furent pris par obéissance, & les*

autres par foibleſſe, feront hériſſer les cheveux aux Prudes; mais il faut que leur ſévérité faſſe grace à la condition malheureuſe de cette Princeſſe, que ſa Mère abandonnoit, que les Papes mettoient en état de faire des fautes contre l'exacte bienſéance, & que ſon infortune privoit de conſeils raiſonnables. Si elle peut être blâmée, elle doit auſſi être plainte. Elle avoit mille belles qualités, & les droits les plus légitimes à une glorieuſe fortune. Tous ces avantages ne l'empêchèrent pas de tomber dans les plus douloureuſes calamités, & l'on peut voir par le nombre & par la qualité de ſes miſéres, combien les honneurs, les richeſſes & la beauté ſont des avantages fragiles.

JAQUELINE DE BAVIERE, COMTESSE DE HAINAUT.

PUiſque la prudence ne régle pas toujours la conduite des vieilles gens, il ne faut pas trouver étrange qu'elle s'éloigne quelquefois de la jeuneſſe. Les foibleſſes d'un âge peu avancé rendent de certaines fautes tolérables, & pour avoir quelques égaremens on ne fait pas abſolument divorce avec la vertu.

L'Héroïne que nous introduiſons, étoit une Princeſſe auſſi fameuſe par ſon mérite que par ſes malheurs. Son illuſtre naiſſance, ſa beauté extraordinaire, & ſon eſprit éclairé, la diſtinguoient avantageuſement entre toutes les perſonnes de ſon ſexe. A regarder ſes avantures d'un œil ſévére, on pourroit s'imaginer que ſon tempérament la portoit à l'amour & à l'inconſtance; mais en examinant ſes actions de plus près, on demeurera d'accord qu'elle étoit plus malheureuſe que criminelle.

Elle étoit Fille de Guillaume de Baviére, qua-

triéme du nom, Comte de Hainaut, de Hollande, de Friſe, de Zélande, & de Marguerite de Bourgogne, & arriére-Petite-Fille de l'Empereur Louis. Cette grande origine & la puiſſance de ſa Maiſon la firent rechercher dès ſon enfance. Charles VI. Roi de France, conclut le mariage de Jean ſon Fils, Dauphin de Viennois, avec cette Princeſſe qui n'avoit alors que cinq ans. L'accompliſſement en fut longtems différé; mais pendant cet intervalle, elle fût regardée comme Reine future de France. Le Roi Charles & le Comte de Hainaut étoient dans une parfaite intelligence; mais le Dauphin & ſon Epouſe ne ſe connoiſſoient, que parce qu'on prononçoit ſouvent leurs noms devant eux.

En attendant le tems de leur parfaite union, l'amour qui n'avoit point de part à cet engagement, ne voulut pas demeurer oiſif. Jean de Bourgogne, Duc de Brabant, qui, avec un eſprit des plus médiocres, avoit une ambition démeſurée, vint paſſer quelque tems à Mons. Il étoit Couſin germain de la jeune Princeſſe de Hainaut, & cette proximité lui donnoit un accès continuel auprès d'elle. La Comteſſe de Hainaut l'aimoit, comme s'il eût été ſon Fils, parce qu'il étoit celui de ſon Frére; & elle auroit bien voulu que ſes Biens immenſes deſtinés à ſa Fille, n'euſſent point été pour le Dauphin.

Le Duc de Brabant étoit aſſez-bien fait, & même extrêmement riche; mais ſon intelligence ne paſſoit point une médiocrité baſſe, & il avoit une humeur ſi bizarre, qu'il étoit impoſſible aux perſonnes les plus dociles de s'en accommoder. Il ne laiſſa pas de devenir éperdûment amoureux de la Princeſſe de Hainaut; mais ces délicateſſes qui plaiſent & qui touchent, ne ſe trouvérent jamais avec ſa paſſion.

Il ſe paſſoit alors en France des choſes d'une gran-

grande importance pour la Maiſon de Bourgogne. Le meurtre du Duc d'Orléans en fut le motif. Sa Femme & ſes enfans travaillérent à venger cet attentat. Le Duc de Bourgogne ſe défendit mal. La Comteſſe de Hainaut ſa Sœur étoit naturellement dans ſon parti, & la France qui vouloit épargner les parens de la Dauphine, ſouhaitoit un accommodement.

Le Duc de Brabant ni Jaqueline de Baviére n'étoient pas en état de s'intriguer dans ces querelles, & ils s'amuſoient à des jeux pendant qu'on ne parloit que de ſang à la Cour de Charles VI. Quoique le jeune Duc de Brabant aimât la Princeſſe de Hainaut autant qu'il en étoit capable, elle ne put jamais l'eſtimer. Tous ſes pas lui déplaiſoient, & il paroiſſoit une certaine ſtupidité dans les actions de ce Prince, qu'elle ne pouvoit ſupporter. On ne lui donnoit point d'autre titre que celui de Dauphine. Elle recevoit tous les honneurs dûs à la Femme de l'Héritier préſomptif d'un puiſſant Royaume, & ſes belles qualités répondoient admirablement bien à toute cette gloire.

Le Comte de Hainaut qui étoit clairvoyant, s'apperçut de l'amour du Duc de Brabant. Ces jeunes perſonnes qui ſelon toutes les apparences ne ſont pas nées l'une pour l'autre, dit-il un jour à ſa Femme, pourroient à la fin ſe vouloir trop de bien; & je vous prie, Madame, d'y mettre ordre, avant que le mal ſoit plus grand. Vous voyez, répondit la Comteſſe, des choſes qui ne m'ont point encore paru. Voudriez-vous que des enfans qui ſont proches parens, ſe regardaſſent avec indifférence? Croyez-moi, reprit-il, ces ſortes de préoccupations ménent plus loin que vous ne penſez. Votre Fille n'eſt plus à vous, ni à moi, ni à elle-même. Je me repoſe ſur votre ſageſſe du ſoin de ſa conduite. Faites, je vous conjure, qu'elle ne me donne point de chagrin. Mais, Monſieur, repliqua t-elle, que

voulez-vous que je faſſe, & que puis-je dire à deux innocentes créatures qui ne m'entendront point? Vous les croyez plus ſimples qu'elles ne le ſont, pourſuivit le Comte. Quoique le Duc de Brabant n'ait pas l'eſprit brillant, il eſt ſuſceptible d'amour. Ma Fille a déjà trop de raiſon, & je ſerois au déſeſpoir que quelqu'un lui inſpirât des ſentimens qu'elle ne doit avoir que pour le Dauphin. Votre prévoyance me paroît fort extraordinaire, répondit la Comteſſe. Pour vous ſatisfaire, je compterai les pas de ma Fille & de mon Neveu; mais en vérité je ne voudrois pas qu'on pût vous ſoupçonner de cette défiance. Faites toujours ce que je ſouhaite, pourſuivit le Comte de Hainaut, & ne vous mettez pas en peine de ce qu'on penſera de ma bizarrerie.

Après cet entretien, la Comteſſe entra dans la chambre de la Dauphine qu'on habilloit. Elle étoit ce jour-là d'une beauté ſurnaturelle, & le Duc de Brabant la regardoit avec tant d'application, qu'il s'apperçut à peine de l'arrivée de la Comteſſe de Hainaut Vous êtes bien rêveur, Monſieur le Duc, lui dit-elle. Avez-vous quelque importante leçon à méditer, ou vos Maîtres vous ont-ils donné Madame la Dauphine à étudier? Je trouve mieux mon compte à regarder ſes charmes, reprit-il, qu'à faire de mauvais thêmes, & ſur ce chapitre mon cœur eſt toujours d'accord avec mes yeux. Comme vous ne devez pas la voir éternellement, répondit la Comteſſe ſurpriſe de cette réponſe, je vous conſeillerois de vous accoutumer de bonne heure à ſon abſence; & il n'y a guéres d'apparence que vous la ſuiviez à Paris. Si elle y va ſans moi, ajoûta le Duc, il faudra donc que je meure. Pourquoi, Madame, pourquoi la promettiez-vous à ce Dauphin qui ne la connoît point, & qui ne l'aimera peut-être jamais autant que je l'aime? Votre petite folie peut devenir bien grande, repliqua la Comteſſe. Vous n'irez point en France; il faut de néceſſité

sité que vous demeuriez dans vos Etats. Ah! j'y irai très certainement, s'écria-t-il, quand ce ne seroit que pour faire la guerre au Dauphin. Il sortit à ces mots.

La Comtesse de Hainaut vit bien que son Epoux avoit eu raison, & que le Duc de Brabant étoit fort amoureux. Le Duc de Brabant vous plaît-il autant que vous lui plaisez? dit-elle à la Dauphine; & consentiriez vous qu'il prît les armes contre votre Mari? Mais, Madame, répondit-elle en riant, je l'aime comme un Prince de votre sang, & que je sais qui vous est cher; mais, comme je hais la guerre, s'il la faisoit jamais à quelqu'un, ce seroit contre mon intention. Ne le maltraitez point, ajoûta la Comtesse; mais ne vous engagez pas trop tendrement avec lui. Je vous obéirai sans peine, repartit la jeune Princesse, & je n'ai rien senti jusqu' ici qui soit opposé à mon devoir. Après cette conversation, la Comtesse de Hainaut convaincue de la vérité, ne voulut pas dire à son Mari qu'il avoit si bien deviné.

La Dauphine qui croissoit, devenoit si charmante & si spirituelle, qu'on ne pouvoit la regarder sans amour. Celui du Duc de Brabant augmentoit par la présence continuelle d'un objet si aimable; mais son esprit naturellement desagréable servoit mal ses jeunes désirs auprès d'une Princesse vive & délicate. Il parloit beaucoup, & il s'exprimoit mal. Sa présomption étoit excessive, & l'on voyoit en lui quelque chose d'altier & d'infiniment rebutant.

Le Comte de Hainaut qui avoit fait convenir sa Femme de la préoccupation du Duc de Brabant, & qui voyoit approcher le terme où sa Fille devoit être mise avec le Dauphin, crut qu'il étoit à propos d'éloigner Jean de Bourgogne. Il le fit donc rappeller chez lui, & l'on ne vit jamais tant d'extravagances qu'en fit ce jeune Amant. Il pleura, il

ſe fit, pour ainſi dire, entraîner de Mons. Sa furie alla juſqu' aux menaces. La Comteſſe qui étoit ſenſible pour les ſiens, en eut de la douleur. La Dauphine parut fort modérée, & l'on vit bien qu'elle ne ſympatiſoit point avec ſon Couſin.

Les démêlés du Duc de Bourgogne & des Princes d'Orléans ne finiſſoient point. Le crime du premier faiſoit horreur, & le juſte reſſentiment des autres donnoit de la compaſſion. Le Roi de France qui vouloit ménager l'offenſeur & les offenſés, négligeoit la vengeance de ſon Frére, & amuſoit ſes Neveux par un vain eſpoir.

Enfin le temps de mener la Dauphine à ſon Mari arriva. Le Comte & la Comteſſe de Hainaut qui avoient les inclinations magnifiques, lui donnérent un équipage ſuperbe; & la Princeſſe ſur le point de paroître à la Cour du monde la plus ſomptueuſe & la plus polie, ne négligea rien de ce qui pouvoit aider à ſa beauté. On avoit mis à ſon ſervice pluſieurs Filles de qualité, choiſies entre les mieux faites. Vendégre étoit ſa favorite, & elle n'ignoroit rien des penſées de la Princeſſe. Hé bien, Madame, lui diſoit-elle quelques jours avant leur départ, vous verrez donc le Dauphin de Viennois dans peu de tems, & le pauvre Duc de Brabant n'a plus qu'à ſe deſeſpérer? Il n'eſt pas d'un tempérament ſi furieux, Vendégre, répondit la Dauphine; & par la connoiſſance que j'ai de la trempe de ſon eſprit, je ſuis perſuadée que des objets nouveaux diſſiperont ſes premiéres idées, & qu'il demeurera fort tranquille. Un peu d'abſence la guérira d'un mal d'habitude, & je t'aſſure qu'il ne penſe déjà plus à moi. Je ne ſuis point de votre opinion, Madame, répondit Vendégre; j'ai une telle paſſion pour vos intérêts, que tous ceux qui vous aiment, me vont au cœur. Je voudrois pour te récompenſer de ces bons mouvemens, interrompit agréablement la Dauphine, que tu fuſſes Maîtreſſe ſouveraine de celui

celui du Duc de Brabant, & je te verrois avec plaisir partager son rang & sa fortune.

Vendégre rougit alors assez pour persuader à la Dauphine que le souhait lui plaisoit; mais feignant que c'étoit de honte: Vous vous moquez donc de moi, Madame, repartit-elle, & l'excès de mon zéle m'attire de la confusion. Je sais bien mieux régler mes pensées, & les Vendégres n'ont pas de chaînes assez illustres pour des Ducs de Brabant. Hé bien, folle, continua la Dauphine, fâchez-vous, si vous voulez. Il n'en est pas moins vrai que je voudrois vous voir en même tems devenir ma parente, & une grande Princesse. Et moi, Madame, ajoûta Vendégre, je souhaite que votre Dauphin vous rende la plus heureuse personne de l'Univers, comme vous êtes la plus accomplie.

Enfin le Comte & la Comtesse de Hainaut conduisirent leur Fille à Compiégne, où Monsieur le Dauphin les attendoit. L'entrevue de ces deux jeunes personnes ne fut pas fort pleine de feu, mais il ne parut rien qui tendît à l'indifférence. Le Prince étoit fort aimable, & la Princesse avoit des charmes infinis. La Reine de France les reçut à Senlis, où elle étoit accompagnée du Duc de Touraine son Fils, du Duc de Bretagne, & de plusieurs autres Princes. La joye des deux partis fut solemnisée par mille galanteries qui divertirent extrêmement la Dauphine. La Reine & la Comtesse de Hainaut se rendirent des honneurs réciproques.

Après avoir donné plusieurs jours aux plaisirs, la Reine reprit le chemin de Paris, & le Dauphin avec son Epouse & la Comtesse de Hainaut celui de Compiégne. Le Comte de Hainaut fut à Paris pour régler de grandes affaires, mais on lui mit des soupçons dans l'esprit qui l'obligérent à en partir secrettement. Etant en quelque façon maître de la personne du Dauphin, il marchoit vers Compiégne dans l'espérance de parvenir à toutes ses

fins. Mais trop de malheurs menaçoient les Maisons de France & de Hainaut; & en arrivant, il trouva le Dauphin à l'extrémité, d'un abscès dans la gorge, qui en le suffoquant tout d'un coup termina sa vie, & mille desseins importans qui étoient fondés dessus. Le deuil fut grand & douloureux. La Dauphine, au-lieu d'aller à Paris, retourna à Mons avec sa Mére, & cette mort précipitée étonna toute l'Europe. On crut que le poison y avoit eu plus de part que l'abscès; mais c'étoit de simples opinions, & on ne pouvoit rien décider de positif sur des conjectures sans preuves.

La fortune qui avoit choisi Jaqueline de Baviére pour la rendre un exemple mémorable de ses caprices, ajoûta à ce premier malheur une atteinte encore plus cruelle. Le Comte de Hainaut sensiblement affligé de la perte du Dauphin, fut passer quelque tems au Château de Bouchain pour dissiper son chagrin dans la solitude. Il y mourut en peu de jours, & la Comtesse demeura veuve aussi bien que sa Fille. Cette jeune Princesse uniquement & légitimement Héritiére des Biens de sa Maison, voulut prendre possession de ce que ses justes droits lui donnoient; mais elle trouva un rigoureux Persécuteur en la personne de Jean de Baviére Evêque de Liége, Frére de son Pére, sous prétexte d'un partage déraisonnable de la succession du Duc Aubert leur Pére. Il quitta la Crosse pour déclarer la guerre à sa Niéce, & épousa la Duchesse de Luxembourg, Veuve d'Antoine Duc de Brabant, Frére du Duc de Bourgogne.

Ces embarras n'étoient pas petits pour des femmes. Il leur falloit un Chef, & la Comtesse de Hainaut songea d'abord à remarier sa Fille. Elle avoit toujours tendrement aimé le Duc de Brabant. Elle savoit que les premiéres inclinations de ce Prince avoient été pour la Dauphine. Il avoit un grand nom, une grande fortune; il étoit de son sang.

Son

son conseil pour lui plaire applaudit à ce dessein ; & quand elle n'y vit plus de difficulté que du côté de sa Fille, elle travailla à l'y résoudre par tout ce qu'on peut imaginer de plus flatteur. Vous voyez, lui disoit-elle, en quel abîme d'inquiétudes l'Evêque de Liége nous plonge. Nous allons être malheureuses, & peut-être accablées. Libre par la mort du Dauphin, vous pouvez choisir un autre Epoux ; & si vous voulez m'obliger, ce sera le Duc de Brabant. L'envie de vous obéir m'est fort naturelle, répondit la Princesse ; mais, Madame, quel secours espérez-vous d'un homme de son âge ? Sa raison n'est pas plus avancée, & j'avoue que je tiendrois nos affaires en mauvais chemin sous une conduite si peu expérimentée. D'ailleurs, Madame, nous sommes si proches parens qu'il faudroit une autorité de l'Eglise. Est-il absolument nécessaire que je me marie ? Le Dauphin & mon Père ont à peine les yeux fermés, nos larmes coulent encore, & vous pensez à des nôces ! Ma Fille, repartit la Comtesse, ce que vous dites est plein d'esprit, mais il n'est peut-être pas si prudent que vous pensez. Nos avis suffiront au Duc de Brabant. Moins il sera éclairé, & plus il dépendra de nous. Jugez par l'Evêque de Liége s'il fait bon avoir affaire à des Princes fiers & entreprenans.... Mais Madame, interrompit la Princesse, si vous me permettez de m'expliquer avec franchise, je vous dirai que c'est une triste condition d'être liée pour toute sa vie avec un homme presque imbécille, qui ne peut agir par lui-même, & qu'on fait cependant fort attaché à ses passions. En-vérité la confusion & le mal tomberoient sur moi, & je vous conjure de ne point contraindre ma soumission. Vous êtes offensante, Madame, ajoûta la Comtesse en pleurant. Quoi ! parce que le Duc de Brabant vous a beaucoup aimé, parce qu'il vous a plus montré sa tendresse que sa vi-

vacité, vous le traitez, s'il faut le dire, de bête, & il n'y a rien d'injurieux que vous ne penſiez de lui? Eſt-ce être ſi ſtupide que de connoître ce que vous valez? Ayez un peu plus de reconnoiſſance pour ſes premiers feux, & ſongez moins aux bonnes qualités que vous prétendez qui lui manquent. L'Egliſe ne doit point vous faire de peine. On peut la rendre traitable ſans de grands efforts, & nous avons un million d'exemples de ſemblables mariages. Alors elle embraſſa ſa Fille qui hauſſa les épaules, jugeant bien qu'il falloit contenter une Mére obſtinée, & s'abandonner à ſon entêtement.

La Comteſſe ne la vit pas plutôt rendue, qu'elle prit ſes meſures du côté du Duc de Brabant. Comme il aimoit encore autant qu'il en étoit capable, il fut ravi de ce qu'on lui offroit un bien qu'il avoit tant ſouhaité. On prépara toutes choſes à Mons pour le recevoir; & la jeune Princeſſe s'y diſpoſa, voyant bien qu'il ne lui étoit pas poſſible de faire autrement, à moins que de ſe brouiller pour jamais avec ſa Mére.

Vendégre qui avoit tant plaint le Duc de Brabant, quand on mena Jaqueline de Baviére au Dauphin, ne paroiſſoit pas aſſez gaye au gré de la Princeſſe, lorſque leur mariage fut arrêté. Quoi! Vendégre, lui dit-elle, vous ne vous rejouiſſez point de ce que j'épouſe votre bon ami; & après avoir tant parlé en ſa faveur, vous êtes auſſi triſte aujourd'hui que vous l'étiez lorsque je fus trouver le Dauphin? Je prends cependant beaucoup de part à ſa bonne fortune, répondit Vendégre; mais vous, Madame, ſeriez-vous bien aiſe à-préſent de me trouver dans ſon cœur? J'avoue, repartit la Princeſſe, que je ne voudrois pas qu'il en aimât une autre, puiſqu'il doit être mon Mari; & je ne lui crois pas le cœur aſſez grand; ajoûta-t-elle en ſouriant, pour devoir être d'un grand prix, lorſ-

lorſqu'il ſeroit partagé. Vous le méritez ſans-doute tout entier, répondit Vendégre, & je ſuis perſuadée que vous le poſſéderez uniquement. Voyez, Madame, combien j'avois raiſon de parler pour lui, puiſque le Ciel vous le deſtinoit? Je vous en ferai remercier par lui-même, continua la Princeſſe; & je dois lui témoigner combien vous êtes dans ſes intérêts.

Le Duc de Brabant fit paroître une joye immodérée en arrivant à Mons. Il étoit jeune & bien fait. La magnificence étoit répandue dans toute ſa Maiſon, & on ne s'arrêta pas alors aux défauts d'une humeur que le plaiſir embelliſſoit. Dès qu'il fut à Mons, la Comteſſe de Hainaut fit célébrer ce mariage qu'elle avoit ſi ardemment ſouhaité. Il s'y trouva quantité de Seigneurs & d'illuſtre Nobleſſe. Jamais la Ducheſſe de Brabant n'avoit paru ſi charmante, quoique ſon cœur eût répugné à cet engagement, & le Duc eut ſujet d'oublier les peines qu'il avoit ſouffertes en aimant ſans eſpoir.

Après la fête, on travailla à l'accommodement de l'Oncle & de la Niéce. Ceux qui furent chargés de cette négociation, n'agirent pas inutilement. La paix qui fut conclue, ne promettoit que du repos; mais les plus belles eſpérances n'ont pas toujours de bons ſuccès.

Pendant que le Duc de Brabant avoit été éloigné de ſa Couſine, Béghe qui tenoit un rang conſidérable auprès de lui, ſe rendit abſolument maître de ſon eſprit, & le gouverna de telle maniére qu'il ne faiſoit pas une démarche ſans ſes avis. Comme il connoiſſoit le génie élevé de la Ducheſſe, la crainte de perdre un crédit abſolu s'empara de ſon ame, & ſe ménageant avec une fine diſſimulation, en rendant de profonds reſpects à cette Princeſſe, il ne laiſſa pas d'inſinuer au Duc qu'il étoit dangereux de la croire trop; que les femmes habiles & hardies ſe donnoient d'étranges licences,

&c

& qu'il ſeroit honteux, ou plutôt infame à un Prince tel que lui, de pouſſer la déférence trop loin.

Les foibleſſes du Duc de Brabant n'étoient pas exemptes d'orgueil. Béghe le ſavoit bien, & ſon artifice ne manqua pas de réuſſir. Le Duc parut opiniâtrement oppoſé à la premiére choſe que la Ducheſſe lui propoſa. Mais, Monſieur, lui dit-elle étonnée & chagrine d'une fierté à laquelle ſon eſprit n'étoit point préparé, il faut que vous ſoyez aveugle de ne point voir la néceſſité d'une affaire qui peut nous en attirer de très-fâcheuſes, ſi elle eſt négligée; & ſi vous avez les yeux mauvais, vous devez vous en rapporter à de meilleurs. Moi, reprit-il ſéchement, je ne crois pas que les miens manquent de lumiére; & il me ſemble, Madame, que ce n'eſt point du tout à vous à me donner des loix. Monſieur, s'écria-t-elle plus ſurpriſe qu'auparavant, qui vous a appris ce langage? Nos intérêts doivent-ils préſentement être ſéparés, & ne devons-nous pas vouloir les mêmes choſes? Une Femme fait-elle des fautes, quand elle veut épargner des traverſes à ſon Mari? Oui, Madame, reprit-il encore plus aigrement; & les femmes ne doivent ſe mêler que de ce qui eſt de leur portée. Je vois ſi peu de choſes de la vôtre, repliqua-t-elle avec indignation, que ſi par malheur vous êtes notre guide, il eſt indubitable que nous ne prendrons pas le bon chemin. A ces mots elle ſortit outrée de douleur, & fut apprendre à ſa Mére ce qui venoit de ſe paſſer. La Comteſſe de Hainaut indulgente avec excès pour un Gendre qu'elle avoit choiſi, adoucit la Ducheſſe autant qu'il lui fut poſſible, l'aſſurant que le Duc reviendroit de lui-même; & en effet, à peine lui eut-elle parlé, qu'il fit tout ce que l'on voulut.

Cela n'ôta point à la Ducheſſe le chagrin de

se voir associée à un Prince si plein de défauts. Elle s'en plaignit à Vendégre, croyant qu'elle entroit dans tous ses sentimens; mais la Perfide en avoit d'une bien autre nature, & même depuis longtems elle se croyoit assez belle pour pouvoir donner de l'amour à un homme qui paroissoit déjà dégoûté d'une fortune que tous les autres hommes du monde auroient enviée; & ménageant la confidence de sa Maîtresse à dessein d'en profiter, elle fit auprès d'elle le personnage que Béghe faisoit auprès du Duc. Je croyois qu'on ne pouvoit jamais assez travailler à vous plaire, Madame, lui disoit-elle ravie de voir la discorde prête à se déchaîner à Mons. Vous n'êtes point faite pour les refus injurieux. Quoi! le Prince qui doit s'estimer si heureux de vous posséder, montre déjà qu'il veut être le maître? Bon Dieu! Madame, dans quel cœur m'avez-vous souhaitée, & quel régne seroit le mien, puisque le vôtre dure si peu? Servez-vous de votre esprit & de votre courage dans un commencement si dangereux. C'est à-présent que vous devez bien établir vos droits, si vous n'avez envie d'être opprimée; & quand votre Epoux aura des déférences pour vous, on l'en a trop payé en vous donnant à lui.

La Duchesse soupiroit en écoutant Vendégre, qui méditoit pendant ce discours une horrible méchanceté. Elle avoit de l'amour pour le Duc de Brabant; & comme elle l'examinoit toujours, il ne lui avoit pas été difficile de connoître que Béghe gouvernoit absolument ce Prince insensé. Vous êtes, disoit-elle un jour à ce Favori qui lui comptoit quelques douceurs, hors de votre centre ordinaire. Le soin de plaire au Prince vous doit incessamment occuper, & vous vous amusez à me dire que je suis belle. Ne dérobez point de précieux momens à votre ambition, & ne donnez pas tant de matière à la mienne. Je puis servir mon Maître, répar-

tit

lit Béghe, & rendre des hommages à une Maîtreſſe; & ſi vous vouliez être la mienne! Moi, interrompit-elle, quand je vous promettrois beaucoup, je ne vous tiendrois peut-être rien. Ne connoiſſez-vous pas les femmes? Quelques-unes, repartit Béghe; mais j'avoue qu'il y en a d'incompréhenſibles. Par exemple, notre Princeſſe n'a-t-elle pas un de ces eſprits ingénieux, capable de faire tout ce qu'elle veut, & quelqu'un ſur la terre, ſans excepter même ſon Mari, pourroit-il ſe vanter de pénétrer ſes intentions? Oui, je m'en vanterai, repartit Vendégre, je dirai poſitivement qu'elle hait, qu'elle mépriſe, ou plutôt qu'elle déteſte le Duc de Brabant. Ne vous amuſez point à débiter des fleurettes, ajoûta-t-elle en riant, faites votre profit de ce que je vous dis. Ménagez mon indiſcrétion, & ne m'ôtez pas la bonne opinion que j'ai de vous.

Béghe après avoir remercié cette Scélérate, courut auprès du Duc de Brabant, qui n'avoit ni eſprit ni délicateſſe, & dont l'amour avoit été plutôt un caprice que l'effet d'un juſte diſcernement. Béghe lui fit croire tout ce qu'il voulut; & le Prince ſtupide ſuivant les inſpirations d'un homme pernicieux, crut que la Ducheſſe le vouloit rendre mépriſable pour régner ſeule; qu'elle n'avoit déjà que trop d'autorité, & qu'il ſeroit néceſſaire de s'aſſurer de quelqu'un qui pût bien examiner ſes démarches. Enſuite il propoſa Vendégre, qui étoit entrée d'elle-même à cœur ouvert dans les intérêts du Duc. Exagérant la beauté, le zéle & l'eſprit de cette Fille, il laiſſa l'entiére diſpoſition de toute l'affaire à Béghe; & quelques momens après trouvant Vendégre à ſon paſſage, il la regarda avec plus d'attention qu'il n'avoit fait juſqu'alors.

Elle étoit belle, jeune, douce, pleine du déſir de lui plaire; & l'arrêtant avec aſſez d'émotion:

Où

Où allez-vous, Mademoiselle, lui dit-il? Que fait votre Maîtresse? Elle est chez la Comtesse de Hainaut, reprit-elle, & je vais lui rendre compte de quelque chose qu'elle m'a commandé. Différez un moment, répondit le Duc, & m'écoutez, je vous conjure. Comme je dois vous obéir, repartit-elle, je suis prête à faire ce qu'il vous plaira de m'ordonner. Ce n'est pas sur ce ton que je le veux prendre avec vous, repliqua le Duc; & quand on est aussi charmante que vous l'êtes, on ne doit recevoir des loix que de sa beauté. Vous êtes bien flatteur, & bien dangereux tout ensemble, Monsieur, ajoûta Vendégre en baissant les yeux; & pour peu que j'eusse de panchant à l'orgueil, vous m'en donneriez infiniment. Mais loin de me laisser éblouir par de si agréables paroles en les écoutant sans folie, je les recevrai avec respect. Croyez-vous, poursuivit le Duc de Brabant, que je sois artificieux & dissimulé? On me fait passer dans le monde pour un homme incapable de finesse; & la Princesse que vous servez, vous peut donner une opinion de moi qui vous empêchera de me craindre. Je ne fais guéres de jugement sur le rapport des autres, reprit Vendégre; & celui de mes yeux & de ma raison est toujours le plus sûr pour moi. Hé bien, continua-t-il, votre raison & vos yeux doivent vous assurer que je vous aime passionnément, & que vous ne devez point douter de ma bonne foi. Ce seroit un prodige, & une injustice en même tems, repartit Vendégre. Vous ne devez aimer que la Princesse; & si ses charmes ne vous arrêtent pas, il n'y a pas au monde de force qui le puisse faire. Je sens bien mieux ce que je vous dis, répondit le Duc, que je ne connois peut-être ce que je dois faire. Je vous aime de toute mon ame. Réparez par un peu de bonté le mépris injurieux que la Duchesse de Brabant a pour moi.

Quoique Vendégre se vît arrivée au point qu'elle

le déſiroit, elle ne crut pas devoir prendre le Duc au mot pour s'aſſurer de ſa conquête. Il étoit néceſſaire d'affecter un peu d'incrédulité, & elle alloit pouſſer ſa deſtinée apparente bien loin, lorſque la Princeſſe arriva. Comme elle n'avoit aucun ſoupçon contre Vendégre, & que la Comteſſe de Hainaut la venoit encore récemment d'aſſurer que le Duc n'avoit point de mauvaiſes intentions, elle les aborda d'un viſage riant. Je ſuis bien-aiſe, Monſieur, dit-elle à ſon Epoux, que vous vous entreteniez avec une Fille qui m'eſt affectionnée, c'eſt une marque que vous ne me haïſſez pas. Elle vous parloit ſans-doute de moi. Il eſt juſte que je vous parle d'elle à mon tour, & que je vous aſſure qu'elle étoit dans vos intérêts avec un zéle ardent dès votre premier voyage de Mons.

Ces paroles firent rougir Vendégre qui trahiſſoit une perſonne dont la bonté lui étoit ſi favorable; & quelque hardis que fuſſent ſes yeux, ils ne purent ſoutenir les regards de la Ducheſſe. Elle les baiſſa donc, & le Duc eut toujours les ſiens attachés ſur cette Infidéle. Puiſque vous me donnez occaſion de paroître reconnoiſſant, Madame, dit-il à ſon Epouſe, je vous prie de conſidérer Mademoiſelle Vendégre plus que vous n'avez encore fait; & de payer par vos bons traitemens une partie des obligations que je lui ai. Je vous obéirai de bon cœur, repartit la Princeſſe; & mon inclination jointe au déſir de vous obliger, ne rendra pas Vendégre malheureuſe.

Pendant un diſcours ſi flatteur, cette artificieuſe perſonne avalloit à longs traits un agréable poiſon. Le Prince remena la Princeſſe dans ſon appartement, où il demeura peu; & courant chercher Béghe: Savez-vous bien, lui dit-il, que vous m'avez appris à connoître une merveille que mes yeux avoient négligée? Si je fais une faute en la trouvant trop aimable, il ne faudra s'en prendre

dre qu'à vous. Béghe qui souhaitoit fortement que le cœur du Duc se remplît de quelque chose qui l'éloignât de ses premiéres ardeurs, vanta avec exagération tout ce que Vendégre avoit de beau; & les avances obligeantes qu'elle venoit de faire, c'étoit le vrai moyen de ruiner le crédit de la Ducheſſe de Brabant, & d'assurer le sien. Vous n'êtes pas le seul, Monsieur, répondit-il, qui trouve Vendégre charmante. J'admire sa beauté, & il y a quelque chose de si engageant dans l'inclination naturelle qui l'allie à vos intérêts, que je ne puis m'empêcher de vous porter envie, quoique vous soyez mon Maître & mon Bienfaiteur. N'allez pas en devenir amoureux, repartit le Duc au plutôt. Ne le soyez point, s'il est possible; songez seulement à être mon Agent. Mais, Monsieur, ajoûta Béghe en souriant, comment pourrois-je faire ce que vous dites? Si vous aviez de l'amour pour Vendégre, vous me rendriez si malheureux en l'aimant, continua le Duc, que vous me défendrez contre vous-même. Je vous obéirai, Monsieur, repliqua le Scélérat, & du côté de Vendégre vous ne devez rien craindre, puisque l'honneur d'être aimée d'un Prince tel que vous, surmontera toutes sortes de difficultés.

Voilà dans quelles dispositions toutes ces personnes étoient. Le Duc devint si amoureux de Vendégre, qu'elle en perdit la modestie, & s'il faut dire, la raison. Béghe la ménageoit si adroitement, qu'on ne pénétroit point ce mystére; & toute habile qu'étoit la Ducheſſe, il lui fut longtems inconnu. Le Duc lui faisoit des présens magnifiques; mais par les conseils de Béghe, c'étoit la Princeſſe qui les lui donnoit afin de l'amuſer en gratifiant une de ses créatures. On peut dire qu'étant alors aveugle, elle couroit à sa ruine. Vendégre faisoit la fière, quand sa Maîtreſſe la combloit des bienfaits du Duc. Tout cela ne me tou-

touche point, Madame, lui disoit-elle, s'il ne vous rend justice jusqu'à paroître votre esclave. Je n'en demande pas tant que vous, Vendégre, poursuivit la Princesse; & je me contenterai, pourvu que nous soyons égaux en tendresse, en pouvoir & en déférence. Au-reste, s'il vous fait du bien à cause de moi, c'est une marque qu'il considére ce que j'aime, & qu'il veut m'obliger.

La Ducheſſe de Brabant s'abusoit de cette maniére; & Béghe qui voyoit augmenter son pouvoir par le moyen de Vendégre, le voulut étendre si loin, que tout ce qu'il y avoit de personnes considérables à Mons, en murmurérent, & crurent qu'il étoit néceſſaire d'abaiſſer un homme orgueilleux que la nonchalance du Duc de Brabant avoit déjà laiſſé monter trop haut. Entre ceux-là Evrard, Fils naturel du Comte de Hainaut, parut un des plus irrités. Il avoit des intelligences secrettes qui ne lui permettoient point de douter que Béghe n'eût deſſein d'aſſujettir les deux Princeſſes sous une dépendance fâcheuſe; & ne pouvant souffrir un attentat si injurieux à la mémoire du Comte de Hainaut, il réſolut de mettre un obſtacle puiſſant à la vanité de Béghe, qui, enyvré de ſes grandeurs, le laiſſa imprudemment agir.

Le Comte de Hainaut avoit parfaitement bien fait élever Evrard, & il lui laiſſa de grands Biens en mourant; ainſi il étoit en état de ſe faire craindre, ayant d'ailleurs beaucoup d'eſprit & de courage. Comme il avoit une averſion pour les injuſtices, ce qui marquoit la bonté de ſon cœur, il ne put ſupporter longtems l'inſolence de Béghe, & la foibleſſe du Duc de Brabant. En parler à ce Prince, c'eût été l'attaquer par ſon endroit ſenſible. S'adreſſer à la Comteſſe de Hainaut, c'étoit battre l'air envain, & le plus ſûr lui paroiſſoit d'aller droit à la Ducheſſe de Brabant, de laquelle il étoit aimé, & qui avoit beaucoup de confiance en

en lui. Madame, lui dit-il, je ſuis au déſeſpoir d'être obligé de vous donner de l'inquiétude; mais, ſi je ne me détermine pas à vous faire un petit mal, vous en ſouffrirez peut-être de plus grands. La facilité du Duc de Brabant a conduit Béghe à un point d'inſolence qu'il ſemble que tout lui doive être ſoumis. On m'avertit inceſſamment qu'il s'ingére de décider dans les affaires les plus importantes. Vous ſerez bientôt ſon eſclave. Il veut ruiner votre Peuple pour s'enrichir. Madame la Comteſſe de Hainaut ne s'oppoſe point à des négligences qui peuvent être ſuivies d'un terrible déſordre; & à-moins que vous n'agiſſiez, un Miſérable va nous donner des loix. Mon Frére, répondit la Princeſſe, vous m'obligez ſenſiblement de me parler comme vous faites; & j'ai aſſez de confiance en votre amitié pour lui abandonner mes intérêts. Si le Duc de Brabant étoit raiſonnable, il les préféreroit à ſes plaiſirs; mais pour mon malheur le Ciel m'a liée à un homme qui ne connoît, ni ce qui lui eſt propre, ni ce qu'il me doit. Je hais Béghe, il faut vous l'avouer: ſa conduite, ſa perſonne, ſa fierté & ſes reſpects mêmes, tout m'en déplaît. Je ſais qu'il inſpire ſon Maître; & cette foible tête ſuſceptible de mille baſſeſſes, le croit comme un Oracle. On ne doute que de ce que je dis; & il ſemble qu'un charme malheureux me prive du pouvoir que je devrois conſerver ſur l'eſprit de mon Epoux. Nous languirons dans cette miſére; & lorſque je ſuis infiniment à plaindre, il y a peut-être des gens qui ont la cruauté de me blâmer. Ma Mére eſt ſi prévenue des perfections imaginaires de ſon Neveu, qu'elle le croit incapable de manquer. Que ferai-je donc, & à qui m'adreſſerai-je pour me conſoler, ou pour me ſecourir? A moi, Madame, reprit Evrard, pour faire l'un & l'autre. Il y a longtems que je me blâme de ne vous avoir pas plutôt ſervie. Il faut ſe défaire

faire de Béghe. Hé! de quelle maniére? interrompit la Princeſſe. C'eſt mon affaire, Madame, pourſuivit Evrard. Ah! mon Frére, s'écria la Ducheſſe, je vous conjure de ne rien faire par la violence. Quoique je n'aime pas Béghe, j'aime encore moins les crimes; & s'il nous eſt légitimement permis d'être ſes Juges, il nous eſt défendu d'être ſes bourreaux. Et lui eſt-il permis d'être un perfide & un ambitieux, reprit l'irrité Evrard? Non, Madame, non, vous êtes trop indulgente. On n'abuſe point impunément d'une bonté comme la vôtre. Alors craignant que la douceur de la Princeſſe ne s'oppoſât trop fortement à ſes deſſeins, il ſortit pour les exécuter.

Le Duc de Brabant étoit allé à la chaſſe, & pendant cette abſence favorable, Evrard fut trouver Béghe, qui nonchalamment étendu ſur ſon lit, méditoit peut-être de nouvelles perfidies. Evrard le regarda dans cette poſture pareſſeuſe avec beaucoup de mépris. Le Bailli de Hainaut étoit auprès de lui, comme un homme qui rampe. Vous faites un beau perſonnage, lui dit Evrard. Béghe eſt indigne de tant de ſoumiſſions; & vous mériteriez, en flattant ſon orgueil, un ſort pareil au ſien. Alors ce jeune emporté qui étoit ſuivi de cinq ou ſix déterminés, fit percer Béghe de pluſieurs coups qui lui ôtérent en même tems la parole & la vie. Le Bailli étonné de cette prompte expédition, perdit preſque le jugement, craignant qu'on ne lui en fît autant; & bien loin de s'oppoſer à la ſuite de ceux qui venoient de donner la mort à la Béghe, il la leur facilita par la ſienne.

Le Duc de Brabant apprenant à ſon retour ce qui venoit de ſe paſſer, fulmina contre Evrard, & menaça tout le monde. La Comteſſe de Hainaut toujours diſpoſée à favoriſer ſon Gendre, condamna hautement cette action violente; & la Ducheſſe de Brabant en étoit ſi éperdue, qu'elle pa-

paroiſſoit immobile. Eſt-ce vous, Madame, lui dit ſon Mari, qui m'avez fait priver d'un Serviteur fidéle? Et me trouviez-vous trop heureux de pouvoir compter ſur ſon affection? Son meurtrier ne trouvera point d'azyle contre mon juſte reſſentiment. Quoi! ſacrifier ceux que j'aime juſques dans ma maiſon! Hé! que me fera-t-on à moi-même? Tout eſt ici plein d'ennemis; & ſi je reſpire encore, c'eſt par une protection du Ciel toute particuliére. Je vous laiſſe parler, Monſieur, répondit enfin la Princeſſe, parce que votre colére eſt un torrent auquel il ſeroit inutile de s'oppoſer. Béghe eſt mort: j'en ai du déplaiſir, parce que je déteſte la cruauté; mais plût au Ciel qu'il n'eût jamais vécu, & que ſon eſprit peſtiféré ſe fût moins fait connoître en Hainaut! Ce n'eſt point de ma main, ni par mon ordre, qu'il a fini ſa vie, & le ſang m'a toujours fait horreur. Mais, Monſieur, dans ce malheur qui vous eſt ſi ſenſible, Vendégre vous conſolera. La Princeſſe prononça ces derniéres paroles ſans précaution, parce qu'on l'avoit avertie de l'intrigue ſecrette du Duc & de Vendégre.

Ce Prince parut alors furieux. Oui, reprit-il avec précipitation, & j'empêcherai bien vos complices de la traiter comme l'infortuné Béghe a été traité. Vous ferez bien, continua négligemment la Ducheſſe, & c'eſt la moindre choſe que vous puiſſiez faire pour une Fille qui vous a ſacrifié ſon honneur, ſa Maîtreſſe, & ſa beauté qui commence à décliner beaucoup. Elle tourna le dos à ces mots; & le Duc fut chercher Vendégre, qui changeoit véritablement de taille & de viſage ſans changer d'inclination, pleurant avec emportement Béghe qui avoit été ſon meilleur appui.

La Comteſſe de Hainaut n'aimoit point Evrard: elle ſe déchaîna contre lui, & il ne tint pas à ſes perquiſitions qu'on ne le vît donner en ſpectacle

au peuple de Mons. Mais il étoit en sûreté, & ce n'étoit pas un petit fardeau de dessus les épaules de la Duchesse de Brabant.

La mort de Béghe fit beaucoup de bruit, mais la grossesse de Vendégre éclata moins. Dès qu'elle se vit en cet état, elle ne sortit plus de sa chambre sous prétexte d'indisposition. La Duchesse qui commençoit à la connoître & à la mépriser, ne la voyoit pas, & le Duc redoubloit pour cette Fille ses soins & les plus fortes marques de son amour.

Celle qui prit la place de Vendégre auprès de la Duchesse de Brabant, avoit & plus d'esprit & plus de vertu. Dès les premiéres démarches de Béghe, sans paroître empressée, ni se rendre suspecte, elle avoit bien jugé que leur intelligence tendoit à de mauvaises fins. Elle démêla tout, & ce fut elle qui ouvrit les yeux de sa Maîtresse, mais avec une discrétion très-louable. La Princesse qui commençoit de s'accoutumer au chagrin, ne témoigna pas une grande sensibilité pour ce dernier; & le Duc de Brabant n'étoit pas assez aimable pour lui causer de ces jalousies qui ôtent le repos, & qui troublent souvent la raison. Mais, quand elle considéroit que Vendégre qu'elle avoit tant aimée, la trahissoit si lâchement, toute sa modération s'épuisoit; & lorsque Climberge, cette autre fille qui la servoit, lui eut fait regarder l'épaisseur du corps de Vendégre, elle ne put plus l'envisager que comme un monstre d'ingratitude & d'infamie.

Pendant que le Duc de Brabant pleuroit Béghe, & qu'il se donnoit tout entier à Vendégre, la Duchesse montroit à sa Mére des choses qu'il étoit impossible de ne pas voir. A peine le Duc visitoit-il sa Femme une fois le jour, & à peine trouvoit-on Vendégre une heure sans lui. Enfin il ne garda plus de mesures, & la honte de Vendégre devint publique. Hé bien, Madame, disoit la Princesse

ceſſe à la Comteſſe de Hainaut, vous m'avez voulu marier au Duc de Brabant, que dites-vous de ſa conduite, & quelle doit être la mienne? Il ne faut pas vous imaginer, répondit-elle, que les hommes, & ſur-tout les Princes, ſe piquent d'une ſi grande fidélité pour leurs Epouſes. Si votre Pére avoit été du nombre de ces ſcrupuleux, Béghe vivroit encore, & nous ne ſerions pas dans le trouble. Pardonnez à la jeuneſſe ces petits feux qui paſſeront. Quoi! Madame, s'écria la Ducheſſe, vous excuſez le Duc de Brabant? Eſt-ce dans les foibleſſes de mon Pére qu'on doit l'imiter? Mais enfin, je veux qu'un jeune-homme puiſſe être libertin par le privilége de ſon âge, & qu'il ſe divertiſſe aux dépens de ſa propre gloire; en eſt-il de même d'une Fille que vous m'aviez donnée, qui a été nourrie auprès de moi, que je préférois à toutes les autres, pour laquelle je n'avois rien de caché, & qui ſcandaliſe toute la Terre? Approuvez-vous encore ſes démarches, & ne trouverez-vous point à propos que je lui ſerve de Lucine, pour faire ma cour au Duc de Brabant? Vous me pouſſez à bout, reprit la Comteſſe, & à vous entendre, il ſembleroit qu'on dût lire dans l'avenir. Hé! Madame, pourſuivit la belle Ducheſſe en pleurant, vous n'y liſiez que trop; les mauvaiſes inclinations du Duc de Brabant vous étoient aſſez connues pour ne m'en rendre pas la victime. C'eſt donc par moi ſeule que vous vous eſtimez miſérable? repliqua cette injuſte Mére. Hé bien, je m'éloignerai de vous; & puiſque vous voyez ſi clair, il ne vous ſera pas difficile d'éviter les malheurs qui pourroient vous menacer. Elle ſortit enſuite de la chambre, & le lendemain elle partit pour le Queſnoi, laiſſant la Ducheſſe dans une affliction immodérée.

Tu vois, diſoit-elle à Climberge, que tout m'abandonne, & je penſe que tu me quitteras bientôt auſſi.

auſſi bien que mon Mari, ma Mére, mes domeſtiques, & ma raiſon même qui s'égare ſouvent. Qu'ai-je fait, juſte Ciel! pour m'attirer tant d'infortunes? Mes intentions ſont innocentes, je n'ai point commis de crimes; cependant je ſouffre mille maux, & l'on me verra peut-être, aprés tant de grandeurs qui ſembloient m'être aſſurées, le jouët de la Fortune & le mépris des Nations. Ah! Climberge, que je ſuis accablée, & que mes forces ſont médiocres pour ſoutenir de ſi terribles épreuves! J'avoue, Madame, répondit cette Fille, que perſonne au monde ne les a jamais ſi peu méritées que vous; & c'eſt ce grand ſujet de conſolation qui doit vous les rendre ſupportables. Si votre courage ſuccombe, jugez ce que ſera le mien. Pour mon affection reſpectueuſe & ſincére, vous ne pourriez en douter ſans me faire beaucoup d'injuſtice. Faites-en l'expérience, ma Princeſſe. Vendégre me donne de l'horreur. Je la déteſte, & ſon affreuſe ingratitude ne ſauroit être aſſez punie. Je ne m'étonne pas de voir une coquette tourner le dos à la vertu, & un Prince foible oublier ſes plus juſtes devoirs; mais Madame la Comteſſe de Hainaut, aux ſentimens de laquelle vous n'avez que trop déféré, s'éloigner durement de vous, c'eſt ce qui me paroît prodigieux, & ce que je ne puis enviſager ſans murmure. Achéve, continua la Ducheſſe en pleurant, achéve, cruelle Fortune, de me montrer toute ta rigueur! Quelques chemins que tu me préſentes, je ſuivrai toujours le plus innocent; & ſi je ſuis deſtinée à mourir malheureuſe, je tâcherai du-moins à ne ne pas vivre criminelle.

Climberge accompagnoit de ſes larmes celles de la Princeſſe; & elles auroient continué cette triſte occupation, ſi le Duc de Brabant ne fût pas entré. Hé bien, Madame, dit-il à la Ducheſſe d'un ton fier & plein de mépris, votre mauvaiſe humeur

meur a donc chaſſé Madame la Comteſſe de Hainaut, & pour tout fruit de ſes tendres ſoins elle ne recueillera que des épines douloureuſes? Pour qui gardez-vous vos douceurs, ſi les perſonnes qui vous doivent être les plus chéres, n'y ont point de part? Si j'étois de tempérament à m'emporter, répondit la Princeſſe avec beaucoup de modération, vous m'en donnez d'aſſez légitimes ſujets. C'eſt vous, Monſieur, qui êtes cauſe de ce qui ſe paſſe, & l'unique ſource de tous mes maux. Ma Mére a voulu obſtinément que je vous épouſaſſe, quoiqu'elle connût bien votre eſprit. De quelle maniére répondez-vous à mon obéiſſance? Vous m'avez cent fois inſultée, & non content de me mépriſer, vous rempliſſez ma maiſon de honte, débauchant à mes yeux celle de mes femmes que je conſidérois le plus. Je vous conſeille, Madame, interrompit le Duc en riant, de mettre encore ſur le rôle de mes crimes le meurtre de Béghe, quoique ce ſoit l'ouvrage du déſir effrené que vous avez toujours eu de régner ſeule. A l'égard de Vendégre, vous devriez me ſavoir bon gré de la conſidération que j'ai pour elle, puiſque vous m'avez tant vanté ſon mérite, & que mon cœur a ſuivi vos bons témoignages. Ah! cruel que vous êtes, pourſuivit la Ducheſſe, quelle multitude de maux me préparez-vous? Il eſt inutile de vous alléguer la raiſon, le devoir & l'honneur; ce ſont des choſes que vous ne voulez, ni connoître, ni pratiquer. Vivez dans votre lâche abandonnement: triomphez de ma retenue, & mettez-moi en état de céder entiérement à Vendégre une place que j'occupe à regret, & à laquelle je renoncerai volontiers.

Le dépit empêcha la Princeſſe d'en dire davantage. Elle paſſa dans le jardin pour pleurer à ſon aiſe; & s'éloignant du monde, elle vit Vendégre aſſiſe ſous des arbres. Sa groſſeſſe paroiſ-

roiſſoit publiquement; elle en ſoutenoit la confuſion avec un front d'airain, & elle n'alloit point chez la Ducheſſe, parce qu'on lui avoit ſignifié de ſa part de n'y paroître plus. La vue de cette Fille hardie, ou plutôt inſolente au ſuprême degré, donna de l'émotion à la Ducheſſe de Brabant, & augmenta ſa colére. D'abord elle crut devoir l'éviter, mais ſon reſſentiment l'emportant ſur pluſieurs conſidérations, elle s'avança aſſez promptement. Je trouble peut-être vos penſées, dit-elle à Vendégre, qui ſe leva à peine pour la ſaluer: mais puiſque vous avez achevé de ruiner mon repos, vous ſeriez injuſte de vous plaindre d'un mal médiocre, lorſque vous m'en cauſez de ſi grands. Si vous avez des déplaiſirs, Madame, répondit Vendégre ſans reſpect & ſans retenue, vous vous les attirez peut-être. Je l'avoue, repartit la Ducheſſe; & ſi je n'avois pas eu pour vous une bonté aveugle & une folle indulgence, je me ſerois épargné bien des peines. Quel état eſt le vôtre, & comment oſez-vous me regarder? Vous ai-je appris à vous proſtituer? Dans quelle école avez-vous eu de pareilles leçons? Encore ſi vous ne faiſiez que des maux qui vous fuſſent particuliers, on plaindroit votre foibleſſe ſans vous déteſter; mais en vous abandonnant aux honteuſes paſſions du Duc de Brabant, vous lui avez inſpiré une malignité dont juſqu'alors il avoit paru incapable. Qu'attendez-vous de la ſuite d'un commerce ſi criminel? Vous périrez indubitablement, & votre Amant tombera dans le gouffre que vous creuſez.

Vendégre ſe voyant contrainte de parler, ne ſavoit que dire; & le Duc qui parut, la tira d'un étrange embarras. Vous pouvez, Madame, reprit-elle, dire tout ce qu'il vous plaira à Monſieur le Duc, je m'imagine qu'il vous cherche; & il n'eſt pas à propos de laiſſer plus long-tems devant vous un objet qui vous déplait. Elle tour-

na

na ensuite le dos, & la Princesse marcha d'un autre côté pour éviter son Epoux.

Quand elle fut dans son appartement, elle pleura sans contrainte auprès de Climberge. Il faut que je fuie, lui dit-elle; & quand toute la Terre me devroit blâmer, je ne demeurerai point en des lieux où je suis nourrie de fiel & de douleurs. Mais où irez-vous, Madame, reprit Climberge, & quel parti peut prendre une femme de votre rang? Je ne sais, repliqua la Duchesse; & lorsque je serai hors de Mons, le Ciel m'inspirera ce que je dois faire. Quelque dure que soit ma Mére, je lui dois un respect dont rien ne me peut dispenser. Quoiqu'elle m'abandonne, il faut que je la cherche. Fai venir Descaillon, c'est un fidéle serviteur de mon Pére, & le seul entre tous les miens sur la probité duquel je puisse m'assurer.

Climberge fut chercher Descaillon, qui, après avoir reçu les ordres de la Duchesse de Brabant, fut si soigneux de les exécuter, que le lendemain avant le jour elle sortit de Mons, & se rendit au Quesnoi, où étoit sa Mére, qui ne l'attendoit pas, & qui ne fut pas peu surprise de la voir. Madame, lui dit la Princesse après l'avoir saluée avec beaucoup de soumission, ne condamnez pas mon voyage, & faites justice à ma patience. Le Duc de Brabant me traite avec une indignité barbare. Soyez plus équitable que lui, & n'aggravez pas mes malheurs par une cruelle indifférence. Si vous laissez le Duc de Brabant maître absolu des Biens de notre Maison, il en enrichira Vendégre, & le nombre d'hommes abjets qui lui composent une Cour insolente. Ma Fille, interrompit la Comtesse de Hainaut, votre douleur me touche; je ne suis pas si dénaturée que vous pensez, & je vous aime chérement. Les fautes de votre Mari doivent avoir épuisé toute mon indulgence; mais pour l'honneur de notre Maison, tâchons de le ramener à son devoir par la douceur;

employons le crédit du Duc de Bourgogne, & faiſons enſorte qu'on ne puiſſe pas dire que vous le quittiez légérement. Je ſais que vous en avez de bonnes raiſons, mais il en faut encore de meilleures pour vous rendre excuſable au Public. Hé bien, Madame, répondit la belle Ducheſſe, faites tout ce qu'il vous plaîra, je me ſoumets abſolument à vos volontés, & j'attendrai auprès de vous, comme dans un azyle honnête & inviolable, l'effet de ce que vous voulez tenter.

Après cela la Comteſſe de Hainaut écrivit au Duc de Bourgogne pour l'informer de l'état des choſes, lui peignant avec beaucoup d'eſprit & de vérité la conduite du Duc de Brabant. Descaillon qui fut le courrier, n'oublia rien de ce qu'il falloit dire, & ce Prince ne fit point difficulté d'entrer dans les démêlés de deux perſonnes qui lui étoient ſi proches.

Le Duc de Brabant, tout à Vendégre, ne s'étoit guéres ſoucié du départ de la Ducheſſe; & quand on lui parla d'accommodement, il répondit qu'elle pouvoit revenir, mais ſans vouloir conſentir à mettre ſa Maîtreſſe dans un Couvent, & à exiler ſes favoris. Sur cette difficulté la Comteſſe de Hainaut retomba dans ſes premiéres erreurs, voulant que ſa Fille retournât à Mons ſur la bonne-foi du Duc de Brabant, diſant qu'il falloit lui épargner la honte de faire des choſes forcées. Ce fut alors que la Ducheſſe perdit une partie de ſa modération ordinaire, & qu'après avoir réfléchi ſur le pitoyable état de ſa vie, elle forma le deſſein de ſe retirer en Angleterre. Pour mieux l'exécuter, elle accompagna ſa Mére à Valenciennes, en feignant d'aller paſſer quelques jours à Bouchain. Le diſcret Descaillon la conduiſit à Calais, où elle s'embarqua, & ſe rendit à Londres ſans aucun obſtacle.

Quoique la guerre fût allumée en pluſieurs endroits de l'Europe, & que la mort du Duc de Clarence eût mis la Cour d'Angleterre en deuil, elle ne

ne laiſſoit pas d'être galante. Homfrai, Duc de Gloceſter, Frére du Roi Henri, étoit Régent. Il avoit de très-belles qualités. Son inclination l'entraînoit du côté de l'amour. Il ne voyoit guéres de beaux objets ſans y attacher ſon cœur. La Ducheſſe de Brabant ne le trouva pas vuide, mais ſes charmes en diſſipérent tous les autres attachemens. Elle parut avec une majeſté admirable, elle parla avec une force perſuadante. Sa cauſe étoit bonne; & le Prince touché juſqu' au fond de l'ame, l'aſſura qu'elle ſeroit protégée par toutes les puiſſances de l'Angleterre, & honorée comme la Reine. A ces proteſtations publiques il en ajoûta de particuliéres, & la Ducheſſe de Brabant bénit le Ciel d'un ſi favorable voyage. Elle s'apperçut bientôt que ſa fortune ſembloit être devenue celle du Duc de Gloceſter par mille ſoins généreux que ce Prince lui rendoit. Il lui aſſigna de groſſes penſions; il la fit loger dans une Maiſon Royale, où elle fut ſervie avec une magnificence toute extraordinaire; & jamais on n'avoit fait paroître tant de déférence & de reſpect pour aucune étrangére. Tout cherchoit à lui plaire & à la divertir; & elle connut bientôt la différence qu'il y avoit entre un Protecteur généreux & un indigne Mari.

Le cœur de la Ducheſſe ſentit cette oppoſition & Climberge la remarqua avec joye, & en félicita la Ducheſſe comme d'un heureux effet de ſa beauté. Mais, Climberge, lui dit-elle, je ne ſais pourquoi vous trouvez tant de ſujets de ſatisfaction en des choſes qui m'attireront peut-être de nouvelles diſgraces? Ai-je ici quelque mérite que je n'euſſe pas à Mons, & croyez-vous que ma derniére démarche ſoit ſi propre à me rendre eſtimable? D'ailleurs, pour être ſéparée du Duc de Brabant par quelques contrées & un petit trajet de mer, ma foi eſt-elle dégagée, & tout déraiſonnable qu'il eſt, ne ſuis-je pas liée avec lui pour jamais? Non, Ma-

dame, reprit Climberge, & il en uſe d'une maniére qui vous diſpenſe de bien des choſes. L'Egliſe qui vous a unis, n'eſt pas une Marâtre impitoyable. Elle peut rompre un nœud mal aſſorti, & vous avez mille bonnes raiſons qui lui parleront en votre faveur. Taiſez-vous, Climberge, repliqua la Ducheſſe, ne me donnez point de ſemblables idées. Je ſuis venue au monde ſous des auſpices malheureux. Ma deſtinée a quelque choſe de fatal; & quand il ſeroit vrai que le Duc de Gloceſter m'aimât, quand je ſerois affranchie de mes engagemens, je me garderois d'une ſeconde captivité. De deux Maris que j'ai déjà eus dans un âge peu avancé, l'un meurt dès qu'il m'approche, & l'autre m'outrage lorſque je lui ſuis aſſujettie. Penſez-vous qu'un troiſiéme rendît ma condition meilleure, & n'aurois-je pas lieu de craindre inceſſamment des diſgraces pareilles à celles que j'ai déjà eſſuyées? Ne vous repaiſſez donc point de chimères, Climberge, vous ne connoiſſez les afflictions que par rapport à moi; & ſi elles vous touchoient de plus près, vous demeureriez d'accord, que quand elles ont une fois pris leurs cours, rien n'eſt capable de l'interrompre. Ainſi, Madame, reprit Climberge, votre défiance allarmée compare l'avenir au paſſé, & groſſit par la crainte des torrens que le Ciel peut tarir en un moment. La conduite du Duc de Brabant vous diſpenſe de toutes ſortes d'égards pour lui. Non, Climberge, interrompit la Ducheſſe; & quand je n'en devrois point à ce Prince, il faudroit toujours me ſouvenir de ce que je me dois à moi-même. On ne recevroit pas dans le monde la répugnance que j'avois à l'épouſer, comme une excuſe légitime des fautes que je pourrois faire. Je l'ai épouſé, Climberge, & il m'auroit été plus pardonnable de deſobéir à ma Mére, que de renoncer à mon Mari, quelques maux qu'il me puiſſe faire. Auſſi n'en ai-je pas l'intention;

tion; & si je le suis, c'est pour ne point voir des choses que l'honnêteté ne peut supporter. A la rigueur je devois tout souffrir, ses inconstances, ses mépris, & ses duretés mêmes. Assez de femmes vertueuses m'en ont donné l'exemple, mais je me suis sentie trop foible pour pouvoir les imiter. Ajoûtez, Madame, interrompit Climberge, que vous serez assez simple pour vous sacrifier; & que victime volontaire d'un point-d'honneur dont les plus sages secouent aujourd'hui le joug; la folie du Duc de Brabant vous persécutera à Londres comme à Mons, & Vendégre sera la furie obstinée qui vous tourmentera en tous tems & en tous lieux.

Le Duc de Glocester qui ne vivoit plus que pour la Ducheſſe de Brabant, les interrompit. Madame, lui dit-il, je me rends peut-être importun; mais, si je vous cherche souvent, vous ne pouvez accuser de cette faute qu'une passion violente. Je meurs d'amour pour vous, je ne pense plus qu'à vous le persuader; & si vous ne vouliez pas m'écouter; je serois le plus malheureux de tous les hommes. Monsieur, répondit la Princesse, quand vous ne prendriez point sur vos grandes occupations, de petits soins que votre civilité croit nécessaires pour adoucir l'amertume de ma condition, je ne vous serois pas moins obligée. La politique, repliqua le Duc, n'a point de part à ce que je fais; ce sont les mouvemens d'un cœur bien tendre qui veulent s'expliquer. J'aurois bien du chagrin, interrompit-elle, si vous étiez aussi sensible que vous le dites. Vous savez l'état de ma vie, je suis trop misérable pour pouvoir vous rendre heureux; & quoique les obligations que je vous ai, soient infinies, je n'ai que de l'estime & de la reconnoissance pour les payer. Vous ne m'êtes pas si redevable que vous pensez; Madame, répondit Homfrai; & si je vous aime ardemment, c'est un tribut

que tous les cœurs doivent à vos charmes. Mes charmes, ajoûta-t-elle, sont très-médiocres, & s'ils étoient capables de toucher quelqu'un, je souhaiterois que ce fût tout autre qu'un Prince que j'honore parfaitement, & duquel je dois aimer le repos. Laissez-moi porter le fardeau de mes peines sans les augmenter par de nouvelles; & considérez, Monsieur, que vous détruiriez votre ouvrage, en ruinant la tranquillité que votre protection me fait trouver ici. Vous pourriez faire ma félicité sans vous rendre plus malheureuse, poursuivit le Duc. Toute la Terre sait que le Duc de Brabant est indigne de vous. Vous êtes nés dans un degré de proximité qui rendroit la dissolution de votre mariage très-légitime. Allons au Pape Benoit: c'est le mieux fondé dans les Droits, & il sera sans-doute le plus équitable. Après cela, Madame, qu'aurez-vous à craindre auprès d'un Prince qui vous adorera toujours, & soutenue dans vos justes prétentions par les forces de l'Angleterre?

Cette proposition ne pouvoit absolument déplaire à Jaqueline de Baviére. Le Duc de Glocester avoit l'air tendre & persuadant; & il lui eût été bien doux de se séparer pour toujours d'un homme qu'elle n'avoit jamais aimé, & qu'il lui sembloit qu'elle pouvoit alors haïr. Mais cette même proposition lui étoit faite par un Prince qu'elle connoissoit peu, qui pouvoit être plutôt enyvré par la fougue d'une passion naissante, que conduit par de raisonnables desseins, qui pouvoit être sans foi, & devenir sans amour. Enfin mille considérations s'opposérent aux idées flatteuses que le Duc de Glocester lui voulut donner. Quoi! Monsieur, lui dit-elle, si le Pape me vouloit dispenser de mes engagemens avec le Duc de Brabant, seriez-vous assez hardi pour m'épouser? Oui; Madame, interrompit-il avec précipitation, oui, je recevrois ce bonheur comme ma meilleure fortune, & je n'en veux plus aucune, si celle-là m'est refusée.

Vous

Vous vous trompez, continua la Ducheſſe; & ſi les licences étoient à Londres, vous ne vous en ſerviriez point. Ce n'eſt pas dans des routes épineuſes qu'il faut courir rapidement. Il s'agit d'un intérêt de conſcience, d'honneur & de religion. Quel arbitre en peut décider aujoud'hui? Nous voyons un Schiſme ſcandaleux dans l'Egliſe; chercherons-nous à la faveur de ce deſordre des ſecours flatteurs pour nos paſſions? Benoit eſt Pape, Martin prétend l'être. C'eſt une concurrence qui partage la Chrétienté, & dans quel parti trouverons-nous le Saint-Eſprit? Si avec même titre ils ont la même prérogative, l'un pourra défaire, & défera ſans-doute ce que l'autre aura fait: & il ne rejailliroit ſur moi qu'une honte que rien ne ſeroit capable d'effacer. Je ne penſois pas, Madame, répondit triſtement le Duc de Gloceſter, que la ſituation où vous êtes, vous permît de ſonger à ces ſaintes chicanes. Pardonnez, s'il vous plaît, à ma douleur la liberté de cette expreſſion. Eſt-ce d'aujourd'hui que l'on a vu des diviſions dans l'Etat Eccléſiaſtique? Puiſque les Papes lient & délient dès qu'ils ſont reconnus pour tels, faut-il que nous nous donnions la peine pour chercher la juſtice de leur vocation? Quand je vous obtiendrai par l'autorité de Benoit, que Martin le foudroie, s'il veut, mon bonheur n'en ſera pas moins ſûr. Au-reſte, Madame, vous éviterez des abîmes, en vous donnant à moi. Conſidérez que de tous les Biens immenſes que vous devriez poſſéder tranquillement, aucun ne vous reſte aujourd'hui. Le Duc de Brabant qui en diſſipe la meilleure partie par ſa débauche, les défendra mal par ſa nonchalance contre le Duc de Bourgogne qui n'aſpire peut-être qu'à les uſurper. Un homme comme moi ſaura bien les reprendre, en puniſſant l'ingratitude & l'ambition des vôtres; & vous n'aurez jamais ſujet de vous repentir des graces que vous lui ferez.

Pendant ce discours qui se faisoit devant Climberge, la Princesse avoit les yeux baissés. Monsieur, dit-elle ensuite, je vous ai écouté, donnez-moi le tems d'examiner vos raisons. Je vous avoue qu'elles me paroissent légéres. Peut-être les trouverai-je meilleures, quand je les aurai mieux considérées. Vous m'estimeriez moins, si j'embrassois aveuglément le parti que vous me proposez; & vous trouverez bon que je ne me détermine pas si promptement. Le Duc parut satisfait de cette réponse, & ne voulant pas presser davantage une personne qui paroissoit ébranlée, il la laissa avec Climberge.

Cette Fille reprit bientôt le discours qui venoit de finir. Hé bien, Madame, dit-elle à la Ducheſſe, vous voyez à quel point les choses vous deviennent favorables. Le Duc de Glocester vous offre son cœur, sa main, & cette puissance redoutable dont il est le maître. Il promet l'assistance de Rome; & vous voudriez encore par une timide pudeur demeurer enchaînée sous l'injuste empire du Duc de Brabant, qui s'est rendu si méprisable. Je le mépriſe aussi, répondit la Princesse; mais, Climberge, il ne faut pas que des ressentimens qui sont peut-être déjà poussés trop loin, servent à me rendre méprisable moi-même. Si je m'abandonne aux désirs du Duc de Glocester, n'aura-t-on pas mille choses à me reprocher? Peut-on quitter pour aucune considération que ce soit, un Mari légitime sans être blâmée? Quand il est question de condamner les actions, on n'a guéres d'égard aux malheurs; & malgré mon innocence, je serois bientôt en prise à la critique de ces esprits sévéres qui veulent qu'on souffre tout sans se plaindre de rien. Mais, Madame, reprit Climberge, quand vous aurez pour garant un Pape, qui est en même tems votre Pére, votre Pasteur, & votre Souverain, que devez-vous appréhender? Est-ce que vous haïssez le Duc de Glocester? Je n'ose presque dire que j'aime ou que je hais, repartit la Duchesse.

theſſe, & il y a quelque choſe de ſi étrange dans ma fortune, que le plus honnête pour moi eſt de la laiſſer indépendante de mes ſentimens. J'ai déjà dit une choſe au Duc de Gloceſter qui m'épouvante. Je veux parler de ce divorce éclatant qui ſeroit ſi flétriſſant pour moi. L'Egliſe ſous deux Chefs oppoſés ne peut ſûrement décider d'une affaire ſi délicate. Ainſi, Madame, interrompit Climberge, avec les viſions d'Héroïne, vous mourrez du venin qui vous tue, ſans vouloir vous ſervir d'un contrepoiſon aſſuré. Quoi! parce que vous voyez deux Papes, il faut que vous ne vous ſerviez d'aucun. Hé! que vous êtes ſimple, Madame! C'eſt peut-être pour vous qu'ils ont été multipliés. Animés à ſe diſputer tout, ils n'héſiteront jamais à donner des marques de leur autorité. S'ils manquent en vous favoriſant, ce n'eſt plus votre affaire; & dès qu'un d'eux aura parlé, vous pouvez la tête levée renoncer au Duc de Brabant, épouſer le Duc de Gloceſter, & mettre en repos cette admirable jeuneſſe qui n'a déjà été que trop perſécutée. Climberge, repartit la Ducheſſe, les Papes ſont des hommes, & même des hommes ſouvent très-corrompus; comment donc peuvent-ils anéantir les Loix Divines reſpectées en tant de ſiécles, & qui doivent être ſacrées aux véritables Chrétiens? Les Papes, pourſuivit Climberge, ſont placés ſur un Tribunal de Juſtice pour ſecourir les miſérables. Vous n'êtes pas la ſeule femme vertueuſe qu'on ait vue implorer leur aſſiſtance, mais vous ſerez l'unique qui l'auriez mépriſée.

Les raiſons de Climberge flattoient le cœur de la Ducheſſe de Brabant. Outre que le Duc de Gloceſter étoit un grand Prince, il tenoit mille belles qualités de la nature; & toutes les difficultés du divorce commencérent à s'applanir en examinant ſon mérite. La Princeſſe conclut qu'après une fuite

qui

qui ne pouvoit être ignorée qu'après ſes démêlés publics avec le Duc de Brabant, ce Prince en auroit toute la honte.

Elle employa la nuit entiére à combattre ſon inclination. Dans cette obſcurité les deſſeins du Duc de Gloceſter n'étoient pas appuyés de Climberge; mais quelque choſe de plus puiſſant parloit pour lui, & l'amour ſurmonta bientôt les plus grands obſtacles. Climberge & Descaillon abſolument dévoués au Duc de Gloceſter, ſecondérent les tendres diſpoſitions de leur Princeſſe, qui ne combattit plus, quoique ſes ſcrupules la combattiſſent encore.

Dès qu'elle eut conſenti de demander juſtice au Pape Benoit, le Duc de Gloceſter fit éclater ſa joye, & toute l'Angleterre en reſſentit les effets par des libéralités publiques & des généroſités particuliéres. Pendant qu'on fut à Avignon, il inventa mille plaiſirs pour divertir la Ducheſſe de Brabant; & dès que le favorable Benoit eut accordé la diſſolution du mariage, le Duc de Gloceſter épouſa Jaqueline de Baviére, appellant à Londres toute la pompe qui pouvoit rendre cette fête éclatante & majeſtueuſe. La Princeſſe étoit ſi belle, & le Duc ſi amoureux, qu'il ne pouvoit aſſez exagérer ſon bonheur; & pendant quelques mois ils ignorérent l'un & l'autre, s'il étoit reſté des chagrins ſur la Terre.

Mais la deſtinée de Jaqueline de Baviére étoit trop cruelle pour la laiſſer long-tems dans un ſi grand calme. Elle avoit des coups plus douloureux à lui porter, que ceux qu'elle venoit de lui faire ſentir. Au milieu de leur proſpérité, le Concile de Conſtance leur donna une rude attaque en dépoſant Benoit, & rendant nul par cette dépoſition tout ce que ce Pape avoit fait. La Ducheſſe de Gloceſter parut déſeſpérée. Le Duc fit tout ce qu'il put pour la conſoler, & dans ſa colére il murmura

mura hautement contre le Concile; mais c'étoit des paroles, & la Princeſſe qui avoit plus de pénétration que de prudence, n'y trouvoit pas dequoi diſſiper ſes frayeurs. Elle ne doutoit pas que le Duc de Brabant, inſpiré par Vendégre. n'eût recours au Pape Martin. Je vais être la fable & l'horreur de tout l'Univers, diſoit-elle au Duc de Gloceſter. On va me regarder comme un monſtre d'infamie, & mes foibleſſes ne ſeront jamais excuſées. Deux Maris vivans, bon Dieu! quel prodige! Ah! que la mort la plus rigoureuſe n'a-t-elle prévenu ces égaremens? Vous vous repentez donc de m'avoir aimé, repartit le Duc, & vous voulez punir mon amour des peines que vous cherchez dans l'opinion du vulgaire. Qu'ai-je fait que vous adorer, & toujours conduit par ce même amour, que puis-je faire que vous aimer encore? Laiſſez Martin fulminer tant qu'il voudra. Ce n'eſt qu'un Uſurpateur, & ce ne ſont que les intérêts du dernier des hommes qu'il peut prendre. Nous ſommes heureux, nous ſommes en ſûreté. Pourquoi voulez-vous donner votre ame en proye à des ennuis dévorans, pendant que vous pouvez paſſer des jours pleins de douceur? Ah! Monſieur, répondit la Princeſſe, vous ne voyez pas ce que je dois le plus craindre, & ce qui fait ma plus grande douleur. Vous m'aimez à préſent, j'avoue que j'ai lieu de le croire; mais qui m'aſſurera que vous m'aimerez toujours? Ces miſérables charmes qui vous ont touché, n'ont point été aſſez puiſſans pour fixer l'inconſtance du Duc de Brabant. Le tems & la poſſeſſion ſont des écueils contre leſquels la tendreſſe & la foi ſe briſent; & vous ſerez peut-être un jour le premier qui blâmerez ce que vous m'avez fait faire. Laiſſez-moi donc pleurer un état déplorable. Vous me faites bien des outrages à la fois, Madame, reprit le Duc de Gloceſter en ſoupirant, & je croyois vous être aſſez con-

connu pour vous exempter de ces défiances si injurieuses pour moi. Que faut-il faire pour vous assurer d'une éternelle fidélité? Voulez-vous que quittant & l'Angleterre & la Régence qui m'y attache, nous allions en quelque coin du Monde nous dérober à ces orages que vous craignez sans-doute trop, où nous n'entendrons parler, ni de Conciles orgueilleux, ni de Maris perfides, & où nous ne vivrons que pour notre amour? Je n'aime pas si peu votre gloire, repliqua la Duchesse, & je me justifierois mal en vous entraînant dans un désert noir. Ce n'est point ce parti que je désire prendre. Si vous persévérez à m'aimer, je ne me croirai pas malheureuse; mais, si vous m'abandonniez, je n'aurois recours qu'au désespoir. Le Prince l'embrassa tendrement, & ils oubliérent pour quelques momens ces vaines idées qui les troubloient. L'officieuse Climberge qui haïssoit le Duc de Brabant, & qui étoit attachée au Duc de Glocester par une infinité de bienfaits, tâchoit de dissiper les agitations de sa Maîtresse, & y réussissoit souvent; mais il en naissoit tous les jours quelque nouveau sujet.

La Comtesse de Hainaut avoit été fort irritée de la conduite de sa Fille, considérant peu les raisons qui pouvoient défendre une jeune Princesse insultée. Elle fut entiérement pour le Duc de Brabant, & condamna ouvertement la Bulle de Benoit, soutenant que le mariage qu'il avoit autorisé, étoit illicite.

Quoique Vendégre qui possédoit toujours souverainement le Duc de Brabant, fût bien-aise de le voir libre, elle dissimula sa joye, & parut aussi desintéressée qu'elle étoit véritablement attachée à la ruine de sa Maîtresse. Se peut-il, disoit-elle, qu'une grande Princesse fasse des actions si peu séantes à sa dignité, & que pour de petits chagrins qui sont les fruits de son orgueil, elle abandonne son Mari,

& passe la mer pour se jetter entre les bras d'un étranger? Se peut-il encore qu'un Anti-Pape, un homme sans honneur & sans piété, ose donner des autorités autentiques à des personnes qui offensent les Loix Divines, & qui choquent l'Humanité? Tous ces excès se passeront-ils impunément, & ne chercherez-vous pas à vous venger en soutenant la justice de vos droits? Ma chére Vendégre, reprit le Duc ensorcelé par ce discours, la faute de la Duchesse de Glocester nous est si avantageuse, que nous ne devons pas nous en plaindre. Elle a plus fait pour nous qu'elle n'eût voulu faire, si elle s'étoit bien consultée. Je puis présentement vous mettre en sa place sans craindre de blâme. Vous l'avez chassée de mon cœur. Elle s'est volontairement exilée. Benoit m'a favorisé en rompant ce que je voulois rompre. Le Concile de Constance me donne un secours nouveau, & vous jouïrez dans peu des honneurs de mon rang. Non, Monsieur, répondit cette pernicieuse Fille, non, il ne faut point que le désir de m'élever vous coute votre gloire: je suis assez satisfaite, puisque j'ai le bonheur de vous plaire; je ne veux point d'autre dignité que celle d'être aimée de vous. Mais poursuivez ce serpent ingrat qui vous a dédaigné; & puisque les Papes sont des oracles, en vous affirmant la protection de Martin, donnez à cette Coureuse la confusion publique de se voir au pouvoir d'un homme qui tout au plus ne peut passer que pour son Amant. Votre honneur vous l'ordonne; & je vous en conjure, ajoûta-t-elle en mettant un genou en terre, ne pouvant souffrir que la honte des autres vous couvre d'infamie.

Le Duc de Brabant charmé de l'affection de Vendégre, demeura d'accord de tout ce qu'elle voulut, & il ne songea plus qu'à obtenir du Pape Martin la cassation des Bulles de Benoit. Ce Prince aveugle avoit un secours qu'il ne connoissoit pas encore,

core. Le Duc de Bourgogne ambitieux au dernier excès, regardoit la Ducheſſe de Gloceſter avec envie. & ſouhaitoit depuis longtems de s'approprier de grands Etats. Dans cette vue il étoit bien-aiſe de voir la diſcorde ſur le point de lui en faciliter les moyens; & quoiqu'il affectât de montrer un eſprit de paix, il agiſſoit ſi nonchalamment pour la procurer, qu'il étoit facile aux plus ſtupides de remarquer que ſes intentions en étoient fort éloignées. La conduite de la Ducheſſe de Gloceſter lui donnoit une joye ſecrette & maligne, ne doutant point qu'il ne pût bientôt s'enrichir de ſes dépouilles. De concert avec le Duc de Brabant, il n'eut pas de peine à obtenir de Martin cet arrêt foudroyant qui devoit réduire celui de Benoit en poudre. Tous les termes en étoient choiſis, & d'une audace digne du Trône Pontifical. Vendégre en étoit tranſportée. Le Duc de Brabant ſe croyoit vengé. La Comteſſe de Hainaut qui déclamoit toujours contre ſa Fille, applaudiſſoit à ces beaux ſuccès; & le Duc de Bourgogne ardent à profiter des déſordres de ſa propre famille, fit à loiſir des projets pour augmenter les Biens qu'il poſſédoit déjà. Il n'y eut que le Comte de Saint-Pol, Frére du Duc de Brabant, qui s'affligea de ces diviſions.

Cette nouvelle ne fut pas longtems ignorée en Angleterre. Quoique la Ducheſſe de Gloceſter l'eût attendue, elle n'y parut pas moins ſenſible, & elle témoigna à ſon Mari un violent redoublement de douleur. Il fit tous ſes efforts pour la conſoler. Climberge déploya auſſi ſon éloquence; mais la Princeſſe lui reprocha avec beaucoup d'aigreur qu'elle avoit aidé par ſes ſollicitations à la rendre ſi malheureuſe.

Pendant qu'elle perdoit le repos & preſque la raiſon, le Duc de Bourgogne flattoit le Duc de Brabant; & le Duc de Bedford Régent en France s'in-

tri-

trigua pour ſon Frére. Il y eut quelques propoſitions faites pour réconcilier les Parties. On s'aſſembla même à Amiens, mais ſans ſuccès; & le Duc de Gloceſter pour eſſuyer les larmes de ſon Epouſe, paſſa avec elle à Calais, mettant ſur pied des forces qu'il croyoit ſuffiſantes pour prendre poſſeſſion des Biens de la Maiſon de Hainaut.

Le Peuple de cette Province touché de la vue de ſa Princeſſe, la reçut avec de grandes acclamations, quoiqu'il eût promis & même juré le contraire au Duc de Brabant. Mais Jean de Baviére qui fut empoiſonné à la Haye, laiſſa le Duc de Brabant dans la liberté de s'emparer de pluſieurs Villes conſidérables. La guerre s'alluma, & pendant ce feu dangereux, le Duc de Gloceſter voulut remener ſa Femme en Angleterre; mais elle s'arrêta obſtinément à Mons, aimant mieux tout riſquer que de fuir honteuſement.

Elle y avoit cependant de nouveaux chagrins à eſſuyer. La Comteſſe de Hainaut toujours entêtée du Duc de Brabant, qui étoit extrêmement irrité contre le Ducheſſe de Gloceſter, ſe trouvant dans le même lieu, il falloit bien qu'elles ſe viſſent. La Comteſſe de Hainaut obſerva toutes les apparences qui pouvoient marquer un grand reſſentiment, & la Ducheſſe de Gloceſter fit ſon devoir avec beaucoup de modeſtie & d'exactitude. Hé-bien, Madame, lui dit la Comteſſe d'un ton altier, après avoir abandonné votre Mari, votre Méré & vos Etats, après avoir ſcandaliſé par votre conduite tous les eſprits les moins ſévéres, & fait parler hautement les Papes, vous revenez à Mons avec des armées étrangéres, & tout cet attirail de guerre nous fait voir que vous n'avez pas deſſein de nous épargner? Madame, répondit la Ducheſſe, il ſuffit pour me juſtifier que je ſouffre avec reſpect des injures que je ne mérite point. Vous n'ignorez pas celles que j'ai reçues du Duc de Brabant.

J'avoue

J'avoue que je l'ai fui comme un ingrat qui me rendoit misérable ; que j'ai par l'autorité de l'Eglise épousé un Prince qui me servoit sans intérêt ; & il ne me paroît rien de condamnable dans cette conduite. Mais, Madame, puisqu'il faut le dire ouvertement, c'est votre indifférence qui a troublé ma raison ; & si vous m'aviez véritablement aimée, ma reconnoissance auroit égalé vos bontés. Les autorités que vous alléguez, repartit dédaigneusement la Comtesse, ne sont pas d'un grand poids, venant de Pierre de la Lune, & vous voyez aussi le cas que le Concile en a fait. Je vous croyois plus prudente & plus sage, mais vos emportemens ont attiré sur deux illustres Maisons une honte que tous les siécles auront à vous reprocher. Je veux bien pour vous plaire, Madame, répondit la Duchesse, me croire coupable de tout, & ne vous accuser de rien ; mais, cependant si vous m'eussiez laissée attachée au souvenir de mes premiers liens, vous m'auriez épargné bien des maux. Falloit-il, pour vous plaire, vivre éternellement sous la dépendance capricieuse d'un Prince qui ne connoît pas même le nom de vertu? Falloit-il couronner de mes propres mains les infamies de Vendégre? Et falloit-il enfin souffrir sans murmure qu'une poignée d'hommes nés dans le néant, commandassent avec empire où je devois régner souverainement? Il falloit vous plaindre, poursuivit la Comtesse; mais c'étoit tout ce qui vous étoit permis. C'est un beau spectacle pour moi, après que vous avez traversé les mers comme une insensée, de vous voir revenir suivie d'un homme voluptueux, qui vous a fait donner dans le piége, & qui vous auroit mieux ménagée, s'il avoit été véritablement votre Amant. Sa conduite montre assez qu'il ne vous estime guéres, & qu'il ne se sert de vous que comme d'une femme perdue d'honneur. Cette fiére personne qui ne vou-

loit

loit ni en dire ni en entendre davantage, passa dans une autre chambre; & la Duchesse de Glocester pénétrée de douleur se retira dans la sienne.

Comme le Duc de Brabant étoit alors à Bruxelles, c'étoit la Comtesse de Hainaut qui commandoit à Mons; mais les choses changérent, & le Peuple qui aimoit Jaqueline de Baviére déclara qu'il ne vouloit obéir qu'à elle, & que le Duc de Brabant s'étoit rendu indigne du nom de leur Souverain.

Le Duc de Bourgogne puissamment intrigué pour son propre intérêt dans cette affaire, qu'on pouvoit dire des plus grandes, ne songeoit qu'à ruiner la Duchesse de Glocester. Il défia le Prince Homfrai, & il y eut de part & d'autre plusieurs lettres écrites qui ne tendoient qu'à la guerre. Le Duc de Glocester qui aimoit alors véritablement sa Femme, étoit touché de la voir affligée. La dure conversation qu'elle avoit eue avec la Comtesse de Hainaut, redoubloit la colére du Régent; & voulant tout mettre en usage pour la venger, il résolut de faire un voyage en Angleterre, afin d'en mieux tirer des forces.

La Comtesse de Hainaut qui avoit tant montré de rigueur à sa Fille, combattue de quelques remords, voulut paroître un peu plus humaine. Elle la fut voir, & la pria de demeurer à Mons en l'absence de Homfrai. Les habitans qui paroissoient zélés, s'engagérent à la garder. Elle voyoit tant de contrariétés dans sa fortune, que tout lui étoit suspect, & les soins mêmes du Duc de Glocester qui sembloit redoubler ses empressemens. Le jour de départ étant arrivé, elle voulut l'accompagner jusqu'à une lieue de Mons. Ils paroissoient tous deux également affligés, & ils étoient sur le point de se séparer, lorsqu'une femme perçant la foule qui les environnoit, se fit remarquer par sa beauté & par sa colére. Traître, dit-elle au Duc de Glocester d'un ton de voix fort élevé, Prince lâche

che & ſans foi, rends-moi l'honneur que tu m'as ôté, ou donne-moi la mort devant celle qui eſt cauſe de ta perfidie! Madame, continua-t-elle en s'adreſſant à la Ducheſſe, pardonnez à mon déſeſpoir l'extravagance que je fais. J'ai ſouffert autant que j'ai pu ; mais les forces d'une fille tendre, trompée & ſans aucun ſecours, ne ſont pas inépuiſables. Ce Prince artificieux qui s'eſt donné à vous, diſpoſoit d'un bien qui n'étoit plus à lui. Abuſant des facilités de mon âge, il m'a ſéduite par mille ſermens que je croyois devoir être inviolables. Vous voyez ma perſonne ; & je ſuis d'ailleurs d'un ſang aſſez noble pour ne le faire point rougir, quand il m'auroit tenu ſa parole.

Ce diſcours ſi peu attendu jetta la Ducheſſe de Gloceſter dans une étrange conſternation. Elle regardoit avec attention la perſonne qui venoit de parler. Elle lui trouvoit mille charmes, & elle ne pouvoit s'empêcher de la plaindre. Le Duc avoit les yeux pleins de confuſion, ne ſachant comment ſe démêler de cet embarras. Madame, dit-il à la Ducheſſe après avoir rêvé longtems, ne vous arrêtez point aux paroles d'une inſenſée. Vous pouvez juger de ſa pudeur par ſon action. La vertu ne déclame point ſi haut, ni devant tant de témoins. Je vous aſſure que je ſuis très-fidéle, & que je pars plus amoureux de vous que je ne l'ai jamais été. A ces mots il l'embraſſa ſans qu'elle eût la force de parler, & montant à cheval il s'éloigna conſidérablement en peu de tems ; & l'affligée courut ſur ſes pas avec une impétuoſité que l'on n'attendoit pas de ſa langueur.

Cette avanture fit un bruit qui alla bientôt aux oreilles de la Comteſſe de Hainaut ; & la Ducheſſe de Gloceſter qui retourna à Mons, eut une piquante raillerie à eſſuyer. Si je ne me trompe, lui dit ſa Mére, la belle déſeſpérée qui vient de fournir un incident mémorable pour votre hiſtoire,

ſe

ſe promet un heureux ſuccès de ſa tendre faillie. Les petites folies du Duc de Brabant vous ont choquée, parce que vous n'aimez pas ſa perſonne ; & les grandes extravagances du Duc de Glocester vous feront ſouffrir par des endroits plus ſenſibles. Il faut vous plaindre par pitié, & vous blâmer par raiſon; & pour tout dire, vous vous êtes rendue inexcuſable. Les plus innocentes de mes actions, repartit la Ducheſſe, vous paroîtroit toujours des fautes irrémiſſibles, & vous n'avez de l'indulgence que pour le Duc de Brabant; mais je ne ſais, de quelque étendue qu'elle ſoit, s'il ne l'épuiſera point un jour. Si le Duc de Glocester a eu quelque inclination paſſagére avant que de m'avoir vue, eſt-ce à dire qu'il m'abandonne? Si une déterminée vient s'accuſer ici, la honte en rejaillit-elle ſur moi? Vous ne cherchez qu'à m'outrager, Madame, & vous ne devez point comparer les offenſes que le Duc de Brabant m'a faites, en me ſacrifiant à Vendégre, à une ſimple galanterie du Duc de Glocester qui précéde notre mariage. Trompez-vous, Madame, reprit la Comteſſe en riant dédaigneuſement, & flattez du-moins votre confuſion par un aveuglement volontaire. Vous n'avez pas beſoin de conſeils; & puiſque vous avez trouvé ſeule le chemin d'Angleterre, vous pourrez bien encore trouver des trompeurs plus loin. Elle la quitta de cette ſorte; & ce fut avec Climberge que la Princeſſe pleura librement.

Hé bien, dit-elle à cette fille, tu vois le labyrinthe où je ſuis entrée par tes avis. Tu vois les Papes, ma Famille & tout ce qu'il y a de perſonnes raiſonnables déchaînées contre moi. Tu vois encore une inconnue qui ſort de la terre, & qui tombe du Ciel, pour m'apprendre ce que je dois craindre, par ce qui lui eſt arrivé. Ah, Climberge, que je ſuis coupable & malheureuſe tout enſemble!

Le prompt départ du Duc de Gloceſter me fait voir qu'il n'avoit rien de bon à me dire. Sa Maîtreſſe le ſuit. Elle eſt belle, elle a du courage. Ils ſont peut-être déjà rejoints, & je ne puis enviſager que des choſes qui m'épouvantent. J'avoue, Madame, répondit Climberge, que vous avez des ſujets de chagrin; mais ſont-ils aſſez grands pour devoir vous réduire en l'état où vous êtes? Depuis que le Duc de Gloceſter eſt votre Epoux, quelles fautes pouvez-vous lui reprocher? Des ſoins ſoumis & empreſſés ont dignement répondu à votre tendreſſe: il vous a confirmé la ſienne par une complaiſance continuelle; & vous vous allarmez, parce qu'il plaît à la folie d'une débauchée de ſe manifeſter publiquement? Il ne vous a pas dit que ſa vie ſe fût écoulée ſans galanterie. Si cette perdue avoit encore du pouvoir ſur le cœur de votre Mari, viendroit-elle faire des efforts ſi extravagans pour vous l'arracher? Remettez-vous par ces conſidérations, Madame. Qu'elle ſuive le Duc de Gloceſter tant qu'elle voudra, il a paru ſi indifférent en la regardant, qu'on ne doit point douter qu'il ne ſoit ſoul des faveurs qu'elle lui a ſans-doute prodiguées. Les vôtres qui ſont d'un autre prix, ſeront eſtimées ce qu'elles valent. Flatte, flatte, Climberge, interrompit la Princeſſe, des maux dont tu ne peux te dire innocente, puiſque tu m'as forcée à me les attirer! Cette converſation ceſſa, & la Ducheſſe de Gloceſter demeura dans une profonde mélancolie.

Elle apprit dans la ſuite de quelques Anglois, que celle qui faiſoit alors ſa plus ſenſible inquiétude, étoit une jeune perſonne appellée Léonor, à laquelle le Duc de Gloceſter avoit paru fort attaché, & que l'on crut même longtems à Londres qu'il épouſeroit. Elle tâcha de ſe conſoler

par

par des réflexions assez vraisemblables; mais elle connoissoit l'inconstance des hommes, & ses justes défiances s'opposoient toujours à sa tranquillité.

Elle n'étoit pas sans amis. Une forte brigue mit le Pape Martin dans ses intérêts; & comme les Pontifes de Rome ne serrent pas ordinairement assez les nœuds qu'ils font pour être indissolubles, il cassa sa propre sentence, & la Princesse vit par ce secours une partie de sa confusion effacée. Mais ce fut un nouveau motif de guerre. Le Duc de Brabant n'étoit pas un Héros. L'exercice des armes lui convenoit bien moins que celui des plaisirs; & le Duc de Bourgogne qui ne respiroit que la ruine de la Duchesse de Glocester, la voyoit sous la simple protection d'une populace sans expérience, fit maltraiter la Province qui lui servoit d'azyle, & ne conserva aucune considération pour le sexe ni pour la dignité de cette Princesse. La Comtesse de Hainaut qui prenoit en apparence le parti de sa Fille, étoit exactement dans celui du Duc de Brabant; & par ses négociations pleines d'artifices il fut conclu que le Pays de Hainaut demeureroit au Duc de Brabant; que ce Prince accorderoit une amnistie générale, & que la Duchesse de Glocester seroit donnée en garde au Duc de Bourgogne, jusqu'à ce que le procès qu'on poursuivoit de-nouveau en Cour de Rome, fût décidé.

Ce changement plongea la Duchesse dans une extrême douleur. Elle connut la malignité de sa Mére, l'infidélité des habitans de Mons, les ambitieuses prétentions du Duc de Bourgogne, & toute la foiblesse du Duc de Brabant, auquel on la menaça de la livrer, si elle n'acquiesçoit pas à ses délibérations. Ses propres domestiques furent arrêtés. On la traita non seulement en captive, mais

TAYLOR INST. OXFORD

auſſi en criminelle. Elle n'avoit point de nouvelles du Duc de Gloceſter. Elle ignoroit ce qui ſe paſſoit en Angleterre ; & dans cette extrémité accablante, elle écrivit en ces termes au Régent:

Il n'eſt pas néceſſaire que je vous particuliriſe le déplorable état où je ſuis réduite. La renommée n'eſt que trop prompte & trop exacte à publier les choſes importantes ; mais il eſt peut-être à propos que je vous faſſe ſouvenir que vous m'avez donné votre cœur & votre main. De tous les maux qui peuvent tomber ſur moi, celui de n'être plus aimée de vous me paroît le plus grand. Rien ne m'eſt ici plus ennemi que ma Mére. Mes Biens me ſont ôtés ; mes gens ont été enchaînés ; & ma perſonne eſt ſur le point d'être eſclave du Duc de Bourgogne ou de celui de Brabant. Jugez ce que je deviendrai, ſi vous m'abandonnez. C'eſt ma tendreſſe, & non pas mon ambition, qui vous ſollicite. Si vous m'étiez moins cher, je ſerois plus courageuſe. Ne conſultez donc pas les yeux de votre belle Léonor, qui ne pourroient que m'être contraires ; mais ſongez que n'ayant point balancé à vous donner ma foi, je veux être pour jamais à vous avec une fidélité inviolable.

JAQUELINE.

Le courrier de la Princeſſe fit toute la diligence poſſible ; mais les vents qui s'oppoſérent à ſes bonnes intentions, ne permirent pas qu'il arrivât à Londres avant que les ennemis de Jaqueline de Baviére ſe rendiſſent abſolument maîtres d'elle. Il la firent partir de Mons ſous la conduite du Prince d'Orange, & de quelques Seigneurs que le

le Duc de Bourgogne avoit choisis; & elle fut menée à Gand, où on la servit avec assez de respect.

Le Duc de Gloceſter qui fut véritablement touché des peines de ſon Epouſe, écrivit au Duc de Bedford, qui au premier bruit de ces deſordres ſe rendit à Corbie accompagné de huit cens chevaux & de pluſieurs perſonnes de qualité. La Ducheſſe de Bedford Sœur du Duc de Bourgogne ſuivoit ſon Mari à ce voyage. Le Duc de Bourgogne qui les viſita d'abord, les mena à Hédin pour les mieux régaler pendant pluſieurs jours; & le Duc de Bourgogne fut ſi bien éblouïr le Duc de Bedford par de feintes douceurs, qu'on ne ſongea à rien moins qu'à la Princeſſe opprimée. Les Anglois refuſérent hautement leur ſecours au Duc de Gloceſter, quoique ſa qualité de Régent le dût faire regarder comme Maître. Il ſentit vivement cet affront ſans en pouvoir tirer aucune raiſon. Dans cette impuiſſance il chercha une vengeance particuliére; & ce fut alors qu'il y eut un défi public entre lui & le Duc de Bourgogne. Ces deux Princes ſe préparérent au combat; mais le Duc de Bedford ne permit pas qu'ils donnaſſent un pareil ſpectacle à toutes ſortes de Nations.

Cependant la Ducheſſe de Gloceſter étoit à Gand, logée dans le Palais des Comtes de Flandres, & ſervie comme une perſonne de ſon rang devoit l'être. Cet adouciſſement ne lui ôtoit pas l'idée de ſes malheurs paſſés, préſens & à venir. Quelque nom qu'on pût donner à ſa priſon, c'en étoit toujours une véritable. Regardant ſa condition comme l'ouvrage d'une inſupportable tyrannie, il lui fut impoſſible de la ſouffrir. D'ailleurs des mouvemens de plainte qui n'étoient pas ſes moindres maux, déchiroient à tous momens ſon cœur. Les

lettres du Duc de Gloceſter n'alloient point juſqu'à elle; & au milieu de tant d'ennuis elle aſpiroit ardemment à la liberté. On l'avoit avertie que le Duc de Bourgogne étoit réſolu de l'enfermer pour jamais à Lille. La crainte de cette captivité éternelle la détermina entiérement par le moyen de Climberge & de Descaillon, qui lui étoient toujours affectionnés. Elle écrivit à pluſieurs illuſtres Hollandois pour leur demander une généreuſe aſſiſtance. Il n'y en eut pas un qui n'embraſſât ſa querelle. Ils ſe rendirent à Gand. Elle n'étoit pas ſi ſévérement obſervée qu'on ne pût l'approcher, en prenant quelques précautions. Sa cauſe étoit juſte, il étoit impoſſible de la voir ſans être touché de ſa beauté; & ſes Libérateurs ſe concertérent ſi bien, qu'ils la tirérent de Gand avec Climberge en habits d'homme, & la conduiſirent heureuſement à Anvers, où elles reprirent leur parure ordinaire. De-là elle paſſa à Breda, & enſuite à ..... où elle fut reçue en Souveraine. Les plus conſidérables du Pays délibérérent avec elle ſur l'importance de ſes affaires; & le Duc de Bourgogne ayant appris ſa fuite avec fureur, aſſembla une Armée formidable, comme s'il eût été queſtion de ſubjuguer tout l'Univers. Il courut, ou plutôt il vola en Hollande pour maintenir dans leur devoir les Villes qui lui obéiſſoient déjà. Ainſi on le vit animé à la ruine entiére d'une jeune Princeſſe qui avoit déjà eu preſque autant de malheurs éclatans qu'elle avoit d'années.

A la premiére rencontre les deux partis en vinrent aux mains. Celui de la Ducheſſe eut quelque avantage, quoiqu'il ne fût pas le plus fort. Elle en fit avertir le Duc de Gloceſter, qui paroiſſoit diſpoſé à l'aller ſoutenir. Silvatier à la tête de cinq cens Anglois choiſis entre les plus bra-

braves, fut trouver la Princeſſe avec le titre de Lieutenant du Duc de Glocester; mais le Duc de Bourgogne fut le plus fort & le plus heureux. Cette courageuſe, mais trop petite Armée fut battue & preſque taillée en piéces; & le Vainqueur fut en Flandres pour fortifier la ſienne.

Ce revers n'abaiſſa point le cœur de la Ducheſſe de Glocester. Sa douleur étoit véritablement héroïque; & encourageant ſes amis avec une fermeté bien rare dans les femmes, elle fut en perſonne aſſiéger Harlem. Son entrepriſe ne réuſſit pas. Le Duc de Bourgogne étoit trop abſolu & trop bien ſervi. Elle vit donc avec douleur ſes derniers efforts inutiles. Le Duc de Glocester n'agiſſoit que languiſſamment. La mer les ſéparoit. Elle ne doutoit pas que la déterminée Léonor ne ſe fût retirée à Londres. Le Régent ne lui écrivoit plus que d'une maniére embaraſſée. Elle faiſoit les fonctions d'un Général d'Armée, pendant qu'il demeuroit oiſif à Londres ſous prétexte de ménager les Anglois, & d'attendre le ſecours du Duc de Bedford qui l'amuſoit de ſon côté. Toutes ces triſtes conſidérations occupoient inceſſamment l'eſprit de la Ducheſſe de Glocester. Hé bien, Climberge, diſoit-elle à ſa confidente, tu vois les belles ſuites des fauſſes ardeurs du Régent d'Angleterre. Il m'abandonne, & le Ciel me punit d'une crédulité inſenſée. Le perſonnage que je fais, lui conviendroit bien mieux qu'à moi. Quoi! pendant que je conduis des Soldats, il ſe laiſſe conduire par ſa paſſion! Cruelle Climberge! pourquoi tes conſeils indiſcrets ſe ſont-ils trouvés ſi bien d'accord avec mes foibleſſes? Pourquoi me flattois-tu? Pourquoi enfin ne t'ai-je écoutée que pour me perdre? Veux-tu encore excuſer un homme qui m'abandonne aux plus triſtes événemens? Auras-tu toujours de mauvaiſes raiſons à m'alléguer?

guer? Regarde-moi errante, haïe des miens, déchirée par mes ennemis, & ne me parle plus, puiſque tu ne peux m'aider à rappeller l'innocence que j'ai perdue! J'avoue, Madame, répondit Climberge, que mon zéle a pu me tromper, mais êtes-vous ſi criminelle? Qu'avez-vous fait pour obliger le Duc de Brabant à vous préférer Vendégre, & que faites-vous encore qui mérite l'ingratitude du Duc de Gloceſter? J'ai trop fait, repartit la Ducheſſe, puiſque j'ai été crédule, & je devois mieux conſidérer des choſes ſi importantes.

Pendant ce tems le Duc de Brabant, toujours inſpiré par Vendégre, pourſuivoit à Rome le procès de ſon mariage qui avoit été ſi conteſté. Le Pape nomma des Cardinaux pour connoître à fond de cette affaire. Ils ne trouvérent pas qu'il y eût de légitimes cauſes de diſſolution à l'égard du Duc de Brabant; & celui du Duc de Gloceſter & de Jaqueline de Baviére fut déclaré nul, & ſans retour, quand même le Duc de Brabant mourroit. Il fut même conclu que la malheureuſe victime de tant d'intérêts différens ſeroit gardée à ſes fraix & remiſe entre les mains du Duc de Savoye. Après cet arrêt ſans appel, l'indigne Duc de Gloceſter déclara qu'il renonçoit à la guerre, & peu de jours après il épouſa cette même Léonor qui avoit fait un éclat ſi ſurprenant en ſortant de Mons.

Jaqueline de Baviére connut alors toute l'étendue de ſon malheur. Elle ne laiſſa pas de pourſuivre la guerre & de la faire avantageuſement en quelques occaſions. Mais l'envieux Duc de Bourgogne qui avoit juré ſa ruine, ne réuſſit que trop dans cet injuſte deſſein. Le Duc de Brabant mourut alors. Le Comte de Saint-Pol ſon Frére lui ſuccéda; & la poſſeſſion des Biens de la jeune

Com-

Comteſſe de Hainaut fut entiérement acquiſe au Duc de Bourgogne.

Brederode qui étoit fort affectionné à cette Princeſſe, ſe mit à la tête du reſte de ſes forces; & on peut dire qu'avec un petit nombre d'hommes il fit d'aſſez grands progrès en Nord-Hollande. Mais accablé par le nombre des ennemis, il fut vaincu, pris priſonnier, vit couper la tête à pluſieurs des ſiens, & on ne l'épargna que parce qu'il étoit du ſang des anciens Comtes de Hollande.

La Comteſſe opprimée & contrainte de céder au torrent, fut obligée de faire un Traité, par lequel elle s'engageoit à ne ſe point marier ſans le conſentement du Duc de Bourgogne, alors ſon Maître, ou plutôt ſon Tyran, & ſon plus proche parent. Ce fut à Delft en préſence de l'un & de l'autre, aux yeux de la Nobleſſe & des Députés de pluſieurs Villes. Après cela le Duc de Bourgogne content de poſſéder ce qu'il avoit tant déſiré, fit François de Borſele, jeune Seigneur des mieux faits & des plus courageux de ſon ſiécle, Gouverneur des Terres qu'il uſurpoit. Pour ſe faire plus d'honneur, il remena la belle Comteſſe de Hainaut à Mons comme attachée à ſon char.

Ce fut-là qu'elle conſidéra à loiſir toutes ſes diverſes infortunes. Elle n'avoit plus rien en des lieux où elle devoit tout poſſéder. On rendoit quelques honneurs à ſa dignité, mais c'étoit toujours avec négligence. Combien de fois en un jour par la parfaite connoiſſance de ſes maux déploroit-elle la mort du Dauphin, celle du Comte de Hainaut, & ſes engagemens infortunés avec les Ducs de Brabant & de Glocester? Quelles réflexions ne fit elle pas ſur la mauvaiſe conduite des Papes, & ſur tant d'autres choſes qui avoient entraîné

ſes miſéres? Privée de tous ſes avantages, impuiſſante dans les moindres beſoins, mépriſée dans ſes propres Etats, accablée par un Prince de ſon ſang, que ne devoit-elle pas ſentir avec un cœur élevé? Il lui reſtoit encore de la tendreſſe pour l'infidéle Duc de Glocester. Rien n'avoit pu la déraciner; & l'on peut dire que la plus belle & la plus ſpirituelle perſonne du monde étoit alors la plus miſérable. Le Duc de Bourgogne en rioit. La Comteſſe Douairiére de Hainaut n'en étoit point touchée; & Vendégre en faiſoit des hiſtoires, ou plutôt des fables monſtrueuſes. Cela n'empêcha point la fortune & l'amour de lui ſuſciter de nouvelles épreuves. Borſele l'avoit vue dans les larmes. C'eſt un état qui donne de grands avantages à la beauté; & pour peu qu'on ſoit tendre, on ne voit point pleurer une perſonne aimable ſans être touché.

Borſele qui tenoit tout du Duc de Bourgogne, ne laiſſa pas de devenir infiniment ſenſible pour la jeune Comteſſe de Hainaut, & de regarder ſon Bienfaiteur comme ſon plus mortel ennemi. D'abord la Comteſſe ne regarda les ſoins de Borſele que comme les effets naturels d'une généreuſe compaſſion; mais elle ne fut pas longtems à s'appercévoir qu'il y avoit quelque choſe de plus intéreſſé. Climberge même qui n'avoit point perdu ſon crédit, le remarqua facilement, & en parla ſans précaution. Hé bien, répondit la Princeſſe, après ce qui m'eſt arrivé, ſerez-vous aſſez folle pour me parler d'Amans? Borſele eſt-il d'un rang proportionné au mien? Et quand il m'aimeroit de meilleure foi que les autres, le trouveriez-vous digne de ſuccéder à trois grands Princes? Je ſais bien, repartit Climberge, qu'il n'a pas cette dignité: mais il eſt noble enfin, charmant par ſes agrémens naturels, généreux à l'excès, & très-ar-

ardent à vous servir. Que savez-vous, Madame, si ce n'est point à lui que l'honneur de vous affranchir & la gloire de vous rendre heureuse sont réservés? Hé qui vous a dit, continua la Princesse, que cet homme m'est si dévoué? Lisez-vous dans son cœur? Vous a-t-il communiqué ses pensées? Il ne faut que des yeux pour faire cette remarque, continua Climberge; & personne n'a jamais eu d'amour, ou vous en avez inspiré un très-violent à Borsele. Il seroit bien à plaindre, ajoûta la Comtesse. Mais, comme elle alloit poursuivre, ce même Borsele entra.

Son air tendre & soumis confirma d'abord tout ce que Climberge venoit de dire. Il étoit même un peu pâle. La Princesse rougit en le voyant, & affectant de sourire pour cacher ce trouble: Vous faites bien mal votre cour au Duc de Bourgogne, lui dit-elle, en visant à une pauvre captive, propre à faire disgracier ceux qui en ont pitié. Ne soyez pas si généreux, si vous voulez jouir longtems de la faveur d'un Maître soupçonneux; & croyez que je suis assez contente des bons offices que vous m'avez rendus, pour en être éternellement reconnoissante. Madame, répondit Borsele, vous ne pouvez jamais m'être obligée; & quand votre bonté voudroit bien me tenir compte de mes intentions, elles vous sont si inutiles que j'en ai honte. Vous êtes sans aucun défaut, & cependant vous n'avez aucun bonheur. Votre honnêteté vous aveugle, interrompit la Comtesse, & ce ne sera pas chez des personnes sévéres que l'on apprendra à me croire si parfaite. Ne savez-vous pas que la renommée me met en piéces? De quelle maniére parle-t-on de moi? C'est une obligation que j'ai à la charité des Papes; & ils vouloient sans-doute par ces terribles mortifications me por-

ter à une plus rigoureuse pénitence. Les Papes, repartit Borsele, ont été de tout tems le fléau des gens de bien. Mais, Madame, quelles bouches assez hardies oseroient dire que vous êtes coupable ? Quoi ! parce que des hommes sont ingrats ou insensés, il faut qu'on vous impute leurs fautes ? Je soutiens que c'est vous qui êtes infaillible ! Ah Borsele, reprit la Princesse, votre tolérance est outrée. Je me fais justice, & je dois avouer que j'ai été imprudente. Mais pour parler moins de moi, je vous prie de m'expliquer quelque chose de triste & d'inquiet que je remarque dans vos yeux. N'aurois-je point encore le malheur de vous attirer quelque méchante affaire; & cette fatalité qui me suit, ne se répandra-t-elle point sur vous ? C'est vous seule certainement qui êtes cause de l'agitation que vous remarquez, repondit-il ; mais j'ai tant d'amour que je ne connois plus le respect. Puisque vos charmes & vos malheurs toucheroient des ames de bronze, il ne faut pas s'étonner si la mienne qui est d'une autre nature, s'y trouve sensible. Ce n'est point avec une témérité audacieuse que je vous parle; je sais bien la différence que la naissance & la fortune mettent entre nous; mais, Madame, je n'en suis pas moins amoureux. Ne vous irritez pas contre un misérable que la seule force de sa passion rend indiscret, & qui ne parle que parce qu'il ne peut plus s'en empêcher. Je sais qu'il y a entre nous des distances infinies; que vous devriez être la meilleure fortune des plus grands Rois; mais enfin cela n'ôte rien à ma sensibilité, & ne peut modérer mes désirs. Borsele, répondit la Princesse, je vous ai écouté sans vous interrompre, parce que votre discours me lie la langue. Sans vous alléguer à mon tour ces différen-

rences que vous n'ignorez point, ne suffit-il pas de vous faire remarquer que je n'ai jamais inspiré que des passions qui finissent aussitôt qu'elles sont nées, qu'on ne me promet que pour me tromper, & qu'au-lieu de se donner à moi de de bonne foi, il semble que mon affection & ma main soient empoisonnées? On ne les possède pas plutôt qu'on les dédaigne, & je ne porte à mes Maris que la mort ou l'inconstance. Guérissez donc par ces considérations, s'il est vrai que des yeux qui ne veulent point vous troubler, ayent été capables de vous faire quelque mal, & n'aggravez pas ma misére en cherchant la vôtre. Je vous obéirois, s'il m'étoit possible, continua Borsele; mais des feux aussi ardens que les miens ne s'éteignent jamais. Comptez, Madame, comptez également sur leur violence & sur leur durée. La mort seule en peut venir à bout; & je ne sais même si mon amour n'iroit point au-delà de son empire. Ah! qu'il y a peu de rapport entre les cœurs infidéles qui vous ont trahie, & celui de l'infortuné Borsele! Que n'a-t-il un rang qui puisse faire valoir sa passion? Vous avez d'assez belles qualités, repartit la Comtesse, pour en espérer de grands avantages; au nom de Dieu considérez que j'ai déjà eu assez de malheurs. Après cela elle voulut absolument changer de discours; & Borsele qui avoit franchi ce pas difficile qui fait tant de peine aux Amans, ne s'obstina point à poursuivre la conversation.

Depuis ce jour il redoubla ses assiduités & ses soins. Le Duc de Bourgogne qui avoit si bien hé Jaqueline de Baviére, n'examinoit guéres ses actions; & à la faveur de cette indulgence, ce nouveau commerce devint bientôt assez étroit. Climberge qui s'ennuyoit à Mons dans une condi-

tion contrainte, faisoit valoir les moindres actions de Borsele. Oui, Madame, disoit elle à sa Maîtresse, c'est parce que vous n'avez point été véritablement aimée qu'il vous sera doux de l'être, comme vous le méritez. Le Ciel n'a-t-il pas déjà pris soin de punir vos perfides Maris? Le Duc de Brabant est mort. Celui de Glocester est le mépris de l'Europe entiére. Associé avec une personne deshonorée, il vous venge aux dépens de sa propre gloire. L'amour & la persévérance de Borsele perfectionneront cette vengeance. Aimez-vous mieux gémir dans les fers du Duc de Bourgogne, que de faire la félicité d'un homme de mérite? On vous a fait des loix injustes auxquelles vous êtes dispensée de vous assujettir. Quand Borsele par son courage vous aura remise dans votre pleine autorité, n'aurez-vous pas des Dignités à partager avec lui qui l'égaleront aux plus grands Princes? Il est d'une naissance considérable, & distingué par ses actions. Cela ne vous doit-il pas suffire? Parle, parle toujours, interrompit la Comtesse, & conduis moi de précipices en précipices, puisque c'est ta destinée & la mienne. Je devrois plus craindre les Amans & les Maris que la mort; cependant je t'écoute, & je ne sais même si tu ne me persuades pas. Pourquoi m'as-tu suivie par-tout, fille dangereuse? Crois-tu que ta fidélité me soit moins préjudiciable que la perfidie des autres? Quand j'arrivai à Londres, j'étois peu disposée à faire ce que je fis; tu fus cause de mes folies, & tu m'en veux inspirer de plus grandes; & à la fin j'aurai plus de sujet de me plaindre de toi que de Vendégre.

Pendant que la Comtesse de Hainaut flottoit dans une mer d'inquiétude, Borsele qui aimoit véritablement, & qui s'appercevoit bien qu'on ne le haïs-

laissoit pas, pressa si ardemment son bonheur qu'il en obtint le dernier aveu. Il avoit fait une dépense prodigieuse pour le service de la Princesse; & lorsqu'elle manquoit de tout, il trouvoit les moyens de la mettre dans l'opulence. Il prit des mesures secrettes pour rompre celles du Duc de Bourgogne; & il épousa la Comtesse avec tout le mystére que cette affaire importante méritoit. Climberge, Descaillon & deux Amis de Borsele assistérent seuls à cette cérémonie; mais les nouveaux Epoux ne s'en trouvérent pas moins heureux. Il est certain que l'amour de Borsele augmenta au-lieu de diminuer. Le tems qui s'écouloit, sembloit y donner de nouvelles forces; mais les choses ne pouvoient pas demeurer en cet état, & Borsele avoit trop de courage pour négliger les intérêts d'une personne qui avoit tant fait pour lui. Il falloit s'en éloigner. Cette nécessité parut cruelle, & jamais on ne vit une séparation plus tendre.

On s'apperçut bientôt que Borsele agissoit pour la jeune Comtesse de Hainaut. Le Duc de Bourgogne en fut averti, & en même tems de la vérité d'un mariage que l'on croyoit bien caché. Comme c'étoit le Prince du monde le plus fier & le plus emporté, ses premiers mouvemens furent des fureurs éclatantes. Cent courriers partirent pour aller faire arrêter Borsele, qui se fiant trop à sa valeur & s'exposant avec des forces médiocres, fut pris prisonnier & livré à son ennemi.

Le Duc de Bourgogne assuré de sa proye, se promit une vengeance des plus rigoureuses, & ne parla plus que de faire conclure promptement le procès de Borsele. Animé jusqu'à la rage contre la Comtesse de Hainaut qui l'avoit trompé, il fut lui dire fiérement le sort qu'on destinoit à son Epoux. Vous n'avez qu'à jetter les yeux sur un cinquié-

me

me Mari, lui dit-il, & je vous promets de vous épargner dans peu de jours la peine d'envoyer à Rome pour rompre les illuſtres nœuds qui vous attachent à Borſele. Un bourreau ſera le Pontife qui vous donnera des licences; & je ne penſe pas que vous puiſſiez me croire aſſez lâche pour laiſſer les offenſes qu'on me fait, impunies. Que vous avez honoré les Maiſons de Baviére & de Bourgogne, en mêlant leur ſang avec celui d'un miſérable Soldat, qui n'eſt que ce que ma bonté l'a fait, & qui ne ſera bientôt plus que le ſpectacle de la populace & la pâture des corbeaux! Oſez-vous encore ſoutenir la clarté du jour après de ſi épouvantables déréglemens? Que le Duc de Brabant étoit ſage en fuyant la ſociété d'une Femme telle que vous, & que celui de Glocetter a peu manqué en vous préférant une fille perdue d'honneur!

Il en auroit dit davantage, ſi ſa colére lui eût permis de parler plus longtems. La Princeſſe l'écoutoit avec un trouble douloureux; mais ſe voyant traitée ſi indignement, elle ne voulut pas demeurer muëtte, & regardant le Duc aſſez fiérement: Quoique vous me parliez en maître, lui dit-elle, vous n'êtes pourtant pas le mien; & en abuſant de mon impuiſſance & de mes malheurs, vous ne vous faites pas un grand honneur. Quel droit avez-vous de me priver de mes Biens, & de me faire eſclave? Oui, j'ai épouſé Borſele; & ſi quelque choſe pouvoit m'obliger à m'en repentir, ce ſeroit les maux que mon intérêt lui cauſe. Noirciſſez-vous en l'immolant à votre ambition. Ce ſera combler la meſure de vos injuſtices, & travailler avec ſuccès à vous rendre déteſtable. Oui, oui, répondit le Prince emporté; j'en ferai l'exemple que je dois à la poſtérité, & l'on ne ver-

ra

ra point un homme tel que lui offenſer impunément les premiéres Maiſons du Monde. Il ſortit de cette maniére, & la Comteſſe épouvantée demeura accablée de douleur.

Il n'étoit pas ſi facile au Duc de Bourgogne de faire mourir Borſele qu'il le vouloit perſuader. Ce Seigneur étoit généralement eſtimé. La Comteſſe de Hainaut étoit en âge de ſe conduire. Il étoit aiſé de remarquer que la ſeule crainte de lui voir des héritiers animoit le Duc à ſa ruine; & conſidérant bien ces raiſons, elle en fut moins allarmée.

Le Comte de Meeurs fut ſon Agent, & le Duc de Bourgogne promit de laiſſer la Comteſſe & Borſele en repos, pourvu qu'elle lui cédât tous ſes droits. Une conjoncture ſi triſte & ſi preſſante l'obligea de conſentir à cette dure néceſſité pour ſauver un Mari qu'elle aimoit chérement. Elle renonça à ſes Biens, & l'on vit cette grande & célébre Héritiére réduite à une fâcheuſe pauvreté.

Borſele ſortit de priſon. La Princeſſe le reçut avec autant de tendreſſe que ſi elle n'avoit rien ſacrifié pour ſon ſalut. L'amour & la reconnoiſſance leur firent dire mille choſes touchantes & pleines de généroſité. Jaqueline de Baviére ſe crut aſſez heureuſe, puiſqu'elle voyoit celui qui lui faiſoit alors aimer la vie en ſûreté. Le Duc de Bourgogne s'adoucit par l'entremiſe des amis de la Princeſſe & de Borſele. Il donna quelques penſions à ſa Couſine; mais c'étoit de petits avantages en comparaiſon de ceux dont il l'avoit privée. En faveur de l'alliance de tant de Princes, Borſele fut fait Chevalier de la Toiſon. Il aima, ou plutôt il adora toujours la Princeſſe, à laquelle il fut auſſi toujours extrêmement chet. Elle avoit eu

eu des ennuis ſi longs & ſi ſenſibles, qu'elle ne traîna plus qu'une vie languiſſante, & mourut cinq ou ſix années après ces derniers Traités avec le Duc de Bourgogne, qui demeura maître paiſible & abſolu des Biens de Jaqueline de Baviére, qu'il avoit ſi ardemment ſouhaités.

LE

BATARD

DE

NAVARRE,

Nouvelles Hiſtoriques.

LE BATARD DE NAVARRE.

APRE'S que les Mores eurent défait les Chrétiens dans la fameuſe Bataille qui ſe donna près de Xérès en Andalouſie, où Don Rodrigue dernier Roi des Goths fut tué, ils ne trouvérent preſque plus de réſiſtance, & s'emparérent de la plus grande partie des Eſpagnes.

Les Chrétiens qui n'avoient plus de Chef, furent contraints de ſe réfugier une partie dans les montagnes des Aſturies, & les autres dans les Monts Pirenées. Ceux qui s'étoient retirés dans les Aſturies, élurent pour leur Roi Pélage, qui étoit encore du ſang des Rois Goths; & c'eſt de lui que ſont venus les Rois d'Oviédo & de Léon.

Ceux qui s'étoient habitués du côté des Pyrenées, choiſirent quelque tems après pour leur Roi Inigo Garzias, iſſu des Comtes de Bigorre. Les Mores qui connoiſſoient la valeur de ce nouveau Roi, ne lui donnérent pas le tems de ſe reconnoître, & marchérent contre lui avec des troupes fort nom-

nombreuſes; mais les Chrétiens conduits & animés par ce brave Chef, défirent entiérement ces Infidéles, & reprirent ſur eux pluſieurs Villes des Royaumes d'Arragon & de Navarre.

La puiſſance des Chrétiens augmenta ſi fort depuis ce tems-là, que Don Sanche ſurnommé le Grand, Petit-fils & Succeſſeur d'Inigo, ſe trouva en poſſeſſion des Royaumes de Navarre, d'Arragon & de Sobrarbe, & du Duché de Cantabrie, qu'il défendit & conſerva avec tant de valeur, qu'il éloigna même les Mores de ſes frontiéres. Comme l'autorité des Rois n'avoit pas encore été au point où Don Sanche le Grand l'éleva, les Navarrois qui admiroient également ſa valeur, ſa bonne conduite & ſa grande application aux affaires de l'Etat, faiſoient des fêtes continuelles, & cherchoient tous les jours de nouveaux plaiſirs pour divertir ce glorieux Monarque. Les Dames mêmes qui vivoient dans la plus grande retenue, crurent qu'elles pouvoient ſe relâcher de cette grande ſévérité en faveur d'un Prince qui étoit ſi fort au-deſſus des autres hommes: & il y en eut pluſieurs qui firent des efforts inutiles pour tâcher de lui plaire. Don Sanche qui étoit fort délicat en amour, ne répondit à leurs ſoins que par des civilités, & donna toute ſon eſtime à Bélinde, qui étoit une des plus aimables perſonnes de ſon Royaume. Il n'oublia rien pour lui perſuader qu'il l'aimoit d'une paſſion fort violente; mais elle avoit une ſi ſage conduite, que le Roi, après l'avoir longtems preſſée, déſeſpéra de pouvoir jamais la rendre ſenſible à ſes ſoins. Cependant ſa réſiſtance ne le rebuta point. Il cherchoit toujours des prétextes pour la voir encore; & comme il lui découvroit chaque jour de nouveaux agrémens & des qualités qui le charmoient, ſa paſſion devint ſi violente, qu'il ne pouvoit plus s'éloigner de cette aimable Fille.

Bélinde surprise & épouvantée de l'attachement que le Roi avoit pour elle, lui représenta que l'honneur qu'il lui faisoit, ne serviroit qu'à la perdre, & le conjura, les yeux baignés de larmes, de ne la voir plus. Don Sanche pénétré de ses larmes, lui promit dans ce moment tout ce qu'elle voulut exiger de lui; mais il oublia bientôt la parole qu'il lui avoit donnée, & lui fit connoître qu'il lui seroit plus aisé de mourir, que de vivre sans la voir. Il lui exagéroit toujours sa passion; & comme il se plaignoit de la trouver si indifférente, Bélinde lui avoua que s'il n'eût pas été un grand Roi, elle auroit eu beaucoup de peine à résister aux soins d'un Cavalier de si bonne mine & d'un mérite si distingué; mais que sa Couronne le mettoit si fort au-dessus de tout le monde, qu'elle n'oseroit mêler d'autres sentimens avec le respect qui est dû aux Souverains. Don Sanche la conjura de ne se souvenir que de son amour, & d'être assurée qu'il agiroit toujours avec elle comme son esclave, & non comme son Roi. Bélinde qui ne fut point touchée de cette réponse, lui laissa entendre qu'il lui seroit bien plus facile de la faire Reine, que de se rendre lui-même esclave d'une personne qui ne pouvoit l'aimer sans se perdre. Don Sanche transporté d'amour, lui promit de l'épouser. Il lui déclara néanmoins, que si elle exigeoit de lui cette condition avant que de répondre à son amour, il sentoit bien qu'il ne lui pouvoit rien refuser; mais il craignoit aussi que cela ne diminuât la passion qu'il avoit pour elle; au-lieu que si elle vouloit s'en fier à sa parole, & lui donner le tems de ménager les esprits de ceux qui auroient pu s'opposer à ce mariage, il n'oublieroit jamais sa générosité; que cependant elle pouvoit choisir, & s'assurer qu'il suivroit aveuglément toutes ses volontés.

Bé-

Bélinde honteuſe des bontés du Roi, crut qu'elle devoit plutôt les mériter par une grande confiance, que de s'en rendre indigne par des conditions qui bleſſoient l'eſtime qu'elle avoit déjà pour lui. Enfin elle n'eut plus la force de lui réſiſter. Un Prince fort aimable fut le fruit de leurs amours. Le Roi qui l'aima avec des tendreſſes extraordinaires, le fit nommer Don Ramire. Il commençoit même à diſpoſer toutes choſes pour épouſer ſa Mére, lorſqu'une maladie violente la lui enleva. Don Sanche fut très-ſenſible à cette perte, & fut long-tems ſans pouvoir s'en conſoler. Néanmoins les Etats le preſſérent avec tant d'inſtance de ſe marier, qu'il ſe rendit enfin à leurs priéres, & épouſa quelque tems après Nuna Fille aînée du Comte de Caſtille, Princeſſe d'une grande vertu & d'une beauté achevée. Il en eût pluſieurs enfans, & n'auroit eu rien à déſirer, s'il avoit pu vaincre l'averſion extrême que cette Reine avoit pour Don Ramire. Le Roi ne laiſſa pas de le faire élever avec beaucoup de ſoin; & ce jeune Prince répondit ſi bien à cette éducation, qu'il fut à l'âge de vingt ans un des plus polis & des plus adroits Cavaliers d'Eſpagne.

La Reine Nuna indignée de l'affection que le Roi témoignoit à ce Bâtard, ou peut-être jalouſe de lui trouver tant de mérite, preſſa Don Sanche en pluſieurs occaſions de le faire Moine, ſous prétexte qu'il auroit pu quelque jour troubler l'Etat; mais le Roi qui le trouvoit fort ſoumis à toutes ſes volontés, jugeant bien qu'il ne s'éloigneroit en aucun tems du reſpect qu'il lui devoit, n'y voulut jamais conſentir, & lui permit au-contraire de ſuivre ſon inclination, & d'aller ſervir dans les troupes de Don Alfonſe Roi de Léon qui avoit la guerre contre les Mores.

Don Alfonſe avoit trois enfans, un Prince appellé

pellé Bermude, & deux Princeſſes, dont l'aînée ſe nommoit Tigride, & la cadette Elvire. Bermude étoit bien fait, & avoit aſſez d'eſprit; il paroiſſoit même dans toutes ſes actions qu'il avoit beaucoup de courage, quoique ſon Pére ne lui eût pas encore permis de le faire paroître contre les Mores.

Tigride étoit fort jeune, & elle la paroiſſoit encore davantage. Elle avoit une taille ſi fiére & ſi majeſtueuſe, qu'on la jugeoit à ſon air de grandeur, Fille de Don Alfonſe, qui étoit le Prince de l'Univers le mieux fait. Elle avoit une prodigieuſe quantité de cheveux d'un blond cendré, des yeux pleins de feu qui ne laiſſoient pas d'avoir beaucoup de douceur, le nez bien fait, la bouche belle, les lévres d'un rouge qui effaçoit celui du corail; ſon ris étoit accompagné de toutes les graces, ſa phiſionomie fort heureuſe, & ſon tein étoit également beau dans tous les tems & dans toutes les ſaiſons; enfin il ſembloit que la Nature ſe fût épuiſée pour former une ſi parfaite Beauté; car elle avoit encore beaucoup d'eſprit, & étoit d'une obéiſſance aveugle pour tout ce qui regardoit ſon devoir, ſans que cela lui fît aucune peine. Elle étoit cependant d'une grande fermeté tout ce qu'elle ſouhaitoit; mais elle ſavoit ſi bien ménager les eſprits & les moyens pour parvenir à ſon but, que rien ne lui échappoit lorſqu'elle l'avoit entrepris. Son extrême beauté ébloüiſſoit ſi fort tous ceux qui la voyoient, qu'il étoit impoſſible de la regarder ſans lui vouloir du bien. Mais elle étoit ſi fiére, & faiſoit ſi peu de cas de tous les ſoins qu'on lui rendoit, qu'elle avoit déjà rebuté pluſieurs grands Princes qui s'étoient préſentés à la Cour de Léon, dans l'eſpérance de lui plaire.

Elvire étoit brune; elle avoit tous les traits du viſage fort délicats, des maniéres nobles, une

humeur fort douce, & un fond de tendreſſe dont elle n'abuſa jamais. Cependant elle étoit beaucoup moins belle que Tigride. Ces deux Sœurs s'aimoient fort, & elles vivoient dans une ſi parfaite intelligence qu'elles ne ſe cachoient jamais rien.

Nunna Reine de Navarre qui aimoit toutes les belles perſonnes, ſouhaitoit paſſionnément que ſon Frére Don Garzias Comte de Caſtille épouſât Tigride. Don Garzias avoit fait dans cette vue un voyage à la Cour de Léon, s'imaginant de gagner par ſa bonne mine & par ſes galanteries le cœur de la Princeſſe; mais Tigride, bien loin de répondre à ſes ſoins, l'avoit toujours regardé avec mépris. Elvire qui étoit touchée de l'humeur galante du Comte, & qui ſe flattoit peut-être qu'étant rebuté par la fierté de Tigride, il pourroit tourner les yeux de ſon côté, entretenoit ſa Sœur dans ſon indifférence, & faiſoit tous ſes efforts pour inſpirer de l'amour au Comte de Caſtille. Son adreſſe n'eut pas le ſuccès qu'elle en avoit attendu. Don Garzias ne regardoit que Tigride, & ſe faiſoit même un extrême plaiſir de vaincre ſa fierté par ſon amour, par ſes ſoins & par ſa perſévérance.

Le Roi de Léon qui trouvoit ce mariage fort avantageux pour ſa Fille & pour ſes propres Etats, ne s'en éloignoit point; mais il vouloit avant que de conclure, que le Comté de Caſtille fût érigé en Royaume. Cette difficulté ayant arrêté cette affaire pour quelque tems, Don Garzias ſe retira pour aſſembler les Etats de Caſtille, & travailler aux moyens de faire réuſſir ce projet.

Don Ramire cependant remportoit tous les jours quelque avantage nouveau ſur les Mores: il faiſoit des actions ſi ſurprenantes, que toute la Cour de Léon ne s'entretenoit que de ſa valeur; & Tigride étoit ſi touchée du mérite de ce Prince, que ſans jamais l'avoir vu elle avoit une extrême curioſité de le connoître.

Les

Les Mores fatigués de tant de pertes, réſolurent de faire une derniére tentative pour ſurprendre Don Ramire, & ſe venger de tous les mauvais traitemens qu'ils en avoient reçus. Ils firent marcher tout une nuit un gros détachement, & attaquérent le lendemain les troupes du Roi de Léon qui étoient dans leurs quartiers, & qui croyoient être fort éloignées des Ennemis: ils paſſérent au fil de l'épée tout ce qui ſe trouva en état de leur réſiſter; & ayant mis l'épouvante par-tout ils ſe retirérent avec une infinité de priſonniers, parmi leſquels il y avoit pluſieurs Chefs. Don Ramire qui étoit dans un quartier ſéparé, étant averti de ce déſordre, y accourut accompagné de peu de perſonnes. Auſſi-tôt qu'il apperçut les Ennemis qui ſe retiroient, il les pourſuivit, & les chargea avec la même confiance que s'il eût été ſuivi de toute l'Armée: il renverſa leurs rangs; il mit tout en confuſion; & ayant armé les priſonniers qu'il avoit délivrés, il pouſſa ſi vigoureuſement les Mores déjà fatigués d'une longue marche, qu'il n'en échappa pas un ſeul. Don Ramire y reçut pluſieurs bleſſures, mais avec tant de bonheur, qu'il ne s'en trouva aucune qui fût dangereuſe. Cependant cette grande action qui avoit ſauvé les meilleures troupes du Roi de Léon, fit tant de bruit par toutes les Eſpagnes, & augmenta tellement la réputation de Don Ramire, que tout le monde parloit de lui avec admiration. Don Alfonſe ne le nommoit jamais ſans faire ſon éloge; & Tigride ſe ſut ſi bon gré d'avoir déjà donné ſon eſtime à un Prince de ce mérite, que cette derniére action augmenta la curioſité qu'elle avoit de le voir.

Les Mores ayant enfin abandonné la campagne, Don Ramire qui étoit guéri de ſes bleſſures, & qui ne trouvoit plus d'ennemis à combattre, ſe rendit à la Cour de Léon. Le Roi Don Alfonſe le reçut

avec toutes les marques d'eſtime & de reconnoiſſance dont les Rois ont accoutumé d'honorer les grands Guerriers. Le Prince Bremude n'oublia rien pour lui témoigner l'eſtime & la forte conſidération qu'il avoit pour lui. Tigride qui avoit eu tant de curioſité de le voir, ſe ſentit troublée, lorſqu'elle fut avertie que le Roi alloit entrer dans ſon appartement pour lui préſenter Don Ramire. Elle craignit ſa venue preſque autant qu'elle l'avoit déſirée. Sa préſence lui cauſa un embarras dont elle ne connoiſſoit point la raiſon. Elle s'étoit fait un plaiſir de penſer qu'elle l'examineroit avec attention la premiére fois qu'elle le verroit; & cependant lorſqu'ils ſe trouvérent enſemble, elle n'oſoit lever les yeux. Néanmoins elle eut honte de ſa timidité. Ce mouvement de fierté lui donna occaſion de remarquer la bonne mine de Don Ramire, accompagnée d'une noble ardeur qui étoit peinte ſur ſon viſage; mais au-lieu de ſe ſouvenir de ſa réſolution, elle parut plus déconcertée qu'auparavant. Tous ſes ſentimens ſe confondirent, & elle ne comprenoit pas pourquoi elle s'intéreſſoit ſi fort à la perſonne de ce Prince. Le chagrin qu'elle eut de le voir ſortir de ſa chambre avec le Roi, contribua beaucoup à lui faire démêler ſes propres ſentimens; car elle commença à s'appercevoir de l'inclination ſecrette qu'elle ſentoit pour Don Ramire; & quoiqu'elle n'eût jamais eu de ſecret pour ſa Sœur, elle lui cacha l'agitation où elle étoit, & lui parla de ce Prince avec indifférence.

Don Ramire qui n'avoit jamais été ſenſible qu'à la gloire, & qui ne connoiſſoit point l'amour, fut ſi ébloui de la grande beauté de Tigride, qu'il ſentit dans ce moment des mouvemens confus qu'il avoit ignoré toute ſa vie. Il eut beaucoup d'empreſſement de ſe rendre dans les lieux où il jugea qu'il pourroit la voir, ſe faiſant déjà une agréable idée de ce plaiſir. Mais auſſitôt qu'il levoit les yeux pour

la regarder, il trouvoit ceux de la Princeſſe qui avoient le même deſſein: il les détournoit en même tems par reſpect; & Tigride fâchée d'avoir été ſurpriſe en le regardant, baiſſoit les ſiens. Ils avoient l'un & l'autre ſi peu d'expérience en amour, que bien loin de profiter de cette heureuſe ſympathie, ils s'embarraſſoient. Don Ramire étoit preſque fâché de ce que la Princeſſe le privoit du plaiſir de la voir; & Tigride honteuſe de rencontrer toujours les yeux du Prince, ſouhaitoit dans ce moment qu'il eût eu moins d'attention à la regarder ſi fixement.

Don Ramire ſe retira fort rêveur; & comme il ne trouvoit de véritable plaiſir qu'à penſer à la Princeſſe, il s'informa le lendemain avec adreſſe de ſon humeur & de ſes inclinations; mais ayant appris qu'elle avoit mépriſé les ſoins de pluſieurs grands Princes qui cherchoient à lui plaire, il jugea que ſa fierté ne s'accommoderoit point de la paſſion d'un Avanturier ſans Etats. Il ſe repentit de ſa témérité, & ſe reprocha ſecrettement d'avoir oſé penſer à une ſi grande Princeſſe. Cependant malgré toutes ces réflexions, il n'avoit pas la force de s'empêcher d'y rêver toujours. Il étoit occupé de ces triſtes penſées, lorſque Don Sanche le Grand (qui avoit été informé par les lettres du Roi de Léon des ſurprenantes actions que Don Ramire avoit faites contre les Mores) eut une impatience extrême de le revoir, & lui envoya ordre de ſe rendre inceſſamment à Pampelune. Cet ordre lui donna d'abord de la joye, eſpérant qu'il le délivreroit des rêveries où il commençoit d'entrer. Mais ayant fait réflexion qu'il ne verroit plus la belle Tigride, cette ſeule penſée lui faiſoit enviſager ſon départ comme le plus grand malheur qui pouvoit lui arriver. L'ordre du Roi lui paroiſſoit cruel & inſupportable. Il n'oſoit plus voir la Princeſſe, de peur que s'il la voyoit encore,

core, il ne fût plus en son pouvoir de s'en éloigner; & cependant il trouvoit une espéce de consolation à différer de partir.

Tigride qui avoit jugé par les regards du Prince, qu'il tentoit quelque chose pour elle, se trouva si offensée de n'entendre plus parler de lui, qu'elle résolut d'oublier cet Ingrat; & pour y réussir plus facilement, elle appella à son secours le défaut de sa naissance, & se représenta qu'il auroit été honteux à une personne de son rang, d'épouser un Bâtard, après avoir refusé les plus grands Princes d'Espagne. Toutes ces raisons qui étoient si conformes à sa gloire, ne satisfaisoient point son amour: Don Ramire lui revenoit toujours dans l'esprit, & malgré toutes ses résolutions elle souhaitoit passionnément de le revoir.

Don Ramire qui ne pouvoit plus différer d'obéir aux ordres pressans de son Pére, alla enfin prendre congé du Roi de Léon. Bremude le mena ensuite dans l'appartement des Princesses, & leur dit d'un ton de plaisanterie en y entrant, que Don Ramire se retiroit, puisqu'elles n'avoient pas assez de charmes pour le retenir à la Cour de Léon. Ce discours qui fit rougrir Tigride, donna de la confusion à Don Ramire, qui s'embarrassa si fort, qu'il étoit difficile de comprendre quelque chose à ce qu'il disoit. La Princesse qui voulut lui répondre, tomba dans le même inconvénient. Leurs embarras réciproques ne laissérent pas de leur faire entendre la conformité de leurs sentimens; & comme ils avoient une grande attention à se regarder, ils trouvérent moyen de se dire, par ce muët langage, mille choses tendres & passionnées.

Don Ramire ayant déjà meilleure opinion de lui-même, puisqu'une Princesse qui avoit témoigné une si grande indifférence pour tant de Souverains,

verains, le traitoit si favorablement, ne songeoit jamais à son départ sans entrer dans un chagrin extrême. Il se représenta incessamment la beauté de Tigride, & tout ce que ses yeux lui avoient voulu dire; il y donnoit même une infinité d'explications indifférentes qui flattoient son amour & ses espérances. Il auroit bien voulu différer de partir; cependant, comme il avoit pris congé du Roi, il ne pouvoit plus s'en dispenser avec bienséance. Dans cette extrémité il résolut d'écrire à Tigride le même jour qu'il partiroit, résolu de ne paroître jamais en sa présence, si elle desaprouvroit sa hardiesse; & comme dans ces premiers tems le commerce des lettres n'étoit pas encore devenu criminel, Tigride ne fit aucune difficulté de recevoir celle de Don Ramire, qui lui fut rendue par une personne de confiance. Elle étoit écrite en ces termes:

Je tremble en vous écrivant, j'ai pour vous des sentimens que je n'ose vous apprendre, je crains de vous déplaire; & cependant je ne saurois m'empêcher de vous dire que je ne suis occupée que de vous; que je ne trouve de véritable plaisir qu'à penser à vous; & que la vie que j'avois compté pour rien, & que j'exposois aux moindres occasions, commence à me paroître précieuse depuis que je songe à vous la sacrifier. Le succès de cette lettre réglera ma destinée; car, si vous approuvez les sentimens que j'ai pour vous, il n'y a point de félicité qui puisse être comparée à la mienne; au-lieu que si vous les condamnez, il n'y a rien sous le Ciel qui soit capable de m'en consoler.

La visite & les discours de Don Ramire avoient beaucoup contribué à augmenter la passion de la Princesse; néanmoins, comme la manière obligeante dont elle l'avoit reçu, n'avoit pas empêché qu'il ne fût parti sans lui donner de ses nouvelles,

elle commençoit à craindre qu'il ne fût plus galant qu'amoureux, lorſqu'elle reçut ſa lettre. Elle ſentit tant de plaiſir de ſe trouver agréablement trompée dans le jugement qu'elle venoit de faire de Don Ramire, & de voir qu'elle avoit donné de l'amour au ſeul Prince du monde qui lui avoit paru digne d'être aimé; que ſans s'arrêter à toutes les délicateſſes que la pudeur de ſon ſexe lui inſpiroit, elle voulut lui faire réponſe dans le moment qu'elle eut achevé de lire ſon billet. Cependant, après pluſieurs réflexions, elle eut honte de ſa foibleſſe, & demeura partagée entre les reproches ſecrets que ſa gloire lui faiſoit, & le déſir extrême qu'elle avoit de répondre à ſon Amant. Elle relut ſa lettre une infinité de fois, ſans pouvoir jamais ſe déterminer. Quelquefois elle ſe repréſentoit toutes les inquiétudes que ſon ſilence pourroit cauſer à ſon Amant, & cette ſeule penſée lui faiſoit une peine extrême; au-lieu qu'elle avoit un plaiſir ſenſible, lorſqu'elle ſongeoit à la ſatisfaction que ſa réponſe donneroit à ce Prince. Elle commença mille fois ſa lettre, & mille fois elle la déchira. Son amour lui parloit en faveur de Don Ramire, ſa fierté & ſa pudeur s'oppoſoient à tout ce que l'amour lui inſpiroit. Cependant, après une infinité d'irréſolutions, elle lui écrivit le billet qui ſuit:

Je vous ſuis extrêmement obligée des ſentimens avantageux que vous avez pour moi; mais je vous ai encore une plus grande obligation de ce que vous êtes parti après m'en avoir informée; car, ſi vous euſſiez fait ici un plus long ſéjour, j'aurois craint que vos ſoins & l'eſtime que j'ai déjà pour vous, ne m'euſſent donné de l'inquiétude.

Don Ramire qui marchoit fort lentement, reçut ce billet avec toute la joye imaginable; mais après

après l'avoir lu, il n'eut plus la force de continuer son voyage; & malgré les ordres pressans du Roi Don Sanche, il s'en retourna à Léon. Comme il n'osoit paroître à la Cour, parce qu'il avoit pris congé de tout le monde, il étoit obligé de se cacher pendant le jour, & il alloit passer les nuits dans des jardins qui étoient sous les fenêtres de l'appartement de Tigride, se flattant que sa bonne fortune lui feroit naître quelque occasion pour la voir.

Une des Esclaves de Tigride qui étoit par hazard à une fenêtre, l'ayant apperçu à la faveur de la Lune, Don Ramire voulut se cacher, persuadé qu'il n'avoit pas été découvert. Les précautions qu'il prit pour y réussir, firent juger à l'Esclave qu'il avoit quelque mauvais dessein; elle avertit des Gardes, qui allérent d'abord dans le lieu où il étoit, pour l'arrêter. Don Ramire les repoussa vigoureusement. L'Esclave effrayée de ce désordre, donna l'allarme à toutes les femmes de la Princesse: Tigride elle-même accourut aux fenêtres, & ayant remarqué qu'un seul homme se défendoit contre un grand nombre de Gardes, & qu'il en avoit déjà mis plusieurs hors de combat, elle admira cette surprenante valeur; & comme elle étoit fort touchée des belles actions, & qu'elle rapportoit tout à son amour, elle commença à trembler pour l'Inconnu, & se souvint de Don Ramire, ne pouvant presque s'imaginer qu'un autre que lui pût résister à tant d'ennemis. Il ne se trouvoit plus personne qui osât approcher ce brave Inconnu; & les Gardes qui désespéroient de pouvoir l'arrêter, étoient déjà résolus de le tenir assiégé jusqu'au lendemain, lorsque la Princesse leur commanda de se retirer; & s'adressant à l'Inconnu, elle lui dit qu'elle lui faisoit grace en faveur de son courage, & lui offrit même de lui rendre de bons offices auprès du

Roi, s'il vouloit lui apprendre son nom & ce qu'il cherchoit à une pareille heure.

Don Ramire qui distingua la voix de sa Princesse, lui répondit que la vie qu'elle venoit de lui sauver, lui faisoit assez juger qu'elle étoit la plus généreuse Princesse de la Terre; que cependant ses affaires étoient si mystérieuses, qu'il n'oseroit l'en informer en présence de toutes les personnes qui étoient auprès d'elle. Tigride crut reconnoître ce son de voix; son cœur l'assuroit que c'étoit celle de son Amant; sa grande valeur & les mystéres dont il parloit, la confirmoient dans cette pensée. Néanmoins elle savoit qu'il étoit parti, & elle ne voyoit pas d'apparence qu'il fût de retour en si peu de tems. Dans cette incertitude elle ne laissa pas de faire un peu éloigner ses femmes, en leur faisant entendre que cet homme vouloit peut-être lui dire quelque secret important qu'il n'osoit lui confier en présence de tant de témoins. Alors elle lui dit qu'il pouvoit lui apprendre ses malheurs sans craindre d'être entendu que d'elle seule. Mes malheurs, répondit Don Ramire, sont si grands, que je n'attends plus d'autre consolation que celle de vous les apprendre. C'est donc vous, interrompit Tigride qui acheva de la reconnoître, qui exposez sans aucune nécessité une vie si précieuse à l'Etat, & si fatale aux Ennemis des Chrétiens. J'avois bien jugé qu'il n'y avoit que vous seul qui pût se défendre contre un grand nombre de Gardes; mais ce que vous m'aviez écrit, me faisoit espérer que vous vous ménageriez davantage. Par quelle avanture, continua-t-elle, vous trouvez-vous ici dans le tems où toute la Cour croit que vous êtes à Pampelune? J'étois parti pour y aller, repliqua Don Ramire; mais le billet que j'ai reçu, m'a donné tant de joye, & j'ai envisagé tant d'horreur à m'éloigner de vous, qu'il m'a été impossible de

de continuer mon voyage. Je suis revenu; & quoique je n'eusse aucune espérance de vous voir, je ne laissois pas de trouver de la consolation à passer les nuits dans ces jardins, à regarder le Palais où vous étiez, & à penser que je n'étois pas loin de vous. Je vous avoue, reprit Tigride, que j'avois déjà de l'estime pour vous avant que je vous eusse vu; mais depuis que je vous ai une fois connu, j'ai toujours été en inquiétude de ce que je ne vous voyois pas assez souvent; & quoique je ne puisse pas vous blâmer d'être revenu, je ne sais si je n'aurois pas mieux aimé que vous eussiez continué votre voyage, puisqu'il est indispensable. Je m'étois déjà fait un plaisir de penser que vous étiez à revenir, & je sens bien que cette conversation ne diminuera pas l'impatience que j'avois de votre retour.

Don Ramire se préparoit à lui répondre, lorsqu'une Dame du Palais qui avoit quelque autorité sur la Princesse, interrompit leur conversation, & blâma Tigride de se tenir à sa fenêtre à une pareille heure. La Princesse qui avoit beaucoup de présence d'esprit, inventa sur le champ une avanture; & après avoir dit à Don Ramire qu'il pouvoit faire son voyage, & s'assurer qu'elle auroit soin de ses intérêts, elle fit un récit si vraisemblable, que la Dame en demeura satisfaite, & n'eut jamais aucun soupçon de l'intelligence des deux Amans. Don Ramire se retira si satisfait de cette conversation, qu'il ne songea plus qu'à faire son voyage, résolu de retourner à la Cour de Léon le plutôt qu'il pourroit.

Tigride repassa mille fois dans son esprit tout ce que son Amant venoit de lui dire, & jugea que sa passion étoit fort violente, puisqu'elle l'avoit forcé de revenir à Léon, & qu'il passoit les nuits sous les fenêtres de son appartement. Mais, lorsqu'elle se ressouvint du péril où elle

elle l'avoit vu, cette seule pensée troubla tout le plaisir qu'elle avoit déjà goûté. Elle étoit toujours occupée de quelque chose qui avoit relation à son amour, & se retiroit en particulier le plus souvent qu'elle pouvoit pour y rêver sans contrainte.

Elvire qui l'observoit, s'apperçut qu'elle étoit plus mélancolique qu'à l'ordinaire; & ayant remarqué qu'elle parloit quelquefois de Don Ramire avec beaucoup d'estime, elle jugea qu'il avoit peut-être quelque part à ses rêveries, & résolut de mettre toutes choses en usage pour s'en éclaircir. Elle nomma ce Prince avec adresse, & en parla en des termes si avantageux & si conformes aux sentimens de Tigride, qu'elle en oublia le dessein qu'elle avoit de lui cacher son amour, & lui laissa facilement appercevoir qu'une pareille conversation ne lui déplaisoit pas. Cette connoissance, & les vues particuliéres qu'Elvire avoit sur Don Garzias Comte de Castille, l'obligérent à servir Don Ramire auprès de Tigride, afin de l'éloigner davantage de Don Garzias. A tous les momens du jour elle la faisoit ressouvenir des grandes actions que Don Ramire avoit faites contre les Mores, de sa bonne mine, & de mille autres bonnes qualités qu'elle exagéroit. Cherchant même à excuser le défaut de sa naissance, elle blâmoit quelquefois l'erreur de la Nature, & souvent l'injustice des Loix. Car quelle raison y a-t-il, continuoit-elle, qu'un Prince qui est le fruit des premiéres amours du Roi son Pére, qui a hérité de sa valeur, de sa bonne mine & de toutes ses vertus, ne puisse pas succéder à ses Royaumes? Tigride flattée par ces raisons, applaudissoit à sa Sœur, & l'assuroit que dans un tems où les Mores ravageoient les Espagnes, elle faisoit bien plus de cas d'un grand Capitaine qui pouvoit faire tous les jours des conquêtes nouvelles, que d'un Prince tranquille & indolent, qui étoit

étoit toujours à la veille de perdre ſes Etats, comme l'exemple de pluſieurs, chaſſés par les Mores, ne le juſtifioit que trop.

Quoique Tigride fût fort ſenſible à toutes les choſes que ſa Sœur venoit de lui dire à l'avantage de Don Ramire, la maniére dont elle lui avoit parlé du mérite de ce Prince, lui donna de grands ſoupçons, & elle n'eut aucune peine à ſe perſuader que ſa Sœur étoit peut-être ſa Rivale; ce qui l'obligea dans la ſuite d'être fort retenue avec elle, & de cacher ce qu'elle ſentoit pour lui.

Don Ramire avoit été reçu à la Cour du Roi de Navarre avec tant de témoignages d'affection & de tendreſſe, que cela réveilla l'ancienne jalouſie de la Reine Nunna. Elle avoit trois enfans qui étoient déjà en âge d'aller à la guerre, & qui préféroient néanmoins les doux plaiſirs de la Cour aux glorieuſes fatigues de la Guerre. La Reine contribuoit même à les entretenir dans cette oiſiveté par ſon extrême affection, qui lui faiſoit ſouhaiter de les avoir toujours auprès d'elle. Le retour de Don Ramire, & la réputation qu'il s'étoit acquiſe en faiſant la guerre contre les Mores, donnoit beaucoup d'inquiétude à cette Princeſſe, qui craignoit que Don Sanche le Grand ne voulût faire entrer ce Bâtard en partage de ſa ſucceſſion avec ſes enfans légitimes, comme cela n'étoit pas ſans exemple dans les Eſpagnes. Elle lui rendoit tous les mauvais offices dont elle pouvoit s'aviſer, & s'attachoit particuliérement à trouver des prétextes pour l'éloigner de la Cour.

Les Cantabres abuſés par les exhortations ſéditieuſes d'un Druïde, s'étant révoltés en ce tems-là ſur un faux prétexte de Religion, Don Sanche le Grand fut obligé d'envoyer des troupes pour les remettre dans leur devoir. La Reine qui avoit ſouvent ouï parler de la valeur & de l'opiniâtreté de ces Peuples, prévoyant que cette guerre ſeroit

fort périlleuse, insinua au Roi d'envoyer Don Ramire pour les combattre, persuadée qu'il y périroit. Don Sanche qui avoit une grande opinion de la valeur & de la conduite de son Fils, lui ordonna de marcher contre ces Rebelles. Cet ordre qui dans un autre tems lui auroit été fort agréable, lui donna mille inquiétudes. Il avoit résolu de se rendre incessamment auprès de sa Princesse. Il s'étoit fait un plaisir de penser qu'elle attendoit son retour avec impatience: il avoit déjà compté lui-même tous les momens qu'il différoit à partir, & cependant le Roi venoit de lui commander de marcher contre les Cantabres. Il lui étoit honteux de refuser à son âge un emploi que le Roi lui donnoit comme une marque de confiance, mais aussi il ne pouvoit se résoudre à s'éloigner de sa Maîtresse. Son amour le pressoit de retourner à la Cour de Léon, & sa valeur l'appelloit à la tête de l'Armée. Quelquefois il vouloit sacrifier tout à sa passion; un moment après il songeoit qu'il falloit obéir au Roi; & son devoir lui faisoit mille reproches secrets de ce qu'il vouloit abandonner son Père, & se rendre indigne du choix qu'il avoit fait de lui pour une action si importante. Partagé entre son amour, sa gloire & son devoir, toujours incertain & accablé par ses irrésolutions, il se représenta enfin qu'il ne pouvoit jamais mériter le cœur de sa Princesse que par des actions extraordinaires, & cette dernière réflexion le fit déterminer à marcher contre les Cantabres. Mais avant que de partir, il écrivit à Tigride le billet qui suit:

Je croyois qu'une vie que vous aviez pris soin de conserver, ne sauroit plus manquer d'être heureuse, & je me préparois à partir pour vous aller remercier de toutes vos bontés, lorsque le Roi m'a commandé de marcher contre les Cantabres. Je ne vous dirai

point

point le déſeſpoir où ce cruel ordre m'a mis. J'ai délibéré longtems ſi j'abandonnerois tout pour me rendre auprès de vous, ou ſi j'accepterois le Commandement de l'Armée. Mais, quand j'ai fait réflexion que je ne ſaurois acquérir trop de gloire pour être digne de vous, je me ſuis déterminé à ſuivre les ordres du Roi, jugeant bien que cette guerre ne ſera pas de longue durée; car il me ſemble que rien n'eſt capable de me réſiſter, quand je ſonge que le plaiſir que j'aurai de me rendre inceſſamment auprès de vous, ſera le prix de ma victoire.

Don Ramire qui n'avoit point prévu qu'il pût lui arriver quelque choſe d'aſſez conſidérable pour l'empêcher de retourner inceſſamment auprès de ſa Maîtreſſe, avoit laiſſé à Léon un homme de qui la fidélité & l'adreſſe lui étoient connues, qui avoit déjà rendu un billet de ſa part à Tigride. Il ſe trouva fort embaraſſé pour lui faire rendre ce dernier. Les précautions qu'il prit, & le ſoin qu'il eut de le bien recommander à celui qu'il avoit choiſi pour le porter, firent juger à cette ame mercénaire, qu'il s'agiſſoit de quelque affaire fort importante; & comme il ſavoit l'averſion que la Reine avoit pour Don Ramire, il crut qu'elle récompenſeroit libéralement ſa trahiſon, s'il lui ſacrifioit la lettre de ce Prince. Auſſi-tôt que Don Ramire fut parti, ce perfide ne manqua pas de porter ſa lettre à la Reine. Nunna ravie d'avoir découvert cette intrigue, & prévoyant bien que cette alliance donneroit de grands avantages à Don Ramire, réſolut d'employer tout ſon crédit pour l'empêcher, & de profiter de l'abſence de Don Ramire pour faire le mariage de ſon Frére Don Garzias avec Tigride. Elle jugea néanmoins qu'il falloit ſupprimer la lettre de Don Ramire, de peur que l'intelligence des deux Amans ne rebutât ſon Frére.

re. Elle obligea Don Garzias de retourner à Léon; & de presser le Roi de lui accorder la Princesse; elle écrivit même à Don Alfonse en faveur de son Frére, & l'assura qu'il n'y avoit plus de difficulté à faire ériger la Castille en Royaume.

Don Garzias qui avoit beaucoup de déférence pour tous les conseils de la Reine de Navarre, se rendit à Léon, & n'oublia rien pour se faire aimer de Tigride. Cette Princesse qui n'avoit point reçu le billet de Don Ramire, étoit dans une impatience extrême d'apprendre de ses nouvelles. Sa fierté qui ne s'accommodoit point d'un si long silence, l'obligeoit à se donner mille soins pour cacher sa passion, surtout depuis qu'elle soupçonnoit que sa Sœur étoit sa Rivale; & quoique le retour du Comte de Castille lui donnât un extrême chagrin, elle ne laissa pas, pour mieux tromper tout le monde, de le recevoir beaucoup plus favorablement qu'elle n'avoit fait à son premier voyage.

Elvire qui croyoit avoir remarqué que Tigride aimoit Don Ramire, & qui étoit informée qu'il y avoit plusieurs intérêts à démêler entre les Etats de Léon & de Castille, qui ne pouvoient être terminés que par un mariage, s'étoit toujours flattée que le Comte de Castille, rebuté par les mépris de sa Sœur, seroit enfin obligé de tourner les yeux de son côté; mais lorsqu'elle eut remarqué que Tigride ne témoignoit aucun chagrin de la recherche de Don Garzias, & qu'au-contraire elle l'avoit reçu fort obligeamment, elle perdit toutes ses espérances, & s'imagina qu'elle s'étoit trompée dans le jugement qu'elle avoit fait de sa Sœur. Cherchant donc à s'assurer des véritables sentimens de Tigride, elle feignit de lui faire confidence des siens; & après l'avoir félicitée sur le retour du Comte de Castille, elle lui avoua avec

avec une ingénuité affectée, qu'elle se croyoit indigne de son amitié, si elle lui cachoit plus longtems l'inclination secrette qu'elle sentoit pour Don Ramire. Tigride eut besoin de toute sa modération pour s'empêcher d'éclater en apprenant un secret où elle se trouvoit si intéressée. L'habitude qu'elle s'étoit faite de dissimuler ses sentimens, lui fut d'un grand secours en cette occasion : elle ne put néanmoins s'empêcher de lui dire que la confidence qu'elle venoit de lui faire, la surprenoit beaucoup, puisqu'elle savoit bien qu'il n'étoit pas permis aux personnes de leur rang de faire des choix, & qu'elles devoient toujours attendre celui du Roi. Elvire étonnée d'une réponse si sévére, jugea que sa Sœur n'auroit aucune répugnance à répondre à la passion du Comte de Castille, puisqu'elle étoit si soumise aux volontés du Roi; ce qui acheva de la mettre au désespoir.

Pendant que les deux Sœurs étoient si ingénieuses à se faire de la peine, en se cachant avec un soin réciproque les mouvemens de leur cœur, Don Garzias qui expliquoit à son avantage le changement qu'il remarquoit dans les maniéres de la Princesse, se flatta qu'il l'avoit rendue sensible à son amour. Il fut si pénétré de cette pensée, qu'il alla se jetter aux pieds du Roi, & le conjura avec tant d'instance de ne différer plus son bonheur, que Don Alfonse touché de son amour, & impatient de terminer les différends qu'il avoit avec la Castille, se rendit enfin à ses priéres, & lui accorda Tigride.

Elvire qui en fut informée la premiére, entra dans une si grande fureur, que sans rien examiner, elle passa dans la chambre de Tigride; & après lui avoir appris cette triste nouvelle, elle lui avoua qu'elle n'aimoit point Don Ramire, & lui fit mille reproches de ce qu'elle lui enlevoit le Comte de Castille. Les larmes qui étoufférent

la

ſa voix, l'empêchérent de continuer. Tigride qui ne s'étoit pas attendue que cette affaire iroit ſi vite, & qui avoit cru qu'elle auroit le tems de prendre des meſures avec Don Ramire pour ſe garantir du mariage dont on la menaçoit, demeura ſi étourdie de la cruelle nouvelle que ſa Sœur venoit de lui apprendre, qu'elle s'abandonna aux larmes ſans pouvoir dire une parole. Elle ſe plaignit enſuite de ce que ſa Sœur lui avoit déguiſé ſes véritables ſentimens, & l'aſſura qu'elle n'avoit point mérité les reproches qu'elle venoit de lui faire; elle lui promit même de n'épouſer jamais volontairement le Comte de Caſtille.

Le Roi fit appeller Tigride dans ce tems-là; & après lui avoir exagéré l'eſtime qu'il avoit pour le Comte de Caſtille, il lui apprit qu'il venoit de l'accorder à l'amour & aux priéres de ce Prince. Tigride qui avoit pris ſon parti ſur le champ, lui embraſſa les genoux, & le ſupplia de ne la point forcer à ſe marier, parce qu'elle étoit réſolue depuis longtems à ſe retirer au Couvent d'Onia, qui étoit en ce tems-là en grande réputation en Eſpagne. Don Alfonſe ſurpris de cette réponſe, repréſenta à ſa Fille toutes les incommodités qui ſe rencontrent dans la Vie Religieuſe, les chagrins que les jeunes perſonnes y eſſuyent, & lui dit tout ce qu'il jugea pour contribuer à la faire changer de réſolution. Tigride perſiſta toujours, & le conjura, les larmes aux yeux, de ne lui faire point de violence dans une affaire où il s'agiſſoit de ſon ſalut. Le Roi ſe retira fort affligé, après lui avoir dit qu'il lui donnoit quinze jours pour y penſer.

Le Comte de Caſtille qui avoit goûté par avance tout le plaiſir qu'une agréable idée peut donner à un homme fort amoureux, fut ſi pénétré de douleur en apprenant l'étrange réſolution de la Princeſſe, qu'il mit tout en uſage pour la faire chan-

ger de dessein; & voyant que tous ses efforts étoient inutiles, il s'offrit à l'épouser contre sa volonté, & gagna un des Ministres, qui représenta au Roi que les Princesses étoient les Filles de l'Etat, & que les Rois doivent se dépouiller des foiblesses que la Nature inspire d'ordinaire aux Péres, lorsqu'il s'agit du repos de leurs Peuples & du bien de l'Eglise. Don Alfonse goûta toutes ces raisons, & fit de nouveaux efforts auprès de la Princesse pour la détourner de sa résolution; mais Tigride qui dans les commencemens n'avoit pensé d'aller à Onai que pour donner le tems à Don Ramire de revenir, voyant qu'elle n'entendoit point parler de lui, se confirmoit tous les jours dans son dessein, & résolut même d'être Religieuse, si elle avoit le malheur de n'être plus aimée du seul Prince du monde qui lui avoit paru digne d'elle.

Don Alfonse qui étoit le Prince de l'Univers le plus Catholique, & qui craignoit d'attirer sur lui la colére du Ciel, s'il faisoit violence à sa Fille pour l'empêcher d'être Religieuse, consentit enfin qu'elle allât à Onia, à condition qu'elle y passeroit six mois sans prendre le voile. Tigride s'accommoda de bon cœur d'un expédient qu'elle trouvoit si conforme à ses intentions, & partit peu de tems après pour aller à Onia. Elvire persuadée que le départ de sa Sœur lui seroit favorable, se flatta que Don Garzias seroit obligé de jetter les yeux de son côté. Les Ministres de Don Alfonse ne manquérent pas de le lui proposer; mais ce Prince qui ne pouvoit aimer que la belle Tigride, n'écouta pas leurs propositions, & quitta la Cour de Léon aussitôt que Tigride en fut partie. Elvire voyant le malheureux succès de son amour, entra dans un si grand désespoir, qu'elle étoit en danger de mourir de douleur, si le Roi ne lui eût permis d'aller trouver Tigride à Onia.

Cepen-

Cependant le Comte de Caſtille qui ne pouvoit ſe conſoler de la perte de Tigride, ſongeoit continuellement aux moyens de la faire changer de réſolution, & de profiter du tems qu'elle ſeroit à Onia ſans prendre le voile. Il lui paſſa mille deſſeins violens par la tête, juſques-là même qu'il eut la penſée de l'enlever, ſe flattant que le Roi de Léon ne s'en offenſeroit pas, puiſqu'il avoit déjà donné ſon conſentement à ce mariage. Mais une perſonne qui étoit auprès de lui, & qui avoit connoiſſance de tous ſes ſecrets, l'en détourna, & lui conſeilla de s'aſſurer, avant toutes choſes, de la volonté de la Princeſſe, il lui apprit même qu'un de ſes amis avoit une Sœur qui étoit Religieuſe à Onia, & qui pourroit peut-être le ſervir utilement auprès de Tigride.

Don Garzias impatient dans ſon amour, alla lui-même chercher cet ami, & le conjura avec inſtance de faire un voyage à Onia, & d'obliger ſa Sœur à s'employer pour lui auprès de la Princeſſe. Ce Cavalier s'engagea de faire tout ce que le Comte de Caſtille ſouhaitoit; il s'en alla peu de tems après à Onia pour y travailler, & fut ſi bien repréſenter à ſa Sœur l'importance du ſervice qu'elle rendroit au Roi de Léon & au Comte de Caſtille, ſi elle pouvoit perſuader Tigride de ſe ſoumettre aux volontés du Roi, en répondant aux ſoins du Comte, que la Religieuſe ravie d'entrer dans une négociation de cette conſéquence, promit plus qu'on ne lui demandoit, & aſſura ſon Frére qu'elle en feroit toute ſon application. En effet elle ſe rendit fort aſſidue auprès de la Princeſſe, & lui témoigna un grand attachement. Tigride lui fut bon gré de ſes ſoins, & la traita avec beaucoup de conſidération, juſqu'à ce qu'elle ſe fut apperçue que cette Religieuſe affectoit toujours de lui parler de l'obéiſſance aveugle que les perſonnes de ſon rang devoient au Roi, & qu'elle mêloit

mêloit dans tous ſes diſcours quelque choſe à la louange du Comte de Caſtille. Depuis ce tems-là elle ne la ſouffrit qu'avec peine, & évita toujours de ſe trouver avec elle. Mais la Religieuſe qui n'oublioit rien pour faire réuſſir ſon entrepriſe, eut encore l'adreſſe de mettre dans ſes intérets les meilleures amies de la Princeſſe, & de les engager même à lui parler quelquefois en faveur du Comte de Caſtille, qui avoit envoyé ſecrettement une perſonne de confiance à Onia, pour être averti tous les jours de ce qui s'y paſſoit.

Don Ramire, qui avoit fait des actions ſurprenantes pour finir bientôt la guerre, s'étoit aſſuré du fameux Druïde qui avoit donné occaſion à la révolte, & achevoit de donner les ordres néceſſaires pour rétablir la tranquillité dans la Province, lorſqu'il apprit les grands changemens qui étoient arrivés à la Cour de Léon, & particuliérement l'étrange réſolution de Tigride, qui avoit mieux aimé ſe retirer à Onia pour y être Religieuſe, que d'épouſer le Comte de Caſtille. Ces nouvelles lui donnérent beaucoup d'inquiétude. Il ſe flattoit quelquefois qu'il avoit part à l'averſion que la Princeſſe avoit témoignée pour Don Garzias. Un moment après il craignoit que Tigride offenſée de ce qu'il avoit tardé ſi longtems de retourner à Léon, ne voulût peut-être le voir jamais. L'auſtérité dont on faiſoit profeſſion dans le Couvent où elle étoit retirée, achevoit de le mettre au déſeſpoir, prévoyant bien qu'il lui ſeroit impoſſible de la viſiter dans une Maiſon qui étoit de ſi difficile accès. Accablé de ces triſtes penſées, il s'abandonnoit à ſa douleur, & ne ſongeoit qu'à mourir, ne pouvant plus aimer la vie, s'il ne voyoit ſa Princeſſe.

Dans cette extrémité, l'amour qui eſt ingénieux, lui inſpira qu'il pourroit ſe ſervir utilement de la grande réputation que le Druïde qu'il venoit de faire

faire prisonnier, s'étoit acquise dans toutes les Espagnes, sur le prétexte d'un prétendu don de prophétie. Don Ramire eut plusieurs conférences avec ce Druïde; & s'étant fait instruire par lui-même de tous les moyens dont il se servoit pour s'accréditer auprès des peuples, & pour persuader les plus incrédules, il fit imiter son habillement qui étoit fort bizarre, & qui lui cachoit même une partie du visage; & ayant envoyé prisonnier le Druïde à Pampelune, il écrivit au Roi qu'il demeureroit encore quelque tems dans la Cantabrie, parce que sa présence y étoit nécessaire pour y rétablir la première tranquillité. Il se déroba ensuite de ses gens avec adresse, en leur persuadant qu'il s'en retourneroit en diligence à la Cour, & se rendit par des chemins détournés, sous le nom & l'habillement du Druïde, à Onia, où tout le monde s'entretenoit déjà de la grande valeur de Don Ramire, qui avoit réduit les Cantabres à implorer la clémence du Roi de Navarre. On ne laissoit pas de plaindre le malheur du fameux Druïde qu'il avoit fait prisonnier, parce que personne ne doutoit que Don Sanche ne le fît mourir.

Tigride qui n'avoit point reçu le billet de Don Ramire, passoit sa vie dans des chagrine effroyables, prévenue que son Amant ne l'aimoit plus, & environnée de personnes qui lui parloient incessamment de Don Garzias qu'elle haïssoit. Il y avoit déjà près de six mois qu'elle étoit à Onia, où elle se confirmoit tous les jours dans le dessein d'être Religieuse, lorsque la Supérieure du Couvent fut avertie que le fameux Druïde qui avoit fait tant de bruit en Cantabrie, avoit trompé la vigilance de ceux qui le gardoient, & venoit d'arriver à Onia, où il s'étoit rendu avec de grandes fatigues pour leur annoncer des choses prodigieuses. Toutes les Religieuses eurent d'abord une grande impatien-

atience de voir un homme ſi extraordinaire, & l'entendre ce qu'il avoit à leur dire. La Supérieure qui aſſembla ſa Communauté, donna ordre qu'on le fît venir. Le faux Druïde favoriſé de la réputation du véritable, arriva; & après qu'il eut fait toutes les grimaces qu'il jugea néceſſaires pour augmenter la bonne opinion qu'elles avoient déjà de lui, il leur apprit qu'il s'étoit échappé par une eſpéce de miracle des priſons de Don Sanche le Grand, & leur déclara enſuite, d'un ton grave, que la parfaite connoiſſance qu'il avoit de l'avenir, l'obligeoit à les avertir que leur Maiſon étoit menacée d'une ruine prochaine, & que ſi elles ne détournoient la colére du Ciel, elles ne ſeroient pas *long*tems ſans en reſſentir les effets. Les Religieuſes intimidées de ce diſcours, le conjurérent de leur apprendre ce qu'elles pouvoient faire pour ſe garantir de ces malheurs. Alors le faux Druïde leur dit, que la colére du Ciel venoit de ce qu'elles avoient eu la témérité de recevoir dans leur Maiſon les deux plus grandes Princeſſes de la Terre, ſans ſonger que l'une des deux étoit deſtinée à épouſer un Héros qui feroit une guerre continuelle aux Mores, & qu'il naîtroit même un fils de cet illuſtre mariage, qui achéveroit de les exterminer, & qui rétabliroit la Religion Chrétienne dans tous les Royaumes d'Eſpagne, qu'elles privoient de tous ces grands avantages, en retenant ces Princeſſes dans leur Monaſtére. Il ajoûta enſuite qu'elles ne devoient pas héſiter un moment à renvoyer celle qui étoit deſtinée à de ſi grandes merveilles.

Les Religieuſes étonnées d'apprendre des choſes ſi ſurprenantes, aſſemblérent pluſieurs fois leur Chapitre. La Confidente du Comte de Caſtille, profitant d'une occaſion ſi heureuſe, parla fortement en faveur du Druïde, & perſuada à ſes Sœurs qu'il ne falloit pas négliger les avertiſſemens d'un homme

me de cette réputation. Enfin la Supérieure, par l'avis de toutes les Sœurs, demanda au Druïde s'il ne pourroit pas leur dire plus préciſément laquelle des deux Princeſſes devoit être mariée. Il répondit qu'il ne ſavoit pas ſon nom; mais il aſſura que ſon image, celle du Prince qui l'épouſeroit, & même de celui qui en devoit naître, étoient ſi bien peintes dans ſon imagination, qu'il en feroit les portraits, comme s'il eût été toute ſa vie avec eux. Les Religieuſes perſuadées que le Druïde n'avoit jamais vu les Princeſſes, lui dirent que s'il pouvoit choiſir au milieu de leur Communauté celle qui étoit deſtinée à tant de merveilles, elles ne douteroient plus de la vérité de ſes prophéties.

Le Druïde, après leur avoir reproché leur incrédulité, accepta le parti. Mais Tigride jugeant que ce diſcours étoit un artifice du Comte de Caſtille, & que ce Druïde étoit ſon Emiſſaire, fit beaucoup de difficulté de paroître devant cet homme. Enfin ne pouvant réſiſter aux importunités de toute la Communauté, elle y conſentit, mais à condition que pour mieux tromper le Druïde, elle & ſa Sœur prendroient des habits de Religieuſes, & qu'elles ſe mêleroient avec toutes les autres. La Confidente de Don Garzias, perſuadée que le Druïde agiſſoit par l'ordre de ce Prince, appréhenda qu'il ne ſe trouvât embaraſſé, & donna pluſieurs raiſons pour empêcher ce déguiſement. Mais Tigride ayant repréſenté que ſi ce Druïde étoit un Prophéte, il la reconnoîtroit ſans peine; au-lieu que s'il étoit un Impoſteur, on ne ſauroit prendre trop de précautions contre lui; la Supérieure approuva ſes raiſons, & le lendemain les Princeſſes habillées en Religieuſes ſe préſentérent devant le Druïde avec toute la Communauté. Il demeura ſi ſurpris de penſer que ſa Princeſſe étoit déjà Religieuſe, qu'il faillit à mourir de douleur,

leur. Cet aimable objet qu'il démêla sans peine, ayant réveillé sa passion, il s'écria en montrant Tigride, que c'étoit elle qu'il avoit vue dans ses Révélations; & après avoir dit à son avantage tout ce que la passion lui inspiroit, il exhorta de-nouveau les Religieuses à détourner la colére du Ciel, & à ne point retenir plus longtems ce précieux gage dans leur maison.

Après une épreuve si convaincante, il ne se trouva personne qui doutât de tout ce que ce prétendu Prophéte voulut leur persuader. Tigride même qui ne reconnoissoit point Don Ramire sous ce déguisement, se trouva si embarassée que malgré la prévention où elle étoit contre le Druïde, elle douta si ce Prince exterminateur des Mores dont il avoit parlé, ne seroit pas son cher Don Ramire. La Religieuse qui étoit dans les intérêts du Comte de Castille, jugeant que les affaires de ce Prince étoient en bon état, & que le Druïde ne manqueroit pas de parler en sa faveur, trouva moyen d'inspirer à la Princesse, qu'elle devroit entretenir cet Homme en particulier, & s'informer plus précisément de tout ce qui la regardoit. Tigride s'en défendit quelque tems; la bonne opinion qu'elle avoit déjà du Druïde, lui fit espérer qu'il lui parleroit peut-être de Don Ramire, & non pas du Comte de Castille. Cette derniére réflexion la fit résoudre à le voir, afin de bien examiner tout ce qu'il lui diroit.

Aussitôt qu'ils furent seuls, elle le conjura avec beaucoup d'empressement, de lui faire un portrait véritable du Prince qui devoit l'épouser. Le faux Druïde contrefaisant sa voix, l'assura que ce Prince connoissoit si parfaitement son mérite, qu'il ne sauroit lui rendre un assez fidéle témoignage des sentimens respectueux qu'il avoit pour elle; & ayant fait ensuite un portrait fort semblable à lui-même, Tigride fut si sensiblement touchée de voir

que tout ce qu'il disoit, convenoit à son Amant, quelle lui avoua qu'il étoit vrai qu'elle avoit eu de l'estime pour un Prince qui ressembloit au portrait qu'il venoit de faire; mais qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'il songeât à elle, parce que ce Prince qui avoit l'ame fort guerriére, étoit si occupé de sa gloire, qu'il oublioit facilement tout ce que l'amour auroit pu lui inspirer. Elle s'attendrit en achevant ces derniéres paroles; & quoiqu'elle se donnât beaucoup de soin pour cacher le desordre où elle étoit, le faux Druïde remarqua qu'il lui étoit échappé des larmes; ce qui le troubla si fort lui-même, qu'il fut quelque tems sans pouvoir lui parler. Faisant néanmoins un effort sur sa douleur, il l'assura avec beaucoup de circonstances sur ce sujet, qu'elle faisoit une injustice très-grande & horrible à ce généreux Prince, qui l'aimoit toujours avec une extrême passion.

Ces paroles du faux Prophéte ayant extrêmement augmenté la surprise de la belle Tigride, qui changeoit à tous momens, voyant le portrait de son Amant si naturellement dépeint: Il est inutile, Madame, continua le Druïde, de me déguiser le moindre de vos sentimens: je suis informé des plus secrettes pensées & actions de votre Amant; je connois son amour; je sais aussi tout ce qu'il a souffert, lorsqu'il fut obligé de s'éloigner de vous par l'ordre du Roi son Pére, pour aller faire la guerre aux Cantabres, qui s'étoient injustement révoltés contre lui; & je sais encore les tourmens & les cruelles inquiétudes qu'il souffre aujourd'hui, & dans ce moment, de ce que vous lui faites l'injustice de croire qu'il ne vous aime pas.

Tigride étonnée de la grande habileté du Druïde, & ravie de ce qu'un Homme qu'elle croyoit si expérimenté, lui rendoit témoignage de la passion & de la fidélité de Don Ramire, lui demanda en rougissant, si elle le verroit bientôt. Le faux Druïde tou-

touché d'une curiosité qui lui étoit si avantageuse, n'eut plus la force de contrefaire sa voix, & laissa voir son visage qu'il avoit pris tant de soin de cacher. Tigride surprise d'un changement si extraordinaire, avoit peine à reconnoître son Amant. Faudra-t-il encore, lui dit Don Ramire, que je vous apprenne mon nom, sans que votre cœur le devine, & sans que vous pensiez qu'il n'y a qu'une passion aussi violente que la mienne, qui puisse inspirer un déguisement si bizarre? Tigride saisie d'étonnement & de joye, fut quelque tems à l'examiner sans lui rien dire. Il est vrai, reprit-elle, que je ne vous eusse pas reconnu; mais j'aurois encore moins deviné que vous m'auriez oubliée. Les larmes qu'elle versa, donnérent le tems à l'amoureux Don Ramire de se justifier, & de dire les mêmes choses qu'il lui avoit écrites; & s'étant apperçu qu'elle étoit persuadée de ses raisons, il lui exagéra tout ce qu'il avoit souffert en apprenant la surprenante résolution qu'elle avoit prise d'être Religieuse. Avez-vous douté un moment, interrompit Tigride, que ce ne fût pour l'amour de vous? Votre cœur ne devoit-il pas vous répondre du mien, & ne pouviez-vous pas vous imaginer que tout ce que je faisois, n'étoit qu'un prétexte, afin de me conserver pour vous? Don Ramire lui répondit tout ce que son amour lui inspira. Leur conversation fut fort longue: ils se dirent mille choses tendres & passionnées; & afin qu'ils eussent le tems de prendre des mesures ensemble pour l'avenir, Tigride lui apprit tout ce qui se passoit de plus particulier dans le Couvent, dont le faux Druïde sut faire un si bon usage, qu'il démêla aux Religieuses leurs amitiés & leurs haines particuliéres, & leur fit des raisonnemens si justes sur toutes leurs affaires les plus secrettes, qu'elles demeurérent épouvantées de sa profonde pénétration. Il n'y en avoit aucu-

ne qui ne souhaitât de l'entretenir en particulier; mais la Princesse qui l'occupoit plus agréablement, ne donnoit pas le tems aux autres de satisfaire leur curiosité.

Le Comte de Castille qui fut averti par sa confidente, des grandes obligations qu'il avoit au Druïde, lui envoya un présent considérable, qu'il ne voulut jamais accepter. Ce desintéressement contribua encore à augmenter la grande opinion que le Comte de Castille, & ceux qui étoient dans ses intérêts, avoient déjà de lui. Les deux Amans eurent plusieurs conversations à la faveur de cette réputation, & se dirent tout ce qu'une passion tendre peut inspirer à deux personnes qui ont une joye extrême d'être ensemble. Après qu'ils se furent donnés mille assurances réciproques de s'aimer toute leur vie, & de ne changer jamais de sentimens, quelque chose qui arrivât, ils jugérent qu'il étoit nécessaire de se séparer, afin que Don Ramire allât supplier le Roi son Pére de s'employer pour leur mariage. Ainsi le faux Druïde disparut sans prendre congé de personne; & ayant repris le nom & l'habillement de Don Ramire, il se rendit en diligence à la Cour de Don Sanche le Grand. Les Religieuses firent divers raisonnemens sur son départ: Tigride en parla comme les autres, sans jamais témoigner qu'elle en eût aucune connoissance.

Le Roi de Léon qui fut informé par la Supérieure d'Onia, de tous les discours du Druïde, & qui apprit en même tems que Tigride avoit changé de dessein, ne se mit point en peine d'approfondir si cet Homme étoit un Prophéte ou un Imposteur, & ne songea qu'à profiter de l'heureuse disposition où Tigride se trouvoit. Dans l'impatience où il étoit de retirer les deux Princesses du Couvent, il alla lui-même à Onia. Tigride feignant qu'elle n'oseroit s'opposer aux volontés du Ciel, ne fit aucune difficulté de sortir; mais Elvire

vire conjura si instamment Don Alfonse de trouver bon qu'elle fût Religieuse, qu'il y consentit enfin après plusieurs difficultés. Tigride fut reçue à Léon avec toutes les acclamations & les marques de joye qu'un Peuple fort affectionné peut témoigner à une grande Princesse: on en fit même des rejouïssances publiques qui durérent plusieurs jours.

Le Comte de Castille qui fut averti du retour de la Princesse, ne tarda pas longtems à se rendre à Léon, persuadé qu'elle n'avoit été détournée du dessein d'être Religieuse, que par ses soins & par son adresse. Il renouvella ses instances pour épouser Tigride, & n'oublia rien de tout ce qui pouvoit faciliter son affaire. Les Ministres qui étoient dans ses intérêts, pressérent le Roi de finir ce mariage, de peur que la Princesse ne changeât encore de volonté. Don Alfonse en parla à sa Fille, qui n'ayant plus de bonne raison pour se défendre de lui obéir, le conjura de ne rien précipiter dans une affaire si délicate, & d'attendre si quelque autre Prince ne la rechercheroit pas, parce qu'elle se ressouvenoit bien que le portrait que le fameux Druïde lui avoit fait du Prince que le Ciel lui destinoit, ne ressembloit point au Comte de Castille.

Don Garzias averti des nouveaux obstacles que la Princesse apportoit toujours à son bonheur, employa le crédit de ses amis pour obliger le Roi à prendre quelque résolution, & s'offrit encore d'épouser la Princesse malgré elle-même, en faisant entendre que la pudeur des jeunes personnes donnoit toujours occasion à de pareilles résistances, que la raison & l'habitude du mariage surmontent facilement. Le Roi qui désiroit cette affaire, & qui étoit souvent importuné par les lettres de la Reine de Navarre & par les amis de Don Garzias, donna enfin sa parole à ce Comte, qu'il épouseroit sa Fille dans un terme limité qu'il lui marqua; & pour éviter de s'attendrir, il fit savoir sa résolution à

Tigride par le Prince ſon Frére. Elle fut ſi ſenſiblement affligée d'apprendre une nouvelle ſi oppoſée à ſes deſſeins, qu'elle s'abandonna à ſon déſeſpoir, ſans qu'elle eût la force de prendre aucun parti pour éviter le cruel mariage qu'elle appréhendoit; car auſſitôt que ſon eſprit lui inſpiroit quelque expédient pour s'en garantir, elle ſe repréſentoit en même tems ce que les perſonnes de ſa naiſſance ſe doivent à elles-mêmes, l'obéiſſance qu'elle devoit au Roi, & les meſures qu'elle étoit obligée de garder pour éviter les jugemens du Public; & bien loin de ſe pardonner quelque choſe en faveur de ſon amour, elle étoit perſuadée qu'une grande Princeſſe ne pouvoit jamais ſe relâcher ſur aucun prétexte de certains devoirs indiſpenſables où elles ſont aſſujetties par la grandeur de leur naiſſance. Cependant malgré ſa ſévérité, toutes les fois qu'elle ſongeoit que le Roi la deſtinoit au Comte de Caſtille, elle appelloit la mort à ſon ſecours, & s'abandonnoit aux larmes. Néanmoins, comme pour ſe diſpenſer de ce mariage, elle ne trouvoit point d'expédient qui pût ſatisfaire ſon amour & ſon devoir, elle ſe détermina d'envoyer un homme de confiance à Don Ramire, & de lui écrire le billet qui ſuit:

Il ſemble que je ne ſois partie d'Onia que pour être livrée aux perſécutions du Comte de Caſtille. Ce cruel ennemi de mon repos s'eſt déjà aſſuré de la volonté du Roi; & ſans s'embaraſſer de la mienne, il a enfin obtenu qu'il pourra m'épouſer dans un mois, dont j'ai déjà paſſé ſix jours à pleurer mes malheurs. Mon déſeſpoir m'auroit vengée de ce Perſécuteur, & j'aurois ſans-doute ſuccombé aux chagrins dont je ſuis accablée, ſi je n'avois fait réflexion que la même vengeance qui me délivroit d'un homme que je hais beaucoup, me privoit auſſi de vous voir jamais. Cette ſeule penſée m'a fait enviſager tant d'horreur, que j'ai mieux aimé

aimé vous informer de tout, persuadée que votre amour vous fournira quelque moyen pour me garantir du cruel mariage dont on me menace.

Don Ramire avoit déjà eu plusieurs conversations avec le Roi sur son mariage. Le Roi qui souhaitoit son bonheur, lui faisoit espérer de lui donner le Duché de Cantabrie, & d'envoyer un Ambassadeur à Don Alfonse pour lui demander Tigride. Néanmoins, comme Don Ramire ne vouloit pas que la Reine Nunna eût connoissance de cette négociation, il étoit obligé d'agir avec de grandes précautions; & de ménager adroitement l'esprit de son Pére. Il y travailloit avec une apparence digne de son amour, lorsqu'il reçut la lettre de la Princesse, qui rompit toutes ses mesures. D'abord il eut envie d'en informer le Roi; mais ayant relu la lettre de Tigride, il craignit d'arriver trop tard; & il fut si affligé de songer que sa Maîtresse pourroit être livrée au Comte de Castille malgré elle-même, qu'il résolut de partir sans différer un moment.

La Reine Nunna, qui avoit toujours craint que Don Ramire n'apportât des obstacles au bonheur de son Frére, le faisoit observer avec beaucoup de soin, & prétendoit l'amuser à Pampelune, jusqu'à ce que le mariage de Don Garzias fût conclu. Mais ayant été avertie que Don Ramire étoit parti sans prendre congé de personne, elle en prit occasion de le rendre suspect au Roi, & employa toute son adresse pour lui persuader que ce Prince songeoit à troubler l'Etat, & qu'il étoit parti secrettement pour se saisir de quelque place considérable. Le Roi qui étoit assuré de l'attachement inviolable que son Fils avoit pour son service, n'écouta point ce discours; mais la Reine lui apprit des circonstances si vraisemblables des intelligences prétendues de Don Ramire, & le conjura avec

tant d'inſtance de ſonger au repos de ſa Famille, & à la ſûreté de ſes Peuples, que le Roi qui étoit déjà ſurpris du départ précipité de Don Ramire, conſentit enfin de faire écrire à tous les Gouverneurs de ſes frontiéres, de l'arrêter auſſitôt qu'il paroîtroit.

Cet ordre fut envoyé avec tant de diligence, que Don Ramire ſe trouva priſonnier dans le tems que la liberté lui étoit ſi néceſſaire, pour la plus importante affaire qu'il eût jamais eue. Les cruelles inquiétudes qu'il témoigna de ſe voir arrêté, confirmérent les ſoupçons que la Reine avoit déjà donné de ſa conduite. Son déſeſpoir lui auroit fait prendre quelque réſolution violente, ſi le Roi qui l'aimoit tendrement, ne l'eût fait conduire à Pampelune. Il voulut le voir auſſitôt qu'il fut arrivé. C'eſt donc vous, lui dit-il, mon Fils, que j'ai aimé avec tant de tendreſſe, & à qui j'ai confié le Commandement de mes Armées, qui voulez me trahir? Vous trahir! Seigneur, repliqua Don Ramire, j'avois toujours bien cru que les Cantabres punis & les Mores défaits étoient des crimes aux yeux de la Reine; mais je m'étois flatté que vous qui m'avez toujours honoré du nom de votre Fils, me connoiſſiez aſſez pour croire que je ne ſuis pas capable de cette lâcheté? Pourquoi donc, reprit le Roi, êtes-vous parti avec tant de précipitation? Je vous avoue, Seigneur, que je ſuis coupable d'être parti ſans prendre vos ordres; mais vous pouvez vous ſouvenir des ſentimens que j'ai pour la Princeſſe de Léon. J'ai appris qu'il y avoit occaſion de lui rendre un important ſervice; j'ai voulu en profiter, & je ſuis parti ſans examiner autre choſe. Voilà, Seigneur, tout mon crime. Cependant, continua-t-il, mes ennemis triompheront de leur perfidie; ils auront le plaiſir de m'avoir fait perdre, ſur le prétexte d'un crime imaginaire, une occaſion dont je ne me conſolerai jamais.

mais. Don Sanche qui étoit déjà persuadé de l'innocence de son Fils, fut sensiblement touché de l'état où il le voyoit. Mais ne craignez-vous pas, lui demanda le Roi, de déplaire à la Princesse de Léon par le service que vous prétendez lui rendre? Je ne veux point, reprit Don Ramire, obtenir ma liberté par une indiscrétion. Le Roi qui se repentoit de l'avoir fait arrêter, le laissa partir, après lui avoir offert de s'employer en sa faveur auprès du Roi de Léon.

Don Ramire marcha avec tant de diligence, qu'il arriva à Léon le même jour que le Comte de Castille alloit épouser la Princesse; & sans perdre un moment de tems il jetta un gage au milieu de la place, & fit publier que personne n'étoit digne d'épouser la Princesse, qu'il n'eût auparavant ramassé ce gage. Don Garzias qui avoit beaucoup de courage, voulut d'abord sortir pour aller punir ce téméraire Avanturier; mais le Roi qui en fut averti, leur fit défendre le combat, & déclara que l'Avanturier avoit comparu trop tard, puisque ce jour étoit destiné pour la cérémonie, & non pas pour le combat. Don Ramire affligé de ce mauvais succès, ne laissa pas d'envoyer un cartel au Comte de Castille, & de lui mander qu'il le croyoit toujours indigne de la Princesse, s'il ne mesuroit auparavant ses armes avec les siennes dans un combat particulier. Le Comte piqué d'un cartel si injurieux, se déroba de tous ceux qui l'environnoient, & alla joindre l'Avanturier. Ils se battirent si brusquement, que le Comte de Castille avoit déjà reçu deux blessures mortelles avant qu'on eût pu les séparer. L'Avanturier qui avoit eu l'audace de se battre malgré les défenses du Roi, fut arrêté, & le Comte de Castille mourut deux heures après.

Tigride qui craignoit que son Amant n'eût pas reçu sa lettre, & qui n'attendoit plus de secours que de son désespoir, apprit que le Comte de Cas-

tille venoit d'être tué par un Avanturier qui ne vouloit point être connu. A peine avoit-elle goûté la joye que cette surprenante nouvelle lui causoit, lorsqu'elle fut avertie que le Roi offensé de ce combat, faisoit conduire l'Avanturier au supplice, sans que les prières des plus illustres Chevaliers de sa Cour, qui se plaignoient qu'il violoit les Loix de la Chevalerie, en punissant d'une mort infâme un homme qui marquoit avoir tant de courage, eussent pu l'en détourner.

La Princesse prévenue que cet Avanturier étoit son cher Don Ramire, fut si effrayée d'apprendre qu'on le menoit au supplice, qu'elle tomba évanouïe entre les bras de ses femmes. Tous ceux qui ne savoient pas l'aversion que la Princesse avoit pour le Comte de Castille, jugérent qu'elle étoit fort affligée de sa mort. L'Avanturier ayant été reconnu, toute la Noblesse de Léon fut sur le point de prendre les armes pour le délivrer; mais le Roi qui fut informé du nom du Criminel, le fit conduire dans un Château fort, où il fut gardé avec beaucoup de soin. Aussitôt que Tigride eut repris ses esprits, elle demanda des nouvelles de l'Avanturier; ce qui fit croire qu'elle étoit fort animée contre lui. On lui apprit que c'étoit le fameux Don Ramire, & que le Roi venoit de l'envoyer dans un Château pour y être gardé fort étroitement. Tigride qui savoit la grande considération que le Roi avoit pour Don Ramire, ne fut plus en peine de sa vie, lorsqu'elle fut qu'il avoit été reconnu. Sa prison ne laissoit pas de lui donner beaucoup d'inquiétude, particuliérement depuis qu'elle apprit qu'il étoit arrivé à Léon des Députés de Castille, qui faisoient de grandes instances pour qu'on leur remît le prisonnier.

Les Mores ayant paru en ce tems-là sur les frontiéres, repoussérent en plusieurs occasions les troupes du Roi de Léon. Les Soldats qui avoient encore la mé-

mémoire récente des avantages qu'ils avoient remportés sous la conduite du brave Don Ramire, investirent tumultuairement le Château où il étoit prisonnier, & le délivrérent malgré les efforts de ceux qui le gardoient; ce qui donna occasion au bruit qui courut à la Cour de Léon, que les Castillans avoient enlevé Don Ramire, dans le dessein de le sacrifier aux manes de leur Prince. Quoique cette nouvelle fût sans aucun fondement, elle ne laissa pas de donner de cruelles inquiétudes à Tigride, qui envoya plusieurs personnes en même tems, pour être informée de la vérité.

Don Ramire qui avoit été mis en liberté presque malgré lui-même, refusa de se mettre à la tête des troupes, & écrivit au Roi pour le suplier de pardonner au zéle de ceux qui l'avoient enlevé, l'assurant néanmois qu'il n'avoit eu aucune part à cette action, & qu'il ne prétendoit en retirer d'autre avantage, que celui de lui donner occasion d'exercer sa clémence, étant prêt de se remettre dans une autre prison où il plairoit à Sa Majesté, & même de subir toutes les punitions qu'il voudroit lui prescrire: il demeura même prisonnier au milieu de l'Armée, jusqu'à ce qu'il eût reçu les ordres du Roi.

La lettre de Don Ramire qui fit cesser tous les faux bruits qui s'étoient répandus que les Castillans l'avoient enlevé, donna la vie à Tigride, qui étoit dans de continuelles inquiétudes. Depuis ce tems-là le Roi même fut si touché de la soumission généreuse de ce Prince, qui n'étoit point son Sujet, qu'il lui pardonna, s'imaginant que son combat avec le Comte de Castille étoit l'effet de quelque haine particuliére, sans qu'il soupçonnât jamais que sa Fille y eût aucune part. Il fit une réponse obligeante à Don Ramire, & lui permit de se mettre à la tête des troupes.

Cependant Don Ramire qui souhaitoit de mé-

riter la grace que le Roi venoit de lui accorder; & qui vouloit en même tems faire connoître aux Soldats par quelque action d'éclat, qu'ils ne s'étoient pas trompés dans la bonne opinion qu'ils avoient eue de lui, choisit les plus déterminés; & après s'être assuré de deux postes qui lui étoient nécessaires pour sa retraite, il entra fort avant dans le Pays occupé par les Mores. Il rencontra des troupes qui voulurent s'opposer à son entreprise; mais il les attaqua avec tant de valeur, qu'il les défit entiérement; & profitant de sa victoire, il se rendit maître d'un Château où le Roi Izcam alloit souvent se divertir à la chasse. Ce Prince en étoit sorti depuis un moment, lorsque Don Ramire y entra. La Princesse Haca sa Fille qui étoit une des plus belles personnes du monde, & plusieurs de ses Officiers, y furent faits Esclaves. Don Ramire se retira ensuite en bon ordre, & se donna tant de soins pour empêcher que la Princesse ne fût incommodée, ni que personne ne lui manquât de respect, que Haca qui s'étoit fait une idée affreuse de la cruauté des ennemis de la Loi, en souffrit sa mauvaise fortune moins impatiemment.

Les Mores qui avoient cru pouvoir empêcher sa retraite, le chargérent plusieurs fois; mais le Prince les repoussa toujours vigoureusement, & reçut même deux blessures en présence de la Princesse More, qui en témoigna quelque chagrin. Néanmoins les précautions qu'il avoit prises, se trouvérent si justes, que malgré les efforts des Mores, il se rendit enfin sur les Terres du Roi de Léon & à la Cour, avec les glorieuses marques de sa victoire. Tout le Peuple le reçut avec une infinité de cris & de démonstrations de joye. Le Roi confus des grandes obligations qu'il lui avoit, & fâché des deux blessures qu'il venoit de recevoir pour son service, lui parla d'une maniére fort obligeante. Tigride fut si agréablement surprise en le voyant arri-

arriver vainqueur après toutes les allarmes qu'elle avoit eues, qu'elle n'osa s'exposer à lui parler devant le monde, de peur que son amour ne la trahît, & qu'il ne lui échappât quelque mouvement peu convenable à son rang & à sa gloire.

Don Ramire qui avoit une impatience extrême de voir la belle Tigride, pria le Roi de trouver bon qu'il eût l'honneur de lui présenter sa prisonnière. Il la visita sur ce prétexte; il en fut reçu avec des témoignages d'estime & de tendresse, qu'il est plus aisé d'imaginer que d'écrire. La Princesse Morre qui avertit Tigride des blessures de Don Ramire, empêcha qu'ils n'eussent une plus longue conversation, parce que les deux Princesses le pressèrent avec tant d'instance de songer à ses blessures, qu'il fut obligé de se retirer plutôt qu'il ne l'auroit souhaité.

La joye qu'il eut d'avoir vu sa Princesse, contribua si fort à sa santé, qu'il se trouva bientôt après guéri de ses blessures. Jugeant néanmoins qu'il n'y avoit pas d'apparence que le Roi Don Sanche s'employât pour son mariage, pendant que la Reine Nunna pleuroit encore la mort de son Frére Don Garzias, il résolut d'attendre un tems plus favorable, & de se mettre en campagne pour empêcher que les Mores qui faisoient de grands armemens, ne se vengeassent des pertes qu'il leur avoit si souvent causées. Mais, lorsqu'il voulut prendre congé de la charmante Tigride, elle s'attendrit. Quoi donc, lui dit-elle les larmes aux yeux, ne vous verrai-je jamais hors d'un péril, que ce ne soit pour vous engager dans un autre plus grand? Tant de victoires gagnées ne suffisent-elles pas pour satisfaire votre gloire, sans vous exposer encore au hazard des combats? Faudra-t-il que je tremble toujours pour vous? Et ne pourrai-je jamais goûter un moment le plaisir de vous voir, qu'il ne

soit mêlé de mille inquiétudes que la crainte de votre départ me cause? Est-ce-là le fruit de tant d'agréables espérances que vous m'aviez données; & cet amour qui nous promettoit tant de douceurs, n'a-t-il en partage que des pleurs & des allarmes continuelles? Don Ramire pénétré de douleur, lui avoua qu'il étoit le plus malheureux de tous les hommes, d'être obligé à s'éloigner si souvent de la Princesse du monde la plus digne d'être aimée, & lui représenta si bien l'impatience qu'il avoit de retourner auprès d'elle aussitôt qu'il en étoit parti, que Tigride persuadée que son Amant ne s'éloignoit d'elle sans une extrême nécessité, consentit enfin à son départ, après qu'il lui eut promis d'être bientôt de retour.

Cependant on ne s'entretenoit à la Cour que de l'enlévement de Haca & de son extrême beauté, qui ne pouvoit être comparée qu'à celle de Tigride. Bermude qui la trouvoit fort aimable, ne perdoit aucune occasion de lui marquer l'estime qu'il avoit pour elle. Comme dans tous les siécles les grands Rois ont été fort zélés pour la Religion, les Princes Chrétiens de ces premiers tems prenoient beaucoup de soin de faire convertir tous les Mores qui venoient en leur puissance. Don Alfonse qui souhaitoit passionnément de pouvoir persuader la Princesse Haca de changer de Religion, pressoit la Princesse sa Fille de lui en parler toutes les fois qu'elle en trouveroit occasion; mais Tigride qui la voyoit fort mélancolique, tâchoit de la divertir, & ne lui parloit de Religion que fort rarement.

Bermude qui se mêloit quelquefois dans leurs conversations, soit qu'il agît par un zéle de Religion, ou qu'il cherchât des prétextes pour entretenir Haca, lui exagéroit le bonheur de ceux qui étoient nés dans la Religion Chrétienne. Haca, malgré sa mélancolie, ne pouvoit s'empêcher de rire toutes les

les fois que le Prince lui tenoit de pareils discours. Bermude en étoit déconcerté, & n'avoit pas la force de continuer. Tigride surprise de la voir rire, eut une extrême curiosité d'en savoir la raison, & la conjura de la lui apprendre. Haca après s'en être défendue longtems, lui avoua naïvement qu'elle ne pouvoit s'empêcher de rire en voyant un jeune Prince de bonne mine qui employoit, à lui parler de Religion, tout le tems qu'on lui permettoit de passer auprès d'elle. Tigride qui avoit connoissance de l'humeur galante des Mores, ne fut point surprise de sa réponse: elle en fit des plaisanteries à son Frére; & après lui avoir appris la confidence que Haca lui avoit faite, elle lui conseilla de ne s'aviser plus de lui parler de Religion. Bermude piqué de cette raillerie, résolut de faire connoître à Haca, que les Espagnols n'étoient pas moins galans que les Mores. L'application qu'il eut à lui justifier sa galanterie, lui fit si bien remarquer les charmes de cette belle Princesse, qu'il en devint passionnément amoureux; mais Haca bien loin de répondre à ses soins, le traita toujours avec beaucoup d'indifférence.

Le Roi Iacam envoya en ce tems-là un Héraut à Léon, pour traiter de la rançon de sa Fille. Don Alfonse qui souhaitoit la conversation de la Princesse, préférablement à tous les avantages qu'on pouvoit lui offrir, demanda des conditions si extraordinaires, & le Prince Bermude fit naître secrettement tant de difficultés dans le Traité, que le Héraut fut obligé de s'en retourner sans rien conclure. Bermude qui n'osoit plus approcher de Haca, qu'en remblant, faisoit tous les jours quelques nouvelles galanteries, dans l'espérance de lui plaire. Le Roi qui le remarqua aussitôt, résolut d'étouffer cette passion avant qu'elle eût pris de plus profondes racines; & comme il savoit que l'absence est

un

un reméde souverain contre l'amour, il engagea adroitement le Prince son Fils d'aller faire un voyage à la Cour du Roi de Navarre, & écrivit à Don Sanche le Grand & à la Reine Nunna, pour les prier de le retenir à Pampelune le plus longtems qu'ils pourroient. Le Roi de Navarre le reçut fort obligeamment, & donna plusieurs fêtes pour l'amour de lui; mais Bermude qui ne pouvoit se consoler de se voir éloigné de Haca, n'étoit point touché de ces plaisirs, & avoit toujours une impatience extrême de retourner auprès de sa Maîtresse.

La Reine Nunna, qui étoit fort animée contre Don Ramire depuis la mort du Comte de *Castille*, & qui jugeoit par la lettre qu'elle avoit vue, que Tigride étoit d'intelligence avec lui, cherchoit toute sorte de moyens pour traverser la passion des deux Amans. Ce fut dans cette vue qu'elle résolut de profiter du séjour que le Prince Bermude feroit à Pampelune, afin de l'engager dans ses intérêts, & d'en faire un puissant ennemi à Don Ramire.

Pendant que Bermude s'ennuyoit beaucoup à la Cour de Navarre, & que Don Ramire faisoit la guerre aux Mores, les deux Princesses étoient dans une parfaite intelligence. Haca qui avoit raconté plusieurs fois à Tigride tout ce qu'elle avoit vu faire à Don Ramire, lorsqu'il repoussa si vigoureusement les Mores, lui parloit toujours de ce Prince avec une estime particuliére; & Tigride qui n'approfondissoit point les sentimens de la Princesse More, la trouvoit de bon goût, & avoit mille complaisances pour elle en reconnoissance de la bonne opinion qu'elle avoit de son Amant. Leur amitié devint si étroite, que Haca lui donna de grandes espérances de se faire baptiser. Tigride en avertit le Roi, qui en témoigna une joye infinie, & conjura sa Fille de continuer ses soins

pour

pour achever une conversion si glorieuse. Tigride s'y employa de-nouveau avec beaucoup de zéle; mais elle eut le malheur de s'appercevoir que ses remontrances avoient produit plus d'effet qu'elle n'en attendoit du bon naturel de la Princesse More, qui lui avoua, en rougissant, qu'elle n'auroit aucune répugnance à embrasser la Religion Chrétienne, pourvu qu'elle fût assurée d'épouser le Prince qui l'avoit fait Esclave.

Tigride fort surprise d'une confidence si peu attendue, fut quelque tems sans pouvoir lui répondre; mais son amour lui donnant de l'éloquence, elle lui représenta que la Religion des Chrétiens étoit fort différente de toutes les autres; qu'elle étoit si pure & si sainte, qu'on ne pouvoit y mêler d'autres intérêts que ceux de la Religion même; qu'il falloit tout faire pour l'amour d'elle & par rapport à elle; & que tous ceux qui n'agissoient pas par ce principe, faisoient un sacrilége horrible; que même il étoit plus à propos qu'elle différât sa conversion jusqu'à ce qu'elle fût plus instruite des mystéres de la Foi, que d'y entrer par une porte profane, & avec d'autres vues que celles de faire son salut. Haca lui avoua encore avec la même ingénuité, qu'elle ne sauroit goûter les raisons qu'elle venoit de lui dire; mais qu'elle voyoit bien qu'elle les écouteroit avec plus d'attention de la bouche de Don Ramire, que de celle d'une autre personne. Tigride lui conseilla d'étouffer de pareils sentimens, & d'empêcher sur toutes choses que Don Ramire n'en eût jamais connoissance, en lui faisant entendre qu'elle hazarderoit inutilement sa gloire, puisque ce Prince avoit des engagemens qui pourroient durer autant que sa vie. Haca, honteuse de ce que Tigride venoit de lui dire, lui promit de suivre ses conseils, & tâcha

tâcha même de lui persuader que cela ne lui faisoit aucune peine.

Don Alfonse impatient d'achever la conversion de la Princesse More, demandoit tous les jours compte à sa Fille des dispositions où elle la trouvoit. Tigride qui ne vouloit plus se charger de cette commission, fit connoître au Roi qu'il ne la falloit pas trop presser, & qu'il étoit à propos de lui donner le tems de s'instruire; l'assurant qu'elle avoit déjà remarqué que cette Princesse n'avoit aucune peine à renoncer à la Religion de Mahomet.

Don Ramire ayant terminé la campagne par la prise d'une forte place qu'il enleva aux Mores, arriva à la Cour de Léon, où il fut reçu avec des honneurs extraordinaires. La joye qu'il eut de voir un moment sa belle Princesse, lui fit bientôt oublier toutes les fatigues de la guerre; mais Tigride qui ne s'éloignoit jamais presque de Haca, & qui craignoit que la vue de Don Ramire ne réveillât sa passion, aima mieux se priver de le voir aussi souvent qu'elle l'auroit pu faire, que d'exposer sa Rivale aux yeux de son Amant, & perdre peut-être tout le fruit des conseils qu'elle lui avoit donnés. Don Ramire allarmée de ce que Tigride sembloit éviter les occasions de le voir, appréhenda que sa passion ne fût diminuée, & passa deux jours dans un accablement extrême; mais ayant trouvé moyen d'avoir une conversation particuliére avec la Princesse, elle lui fit connoître l'injustice de ses soupçons, & lui persuada sans entrer en d'autres explications, que toutes les fois qu'elle évitoit de le voir, il devoit la plaindre sans la blâmer, & croire qu'elle avoit des raisons invincibles d'en user ainsi, & toujours beaucoup de peine à s'y résoudre. Don Ramire demeura fort satisfait d'une ré-

réponse si obligeante. Ils se donnérent de nouvelles assurances d'une passion inviolable; & après s'être fait une confidence réciproque des chagrins que l'absence & les obstacles continuels qui se rencontroient à leur bonheur, leur faisoient souffrir, Don Ramire lui fit trouver bon, que sans différer davantage, il s'en retournât à Pampelune auprès du Roi son Pére, afin de l'obliger de se mêler de leurs intérêts, comme il le lui avoit déjà promis, & le presser d'envoyer incessamment un Ambassadeur pour la demander au Roi de Léon. Ils s'attendrirent plus d'une fois en prenant congé l'un de l'autre. L'espérance de se revoir diminua bientôt le chagrin qu'ils eurent de se séparer.

Don Ramire qui craignoit toujours que la Reine Nunna n'empêchât le Roi de se mêler de son mariage, se rendit fort secrettement à la Cour de Navarre, résolu de ne paroître point en public, & de faire demander une audience particuliére au Roi, afin de l'engager à favoriser son amour; mais en arrivant à la Cour, il apprit que toute la Famille Royale étoit dans un grand desordre, & que la Reine Nunna, bien loin d'être en état de lui nuire, étoit gardée dans une prison fort étroite (a). Ses propres enfans, élevés dans le libertinage, & irrités de ce que la Reine qui avoit hérité du Comté de Castille par la mort de son Frére Don Garzias, ne leur partageoit pas ce bien pour fournir à leurs profusions, concertérent de la perdre par une ingratitude qui en ce tems-là n'avoit point encore d'exemple. Ils feignirent d'attribuer à un commerce criminel les honnêtetés que cette Princesse témoignoit continuellement à Bermude Prince de Léon, & eurent la

(a) *Mariana dans l'Histoire d'Espagne.*

la malice d'accuſer leur propre Mére d'adultére devant le Roi. La Reine & le Prince de Léon furent arrêtés ; & Don Sanche qui avoit mérité le nom de Grand par tant de différens endroits, piqué d'un affront ſi ſenſible, réſolut de les abandonner à la ſévérité des Loix, qui vouloient que la Reine fût brûlée vive ſi ſon innocence n'étoit point prouvée par les armes dans un terme limité. Les proclamations accoutumées dans de ſemblables cérémonies, étoient déjà faites, & le terme fort avancé, ſans qu'il ſe trouvât aucun Chevalier qui voulût ſe mêler de cette querelle, ni qui oſât ſe préſenter en champ clos pour combattre contre les Héritiers préſomtifs de la Couronne.

Lorſque Don Ramire arriva à Pampelune, il fit appeller en ſecret une perſonne de confiance, pour être informé plus particuliérement du détail de cette grande affaire ; & comme dans toutes les Cours il ſe trouve des eſprits bas qui flattent les Grands dans leur proſpérité, & qui ſont les premiers à leur nuire lorſque la fortune les abandonne, celui que Don Ramire avoit alors envoyé chercher, ne ſongea qu'à le féliciter ſur le malheur de la Reine, en lui faiſant entendre qu'il alloit être vengé d'une ennemie qui l'avoit toujours perſécuté. Mais Don Ramire qui avoit une grandeur d'ame que les perſonnes ordinaires ne connoiſſent pas, jugea que cet homme ne lui parloit en ces termes que dans l'eſpérance de lui plaire; ce qui l'obligea à le renvoyer, ſans lui donner le tems de continuer ſes calomnies. Il apprit par d'autres voyes toutes les circonſtances de cette affaire, & demeura perſuadé de l'innocence de la Reine, & de la malice de ſes accuſations. Ce généreux Prince ne ſe ſouvint en cette occaſion que de ſa vertu, & oubliant tous les outrages qu'il avoit

voit reçus de la Reine, il réſolut de la défendre. S'étant aſſuré des armes néceſſaires pour ce combat, il demeura caché dans la Ville juſqu'au jour marqué par les proclamations.

Le malheur de cette Princeſſe faiſoit compaſſion à tout le monde; il n'y avoit perſonne qui ne fût perſuadé de ſon innocence, & qui ne déteſtât dans ſon ame la perfidie de ſes Accuſateurs: le Roi même qui avoit fait réflexion à la ſage conduite qu'elle avoit toujours eue, ſe repentit de l'avoir livrée à la haine de ſes ennemis, & auroit été bien aiſe qu'elle ſe fût juſtifiée. Tout le Peuple étoit déjà aſſemblé, & attendoit avec frayeur la fin de cette journée, qui devoit être fatale à la Reine. Ses enfans fiers de ce que perſonne n'oſoit entrer en champ clos pour les combattre, commençoient à triompher de leur lâcheté, lorſqu'il parut un Chevalier armé de toutes pièces, précédé d'un Héraut d'Armes, qui déclaroit qu'il étoit venu pour défendre l'honneur de la Reine contre tous ceux qui oſeroient l'attaquer.

Don Gonſalve, le ſecond de ſes enfans, ſe préſenta pour ſoutenir l'accuſation. Le Chevalier inconnu alla à lui avec une aſſurance qui parut de bon augure à tout le monde. Don Gonſalve le repouſſa vigoureuſement, & la victoire fut longtems diſcutée. Mais Don Ramire impatient de vaincre, le preſſa avec tant de valeur & d'adreſſe, qu'il le mit enfin hors de combat; & ſans vouloir profiter de ſon avantage, il donna généreuſement la vie à celui qu'il venoit de vaincre, quoiqu'il refuſât de confeſſer ſon crime. Il ſe préſenta enſuite pour combattre contre les autres Accuſateurs; mais Don Gonſalve qui ſe repentoit de ſa perfidie, & qui avoit eſpéré que le Chevalier inconnu, en lui donnant la mort, le délivre

délivreroit de la honte de confeſſer une action ſi déteſtable, fut ſi vivement touché de la généroſité de ſon Vainqueur, qu'il avoua enfin l'innocence de la Reine, & déclara que lui & ſes Fréres avoient concerté enſemble cette malheureuſe accuſation.

L'Inconnu fut comblé de bénédictions; mais le Roi l'ayant fait conduire devant lui pour le préſenter lui-même à la Reine, lui ordonna d'ôter ſon caſque. Don Ramire qui ne s'étoit propoſé que le plaiſir de faire une action digne de lui, fit beaucoup de difficulté de ſe laiſſer connoître; mais le Roi n'écouta point ſes raiſons; & ayant voulu abſolument qu'il ôtât ſon caſque, il le reconnut pour ſon cher Fils Don Ramire. Don Sanche en verſa des larmes de joye; & Nunna pénétrée d'une action ſi généreuſe, obtint du Roi ſur le champ qu'il ſeroit partagé comme ſes enfans légitimes.

Don Ramire fit ſouvenir le Roi de la parole qu'il lui avoit donnée de s'employer en ſa faveur auprès du Roi de Léon. Don Sanche perſuadé qu'il ne ſauroit aſſez dignement récompenſer le mérite de ce cher Fils, envoya un Ambaſſadeur au Roi de Léon pour lui demander la belle Tigride; & afin que ce Prince eût moins de peine à accorder ſa Fille à Don Ramire, il lui céda par avance le Royaume d'Arragon.

Bermude qui étoit toujours fort amoureux de la Princeſſe Haca, avoit une impatience extrême de retourner auprès d'elle; mais Don Sanche qui vouloit lui faire oublier les mauvais traitemens qu'on lui avoit faits, le pria de différer encore quelque tems ſon départ; & Bermude ne pouvant lui refuſer avec honnêteté cette ſatisfaction, écrivit à ſa Sœur pour la conjurer de parler quelquefois de lui à Haca; & Tigride qui l'avoit enfin guérie de la ſecrette inclination que cette Princeſſe More avoit eue pour Don Ramire, étoit ſi ſatisfaite de ſa docilité, que bien

ien loin d'apporter des obſtacles à l'attachement e ſon Frére, elle auroit été bien aiſe de favoriſer on amour, & elle tâchoit d'inſpirer à Haca qu'il ui ſeroit extrêmement avantageux d'y répon- re.

L'Ambaſſadeur de Don Sanche étant arrivé à Léon, nforma le Roi du ſujet de ſa commiſſion, & lui pprit que le Prince Bermude le ſuivroit de près. Don Alfonſe qui avoit une eſtime particuliére pour Don Ramire, reçut fort agréablement la propoſi- ion du Roi de Navarre; mais la connoiſſance qu'il voit de la fierté de Tigride, lui fit craindre qu'elle ie voulût pas écouter un Bâtard, après avoir mé- riſé les ſoins des plus grands Princes d'Eſpagne. Il 'appella un jour en particulier; & après lui avoir xagéré la tendre affection qu'il avoit pour elle, il ui dit qu'il vouloit agir avec elle en Pére & non n Roi. Il la conjura enſuite de recevoir ſans réſi- tance le choix qu'il venoit de faire pour elle l'un grand Prince Fils du Roi de Navarre.

Tigride qui ſavoit que Don Alfonſe avoit eu com- nerce de lettres avec la Reine Nunna, & qui ne royoit pas qu'il fût beſoin de tant de précautions pour lui faire agréer Don Ramire, s'imagina que le Roi lui propoſoit un des Fils de la Reine Nunna; t cette ſeule penſée la troubla ſi fort, qu'elle n'eut amais la force de lui répondre une parole. Le Roi la preſſa de ne lui rien déguiſer, & de lui ap- prendre ſes véritables ſentimens. Tigride demeu- ra toujours muëtte, & verſa un torrent de larmes, qui firent juger au Roi que ſa fierté ne s'accommo- doit point de ce mariage; ce qui n'empêcha pas qu'il ne la conjurât encore de lui donner cette ſa- tisfaction, & de ſe laiſſer conduire par un Pére qui l'aimoit fort tendrement; mais voyant qu'elle ne lui répondoit rien, il s'emporta à mille reproches outrageans, & lui dit qu'elle donneroit occaſion

de

de le faire paſſer pour l'homme du monde le plus ingrat, en refuſant ſa Fille à un Prince qui, après avoir chaſſé les Mores de ſes frontiéres, venoit encore de ſauver la vie à ſon Fils unique.

Tigride étoit ſi troublée & ſi prévenue que le Roi lui propoſoit un des enfans de la Reine Nunna, qu'elle ne comprit jamais qu'il lui parloit de Don Ramire. Don Alfonſe l'informa enſuite de ce qui s'étoit paſſé à Pampelune, & la maniére dont la Reine avoit été défendue contre ſes propres enfans. Et vous voulez, interrompit Tigride en colére, que je ſois la récompenſe d'une action ſi lâche? Trouvez-vous, repliqua Don Alfonſe, qu'il y a de la lâcheté à défendre une Reine innocente, & à ſauver la vie à un Prince fauſſement accuſé. Un jeune Prince, continua le Roi, a-t-il jamais porté la valeur ſi loin que le brave Don Ramire? Tigride ſurpriſe d'entendre un nom qui lui étoit ſi cher, ne ſavoit plus ſi le Roi lui parloit pour ſon Amant, ou en faveur de quelqu'un de ſes Fréres, juſqu'à ce que le Roi, pour lui faire mieux connoître l'engagement où il étoit, lui montra les lettres que Don Sanche le Grand lui écrivoit en faveur de Don Ramire, à qui il venoit de donner le Royaume d'Arragon.

Tigride reconnoiſſant ſon erreur, paſſa en un inſtant d'un état fort douloureux à une grande joye, & demeura ſi confondue de s'être trompée, qu'elle ſe trouva fort en peine pour effacer de l'eſprit du Roi les impreſſions qu'elle pouvoit lui avoir données par ſa réſiſtance. Don Alfonſe ſe retiroit déjà fort en colére, lorſqu'elle l'arrêta en ſe jettant à ſes pieds, qu'elle baigna de ſes larmes; & après lui avoir demandé pardon de ſa réſiſtance, elle l'aſſura qu'elle étoit ſoumiſe à ſes volontés, & qu'elle n'examinoit rien lorſqu'il s'agiſſoit de lui obéir dans une affaire qu'il témoignoit déſi-

désirer avec tant d'ardeur. Le Roi attendri par les larmes & par la soumission de sa Fille, la releva, & lui promit de renvoyer l'Ambassadeur de Don Sanche, puisqu'elle avoit de la répugnance à épouser Don Ramire. Tigride accablée de cette réponse, pria son Pére de ne se souvenir plus de sa résistance; & après une longue conversation, elle lui fit connoître adroitement qu'elle lui obéiroit avec plaisir.

Don Ramire qui avoit une impatience extrême de se rendre auprès de sa Princesse, fut obligé à différer son départ, parce que le Roi de Navarre qui étoit bien aise de le retenir à Pampelune le plus longtems qu'il pourroit, souhaita qu'il attendît des nouvelles de l'Ambassadeur qu'il venoit d'envoyer à Léon. Mais Bermude qui n'avoit pas les mêmes raisons, & qui ne pouvoit plus vivre sans voir Haca, quitta la Cour de Navarre, & se rendit en diligence auprès du Roi son Pére. Tigride l'informa à son arrivée de tous les progrès qu'elle avoit faits pour lui dans l'esprit de Haca, & lui fit même espérer que cette Princesse pourroit devenir sensible à ses soins. Cette agréable nouvelle lui donna tant de joye, qu'il chercha par toute sorte de moyens à marquer à la Princesse More, qu'il l'aimoit d'une passion fort violente; & Haca touchée de la persévérance de ce Prince & des empressemens qu'il avoit pour elle, lui laissa remarquer que sa passion ne lui déplaisoit pas, & consentit même, à la priére de Tigride, à commencer de se faire instruire de la Religion Chrétienne.

Bermude qui expliqua cette favorable disposition à son avantage, en fut transporté de joye. Cependant, comme les plus grandes félicités sont de peu de durée, il arriva à Léon en ce tems-là un autre Héraut de la part du Roi Izcam qui demandoit qu'on lui renvoyât la Princesse sa Fille, & offroit pour sa rançon de remettre plusieurs places con-

sidérables que les Mores avoient prises sur les Chrétiens, & que Don Alfonse avoit déjà demandées. Cette nouvelle apporta une consternation générale à la Cour de Léon, parce que Haca y étoit fort aimée.

Le Roi qui envisageoit la gloire de la *Religion*, appréhenda que la Princesse More ne *songeât plus* à se convertir, puisque le Roi son Pére vouloit sacrifier tout pour la racheter. Bermude qui sentit augmenter sa passion par la crainte de voir partir la Princesse & de la perdre pour toujours, redoubla ses soins auprès d'elle, & n'oublia rien pour lui persuader qu'il ne se consoleroit jamais de son départ. Tigride qui l'aimoit *tendrement*, étoit inconsolable lorsqu'elle *songeoit* qu'elle ne verroit plus cette Princesse, qui demeureroit privée toute sa vie des lumiéres de l'Evangile. Haca elle-même, soit qu'elle commençât à être persuadée des vérités de la Religion Chrétienne; qu'elle eût peine à s'éloigner de Tigride, ou que le Prince de Léon ne lui fût pas indifférent, se trouva agitée de mille sentimens confus & opposés. Son bon naturel & la reconnoissance qu'elle devoit aux bontés du Roi son Pére, la pressoient de retourner en son pays. La Religion dont elle commençoit à être persuadée, la forte amitié qu'elle avoit pour Tigride, ou peut-être les soins que Bermude se donnoit pour lui plaire, la forçoient de demeurer à la Cour de Léon.

Enfin Don Alfonse ne pouvant pas sans violer les loix de la Guerre, refuser la liberté à la Princesse More, après toutes les offres que le Roi Izcam venoit de faire pour sa rançon, conjura sa Fille de voir encore Haca, de faire agir toute son amitié dans cette occasion, & de lui persuader, s'il étoit possible, qu'elle devoit préférer le soin de son salut à toutes choses.

Tigride qui souhaitoit passionnément de la retenir,

nis, eut plusieurs conversations avec elle, lui fit si bien valoir la sainteté de la Religion, les douceurs de l'amitié, & la forte passion que son Frére avoit pour elle, que Haca touchée de tant de raisons, lui avoua qu'elle n'auroit aucune répugnance à demeurer, si elle pouvoit espérer de devenir Princesse de Léon. Tigride qui n'en vouloit pas savoir davantage, lui donna de grandes espérances de faire réussir cette affaire. Elle ménagea ensuite l'esprit du Roi avec tant d'adresse, qu'il consentit enfin que Bermude épousât la Princesse More; mais son mariage fut différé jusqu'au retour de Don Ramire, qui arriva peu de tems après.

Don Alfonse le présenta à Tigride, & lui fit un long & insipide discours pour l'exhorter à l'aimer. Jamais il n'y eut une entrevue plus tendre que celle des deux Amans. Après qu'ils se furent donnés mille témoignages réciproques de la parfaite joye qu'ils avoient de se revoir, Don Ramire fit entendre à la Princesse, qu'il n'avoit été sensible au présent que le Roi Don Sanche venoit de lui faire de la Couronne d'Arragon, que pour la mettre à ses pieds; & l'assura que malgré la violente passion qu'il avoit pour elle, il lui sembloit qu'il auroit manqué quelque chose à sa satisfaction, s'il l'eût épousée sans lui présenter une Couronne.

Tigride se trouva offensée de ce discours, & lui fit connoître qu'elle n'avoit aimé que sa personne & son mérite, sans se laisser éblouir de l'éclat des Couronnes, persuadée qu'elle seroit également heureuse dans une condition particuliére, ou sur le Trône, pourvu qu'elle fût avec son Amant. Don Ramire confus & pénétré de joye d'une réponse si obligeante, se jetta aux pieds de sa Maîtresse, ne trouvant point de termes assez expressifs pour la remercier de ses bontés.

Le mariage qui ſe fit le lendemain en même tems que celui de Bermude & de Haca, fut ſuivi d'une infinité de tournois & de divertiſſemens. On aſſure même que ce fut cette Princeſſe More qui introduiſit la premiére dans les Cours de l'Europe les Saraos ou Danſes, qui auparavant n'étoient en uſage que parmi les Mores.

HISTOIRE
DU TEMS,
OU
RELATION
DU ROYAUME
DE
COQUETTERIE.

Extraite du dernier Voyage des Hollandois aux Indes du Levant.

*Sur l'*IMPRESSION *faite à* PARIS *en* 1654.

AVERTISSEMENT DU LIBRAIRE

CE *Discours est un vieil Ouvrage d'un des meilleurs Esprits de notre Siécle, qu'il ne m'est point permis de nommer. Il le fit par divertissement, dans un tems auquel il eût pu le donner au Public sans le desavouer; & on le lui a dérobé dans une profession en laquelle il ne croit pas qu'il lui soit bien-séant de regarder ces matiéres que pour les condamner. Ce n'est pas qu'il n'ait assez bien tempéré ce qu'on peut appeller les licences de la Jeunesse & du Monde, & qu'il n'ait adroitement joint ici la solidité de la Morale avec les agrémens de cette invention. Mais ceux qui le connoissent, savent bien qu'il n'est pas de ces*

AU LECTEUR.

Flatteurs qui ne combattent les vices qu'avec des fleurs, & qu'il eſt perſuadé qu'on n'y peut employer de glaives aſſez tranchans, ni de machines aſſez fortes. Si ce petit Travail reçoit du Public autant d'approbation qu' il en a eu de ceux qui par les droits de l'amitié en ont eu la lecture dans le cabinet, je m'efforcerai de tirer encore quelques autres Piéces qu'il nomme ordinairement Delicta juventutis, *& qu'il a peine à faire voir à ſes plus familiers amis. Ce ſeront des larcins qui ne ſeront pas condamnables, puiſque j'en enrichirai le Public: il ne faut que de l'induſtrie pour les commettre; & quand je lui en ferai part, je m'aſſure qu'il ne refuſera point de s'en rendre complice par ſes remercimens.*

R E.

RELATION DU ROYAUME DE COQUETTERIE.

LA curioſité de voir les Terres & les Nations éloignées, m'ayant fait embarquer au Port de *Tout-vent*, nous fîmes une route aſſez heureuſe durant quelques jours; mais en nous éloignant des dernieres Côtes de l'Afrique, nous tombâmes dans des courans que les Pilotes ne connoiſſoient point; & ne pouvant pas réſiſter à leur impétuoſité, nous fûmes emportés auprès d'une Ile qui n'avoit point encore été découverte, & qui n'eſt point marquée ſur les Cartes Marines.

D'abord nous y vîmes tant de Coqs & de Gelinottes de tout plumage, que nous en prîmes ſujet de la nommer l'*Ile des Coquets*. En quoi nous rencontrâmes aſſez bien, parce que la Ville capitale ſe nomme *Coquetterie*, & le Prince qui la gouverne, l'*Amour Coquet*. Auſſitôt que nous eûmes jetté l'ancre, le mouillage étant preſque bon partout, nous fîmes deſcendre à terre le Capitaine *La Jeuneſſe*, avec deux de nos meilleurs ſoldats, *Bon tems* & *Belle humeur*, pour découvrir le Pays, &

sur la foi desquels je vous en fais cette Relation.

Cette *Ile* est située vers le Cap de Bonne-Espérance, regardant au Tropique du Capricorne, remplie de plusieurs fontaines d'eau de fleurs d'orange, d'arbres qui toujours ont la tête verte, & d'une si grande quantité de muguet & de marjolaine, que l'air en est tout parfumé.

Les terres y sont assez fertiles, & même quelquefois plus que les habitans ne voudroient; car en ces rencontres, comme elles portent à contretems, les fruits en sont mûrs avant la saison; d'où naissent plusieurs différends contre le bien de la Chose publique & le repos l'Etat.

L'air en est si sain, qu'on n'y voit jamais de grandes maladies, & pour peu qu'une *Coquette* ait le teint mauvais, ou quelque rougeur apparente, elle s'en plaint à tout le monde comme d'un outrage que la Nature fait à l'Amour. Ce n'est pas qu'il soit défendu d'y garder le lit, pourvu que ce soit pour tenir ruelle plus à son aise, diversifier son jeu, ou d'autres intérêts que l'expérience seule peut apprendre.

A l'Orient de l'*Ile* sont deux Châteaux célèbres, *Oisiveté* & *Libertinage*, où les hommes sont ordinairement obligés de prendre attache des Gouverneurs pour avoir entrée favorable à la Cour; & vers le Couchant sont deux Maisons de campagne, *Tête Folle* & *Courte-Monnoye*, où plusieurs des Dames qui suivent l'*Amour Coquet*, vont chercher leur attestation de vie & mœurs.

L'Amour Coquet qui régne sur tous les Peuples de ce Pays, est un Prince jeune, & qui ne vieillit jamais. Aussi ne reçoit-il en son Etat aucuns Vieillards que pour en faire le jouët des compagnies. Il forme tous ses desseins à la volée, & ne prend jamais conseil. On tient qu'il est Frére de l'Amour, ce Souverain des Monarques, qui tient sous sa puissance les Elémens & les Cieux; mais Frére bâ-

bâtard, Enfant de la Nature & du Desordre, il en a mal-à propos usurpé le nom & les armes. Aussi est-il vrai que ses affaires sont plus mêlées d'intérêts que d'affection, & les déréglemens de la débauche y sont plus approuvés que la conduite de la raison.

A l'entrée de la Ville capitale est une Place nommée *Cajolerie*, ouverte de tous côtés, & qu'on a rendu spacieuse par la ruine d'un vieux Temple de la *Pudeur*, qu'autrefois on y avoit bâti. Là se rendent tous les jours sans y manquer les *Chucheteurs* fieffés, & les *Admirateurs* des choses médiocres, avec des Idoles animées qui veulent absolument être encensées à tort ou à droit. On y voit plusieurs boutiques mouvantes assez bien parées, mais sans ordre, où les Marchands donnent pour rien des louanges sur toute sorte de sujets à condition de n'en point examiner la vérité, des protestations d'amitié peu sincéres & des sermens de fidélité mal observés, des assurances de souhaits desintéressés, des plaintes de méconnoissance, & des déspoirs en apparence, avec force beaux-mots, paroles douces, regrets affectés pour un départ, & mille morts pour une absence de quatre jours. Il n'est pas permis d'y vendre des frondes, fussent-elles de soye ou de canetille d'or & d'argent: il ne s'en trouve qu'au quartier de la *Jalousie*, pour s'en servir adroitement contre les *Rivaux* & les *Trouble-fêtes*.

C'est dans cette Ville que l'*Amour Coquet* tient sa Cour publique; mais le lieu qui lui sert de retraite pour recevoir les hommages secrets de ses Courtisans, est le Palais des *Bonnes Fortunes*. C'est une Maison de plaisance dont la Nature a jetté les fondemens, sur lesquels l'artifice a depuis élevé beaucoup d'ajustemens & de décorations. Toutes les portes y sont faites de faux plaisirs, & les appar-

temens de honte perdue; & tout ce qui s'y passe de plus secret, se peut nommer un mystére scandaleux. Le *Silence* y commande sous l'autorité de l'*Amour Coquet*, mais souvent l'*Indiscrétion*, & quelquefois le *Dégoût*, en laissent approcher les *Faux-Bruits*, qui sont les Avant-coureurs de la *Renommée*, sur le rapport desquels elle ne peut retenir les chamades de sa trompette, & le caquet de ses cent langues. Ce Palais est dans un vallon si couvert d'arbres & de retranchemens, qu'il n'est pas facile de le voir ni de l'aborder. Les seuls Privilégiés en ont l'entrée libre, quoique ce soit le dernier but de tous les *Coquets*, & que plusieurs s'efforcent de persuader qu'ils en sont revenus. *Ils en* savent tous la situation, & les chemins qui les y peuvent conduire; mais, comme il y en a plusieurs & fort différens, chacun prend celui qui revient le mieux à son humeur.

Les uns vont par la Plaine des *Agrémens*, qui est le plus beau & le moins périlleux. D'autres prennent la Route d'*Or*, qui sans-doute est la plus certaine, & où l'on fait beaucoup de chemin en peu d'heures; mais il n'est pas permis à tout le monde d'y passer: elle est presque réservée aux enfans de la *Maltote*, & autres de pareille force. Il y en a qui vont par le *Guai de l'Occasion*, qui n'est pas le plus mauvais chemin; mais il faut être soigneux de regarder sa montre à chaque bout de champ pour bien prendre l'heure du Berger. D'autres s'arrêtent au Sentier de la *Reconnoissance*; mais c'est le plus long & le moins assuré. Quelques uns passent par le Fort d'*Entreprise*. C'est bien le plus court, mais il est dangereux de s'engager dans le mauvais pas du *Contretems*; car c'est un endroit inaccessible, & qui contraint les Voyageurs de retourner sur leurs pas.

Les Dames ne tiennent pas toutes ces mêmes chemins;

mins ; car ſouvent elles vont par les Montagnes des *Avances*; d'autres par la Vallée de *Tolérance*, & pluſieurs par la *Solitude Favorable*. Il y en a qui ſuivent auſſi quelquefois la Route d'*Or*; mais c'eſt quand elles y ſont engagées par deux mauvais Guides, *Grand Age & Petit Mérite*.

Mais la meilleure voye pour les uns & les autres, eſt le chemin de *moitié Figue & moitié Raiſin*. Il eſt fort propre à ceux qui ſavent un peu plaire, un peu ſouffrir & un peu donner, attendre quelque tems, & entreprendre quelquefois; & ces gens-là ſont les mieux venus chez l'*Amour Coquet*.

A ſa Cour ſont toutes ſortes de perſonnes, depuis les Princes & Princeſſes juſqu'aux Bourgeois & Bourgeoiſes de toutes conditions & de toute taille. Ce n'eſt pas que les Sujets de cet Etat ſoient conſidérés ſous ces divers titres, car ils ſont diſtingués par d'autres qualités bien plus illuſtres. Les uns ſont les *Soupirans*, qui ne ſont jamais vêtus que de chagrin de couleur de penſée à fond de ſouci: Les *Enjoués*, toujours habillés de tricottets, pirouëttes & mots pour rire: Les *Avanturiers*, qui ne ſont couverts que de taffetas changeant, qui courent toutes ſortes de chemins, & ne s'éloignent jamais du Fort de l'*Entrepriſe*: Les *Anes-d'or* pompeuſement vêtus, mais au-reſte peu conſidérables, qui dépenſent beaucoup, & en tirent peu de profit.

Là pêle-mêle ſe voient des *tout Cheveux*, des *tout Canons*, des *Goguenards* & des *Turlupins*, avec des *Enfarinés*, que quelques-uns diſent être devenus d'Evêques Meuniers; mais ils ne laiſſent pas d'être Evêques ou du-moins Abbés de Cour, quoique tous blancs de farine.

On y voit auſſi des *Coquets* ſérieux armés de fer-blanc, mais ſi bien travaillé, qu'ils s'imaginent être couverts d'acier bien trempé & à toute épreuve.

Auſſi ſe nomment-ils les *Eſprits-forts*, quoiqu'à la premiére attaque ils ſe ſentent toujours percés, ſans réſiſtance: ils parlent peu, ſi ce n'eſt pour faire les Critiques: ils s'eſtiment beaucoup, & ne ſont pas fort eſtimés: ils croient ſavoir *tout* ce qu'ils ignorent, & font vanité d'ignorer ce qu'*ils* devroient ſavoir: ils ſe ſont érigés eux-mêmes en Réformateurs généraux de Coquetterie, ſans que perſonne veuille déférer à leurs ordres; & ſe ſont rendus les plus ſots & les plus importuns de tous les *Coquets*.

Mais il n'y a rien de plus divertiſſant à voir que les *Cœurs volans*, dont cette Ville eſt *toute* pleine; ils ſont couverts d'ailes & de flammes, & on s'étonne que leur feu ſoit ſi doux, qu'il ne brûle point leurs plumes. Ils parlent & content de jolis mots à toutes les Dames qu'ils rencontrent, ſans ſe mettre beaucoup en peine d'être véritables ni rebutés. Ils ſont une ſecte particuliére dont ils diſent qu'un certain Hylas eſt Fondateur. Ils ont pour formulaire de leur vie l'Hiſtoire des Amans Volages, & portent pour deviſe: *Qui plus en aime, plus aime.* Dans une même converſation ils volent ſur l'épaule d'une Dame, ſur la tête d'une autre, & ſe laiſſent aiſément prendre à la main: ils font hommage aux yeux de celle-ci, au cheveux de celle-là: ils adorent la bouche de l'une, & la taille de l'autre: ils s'attachent à tout, & ne tiennent à rien. Chacun ſe raille d'eux, & ils en rient; car ces *Cœurs volans* ſavent rire auſſi bien que parler.

Quant aux Dames, on y voit les *Admirables*, qui n'ont rien de merveilleux que le nom: Les *Précieuſes*, qui maintenant ſe donnent à bon marché: Les *Raviſſantes*, qui tirent plus à la bourſe qu'au cœur: Les *Mignonnes*, qui d'ordinaire ont l'eſprit auſſi mince que le corps: Les *Eve-*

Evaporées, qui danſent partout ſans violon; qui chantent tout ſans deſſein; qui parlent de tout ſans garantie, & qui répondent à tous ſans malice à ce qu'elles diſent: Les *Embarraſſées*, ayant toujours dix Parties à la tête & dix Galands à la queuë: Les *Barbouillées*, qui ſont de trois ſortes: Les unes ſont les *Barbouillées blanc*, les autres les *Barbouillées rouge*, & les derniéres les *Barbouillées gras*, qui fuyent autant le Soleil que les autres craignent la pluye. Il y en a même qui portent la qualité de Saintes, mais de *Saintes-ni-touches*, qui refuſent tout devant le monde, & laiſſent tout prendre en particulier.

Les mieux venues à la Cour & les plus recherchées des *Coquets* ſont les *Mal-aſſorties*, qui ne ſont pas ainſi nommées pour être dépourvues de graces & d'ornement; mais ce ſont de jeunes Beautés, leſquelles pour avoir été condamnées injuſtement à ſouffrir la domination d'un Vieillard, d'un Fâcheux ou d'un Sot, ſe ſont pourvues au Conſeil de l'*Amour Coquet*, où leur ayant été fait droit, ont obtenu diſpenſe de demeurer à la maiſon, ou la liberté d'y faire tout ce qui leur plaît.

Dans les plus ſérieuſes converſations on n'y trouve que des *Vendeurs* de Sornettes, *Colporteurs* de Badineries, *Crieurs* de Sonnets, Epîtres douces, Chanſons nouvelles, Stances, Elégies, & autres menues denrées du Mont Parnaſſe.

Les bons Ouvriers y viennent auſſi, comme les *Faiſeurs* de Contes à dormir debout, les *Emmancheurs* de Ballets, les *Expéditionnaires* de Cadeaux & Collations, les *Introducteurs* de Comédies, & les *Adjuteurs* de Promenades; & l'on y voit beaucoup de gens qui n'achettent rien plus cher que les couvertures de petits voyages à faire, les mauvaiſes excuſes de découchemens, les prétextes de juppes données, & autres fineſſes couſues de fil blanc pour tromper les intéreſſés.

Et

Et quoique l'*Amour Coquet* ne reçoive aucun hommage, & n'accorde aucun privilége qu'aux Naturels du Pays, il y souffre néanmoins pour la commodité du commerce, & la subsistance de son Etat, quatre sortes d'Etrangers, savoir: Les *Embabouinés*, qui sont des gens si adroitement caressés de leurs femmes, qu'ils ne croient pas qu'aucun en partage avec eux le corps & l'esprit: les *Jobets*, qui sont en doute, mais qui n'osent s'éclaircir ni se plaindre de peur d'être battus: Les *Difficiles à ferrer*, ainsi nommés, parce qu'ils tiennent des chevaux fâcheux, qui font les diables à quatre pour éviter un coup de corne, dont néanmoins ils ne se sauvent jamais: Et les *Souffrans*, qui *savent* bien ce qu'ils sont, mais qui ne veulent point faire de bruit, craignant la perte des finances ou le débris de la cuisine.

La Monnoye courante du Pays porte d'un côté une Gelinotte de Ville, & au revers un Coucou. Mais ce qui doit donner quelque estime particuliére à l'*Amour Coquet*, c'est qu'ayant donné aux *Maltotiers* la liberté de négocier dans ses Etats, il ne leur a jamais permis de proposer en son Conseil aucunes nouvelles impositions, ayant toujours été content des anciennes. Car dans la *Ville de Coquetterie*, il n'exige rien que des visites assidues, des soupirs imprévus, & des désirs mal expliqués, les droits communs, les devoirs d'une foi douteuse & d'un hommage à tous venans: & dans les endroits où ses Vassaux sont plus pressés, ils ne lui doivent souvent que la bouche & les mains; sinon qu'en quelques coutumes locales on y ajoûte la gorge. Mais dans son Palais des *Bonnes Fortunes*, il tire tribut de tout, de la nature & de l'art, de toute sorte de marchandises, belles ou laides, & de toute sorte d'animaux, jeunes ou vieux, de toutes charges & emplois, maisons de ville & de campagne, & veut même qu'on lui abandonne l'honneur & la conscience, tenant

tenant ſes Bureaux toujours ouverts pour en recevoir le payement de jour & de nuit.

La plus chérie de toutes les Dames de la Cour, dont le conſeil eſt le plus généralement ſuivi, c'eſt *La Mode*. Elle eſt originaire de France, un peu ſotte, mais non pas deſagréable : ſon humeur eſt bizarre & fort changeante : elle condamne aiſément & ſans ſujet ce qu'elle avoit eſtimé ſans raiſon ; & du caprice d'une *Coquette* un peu renommée, elle en fait une loi pour tout le Royaume. Elle a l'Intendance des étoffes, couleurs & façons ; mais, comme les femmes ne ſe peuvent renfermer dans un pouvoir légitime, & qu'elles l'étendent aſſez volontiers, elle entreprend ſur tout, & même ſur le langage au préjudice des droits de l'Académie, deſorte qu'on n'oſe plus y rien faire ni rien dire qu'à *La Mode*. Encore eſt-elle devenue ſi puiſſante, qu'elle a dépouillé les *Coquets* & *Coquettes* de tout ce qu'ils poſſédoient pour ſe l'approprier ; & quand on leur demande, quels cheveux avez-vous ? quels rubans ? quelle coëffure ? ils répondent tous, c'eſt à *La Mode*. Ils n'ont même plus leurs yeux, leur bouche ni leurs démarches ; tout eſt à *La Mode*. Enfin par une obligation générale de n'avoir plus rien à ſoi, il faut que tout ſoit à *La Mode*.

Mais la plus agiſſante perſonne de cette Cour eſt une vieille Italienne nommée l'*Intrigue*. Elle eſt d'une naiſſance fort obſcure, & juſqu'ici les Hiſtoriens n'en peuvent bien cotter ni le pére ni la mére. Elle va toujours maſquée, ſoit pour la difformité de ſon viſage, ou pour ſe rendre autant qu'elle peut méconnoiſſable. On ne peut pas dire au vrai comment elle eſt vêtue, parce qu'elle eſt ſouvent déguiſée : tantôt elle s'habille en Princeſſe, & tantôt en Gueuſe ; elle prend même quelquefois un froc de toutes couleurs, ayant ainſi l'entrée libre en des lieux où autrement elle feroit

ſuſ-

ſuſpecte. Quelquefois elle eſt comme ces Vieilles chargées de chapelets, médailles, & grains bénits; & ſouvent elle fait la Vendeuſe de Point de Gènes, Paſſement de Flandre, & de toute ſorte de Bijoux. Elle marche plus ſouvent la nuit que le jour, & plutôt en caroſſe qu'à pied. Elle ne parle jamais qu'à voix baſſe, & preſque toujours à l'oreille; mais elle ne débite que fourbes, troubles, noiſes, ſéparation de corps & biens, & toutes ſortes d'ouvrages à cornes. Enfin c'eſt une diſſimulée, malfaiſante, envieuſe & la plus méchante femme du monde, qui ne laiſſe pas néanmoins d'avoir accès dans les cabinets dorés, ruelles de lit, cellules de Moines, & autres lieux profanes & ſaints.

Dans la Ville il y a des lieux deſtinés à faire combat de *Belles Juppes* & tournoi de *Chars dorés*. Or *Belles Juppes* ſont certains animaux, qui n'ont ni pieds ni dents, & qui ne laiſſent pas d'aller partout & de manger bien du pain. Il y en a qui ne ſont que des ouvrages de vent, quoique chargées d'or & d'argent en toute maniére, qui ne font parade que de vent, & qui ne produiſent que du vent. D'autres ſont des *Porteuſes* de nouvelles du Palais des *Bonnes-Fortunes*, mais ſeulement en faveur de ceux qui s'y laiſſent conduire. On en voit auſſi qui ne ſont que des livrées de contre-cœur, qu'un Mari ne voit qu'avec ſoupçon, ou ne donne qu'en rechignant; mais de quelque qualité qu'elles ſoient, elles ſe mettent indiſtinctement ſur les rangs, & courent toutes en la même lice. Et pour les *Chars dorés*, ce ſont machines à rouler riches *Coquets*, & riches *Coquettes*, ſans vie, mais non pas ſans ame; car ils en ont ſouvent beaucoup, & quelquefois avec peu d'eſprit. Les premiers venus au tournoi ne ſont pas les meilleurs, mais bien ceux qui demeurent les derniers; car étant délivrés de la foule, ils exécu-

entent mieux les beaux deſſeins, tirent, pouſſent, avancent, reculent, jettent lances à feu ſans brûler, dards aigus ſans percer, grenades ſans faire mal, & ſouffrent même avec eux d'autres Chars Bourgeois qui ne font pas tant de bruit, mais qui ne font pas les moindres coups. Enfin de tous les divertiſſemens ordinaires, ce myſtére eſt le plus public & le moins entendu; & ceux qui ne peuvent pas expliquer les ſignes des yeux, les geſticulations de tête, & les autres énigmes d'affetterie, ne le prennent que pour un embarras importun de caroſſes capable de donner la migraine. Ce n'eſt pas qu'il ſoit plus facile de découvrir le ſecret nocturne de leurs muſiques inviſibles, qui ſervent de voile à pis faire, & qui donnent ſouvent martel en tête à tout le voiſinage; mais au-moins ſont-elles une occupation agréable pour ceux qui ſe veulent divertir aux dépens d'autrui.

Dans un lieu de la Ville le plus éminent & le plus acceſſible, eſt le grand Magazin tout rempli de fers à friſer de toutes figures, boëtes à mouches d'or & d'argent, poudres de ſenteurs, miroirs, maſques, rubans, éventails, papier doré, braſſelets de cheveux, peignes de poche, relêves-mouſtaches, bijoux, eſſences, opiates, gommes, pommades, & autres uſtenſiles de ménage. Et autour du Magazin ſont les Ouvriers, dont les uns ne ſont occupés qu'à tailler des mouches & dreſſer des plans pour bien arranger les aſſaſſins ſur le nez; à quoi nul ne peut travailler qu'après chef-d'œuvre; à laver des gants, & compoſer des drogues pour débarbouiller le nez & blanchir les mains, à faire garnitures de toutes couleurs, galands, panaches, croupes, échelles, & bouquets de toutes fleurs, & en toute ſaiſon.

Quelques-uns y font profeſſion d'un art nouveau, d'*Ajuſteurs de Gorges*, ſe faiſant fort d'empêcher les groſſes de trop paroître, & de donner du relief aux im-

imperceptibles; & d'autres nommés les *Cognes-fétu*, ne s'emploient qu'à rechercher l'huile de Talk.

Dans un autre lieu fréquenté des plus Beaux-Esprits du Pays, eſt un noble Edifice qui ſert de Bibliothéque publique aux *Coquets*. Elle eſt bâtie d'imaginations ridicules & de ſouhaits rarement accomplis, & fournie de pluſieurs Manuſcrits juſqu'à préſent inconnus, tant en Langue vulgaire que Narcoiſe. En voici les principaux, & les plus ſoigneuſement étudiés:

Le Cours de la Bagatelle en trois Volumes, dont le premier eſt l'Adreſſe des Badins; le ſecond l'Introduction des Ruelles; & le troiſiéme la Conduite des Idiots.

Les Obſervations du Ciel pour connoître l'Heure du Berger.

L'Invention pour peu donner, & faire de grands progrès.

Les Régles du Cours, avec l'explication des Geſtes & Révérences qui s'y font: Ouvrage très-utile pour les nouveaux-venus.

Les Infortunes d'une Admirable, à qui perſonne ne contoit fleurettes qu'en la raillant; & qu'on n'encenſoit jamais ſans lui donner quelque nazarde.

La Déconvenue d'une Embaraſſée qui s'évanouït un jour dans l'empreſſement, & la difficulté de choiſir entre deux Coquets de différentes qualités, & ſe réſolut de les conſerver tous deux pour ne plus mettre ſa vie en péril.

Le Contraſte de deux Coquettes ſur la queſtion de ſavoir, s'il vaut mieux avoir un Amant diſcret qu'entreprenant, & réſolue en faveur du dernier.

L'Abrégé des Coquettes repenties avant l'arriéreſaiſon, avec le récit des diſgraces de celles qu'on y a contraintes à leur grand regret.

Le Coup-d'Etat, ou le Formulaire des Déclarations à faire en ſecret, & des tons de voix différens dont il faut uſer, avec une exacte obſervation des tems

& des lieux convenables à cet important myſtére.

La Science des coëffes, en deux parties, dont l'une eſt intitulée la Prime, & l'autre Champagne.

Le Moyen de bien friſer & boucler ſuivant l'air du viſage.

La Dariolette traveſtie, où ſont expliquées les adreſſes de négocier ſans être ſuſpecte aux méres ni aux maris, & de porter poulets ſans les faire crier.

L'Entremiſe des Suivantes, avec une Inſtruction pour les bien ajoller & gager toute ſorte de Valets.

Le Reméde au Chagrin des Yeux battus, & du mauvais Teint.

La Subtilité d'arracher les Tanes ſans douleur.

Le Secret pour obvier aux Tumeurs longues & incommodes.

La Carte des lieux propres à faire Cadeaux dix lieuës à la ronde.

Le plus beau quartier de la Ville eſt la grande Place, qu'on peut dire vraiment Royale, & pour ſon excellence, & parce que le Roi s'eſt voulu loger au milieu pour reconnoître d'un clin d'œil toutes les cabales de ſes Courtiſans. Elle eſt environnée d'une infinité de Réduits où ſe tiennent les plus notables Aſſemblées de *Coquetterie*, & qui ſont autant de Temples magnifiques conſacrés aux nouvelles Divinités du Pays; car au milieu d'un grand nombre de portiques, veſtibules, galeries, cellules & cabinets richement ornés, on trouve toujours un lieu reſpecté comme un Sanctuaire, où ſur un Autel fait à la façon de ces Lits ſacrés des Dieux du Paganiſme, on trouve une *Dame* expoſée aux yeux du Public; quelquefois belle & toujours parée; quelquefois noble & toujours vaine; quelquefois ſage & toujours ſuffiſante; & là viennent à ſes pieds les plus illuſtres de cette Cour pour y brûler leur encens, offrir leurs voix, & ſolliciter ſa faveur envers l'*Amour Coquet*. pour en obtenir l'entrée du Palais des *Bonnes-Fortunes*.

En

En ce même lieu sont les *Ecoles Publiques* pour l'Instruction de la Jeunesse, ou des sept Arts Libéraux. Ils n'en observent que deux, bien dire & mal faire; & de toutes les Loix, ils ne travaillent qu'à celles qui concernent le Droit de *Nature* & le Droit des Gens. Aussi ne se piquent-ils *pas fort* d'être grands Docteurs, & les plus habiles *passent* toute leur vie en licence. Mais ce qu'on en peut remarquer de plus honorable, c'est qu'ils ont donné l'autorité de régenter aux personnes de condition, & que souvent on y voit des Princes en chaire faire leçon publique de bagatelle.

Les Femmes y tiennent les Académies, ou presque toutes courent le faquin, & sont *fort adroites* à donner dans la visiére. Les Hommes y donnent les bagues, & font les autres dépenses de carrousels.

Les Brelans y sont ouverts à toutes sortes de personnes, où communément les femmes jouent à l'homme, & les hommes à la bête. Elles s'étudient toutes à bien jouer de la prunelle & au quinola; car *elles ont* conservé le revertis, quoiqu'il soit aboli dans les Provinces voisines. Il y en a d'humeur si hautaine, qu'elles ne veulent jouer qu'à la prime & à la triomphe; & les autres qui veulent un jeu couvert, ne s'amusent qu'à jouer au Moine. Elles engagent assez souvent les hommes à jouer des couteaux, des hautsbois, au Roi dépouillé, & de leur reste faisant toujours bonne mine à mauvais jeu. Quelques-uns jouent à toutes Dames, beaucoup jouent le double, & tous jouent à Coquimbert qui gagne perd.

Dans cette Place est un grand Obélisque de marbre noir, sur lequel sont écrites en lettres d'or les Loix fondamentales de l'Etat, dont celles qui suivent, ne sont pas les moins considérables: 1. Nul ne peut être naturalisé dans le Pays, qu'il n'ait été passé maître en fait de bagatelle. 2. Qui n'aura pas dequoi donner, se garnira d'une bonne duppe qui fournisse à l'appointement. 3. Les

Ma-

Maris ſeront tenus de nourrir les enfans qu'ils n'auront pas faits, ſans ſe mettre en peine de ce que les vrais Péres pourront donner ſous main pour leur entrêtien. 4. En attendant le retour du cours, un bon Mari peut boire un coup pour ſe deſennuyer, s'il eſt tard, avec une défenſe d'entamer les bons morceaux. 5. Quiconque fera profeſſion de fidélité, ſera tenu de juſtifier qu'il eſt de la race des Amadis, ou des-deſcendans de Céladon; ſinon & à faute de ce paſſera pour Idiot. 6. La modeſtie, la diſcrétion, & la retenue, n'auront aucune entrée dans l'Etat, ſinon qu'elles puſſent être utiles à celles qui ſont obligées de cacher leur jeu. 7. Aucune ne pourra porter chapelet ni heures à la Chanceliére, que pour occuper ſes doigts en écoutant le mot par-deſſus l'épaule. 8. Chacun ſera ſoigneux, pour ce qui le regarde, d'arrêter les bons mouvemens que les fortes prédications auront excités dans le cœur. 9. Le remords de la conſcience ne ſera point écouté, à peine d'être exilé du Royaume.

Ces derniéres Loix ne doiveni pas ſembler fort étranges à qui ſaura que le Peuple de cette *Ile* n'a point de véritable Religion. Ce n'eſt pas qu'il n'y ait beaucoup d'Egliſes dans le Pays; mais on n'y va point pour prier Dieu; c'eſt ſeulement pour voir ou ſe faire voir, railler, ſourire, cajoller, réſoudre les parties, prendre aſſignation de débauche, & faire ſervir les Lieux Saints aux pratiques de l'iniquité; & d'ordinaire quand ils font en apparence quelque œuvre de piété, ce ne ſont que des profanations, & tous leurs ſacrifices y deviennent autant de ſacriléges. Il eſt preſque inouï juſqu'à-préſent que les hommes ayent embraſſé jamais une véritable dévotion; & quand les femmes s'y rédaiſent, c'eſt ordinairement après une avanture incroyable à qui n'y fera point une ſérieuſe réflexion, pour en reconnoître le ſens myſtique.

Der-

Derriére le Palais des *Bonnes-Fortunes* eſt un Jardin d'aſſez belle étendue, qu'on appelle le *Bureau des Récompenſes*. A cette parole il n'y a perſonne qui ne s'imagine un Paradis terreſtre; mais, quoique l'art y faſſe tous les jours quelque nouveau travail, c'eſt un lieu qui ſemble être maudit du Ciel, où la Nature ne produit rien que de fâcheux & d'inſupportable. Les paliſſades ne ſont que de regrets & d'inquiétudes; il n'y a pour fleurs que des penſées noires, des ſoucis renaiſſans, & des eſpérances perdues; pour plantes, de l'abſinthe & des amarantes; pour fruits, des poires d'angoiſſe, & quelques autres qui n'ont pas meilleur goût. Les fontaines y jailliſſent de tous côtés; mais les eaux en ſont toujours amères, & de leur chûte elles font le *Lac de Confuſion*, au bord duquel eſt un Salon à l'Italienne nommé la *Berne des Coquettes*, fort haut & ſpacieux, élevé ſur des colomnes mêlées de mépris & d'ingratitude. En cet endroit s'aſſemblent à certains jours les plus fameux *Coquets*, tous d'eſprit rare & d'adreſſe ſinguliére; & choiſiſſant telle Dame qu'il leur plaît ou qui leur déplaît entre celles que l'imprudence a conduite dans le Palais des *Bonnes-fortunes*, ou que le dépit en retire, la font venir au milieu d'eux, & l'ayant fort promenée dans toutes les allées du Jardin, & ſuffiſamment raſſaſiée des fleurs & des fruits qui s'y recueillent, la ménent dans le Salon, où ils la mettent dans un fauteuil pour en jouer au Roi Artus; & après pluſieurs croquinolles imprévues, génuflexions groteſques & turlupinades ingénieuſes, ils la dépouillent inſolemment de tous ſes ornemens, juſqu'à ceux qu'ils lui avoient donnés, l'arroſent par trois fois de l'eau de confuſion qu'ils ont toujours prête à cet effet, & lui font en jolis vers un reproche public de toute ſa vie, qu'ils lui chantent au nez ſur l'air des petits ſauts de Bordeaux. Ils n'épargnent, ni ſes cheveux qui les ont enchaînés,

nés, ni ſes yeux qu'ils ont adorés, ni ſa bouche qui fut pour eux un oracle de vie & de mort, ni ſes mains qu'ils avoient eſtimées dignes du ſceptre de tout le Monde: ils la nomment perfide, ayant toujours eu trois Galands à la fois; indiſcrette, ne pouvant cacher aſſignations, préſens ni poulets; maligne, jalouſe, importune, dont au commencement elle ne fait que rire; & comme ils continuent, elle ſe fâche, & puis elle entre en colére, s'emporte & fait la déſeſpérée; & lorſqu'ils la voient dans cet état qu'ils appellent de gaye humeur, ils la mettent dans une couverture de ſoye de Barbarie faite à la Turque, & la bernent durant une bonne heure. Elle réſiſte, mais ils s'en moquent; elle crie, mais il s'en rient; elle enrage, mais ils s'en raillent; & quand ils en ont pris aſſez de divertiſſement, ils ſe retirent chacun de ſon côté, & la laiſſent comme demi-morte. Cette *Berne* à-la-vérité ne ſe doit faire ordinairement qu'en fantôme, mais quelquefois ils la font en perſonne: les unes n'en ſentent point le mal, & d'autres ne le veulent pas ſentir; & de celles qui le reſſentent, les unes ſe condamnent elles-mêmes à une *Priſon perpétuelle*, d'autres ſe précipitent dans l'abîme du *Déſeſpoir* qui n'eſt pas éloigné du Jardin, & les plus ſages ſe réfugient dans la Chapelle *Saint Retour*. C'eſt un lieu bâti en terre-ferme, ſéparé de l'*Ile* par un petit trajet, mais difficile à paſſer. Il eſt toujours occupé par le Capitaine *Repentir*, qui ſeul a droit d'en rendre le chemin libre: c'eſt un mélancolique, & qui preſque toujours eſt en colére; mais au-reſte fort ſage, pieux, & charitable à ceux qui recourent à lui. Ce n'eſt pas qu'il ait accoutumé d'écouter les premiéres voix des *Coquettes* qui ſe plaignent de quelque traverſe, & qui maudiſſent les déſordres de leur vie; il pénétre le fond du cœur, il en veut connoître la ſincérité, &

n'assiste jamais que celles qui prennent une bonne & forte résolution de quitter cet impertinent Royaume. Car alors il les conduit en sûreté dans cette Chapelle miraculeuse, où sitôt qu'elles sont arrivées, elles ouvrent les yeux, s'apperçoivent bien qu'auparavant ils étoient fermés, & découvrent que tout ce qu'elles pensoient voir, n'étoient que des illusions, que toutes les douceurs de cette *Ile* ne sont que des amertumes déguisées, & que les plaisirs apparens y produisent toujours de véritables douleurs; que les plus heureux sont presque toujours à la gêne, & que les satisfactions extérieures n'y servent que de voile aux soupirs, aux gémissemens & aux plaintes; *qu'il n'y a* rien de plus malheureux, de plus honteux & de plus détestable, que ce lieu qu'ils nomment faussement en langage du Pays le Palais des *Bonnes-Fortunes*; qu'il est en-vérité le piége des imprudens, l'erreur de la jeunesse, l'amusement de l'oisiveté, l'opprobre des conversations, l'occupation des fous, le mépris des sages, la ruine de la santé, la désolation des familles, l'écueil des vertus, & la source de mille impiétés. Ainsi prenant de meilleurs sentimens & des routes toutes contraires à celles qu'elles avoient suivies, elles jouïssent d'un repos & d'une satisfaction véritable, qu'elles avoient inutilement recherchées dans le séjour des troubles & des infortunes.

AVIS

AVIS

AUX PERES DE FAMILLE

SUR LA GENTILLESSE DE LEURS ENFANS.

POur bien élever vos Enfans,
N'épargnez Précepteur ni Mie;
Mais juſques à ce qu'ils ſoient grands,
Faites-les taire en compagnie;
Car rien ne donne tant d'ennui;
Que d'écouter l'Enfant d'autrui.

Le Pére aveugle croit toujours
Que ſon Fils dit choſes exquiſes.
Les autres voudroient être ſourds,
Qui n'entendent que des ſottiſes;
Mais il faut de néceſſité
Applaudir à l'Enfant gâté.

Quand on vous a dit d'un bon ton,
Qu'il eſt joli, qu'il eſt bien ſage,
Qu'on lui donnera du bon-bon;
N'en exigez pas davantage;
Faites-lui faire ſerviteur,
Auſſi-bien qu'à ſon Précepteur.

Péres, charmés de vos Enfans,
Recevez cet avis ſincére:
Etant ſeuls, prenez votre tems
Pour jouïr des plaiſirs de Pére;
Mais en public, en-vérité,
Suſpendez la Paternité.

Sachez encor, mes bonnes gens,
Que rien n'eſt plus inſupportable;

Que de voir vos petits Enfans
En rang d'oignon à la grand' table;
Des morveux, qui, le menton gras,
Mettent les doigts dans tous les plats.

LA MORALE DE POPE.

EPIGRAMME.

POPE l'Anglois, ce Sage ſi vanté;
Par ſa Morale au Parnaſſe embellie,
Dit que les Biens, les ſeuls Biens de la Vie,
Sont le Repos, l'Aiſance, la Santé.
Il s'eſt mépris. Quoi! dans l'heureux partage
Des Préſens faits au terreſtre Séjour,
Le triſte Anglois n'a pas compté l'Amour?
Pope eſt à plaindre; il n'eſt heureux ni ſage.

LE POUVOIR DU COUP-D'OEIL.

MUSE, j'écris à Climéne,
Dont j'adore les appas;
Laiſſez-m'en toute la peine,
Et ne vous en mêlez pas.

N'offuſquez point ma tendreſſe
Par vos brillans furannez;
Loin de moi, vaine Déeſſe,
Le fard dont vous vous ornez.

Sur

Sur ſa grace naturelle
Formons notre expreſſion;
Rien ne convient à la Belle,
Qui ſente la fiction.

Ainſi la Nymphe diſcréte
Préfére, ſous un ormeau,
Au grand bruit de la trompette
Le doux ſon du chalumeau.

Ainſi la jeune Bergére,
Parfumant ſon bavolet,
A toute odeur étrangére
Préfére le ſerpolet.

Amour, c'eſt toi que j'appelle.
Vien, le mieux-diſant des Dieux,
Montre-lui ce cœur fidelle,
Qui brûle pour ſes beaux yeux.

Peins-lui cette violence
Que rien ne peut égaler,
Quand l'auſtére Bienſéance
Me force à diſſimuler.

Il faut languir miſérable
Sous ſon rigoureux pouvoir;
C'eſt l'arrêt irrévocable
De Climéne & du devoir.

Le Soleil à la Nature
Se cache-t-il aiſément?
Peut-on dans la nuit obſcure
Celer un embraſement?

D'une contrainte effroyable
Quand j'ai ſouffert ſa rigueur,
Un ſeul regard favorable
Rend un doux calme à mon cœur.

Tel, dans un bruyant orage,
Le Dieu du Jour & des Vers
Brille au travers du nuage,
Et rend l'ame à l'Univers.

Dieux! qu'il plaît! Dieux! qu'il enchante,
Cet Oeil qui fait mon deſtin!
Quelle Aurore plus riante
Dans ſon plus riant matin.

O charme d'un Regard tendre
Où je me ſens abîmer!
Mon cœur qui ſait te comprendre,
Manque d'art pour t'exprimer!

Source divine de flâme,
Inépuiſables appas,
Vous rappelleriez une ame
Des barriéres du trépas.

L'Amour n'a plus de martire
Qui me cauſe du ſouci.
Qu'il tourmente, qu'il déchire,
Puiſqu'il récompenſe ainſi.

Mais, Climéne, qu'ils ſont rares,
Ces Regards pleins d'agrémens!
Que vous beaux jeux ſont avares
De ces précieux momens!

Sans mon ſouvenir fidelle,
Qui cherche à les prolonger,
Ils diſparoîtroient, Cruelle,
Comme un fantôme léger.

Le Ciel fait fleurir la plaine,
Par ſon regard aſſidu:

Sans

Sans les regards de Climéne
Chez l'Amour tout eſt perdu.

Adieu, Beauté que j'adore,
Brillante comme le jour,
Jeune & tendre comme Flore,
Charmante comme l'Amour.

LA RETRAITE
DU COURTISAN,
SUR DEUX RIMES.

JE vois régner ſur ce rivage
L'innocence & la liberté;
Que d'objets dans cé païſage,
Malgré leur contrariété,
M'étonnent par leur aſſemblage!
Abondance & frugalité,
Autorité ſans eſclavage,
Richeſſes ſans libertinage,
Déterminez ma volonté,
Bienfaiſante Divinité;
Ajoûtez-y votre ſuffrage:
Diſciple de l'adverſité,
Je viens faire dans ce Village
Le volontaire apprentiſſage
D'une tardive obſcurité.
Auſſi-bien de mon plus bel âge
J'apperçois l'inſtabilité:
J'ai déjà de compte arrêté
Trente-huit fois vu le feuillage
Par les Zéphirs reſſuſcité.
Du Printems j'ai mal profité,
J'en ai regret; & de l'Eté
Je veux faire un meilleur uſage.

Je porte dans mon hermitage
Un cœur dès long-tems rebuté
Du prompt & funeſte étalage
Que fait la folle vanité.
L'aïſan ſans ruſticité,
Hermite ſans patelinage,
Mon but eſt la tranquillité.
Je veux pour unique partage
La paix d'un cœur qui ſe dégage
Des filets de la volupté.
L'incorruptible probité,
De mes Ayeux noble héritage,
A la Cour ne m'a point quitté.
Libre & franc ſans être ſauvage,
Du Courtiſan fourbe & volage
L'exemple ne m'a point gâté.
L'infatigable activité,
Reſte d'un utile naufrage,
Mes livres & mon jardinage,
Un repas ſans art apprêté,
D'une Epouſe économe & ſage
La belle humeur, le bon ménage,
Vont faire ma félicité.
C'eſt dans ce port qu'en ſûreté
Ma barque ne craint plus l'orage.
Qu'un autre à ſon tour emporté
Au gré de ſa cupidité,
Sur le ſein de l'humide Plage
Des vents oſe affronter l'orage,
Je ris de ſa témérité,
Et lui ſouhaite un bon voyage.
Je réſerve ma fermeté
Pour un plus important paſſage;
Et je m'approche avec courage
Des portes de l'Eternité.
Je ſais que la mortalité
Du genre humain eſt l'appanage,
Pourquoi ſeul ſerois-je excepté?

La vie eſt un pélérinage;
De ſon cours la rapidité,
Loin de m'allarmer, me ſoulage;
Sa fin lorſque j'en enviſage
L'infaillible néceſſité,
Ne ſauroit me faire d'outrage.
Brûlez de l'or empaqueté,
Il ne s'en perd que l'alliage;
C'eſt tout. Un ſi léger dommage
Devroit-il être regreté?

LES DOUCEURS DE LA SOLITUDE.

ODE.

ENFIN, loin du fracas du Monde
Je puis reſpirer à loiſir;
Des douceurs d'une paix profonde
Je goûte à longs traits le plaiſir:
En bute longtems aux orages
D'une Mer féconde en naufrages,
J'arrive heureuſement au Port;
Et content dans ma Solitude,
Sans trouble & ſans inquiétude,
J'attends tranquillement la mort.

Folle erreur, vapeur fantaſtique
D'une ſervile ambition,
Combien ton humeur frénétique
A-t-elle troublé ma raiſon?
Vil Eſclave de la Fortune,
Cent fois d'une main importune
J'encenſai jadis ſes Autels;
Moins touché de ſa complaiſance
Qu'irrité de ſon inconſtance;
Sort de la plupart des Mortels.

Que vois-je? Une sainte lumiére
Tout-à-coup a frappé mes yeux;
Mon ame, au rayon qui l'éclaire,
Reconnoît le pouvoir des Dieux:
Fille du Ciel, douce Sagesse,
Dans le plus fort de mon yvresse
Tu m'as fait entendre ta voix;
Et j'éprouve dans ma retraite,
Qu'il n'est point de douceur parfaite
Qu'en obéissant à tes Loix.

Achéve, Déesse adorable,
Ce grand ouvrage de ta main,
Notre bonheur est peu durable,
Si son appui n'est plus qu'humain:
Toi seule, Divine Sagesse,
Tu peux, malgré notre foiblesse,
Faire triompher la raison;
L'air pur qu'avec toi l'on respire,
Nous fait faire sous ton empire
De vertus une ample moisson.

C'en est trop; rompons la barriére
Qui nous tient en captivité;
Finissons au-moins la carriére
Avec plus de tranquillité:
Le seul bien solide, à mon âge,
Est d'avoir acquis l'avantage
De vivre & mourir en repos.
Le reste n'est plus que chimére;
Triste effet de notre misére,
Que l'on doit mettre au rang des maux.

Loin d'ici, poison trop à craindre,
Amour, funeste passion,
Et vous soif encor plus à plaindre
De richesse ou d'ambition;

Per-

Perfides, votre joug opprime
Notre cœur, toujours la victime
De votre trompeuse douceur;
Et sous l'ombre de vos careſſes
Vous nous cachez mille détreſſes
Plus fûres que votre faveur.

Ce n'eſt point par miſantropie
Qu'aujourd'hui je change de goût;
Le but de ma Philoſophie
Eſt de rendre mon ſort plus doux:
Loin d'être Ariſtarque incommode,
J'ai dans ma nouvelle méthode
Pour but un innocent loiſir;
Et je fais dans ma Solitude
A-préſent mon unique étude
D'unir la ſageſſe au plaiſir.

Venez embellir nos campagnes;
Déeſſe de la Liberté,
Et vous très-fidéles Compagnes
De l'innocente volupté:
Muſes, prêtez-moi votre Lyre
Pour donner au feu qui m'inſpire
Les ornemens de vos leçons;
Mais ſouffrez que dans ce bôcage
Diane quelquefois partage
Le tems d'un de vos Nourriſſons.

LA BELLE GABRIELLE.

Bouquet.

TENDRES Amours, Troupe légére,
Venez ſeconder mes déſirs;

Accourez des bords de Cythére,
Suivis des Jeux & des Plaiſirs.
Mais déjà je vous vois enſemble.
Celle pour qui je vous raſſemble,
A ſon gré diſpoſe de vous,
Et malgré votre humeur volage,
De lui rendre un conſtant hommage
Vous faites vos ſoins les plus doux.

Et vous, Amante de Zéphire,
Brillante Déeſſe des Fleurs,
Que ma voix ici vous attire
Avec vos plus vives couleurs;
Servez mon amour & mon zèle,
Pour la gloire de Gabrielle
Devancez un peu le Printems;
Malgré l'Hyver qui régne encore,
En ſa faveur faites éclore
Vos plus délicieux préſens.

Jamais plus aimable Mortelle
Ne fut digne de vos honneurs;
Jamais Beauté ne ſut mieux qu'elle
Le grand art de gagner les cœurs.
Mais Dieux! quel feu nouveau m'inſpire?
Apollon, tu m'offres ta Lyre?
Oſons célébrer ſes attraits;
Allons aux Rives du Permeſſe
Cueillir des fleurs pour ma Déeſſe,
Qui ne ſe faneront jamais.

Célébrons ſa grace touchante,
Compagne de ſes actions;
Célébrons ſa douceur charmante,
Inacceſſible aux paſſions;
Chantons cette égalité rare,
Vertu que la Nature avare

Aux

Aux Belles ſemble dénier;
Qualités vives & paiſibles
Qui paroiſſez incompatibles,
Elle ſait vous aſſocier.

O vous qu'une heureuſe indolence
Garantit des traits des Amours;
Qui voulez dans l'indifférence
Paſſer tranquillement vos jours!
Fuyez loin de celle que j'aime;
Malgré votre froideur extrême,
Vos ſoins ſe verroient démentir;
Ses yeux confondroient votre audace,
Et fuſſiez-vous rocher ou glace,
Ils ſauroient vous aſſujettir.

Beaux cheveux qui flottez par ondes
Sur un ſein plus blanc que les lys,
Sur quel tréſor vos treſſes blondes
N'emportent-elles pas le prix?
L'aveugle Enfant de qui l'empire
S'étend ſur tout ce qui reſpire,
N'offre rien de plus ſéduiſant.
Ceux dont on fit l'apothéoſe
Aux Climats que le Nil arroſe,
Ne le méritérent pas tant.

Mais où va m'emporter mon zèle?
Pourrai-je finir ce portrait,
Et d'une main ſûre & fidéle
En rendre juſqu'au moindre trait?
L'art oſeroit-il entreprendre
De peindre cet air noble & tendre,
Ce ſouris qui ſait tout charmer,
Et mille appas plus doux encore
Qu'on ne voit point & qu'on adore?
Comment pouvoir les exprimer?

Terminons ici notre course,
C'en est assez. Volez mes Vers;
Allez du Midi jusqu'à l'Ourse
Faire entendre vos nouveaux airs:
Du fameux Chantre de la Thrace,
D'Ovide, du galant Horace,
Je ferois aujourd'hui vainqueur,
Si vous plaisiez à Gabrielle,
Ou si vos accens dignes d'elle
Avoient égalé mon ardeur.

LA SOLITUDE
ENNEMIE DE L'AMOUR.

ODE.

VOus voulez donc, divine Astrée,
Sonnant retraite avant le tems,
Désoler de notre Contrée
Les misérables Habitans?
Vous voulez dans la Solitude
Livrer à leur inquiétude
Les cœurs qui vivent de vous voir;
Et contemplant le bien suprême,
Toujours contente de vous-même,
Laisser le reste au désespoir?

Ah! plus vous y trouverez de charmes,
Plus je redoute d'en parler;
Je prévois les torrens de larmes
Que vous allez faire couler.
Vos beaux yeux sont pareils à l'Astre
Dont l'absence fait le desastre
De cent & cent climats divers,
Pour courte que soit sa demeure,
Par une éclipse d'un quart-d'heure,
Il fait pâlir tout l'Univers.

Je

Je veux que l'Art & la Nature
Ornent ce cabinet joli;
Et qu'à l'envi de la peinture,
La dorure l'ait embelli.
Je veux que ſa charmante vue
Porte vos regards dans la nue,
Après avoir vu cent hameaux,
Après avoir ſur la terraſſe
Goûté le frais, loué la grace
De vos tilleuls, de vos ormeaux.

Je veux que la riante Flore
A votre Jardin portatif
Donne tout l'éclat que l'Aurore
Prête à ſon teint le plus naïf;
Que votre Terre obéiſſante
Pouſſe une moiſſon odorante
De tubereuſes, de jaſmins;
Ils mourront avant que de naître,
De honte de n'oſer paroître
Près de la blancheur de vos mains.

Laiſſez à l'âge des Poupées
Ce puérile amuſement,
Où les jeunes ames trompées
Se figurent tant d'agrément;
Ces cabinets ornés de glaces,
Ces pots de fleurs ſur des terraſſes,
Qui ne vous diſent jamais rien;
Chacun à part, ou tous en ſomme,
Ne valent pas d'un galant homme
Le plus médiocre entretien.

Régnez Aſtrée. A votre empire
Ajoûtez de nouveaux Sujets.
Régnez. Qu'en vous la Cour admire
Le plus beau de tous les objets;
Que les Vainqueurs de l'Italie,

Par

Par leurs triomphes embellie,
Viennent les mettre à vos genoux,
Et jurer à toute la Terre
Qu'ils n'ont rien trouvé dans leur guerre
De si redoutable que vous.

Quel triomphe sera le vôtre,
Lorsque les Graces & l'Amour
Vous en présenteront un autre
Des Conquérans de Philipsbourg!
Ces jeunes Guerriers intrépides,
Autant de Mars, autant d'Alcides,
Soumis par votre seul aspect,
Vous déclareront Souveraine
Du Rhin & du grand Capitaine,
Qu'ils ont tenu dans le respect.

Lorsque tant d'illustres Esclaves
Seront soumis à vos Beautés,
La Cour, l'Armée, & tous ces Braves,
Asservis à vos volontés;
Avouez que vos Païsages,
Vos fleurs, vos oiseaux & leurs cages,
N'ont rien d'égal à ce plaisir;
Et qu'un moment de cette gloire
Vaut mieux qu'un an de Chambre noire,
La plus belle qu'on pût choisir.

Mais, vous me direz qu'une cause
Plus intéressante pour vous,
C'est qu'il faut donner quelque chose
Au souvenir de votre Epoux.
Ah! Madame, ce sont chimères;
Ce souvenir ne touche guéres.
Un corps en cendres converti;
Et pour l'ame, nous pouvons croire
Que dans la peine, ou dans la gloire,
Elle a déjà pris son parti.

L'A-

L'Amour a bien fini des peines
Plus cuisantes que votre ennui,
Et les ressources sont certaines
Sitôt qu'on a recours à lui :
Par lui vous boirez dans la coupe
D'un Héros choisi de sa Troupe,
Et qui vous conviendra le mieux,
Si votre deuil ne se termine
Par un riche manteau d'hermine
Propre à vous essuyer les yeux.

LES FUREURS DE L'AMOUR.

ODE.

QUELLE est cette yvresse sublime
Qui tout-à-coup dompte mes sens?
C'est Calliope qui m'anime;
Mortels, écoutez mes accens.
Indifférence, je t'invoque;
Fai voir la douceur équivoque
Qui suit les plaisirs de l'Amour;
Dépeins la candeur & les feintes,
L'espoir, les soucis & les craintes
Qui se succédent tour à tour.

Dieux! où suis-je? Est-ce-là Cithére?
Quel est cet assemblage affreux?
Je vois la Discorde & Mégére
Suivre les Amours & les Jeux;
Le Parjure, la Jalousie,
Le Remords, la Rage & l'Envie,
Sont tributaires de ses Loix:
Troupe infâme vouée aux crimes,
Qui va se chercher des victimes
Jusques sur le Trône des Rois.

Pour

Pour qui ce bucher, cette flâme,
Et tout ce lugubre appareil?
Est-ce un malheureux, un infâme,
Qui touche à son dernier Soleil?
Non, c'est la Reine de Carthage
Qui passe le sombre Rivage
Pour prix de sa fidélité.
Amour, dis-moi, quel est ton crime?
Pourquoi la rends-tu la victime
D'une tendre crédulité?

Nature, es-tu donc sans défense?
Tes cris sont-ils d'un vain secours?
Médée assouvit sa vengeance
Sur l'ouvrage de ses Amours.
Pleine de sa flâme amoureuse,
Scilla, d'une main furieuse,
Coupe la trame de Nisus;
Et par un ascendant funeste,
Biblis se prépare à l'inceste
Par de fraternelles vertus.

Perfide Amour, suspens ta rage,
Laisse la Fille de Léda.
Quels ruisseaux de sang! quel carnage!
Pour le Pasteur du Mont Ida.
O Dieux! pour l'impudique Héléne,
La vertueuse Polixéne
Descend dans la nuit du tombeau!
Le fier Destructeur de sa Ville,
Quoique mort, est toujours Achille;
Son ombre est encor son bourreau.

C'est toi, qui du sein de la gloire
Nous arraches les Demi-Dieux,
Qui fais mépriser la victoire
Pour les attraits de deux beaux yeux.

Hercule, appui de la justice,
Fut digne, en terrassant le vice,
De nos Cultes, de nos Autels;
Atteint d'une fléche fatale,
Ce Héros, filant près d'Omphale,
Devient le dernier des Mortels.

Mais pour comble de ta malice,
Voulant tromper tous les Humains,
Tu fais masquer de la justice
Tes plus détestables desseins.
Un Jupiter, un Dieu suprême,
Adultére & foible lui-même,
Place le vice dans les Cieux:
Alors la vertu devient fable;
Ce n'est qu'en se rendant coupable
Que l'Homme croit chérir ses Dieux.

Pardonne-moi, divine Muse,
Le désordre de mes Chansons:
Je sens que mon cœur se refuse
A dépeindre les trahisons.
Permets que d'un ton plus paisible
Je trace d'un crayon sensible,
Des traits moins remplis de fureurs,
Et que maniant l'ironie,
J'ôte à jamais de mon génie
L'impression de ces horreurs.

Il est peu de Femmes fidelles,
L'Amour y perdroit de ses droits;
C'est à l'inconstance des Belles
Qu'il doit le soutien de ses Loix.
Ne croyons point que Pénélope
Conserve au Vainqueur du Cyclope
La conjugale chasteté:
De l'assoupissement d'Homére

Je

Je reconnois le caractére
Aux vingt ans de fidélité.

Pour prix d'une unique tendreſſe,
Philis m'a quitté ſans effort;
J'ai vu ma perfide Maîtreſſe
Changer au premier coup du ſort.
Envain, quand le panchant l'emporte,
La raiſon ſe croit la plus forte,
Tout céde à des beſoins preſſans.
Philis amoureuſe & brûlante
Ne pouvoit ſupporter l'attente
Du moindre intervalle de tems.

Mais ne crois pas, volage Amante,
Qu'ingénieux dans mon tourment,
J'aille d'une voix menaçante
Te reprocher ton changement.
Non, pour me venger d'une ingrate,
Je fuis ce courroux qui la flate;
Pour elle je me ſens glacer.
Ainſi libre d'un ſoin frivole,
Je me ris de la vaine Idole
Que l'Amour m'a fait encenſer.

Ami, je dois à ta prudence
L'heureuſe fin de mes ſoupirs;
C'eſt toi, qui dans l'indifférence
Me fais trouver de vrais plaiſirs.
Ennemi des folles tendreſſes,
Vénus, envain par mille adreſſes,
Tu me rappelles dans tes fers;
Je te fuis, perfide Pandore,
Dont les careſſes font éclore
Des maux inconnus aux Enfers.

FIN.

920897